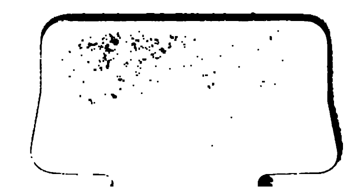



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE
DE RUSSIE.

FONDERIE POLYAMATYPE DE MARCELLIN-LEGRAND, PLASSAN ET Cie.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET Cie.,
rue de Vaugirard, N° 15.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DE RUSSIE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

PAR J. ESNEAUX.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

J. CORRÉARD JEUNE, ÉDITEUR,

DIRECTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES,

RUE RICHELIEU, N° 21.

1829.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DE RUSSIE.

IGOR II OLGOVITCH,

EN 1146.

Monomaque avait commencé en Russie une ère tuote nouvelle. Jusqu'à lui, la force grossière et la scélératesse effrontée avaient tranché toutes les questions; la politique, s'aidant parfois de quelques grossiers mensonges, ne connaissait guère que le glaive et le poignard. Il lui apprit toutes les ruses et les manœuvres de la diplomatie; et, quoique nul prince de son temps ne fût plus infatigable et plus guerrier, se trouvant une capacité plus grande encore pour l'intrigue et la feinte, il sut habile-

Révolution dans la politique des princes.

ment amener ses amis et ses ennemis dans la carrière où il se sentait une supériorité plus certaine. Comme il avait réussi par les négociations, les négociations parurent à tous les yeux un infaillible moyen de réussir; chacun s'empressa de l'imiter, et la politique, dont il avait donné le premier exemple en Russie, devint celle de ses successeurs. Son fils, Mstislaf-le-Grand, formé par ses leçons, et sans doute guidé par ses derniers conseils, devait naturellement suivre ses traces; son autre fils, Viatcheslaf, qui parut un instant sur le trône après Mstislaf, serait probablement entré dans la même route, s'il avait eu le temps d'adopter un système; et Vsévolod Olgovitch, qui renversa et remplaça le faible Viatcheslaf, n'hésita pas un instant, quoique très-brave, à préférer les négociations aux combats, toutes les fois qu'il crut les négociations possibles.

Une semblable révolution dans les idées des princes doit faire époque. Elle est favorable aux peuples, parce qu'avec un peu de bon sens les rivaux, après avoir lié leurs parties et comparé les moyens et les ressources respectives, peuvent souvent prévoir l'issue probable d'une guerre ouverte, et que, si le plus fort en devient plus exigeant, le plus faible en devient plus souple, ou même si résigné qu'il compose à tout prix. Sans doute l'équité y gagne peu; la diplomatie n'est, comme on sait, ni plus généreuse ni plus juste que la guerre;

mais l'humanité y gagne quelque-chose, parfois le sang est épargné. Il ne faut pas regretter la perte de cette franchise, que l'imagination prête aux barbares et que l'histoire leur dénie. Cette franchise, quand ils l'ont, est dure et féroce ; mais les faits attestent que jamais la barbarie n'exclut la duplicité. Remontez aux premiers âges de tous les peuples, examinez les tribus encore sauvages, et vous trouverez que les hommes, sortant, comme on dit, des mains de la nature, ne sont pas moins astucieux que les hommes civilisés. Il y a seulement cette différence, que la fourberie des derniers est plus savante et plus douce que celle des premiers.

L'intrigue a pu intervenir dans les affaires plus souvent après qu'avant Monomaque ; mais il lui avait donné un masque et un langage plus nobles, des moyens plus adroits et plus doux, et un caractère conciliant. Avant lui on trompait grossièrement, et on trompait pour tuer, et on tuait son ennemi pour le prévenir ou le dépouiller. Ainsi Oleg, arrivant avec son armée aux environs de Kief, qu'il convoite, mande aux frères Dir et Askold que des ambassadeurs, envoyés de Novgorod à Constantinople, et malades dans leurs barques, désirent leur parler; les deux princes arrivent, il les égorge et il s'empare de leur État. Ainsi saint Vladimir, voulant en finir avec son frère fugitif Yaropolk Ier, l'attire à Kief, dans le palais paternel, sous le prétexte d'une ré-

conciliation, et l'y fait poignarder par deux sicaires. Ainsi Sviatopolk Ier, disputant la couronne aux fils de ce saint Vladimir, et désirant amener à Kief, où il règne déjà, le Vladimirovitch Gleb, prince de Mourom, lui fait dire, au nom de son père déjà mort, que ce père expirant l'appelle pour lui fermer les yeux; et, comme ce prince marche trop lentement, il le fait massacrer en route. Ainsi Yaroslaf-le-Grand, voulant punir les Novgorodiens qui ont châtié l'insolence des Varègues, convoque leurs chefs en sa maison de campagne, les enferme et les massacre dans la cour. Ainsi Ysiaslaf Ier Yaroslavitch, revenant à la suite des étrangers, trompe les Kiéviens en leur accordant une capitulation, que viole aussitôt son fils Mstislaf (t. 1, p. 256). Ainsi Sviatopolk II *baise le crucifix* avec Vassilko Rostislavitch, et le laisse ou le fait aveugler et plonger dans un cachot. Monomaque, qui vient ensuite, abandonne ces voies ensanglantées; il ne veut être et n'est barbare qu'envers les Poloutsis, qu'il met, pour ainsi dire, *hors la loi*, en dehors de l'humanité, par le double motif qu'ils ne sont pas chrétiens, et qu'ils sont le fléau des Russes. Mais avec les Russes, il prend des mœurs toutes nouvelles, il proclame des principes tout nouveaux, il fonde une politique inconnue. Oleg Sviatoslavitch, aidé des Poloutsis, l'a chassé de Tchernigof; il permet tout à sa vengeance contre cette armée de Poloutsis; il viole une capitulation

pour les surprendre et les égorger en masse; il viole les droits de l'hospitalité en égorgeant, dans son propre palais, un de leurs chefs, hôte de l'un de ses boyards; il veut qu'Oleg Sviatoslavitch foule aux pieds et les droits de l'hospitalité, et la pitié due au malheur qui nous implore, et les lois de la reconnaissance, en égorgeant, ou en lui livrant, pour l'égorger, le jeune fils d'un autre chef de ces Poloutsis, qui viennent de rétablir à Tchernigof Oleg Sviatoslavitch, qui a recueilli dans son palais ce jeune homme échappé au massacre de l'armée. Mais quand il s'agit de chrétiens, et surtout de Russes, il change de mœurs, de langage et de conduite; on dirait que ce n'est plus le même homme. Tout lui semble juste envers les Poloutsis, alliés d'Oleg, idolâtres, étrangers et ennemis de sa nation, dit-il; mais pour Oleg lui-même, qui était chrétien, qui était Russe, qui était prince et prince du sang de Rurik, il affecte de lui faire bonne guerre, il lui pardonne même le meurtre de son fils, mort en le combattant. N'ayant pu le réduire par les armes, il ne pense point à le faire assassiner, suivant l'usage de ses prédécesseurs; impuissant par l'épée, repoussant le poignard, et voulant néanmoins conserver ou reprendre, sinon la province perdue, au moins sa prépondérance morale et politique, c'est à une assemblée de princes qu'il imagine de déférer Oleg Sviatoslavitch, et le premier congrès s'assemble

sous ses auspices, j'allais dire sous sa présidence. Oleg dédaigne d'y comparaître, parce qu'il est prince, dit-il. D'autres soins occupent quelque temps Monomaque; mais à peine est-il libre, qu'il reprend son projet ajourné, et qu'il fait dicter ses lois à Oleg. Il se garda bien d'entreprendre de le déposséder, comme aurait pu faire un esprit violent et sans mesure. Il ne voulut faire ni trop, de peur de pousser à bout le redoutable Oleg et de lui donner des alliés en effarouchant les autres princes, ni trop peu, de peur de manquer son but. Il fit tout juste ce qu'il fallait pour bien montrer à son ennemi de quoi il était capable si on s'obstinait à le fâcher: et cette leçon ne fut perdue pour personne. Au lieu de nourrir au fond de son cœur une haine éternelle contre Oleg Sviatoslavitch, au lieu de ne rêver qu'à le détruire par tous les moyens possibles, comme auraient fait certainement ses prédécesseurs, Monomaque, mieux inspiré, ne pensa plus qu'à se l'attacher; par là, il réparait son dommage; car au fond, peu lui importait de demeurer à Tchernigof ou à Péréaslavle, et il lui était assez indifférent que ce fût ou Oleg ou lui qui fût prince de Tchernigof, si toutes les forces de Tchernigof restituée à Oleg étaient absolument et franchement à sa disposition comme dans le temps où il y régnait lui-même. Ce fut ce qui arriva une fois qu'il eut montré à Oleg, 1° qu'il était plus redoutable par les

congrès que par les armes ; 2° qu'il savait oublier les affronts et les pertes, que son alliance était sûre et utile, et qu'ami nouveau ou ennemi réconcilié, un prince chrétien russe pouvait également compter sur sa foi. Quels immenses progrès cette réconciliation, cette longue et fidèle alliance d'Oleg Sviatoslavitch et de Monomaque attestent dans les mœurs et les idées des princes !

Mais ce n'était pas assez d'avoir convoqué un congrès pour mater Oleg, son ennemi personnel, Monomaque en assemble encore pour venger un prince, Vassilko ; pour régler la distribution des apanages ; en un mot, pour régler toutes les affaires. On l'a vu, suivi de ses alliés, gourmander le grand-prince Sviatopolk II, accusé de s'être fait justice par lui-même ou par les mains de quelque complice (David Igorévitch) en faisant aveugler, dans une de ses villes, l'infortuné Vassilko. « Vous » deviez, dit-il au monarque, vous deviez convo» quer un congrès et lui soumettre vos griefs. » Tout cela tendait évidemment à désarmer la vengeance, à lui donner une direction plus légitime, des limites plus raisonnables. Monomaque, ayant sacrifié la sienne, à la vérité par un calcul politique, mais enfin l'ayant en apparence sacrifiée à la paix, devait exiger des autres une grande résignation sur ce point. Monomaque, abandonnant ou semblant abandonner tous ses intérêts à la décision des congrès, qu'il dirigait à son gré, devait pré-

tendre que les congrès réglassent toutes les fortunes. Sans doute on peut l'accuser d'astuce et d'intrigue. Mais si on le compare à ses grossiers et farouches prédécesseurs, la comparaison est tout à son avantage; il trompe, mais avec adresse; il séduit ses rivaux, ou il leur impose, mais il ne les assassine pas.

Je me persuade que l'introduction de cette politique employée par Monomaque, et admise par ses deux successeurs, Mstislaf-le-Grand et Vsévolod Olgovitch (car je ne compte pas le règne éphémère de Viatcheslaf), aura beaucoup influé sur les mœurs des cités. Les citoyens, voyant le prince le plus célèbre invoquer l'autorité des congrès dans tous ses différends, auront été plus disposés à porter les leurs devant les tribunaux, au lieu de chercher à se faire justice eux-mêmes. On sera devenu un peu moins brutal et un peu plus fin, sans que la franchise nationale y ait rien perdu.

Il est du moins incontestable que les successeurs de Monomaque se sont appliqués à suivre son exemple. Je n'en veux pour preuve que la retenue de Mstislaf-le-Grand, lorsqu'aux premiers jours de son règne, le clergé le contraignit à traiter avec Vsévolod (t. 1, p. 406) qu'il avait juré de réduire par les armes.

Il s'aperçut que ce Vsévolod s'était fait trop de partisans; que l'attaquer alors c'était courir à une perte certaine; à l'exemple de Monomaque, il s'ef-

força de se réconcilier avec l'ennemi qu'il ne pouvait abattre, et, comme son père Monomaque, il s'appliqua d'abord à se faire un grand nom. Il parvint même à former une ligue assez puissante pour renverser et exiler en Grèce les princes de Polotsk, sans avoir besoin d'en venir aux armes; il lui suffit de montrer toutes les forces que cette ligue mettait à sa disposition, si une imprudente résistance le provoquait à la guerre. Mais cette ligue, formée des princes de la branche des Yaroslavitchs, et par conséquent toute portée à combattre les princes de Polotsk, qui appartenaient à une autre branche, se serait peut-être dissoute si Mstislaf avait risqué de s'en servir pour humilier Oleg, qui, lui-même, était petit-fils d'Yaroslaf. Aussi Mstislaf n'en voulut-il pas courir la chance, et, malgré son *remords éternel*, remords plus politique assurément que religieux, d'avoir traité avec Vsévolod, il ajourna prudemment sa vengeance, et attendit que son habileté et sa bonne fortune lui fournissent des armes propres à l'attaquer avec succès. Ce n'était pas la force, mais la bonne volonté qu'il craignait de ne point trouver dans la ligue, dont la seule apparition avait renversé les princes de Polotsk. Il laissa donc Vsévolod en repos, et il continua d'entretenir avec lui les liaisons qu'avait rendues nécessaires la faute commandée par les prêtres. Peut-être, à son retour de Hongrie, affermi par sept ans de règne, de travaux et de gloire, il aurait pu compter

assez sur ses propres forces, son ascendant personnel et ses alliances pour entreprendre de réparer la faute involontaire qu'il ne pouvait se pardonner, et je pense que la mort seule l'en empêcha. Jusque-là on le voit, toujours fidèle à la politique de Monomaque, ne recourir à la guerre qu'après s'être assuré que les négociations ne lui réussiraient pas, et ne se résoudre à la guerre elle-même qu'après avoir bien pesé toutes les chances.

Vsévolod II (Olgovitch), qui le suivit de si près sur le trône en renversant Viatcheslaf, avait déjà l'habitude de l'intrigue et de la séduction. C'est par ce double moyen qu'il s'était maintenu à Tchernigof au préjudice de son oncle Yaroslaf, et contre la volonté du grand-prince Mstislaf-le-Grand, paralysée par le clergé et l'aristocratie de Kief; c'est encore par les mêmes moyens qu'il détrôna Viatcheslaf et s'empara de la couronne. Dans ces deux révolutions, qui sous les règnes antérieurs eussent armé tous les princes et fait couler des fleuves de sang, tout se passa en intrigues, en négociations, en démonstrations de forces sans aucune hostilité bien réelle. Chacun reconnut promptement les avantages et les nécessités de sa position ; les uns se résignèrent aussitôt, les autres profitèrent de leur fortune avec une sage réserve. Ce n'est pas que tous fussent définitivement résignés ou satisfaits ; ceux qui avaient gagné voulaient gagner davantage, ceux qui avaient perdu vou-

laient au moins s'indemniser, et chacun attendait et appelait de tous ses vœux, et hâtait de tous ses moyens une occasion favorable à ses projets.

Le règne de Vsévolod II Olgovitch est plein de troubles et de guerres civiles, parce que les plus maltraités ou les plus brouillons ne pouvaient ou ne savaient pas attendre, parce que les intérêts étaient si variés et les princes si nombreux, que chaque jour et chaque fait amenaient une occasion favorable à quelqu'un, qui se hâtait d'en profiter. Mais le même prince, qui guerroyait contre un voisin, temporisait encore avec l'autre, et il y avait peu de ces fiers-à-bras, *amis de Dieu et ennemis de tout le monde*, qui, voyant tout le monde prêt à marcher sur eux, ne demandassent à traiter et n'y parvinssent ; de sorte qu'en définitive le règne de Vsévolod est une époque de tracasseries et de chicanes bien plus que de véritables guerres.

L'avénement d'Igor après Vsévolod II est le résultat manifeste d'une intrigue. Il n'est pas naturel qu'un père préfère un frère à ses fils ; aucune règle politique n'y contraignait Vsévolod ; mais il savait, et Igor le lui dit lui-même, que son frère s'était assuré de l'assistance de ce Vladimirko, qui luttait sans désavantage marqué contre toutes les forces du monarque ; cet Igor, ayant su se ménager l'assistance d'un prince ennemi comme Vladimirko, n'avait pas sans doute négligé de s'attacher les amis de sa maison. En s'obstinant à léguer le trône

Avénement d'Igor II, droit de succession.

à l'un de ses fils, Vsévolod risquait donc de le mettre aux prises avec Igor, qui aurait probablement accablé son neveu. De plus, les Monomaques et tous les amis de leur famille, alors réunis par l'opportunité même de la circonstance, auraient certainement assailli et détruit les Olgovitchs divisés; c'était donc à la fois perdre son fils et sa maison que de refuser l'empire à Igor, qui n'entendait pas y renoncer et s'était mis en mesure de le ravir à ses neveux; en cette conjoncture, les assassinats entre princes étant pour un instant passés de mode, Vsévolod n'avait rien de mieux à faire que de s'efforcer de porter au trône son frère, et de lui recommander ses fils. C'était le but du conciliabule qui fut, pour quelques princes, un véritable guet-apens, et que les Olgovitchs décorèrent du titre de congrès.

Si le droit de priorité des oncles sur les neveux, et le droit de primogéniture avaient été reconnus et suivis comme l'affirment Karamsin et Lévesque, tous les soins de Vsévolod pour assurer le trône à Igor étaient superflus, il lui succédait de plein droit, il lui aurait succédé même en dépit de toutes précautions contraires. Du moins il était inutile que Vsévolod, à l'exemple de Monomaque, prétendît au droit de désigner son successeur, puisqu'il désigna celui-là même que les droits que je conteste indiquaient exclusivement. Les sermens des princes, extorqués au congrès de Kief, leurs

réponses aux envoyés de Vsévolod mourant, ne signifient rien; les sermens, parce que la violence les dicta; les réponses, parce qu'elles n'engageaient pas plus que les sermens, et que si Vsévolod guérissait naturellement, ou par l'effet de ces miracles connus de saint Boris et de saint Gleb, il était inutile et dangereux de se compromettre avec lui; s'il mourait, on saurait bien éluder la foi donnée ou plutôt arrachée.

Serment de fidélité.

Cependant Igor, après avoir célébré les funérailles de Vsévolod, rassembla les Kiéviens devant le palais d'Yaroslaf, exigea un nouveau serment de fidélité, les congédia; et, dès lors, s'estima monarque légitime et possesseur assuré de l'empire.

Mais un génie encore invisible commençait déjà contre lui une guerre sourde, qui devait prendre bientôt un caractère plus franc, et bientôt encore le renverser du trône.

Igor II détrôné.

Le peuple, qui n'avait point murmuré ou du moins remué sous Vsévolod, s'avise tout à coup de se plaindre des juges du dernier règne. A peine Igor avait congédié *l'assemblée du peuple*, qu'elle se reforme sur la place qu'elle venait de quitter et qu'elle y rappelle le prince. Son frère Sviatoslaf se présente seul et demande ce qu'on veut. Alors on accuse le juge de Kief et celui de Vouychégorod, d'avoir désolé ces deux villes par leurs brigandages; on veut que Sviatoslaf jure, pour lui et son frère, qu'eux-mêmes se chargeront de rendre la justice,

Prévarications des juges.

ou du moins ne confieront cette mission tutélaire qu'à des seigneurs dignes de la remplir. Le prince descend aussitôt de cheval, *baise la croix*, promet ce qu'on lui demande, et, entr'autres choses, *que les juges se contenteront de l'impôt légal, au lieu de surcharger les accusés d'autres contributions*. Le peuple, de son côté, proteste de sa reconnaissance et ajoute: *Comptez maintenant sur notre fidélité* (K. 2,258). Cependant on voulait plus encore, et cette exigence semble indiquer le dessein formé de pousser à bout le nouveau prince, et d'amener quelque désordre.

ermens ;és du mcque et de n frère.

Une députation du peuple se présenta devant Igor, pour recevoir de lui-même un serment semblable à celui de son frère : il le prêta, et, croyant le peuple satisfait, se mit tranquillement à table. Mais la multitude se dirigea vers la maison de l'odieux Ratscha (le juge de Kief) pour la piller. Sviatoslaf eut beaucoup de peine à calmer cette première émeute.

nbarras l'Igor.

Igor, après un si fâcheux début, se trouva dans une position difficile. Pour contenter le vœu bien légitime du peuple, il fallait surveiller sévèrement les juges, c'est-à-dire les boyards; pour contenter les boyards, il fallait leur permettre de continuer à faire de la justice un véritable brigandage. Le choix devenait fort difficile à un homme plus amoureux de la couronne que de l'équité. Il estima sans doute que le peuple se résignerait en silence comme sous Vsévolod, et il laissa carte blanche

aux boyards, qui, soit avidité, soit trahison, poussèrent le peuple au désespoir. « C'est ainsi que le » prince est fidèle à son serment d'être juste, disait- » on de toutes parts ! Un parjure ne peut être notre » souverain légitime ! » Des voix amies des Monomaques réveillèrent à propos la vieille affection que l'on conservait encore à cette famille, et enfin des agens secrets annoncèrent à Ysiaslaf Mstislavitch, devenu l'aîné de sa famille par la mort de son frère Vsévolod, qu'on le recevrait à bras ouverts s'il voulait venir régner à Kief.

Faction des Monomaques.

Il est bien permis de croire que tout cela ne fut pas un simple effet du hasard, et que cet Ysiaslaf, qui avait prêté avec une si manifeste répugnance le serment de laisser le trône à Igor, n'avait pas perdu un moment pour susciter des troubles qui pouvaient lui procurer la couronne.

Ysiaslaf Mstislavitch marche contre Igor II.

Il reçut, dans l'église de Saint-Michel, la bénédiction de l'évêque Euphémius, et sortit de Péréaslavle à la tête de sa garde (K. 2, 259). Était-il prince de Péréaslavle, et depuis quand? C'est ce que ne disent ni Lévesque ni Karamsin. Toujours est-il vrai qu'il partit de là pour s'emparer du trône. Qu'était cette bénédiction de l'évêque de Péréaslavle? Un acte de dévotion ordinaire au commencement d'une entreprise importante, ou une espèce de *sacre*, qui pouvait donner au prince de l'heureuse Péréaslavle un caractère sacré, et le préparer à son exaltation? Je ne vois rien qui puisse résoudre ce

Bénédiction de l'évêque de Péréaslavle.

doute; mais je pencherais pour la dernière supposition. Les évêques de Péréaslavle, voyant toujours leurs princes partir de là pour monter au trône, n'avaient pas dû négliger une si belle occasion de se créer un privilége glorieux, et sans doute productif.

Ysiaslaf reçoit des renforts dans sa route.

La partie d'Ysiaslaf était bien liée, ou la fortune le servit avec une prévoyante complaisance, car en son chemin, d'ailleurs fort court comme on sait, il rencontra très à propos et comme à un rendez-vous, les députations des Klobouks noirs et des diverses villes de la principauté de Kief, qui toutes lui offrirent les services de la horde et des cités. Par ce moyen il rassemble presque aussitôt une armée formidable sur les bords du Dniéper, et prononce cette harangue :

Sa harangue.

« Frères et amis! je n'ai point contesté au *digne* » Ysévolod le droit de régner avant moi : il était » mon *aîné*, mon *beau-frère*, et je l'ai respecté comme » un *second père*. Mais quel droit Igor et Sviatoslaf » ont-ils de nous commander? Le ciel, je l'espère, » favorisera ma cause, et je monterai sur le trône » de mon aïeul et de mon père, ou bien je périrai » glorieusement à vos yeux (K. 2, 259). »

N'est-il pas très-piquant de trouver, dans la harangue d'un monarque russe, les *frères et amis* si odieux à M. Marchangy, l'inspiré de la Sainte-Alliance!

Ce discours d'Ysiaslaf est vraiment fort étrange; il dut réussir, parce qu'il parlait à des hommes déjà

persuadés ou plutôt gagnés, qui auraient applaudi même sans l'entendre. Je voudrais bien qu'il eût, par pitié pour les commentateurs, expliqué sa condescendance pour Vsévolod, si elle était volontaire, ou qu'il ne s'en fît pas un mérite si elle était forcée, comme très-certainement elle le fut. A l'entendre, il ne s'est point opposé à ce que Vsévolod régnât avant lui; mais l'a-t-il osé? l'a-t-il pu? C'est ce que je nie et ce que réfute suffisamment ce qu'on a lu tout à l'heure sur l'avénement de Vsévolod. Estimons à présent les causes de cette générosité déduites par Ysiaslaf lui-même, et d'abord apprécions un mot qui semble supposer à Vsévolod un mérite supérieur qu'on pourrait regarder comme un des motifs de la cession d'Ysiaslaf. Le *digne* Vsévolod (je suppose que le mot français *digne* représente un équivalent russe), le *digne* Vsévolod avait manqué de foi à Ysiaslaf lui-même; car, si l'on en croit Lévesque, il lui avait promis, en montant au trône, de le choisir pour successeur, et, une fois affermi, il s'était moqué de lui; il lui avait arraché le serment de Kief (t. 1, p. 492), qui donnait la couronne à Igor; il en avait trompé bien d'autres, et il avait si cruellement dépravé la justice, que la révolution actuelle avait pour cause populaire la continuation des abus qu'il y avait introduits ou tolérés; et même, suivant Lévesque, lorsqu'il mourut, le peuple ne put contenir sa joie durant les obsèques royales.

Or, Ysiaslaf, parlant à ce même peuple, n'espérait pas sans doute lui persuader que c'était par égard pour le mérite de ce Vsévolod qu'il s'était déterminé à le laisser passer avant lui.

Les titres de cette prétendue concession restent donc ceux-ci : « Il était mon aîné, mon beau-» frère ; je l'ai regardé comme un second père. » La qualité de beau-frère n'est ici de nulle importance; personne, je crois, n'a jamais cédé un trône à son beau-frère par tendresse pour sa femme, et pas plus notre Ysiaslaf que tout autre. Le motif principal est donc la qualité d'aîné reconnue à Vsévolod ; mais Igor et Sviatoslaf, frères de Vsévolod, étaient, comme lui, les aînés et les oncles d'Ysiaslaf. Cependant il demande aussitôt : « Quel droit Igor et Sviatoslaf ont-ils de nous com-» mander? » Les mêmes droits que Vsévolod lui-même, s'ils ont le même génie, les mêmes moyens, la même prépondérance de bonheur; car ils ont les mêmes titres. Et puisque Ysiaslaf ne respecte pas ces titres dans Igor et Sviatoslaf, il ne les a donc respectés, ou plutôt, il ne fait semblant de les avoir respectés dans Vsévolod que parce que celui-ci était en mesure de s'en passer, c'est-à-dire que la force faisait toujours le droit entre les princes : le discours d'Ysiaslaf, au lieu de contrarier cette vérité, l'appuie.

Mais il ne s'agissait pas de discuter, il fallait parler à l'armée seulement pour lui faire com-

prendre qu'on avait envie de régner, et qu'il fallait conquérir la couronne; c'est ce qu'il y a de plus clair dans la harangue du prince. On le comprit, et on marcha sur Kief.

Ce qui montre bien que tout ceci était une conjuration, c'est que, sans attendre que le peuple eût sujet de se plaindre du nouveau règne, Ysiaslaf avait arrêté le député chargé de lui annoncer l'avénement d'Igor; cette offense équivalait à une déclaration de guerre. Sans doute Ysiaslaf avait pris d'avance toutes ses mesures; car les trahisons éclatèrent à point nommé de toutes parts. Les Igor trahi. princes de Tchernigof vendirent, pour d'importantes cessions de territoire, le secours de leurs forces, qu'ils eurent soin d'amener trop tard. Ouleb, l'un des principaux voïévodes, favori de Vsévolod et maintenu dans toute son influence par Igor, le premier boyard, Jean Voïtischitch, serviteur zélé de Monomaque, et les premiers chefs étaient tous entrés dans le complot; ils ne parlaient à Igor que de leur dévouement à sa personne, et « ils conseillaient secrétement à Ysiaslaf » d'arriver promptement à Kief, où tout était pré- » paré pour la défection : » il arriva en effet. Les deux Olgovitchs et leur neveu Sviatoslaf sortent à sa rencontre avec leurs gardes, tandis que les Kiéviens forment leurs bandes près du tombeau d'Oleg. Tout à coup, et avant le commencement de la bataille, Igor voit flotter au milieu des mili-

ces de la cité le drapeau ennemi, un général ennemi prendre le commandement de ces milices, Ouleb et Jean, et une foule de conjurés quitter leurs étendards pour passer sous ce drapeau d'Ysiaslaf déployé par les Kiéviens, tandis que devant la Porte-d'Or les Bérendéens pillent ses bagages.

or défait et pris.

Tant de défections ne découragent point Igor : « Dieu m'aidera, s'écrie-t-il, et je triompherai de » ces parjures! » A ces mots, il s'engage avec sa garde dans des ravins profonds pour attaquer Ysiaslaf; les Klobouks noirs s'élancent après lui et le pressent en queue, pendant qu'Ysiaslaf le heurte de front. Sa garde est massacrée dans ces étroits et fangeux passages; lui-même, emporté par son cheval au milieu d'un marais, demeura plongé dans la vase jusqu'à ce qu'on vînt l'y prendre. Ysiaslaf le fit charger de chaînes et renfermer dans un cachot du couvent de Saint-Jean, à Péréaslavle. Comme il y gémissait lorsque les annalistes écrivirent tout ce qui nous est parvenu sur sa personne et son règne de six semaines; que d'ailleurs tous ses partisans et même ceux de Vsévolod furent opprimés par le vainqueur, et leurs propriétés mises au pillage, on pense bien que l'histoire, l'eût-elle trouvé blanc comme neige, n'a pas manqué de le décrier pour faire sa cour au pouvoir ennemi.

Cependant Ysiaslaf reçut avec bonté le jeune Sviatoslaf, fils de Vsévolod II Olgovitch, qui s'é-

tait caché dans un couvent de Kief, d'où les moines l'envoyèrent au vainqueur.

Son oncle Sviatoslaf Olgovitch se retira avec une faible troupe à Novgorod-Séversky, son apanage particulier.

L'Olgovitch Vsévolod II s'était montré bien plus généreux envers le Monomaque Viatcheslaf, que le Monomaque Ysiaslaf II ne se montra envers l'Olgovitch Igor II. En détrônant Viatcheslaf, Vsévolod lui avait laissé la vie, la liberté, et même un apanage (celui de Tourof), tandis qu'Ysiaslaf en détrônant Igor le fit jeter dans un cachot et charger de lourdes chaînes. A la vérité, Viatcheslaf avait cédé, sans penser seulement à la défendre, la couronne qu'Igor tenta de conserver par les armes. Viatcheslaf était un esprit faible, un cœur sans courage, et Igor était un prince guerrier et résolu. Cette différence dans leur conduite et leur caractère motiva-t-elle seule la différence de leur sort, ou faut-il attribuer la générosité qu'éprouva le premier, et les rigueurs que subit l'autre, aux génies divers de leurs vainqueurs, et à la fatalité des conjonctures? Les conjonctures où se trouva Vsévolod Olgovitch n'étaient guère plus favorables que celles où se trouva Ysiaslaf; si ce dernier fut renversé du trône, Vsévolod ne s'y maintint qu'à force d'adresse et toujours en guerroyant. Viatcheslaf devait lui causer autant d'ombrage qu'Igor pouvait en causer à Ysiaslaf, car si Viatcheslaf manquait de tête et de bra-

Conduite d'Ysiaslaf envers Igor

voure, ses boyards en avaient pour lui, et ils en eurent assez pour le replacer deux fois sur le trône. La modération de Vsévolod II, et les rigueurs d'Ysiaslaf II, envers les princes qu'ils ont détrônés, doivent donc s'expliquer uniquement par leur caractère propre et l'esprit de leur politique respective. Comment donc se fait-il que les annalistes soient beaucoup plus favorables aux Monomaques qu'aux Olgovitchs? C'est que ceux-ci furent et restèrent humiliés, tandis que ceux-là triomphèrent, et que les annalistes étaient intéressés à complaire aux vainqueurs.

Ysiaslaf, *ce rejeton béni d'une bonne tige*, si dur envers Igor, se montra généreux envers le neveu d'Igor, Sviatoslaf Vsévolodovitch; il le *reçut comme le fils le plus chéri*. De la part d'Ysiaslaf, était-ce bien générosité ou politique? Gagner Igor paraissait invraisemblable; Ysiaslaf veut que les moines d'un couvent fortifié lui répondent de sa personne, et, pour plus de sûreté, qu'on l'enferme dans un cachot, et qu'on l'y enchaîne; mais il n'était pas également impossible de gagner le jeune Sviatoslaf; son âge promettait plus de facilité; de plus il ne pouvait guère espérer de succéder à son oncle Igor, quand même cet oncle mourrait sur le trône; car son autre oncle Sviatoslaf, déjà prince de Novgorod-Séversky, tenterait de succéder à Igor II, comme Igor II lui-même avait succédé à Vsévolod, au préjudice des Vsévolodovitchs. Le jeune Sviatos-

Sviatoslaf Vsevolodovitch.

laf Vsévolodovitch devait donc désirer la protection du prince régnant, pour conserver ou obtenir quelque apanage; un pareil neveu devait être fort peu dévoué à des oncles dont un avait régné, dont l'autre voudrait sans doute régner à son préjudice. Pouvant se promettre de le gagner, Ysiaslaf dut le traiter avec une faveur affectée, parce qu'en se l'attachant il s'attacherait peut-être le parti des Olgovitchs ou du moins le diviserait, parce que Sviatoslaf Vsévolodovitch serait dans ses mains un otage ou un auxiliaire. On pouvait le cajoler et le garder à vue sans lui montrer d'autre sentiment que de la tendresse, et si quelque soupçon l'exigeait, on serait toujours en mesure de s'assurer de lui comme on s'était assuré d'Igor.

Je suis autorisé par d'autres faits à soupçonner dans la conduite d'Ysiaslaf II plus de politique que de générosité. Le premier de ces faits accusateurs est la cruelle captivité d'Igor II, le second est le pillage des partisans d'Igor II et de Vsévolod II. Voici les propres termes de Karamsin : (2; 262) « Les fidèles serviteurs de Vsévolod et surtout ceux » d'Igor n'eurent pas lieu de se louer également » de la générosité du vainqueur, qui *permit* au peu» ple de piller leurs maisons et leurs villages. Les » boyards furent obligés de payer une rançon pour » se racheter. » Lévesque omet cette révélation importante.

Proscription à Kief.

Ainsi, à l'exemple de son aïeul Monomaque (t. 1,

p. 339), Ysiaslaf II permet à sa faction de piller le parti ennemi pour payer la révolution qui lui donne la couronne, ou, en d'autres termes, il achète la couronne en livrant le pays au pillage; et la même mesure qui paye ses partisans ruine le parti contraire. C'est une espèce de proscription, car il fallait bien désigner ces fidèles serviteurs des Olgovitchs, qu'il était permis de piller, et les distinguer des traîtres, qui sans doute participaient au butin.

s prétens au trône et leurs titres.

Avant d'aller plus loin, et pour éclairer un peu le chaos où nous sommes engagés, je vais indiquer la série des princes qui, pendant un demi-siècle, vont se disputer le trône ou plutôt ses débris; car depuis Yaroslaf-le-Grand, le trône de Kief n'est plus le trône des grands-princes, il n'y a plus véritablement de monarque. Monomaque lui-même, l'habile, l'actif, le courageux Monomaque ne put reconstituer entièrement l'empire.

ef déclinant.

Des princes, comme ceux de Polotsk et les Rostislavitchs, restèrent indépendans, lors même qu'il eut réduit Novgorod; et depuis ce prince, la royauté ne cessa guère de décliner. Toutefois les possesseurs incertains du trône de Kief ne manquèrent pas de prendre le titre de *grands-princes;* mais ils étaient bien loin d'en avoir la puissance. Aussi Lévesque dit-il plus ordinairement *le prince de Kief, le trône de Kief,* que le *grand-prince, le trône;*

tandis qu'il qualifie de *souverains* certains apanagistes, notamment George Vladimirovitch, qu'il nomme *le souverain de Souzdal* (1; 238). Nous avons vu Vladimirko se déclarer indépendant à Galitch; tous ceux qui croyaient pouvoir le faire impunément imitaient cet exemple, et pendant que les ambitieux se disputaient le trône, s'y culbutaient et y remontaient pour en retomber encore, l'Empire, déchiré par mille mains avides, s'en allait par lambeaux, la capitale, prise et reprise tant de fois, se démoralisait et s'énervait chaque jour pour s'éclipser enfin, et faire place à la nouvelle capitale d'un nouvel empire, formé de quelques anciennes provinces. Cette nouvelle capitale n'est pas encore Moscou.

Telle dépérissait Kief, lorsqu'une foule de princes, tous de la race royale, presque tous de la branche des Monomaques, la convoitaient avec une sorte de frénésie et se la disputaient l'épée au poing, s'aidant sans scrupule du parjure, de la révolte et de la trahison.

A la mort de Vsévolod II Olgovitch, en 1146, il y avait plusieurs prétendans à la fois.

1° Viatcheslaf, l'aîné des fils survivans de Monomaque, et par conséquent le frère des deux grands-princes Mstislaf-le-Grand et Yaropolk II, morts en 1132 et 1139. Il avait espéré succéder à son frère Yaropolk II, conformément au droit prétendu par les oncles au préjudice des neveux, comme Yaro- Viatcheslaf.

polk lui-même avait succédé à leur frère aîné Mstislaf-le-Grand. Il vint même de Péréaslavle à Kief, et monta sur le trône sans opposition; mais, au bout de douze jours, Vsévolod Olgovitch le chassa de Kief, et s'empara de la couronne. Retiré à Tourof, puis envoyé malgré lui à Péréaslavle, il avait paru ne plus songer au rang suprême pendant tout le règne de Vsévolod II; il ne se montra pas moins résigné pendant le règne d'Igor II, qui dura six semaines; mais lorsque son neveu Ysiaslaf II Mstislavitch eut renversé Igor II, il reprit tout à coup ses anciennes prétentions, et tenta de reprendre à ce neveu la couronne qu'il n'avait point défendue contre Vsévolod Olgovitch, ni disputée à Igor II. Cette velléité guerrière lui réussit fort mal, comme on le verra. Mais ensuite, et après plusieurs tentatives infructueuses, il régna conjointement avec son neveu Ysiaslaf, ou plutôt Ysiaslaf, qui régna seul, le fit asseoir à côté de lui sur le trône, depuis 1150, époque de la restauration d'Ysiaslaf, jusqu'en 1154, époque de la mort de cet Ysiaslaf; puis Viatcheslaf à son tour appela, pour régner avec lui, un autre neveu, Rostislaf, autre fils de Mstislaf-le-Grand, et mourut dans la même année 1154, et presque aussitôt.

George de Souzdal.

2° *Youri* ou *George*, frère puîné de Viatcheslaf, et que Lévesque appelle *le souverain de Souzdal*. Ce George, établi à Souzdal par son père Vladimir Monomaque, avait eu le talent de s'y faire

chérir. Cette principauté déjà puissante le devint bien davantage sous ses lois ; il y bâtit plusieurs importantes forteresses : de là, il caressait ou menaçait Novgorod, qui accepta, puis renvoya, reprit ensuite et chassa de nouveau son fils Rostislaf. Novgorod l'ayant élu lui-même, il n'avait eu garde de quitter sa principauté pour le vain titre de prince dans une république intraitable. Mais les soins qu'il donnait aux affaires de Novgorod et à l'administration de ses États ne l'occupaient pas tout entier; c'était sur le trône de Kief que se portait toute son attention ; il ne le perdait point de vue, il le regardait comme le but légitime de son ambition, il le convoitait comme un héritage nécessaire à sa gloire et à son bonheur, comme le terme où il lui serait permis de se reposer. Le droit prétendu par les oncles, qui venait d'y porter successivement ses frères Mstislaf-le-Grand, Yaropolk II et Viatcheslaf, l'y appelait après ce dernier, André étant mort en 1141. Tout ambitieux et remuant qu'il était, George ne disputa la couronne à aucun de ses frères aînés, sans doute parce que leurs neveux auraient profité de la discorde des oncles pour tâcher de prévaloir sur eux, et que certainement les Olgovitchs, et peut-être d'autres encore, seraient intervenus au milieu de ces débats pour s'emparer de Kief. George laissa donc patiemment régner avant lui Mstislaf, Yaropolk et Viatcheslaf; mais lorsque Yaropolk voulut placer

Vsévolod Mstislavitch, l'aîné des fils de leur frère aîné, à Péréaslavle, comme pour y attendre la couronne que George, espérant survivre à tous ses frères, attendait lui-même à Souzdal, George, aussitôt ligué avec André (l'un de ses frères), se hâte d'éloigner ce neveu; il le chasse à main armée du poste décisif de Péréaslavle, s'y établit lui-même, et ne le cède qu'à regret à Ysiaslaf Mstislavitch, qui, étant frère puîné de Vsévolod, lui paraît sans doute avoir un moindre droit, ou plutôt de moindres prétentions au trône. Lorsque après la mort d'Yaropolk II, Viatcheslaf, au bout de douze jours de règne, fut chassé par Vsévolod Olgovitch, George, regardant ce dernier comme un usurpateur, ne voulut jamais avoir avec lui ni paix ni trève, et ne cessa de lui susciter autant d'embarras qu'il put. Vraisemblablement il aurait également traversé le règne d'Igor II, si son neveu Ysiaslaf Mstislavitch ne l'avait prévenu. Alors, ce que George avait tant redouté, ce qu'il avait cru empêcher, en chassant de Péréaslavle Vsévolod Mstislavitch, était enfin arrivé: un fils de Mstislaf-le-Grand régnait au préjudice des frères de ce Mstislaf. Aussitôt George, qui ne compte plus pour rien les prétentions du faible Viatcheslaf, entreprend de ravir la couronne à son neveu, que certainement il regarde comme un usurpateur. Il forme des ligues, il intrigue, il combat, et enfin il renverse et remplace, en 1149, Ysiaslaf. Ysiaslaf le détrône en 1150;

en 1150 George culbute une seconde fois Ysiaslaf, et, dans la même année 1150, Ysiaslaf rechasse son oncle George. Mais George, toujours prince de Souzdal, ne se rebute pas plus que son neveu ; et quatre ans après (1154) il rentre sans coup férir à Kief, que lui abandonna sans combat un autre Ysiaslaf (Ysiaslaf III Davidovitch), et où il mourut en 1157.

3° Ysiaslaf, deuxième fils de Mstislaf-le-Grand, et frère de ce Vsévolod Mstislavitch que ses oncles George de Souzdal et André chassèrent de Péréaslavle au commencement du règne d'Yaropolk II. George et André redoutaient sans doute le courage déjà éprouvé de Vsévolod Mstislavitch, et sa qualité de fils aîné de Mstislaf, et plus que tout cela, peut-être, les droits qu'il pouvait tenir de quelque convention arrêtée entre Mstislaf et Yaropolk II. Ysiaslaf leur causait beaucoup moins d'ombrage, puisqu'ils consentirent à le voir substituer à son frère aîné comme prince de Péréaslavle. Mais Vsévolod Mstislavitch étant mort, Ysiaslaf Mstislavitch, devenu l'aîné de sa famille, eut toutes les prétentions de Vsévolod. Ysiaslaf II.

C'était à lui que son père Mstislaf-le-Grand avait conféré les domaines des princes de Polotsk déportés en Grèce; dépouillé de cette principauté par une révolution populaire qui la rendit à Rogvold, l'un des princes de Polotsk, revenu en Russie, il avait déjà guerroyé avec son

aîné Vsévolod, alors prince de Novgorod, contre leur oncle George de Souzdal. Le but de cette guerre, si funeste au prince de Novgorod, était de procurer une principauté à Ysiaslaf Mstislavitch; car, alors, les princes qui se trouvaient sans domaines s'en procuraient comme ils pouvaient, quand ils désespéraient d'en obtenir de la libéralité ou de la politique du grand-prince, ou de quelque autre. Ainsi, d'un côté, les Mstislavitchs reprochaient à leur oncle George de Souzdal de les écarter du trône, et George leur reprochait de l'avoir voulu dépouiller de son apanage et d'aspirer à la couronne. Il n'en fallait pas tant pour allumer entre l'oncle et les neveux une furieuse haine. Aussi dès qu'Ysiaslaf Mstislavitch, parti de Péréaslavle avec la bénédiction de l'évêque, pour profiter de la trahison qui lui promettait et lui donna le trône, se fut installé à Kief, George se déclara contre lui, et ne cessa de le combattre ou d'intriguer pour le supplanter. L'avénement d'Ysiaslaf date de 1146, époque où il renversa et prit Igor II Olgovitch; George le supplanta en 1149; Ysiaslaf déposséda George en 1150; George reprit la couronne en 1150, et en 1150 Ysiaslaf la ressaisit; il la conserva (en s'adjoignant Viatcheslaf) jusqu'à sa mort, arrivée en 1154.

Igor II. 4°. Igor II Olgovitch, frère puîné du grand-prince Vsévolod II, mort en 1146. Durant le règne si agité de son frère, Igor, ambitieux et guerrier, prétendant,

comme tous les oncles, que les oncles devaient passer avant ses neveux, avait pris toutes les mesures pour succéder à Vsévolod au préjudice des enfans de ce dernier, et celui-ci, voyant son frère si bien préparé, avait pris le parti de le désigner et de le faire reconnaître par tous les princes ses alliés pour son successeur. C'était le but réel du congrès de Kief, où se réunirent les princes de Tchernigof, Sviatoslaf Olgovitch frère puîné de Vsévolod déjà dépérissant et du prétendant Igor, et enfin Ysiaslaf Mstislavicth. Les princes de Tchernigof étaient deux frères qui ne manquaient ni de courage ni d'ambition, et qui se distinguèrent aussi par leur génie astucieux; sans doute ils auraient bien désiré comme tant d'autres s'emparer de la couronne; mais Vsévolod pouvait vivre encore quelques années, Igor avait de puissantes alliances. Résister à la demande impérative du serment de reconnaître Igor pour successeur de son frère, c'était se compromettre inutilement envers l'un et l'autre, ou plutôt se perdre de gaieté de cœur, car ils étaient à Kief dans le palais de Vsévolod, entre ses mains, à la discrétion de Vsévolod et d'Igor; d'ailleurs tant de princes et des princes si puissans, comparativement à eux, prétendaient à la couronne que des hommes de sens, comme ils l'étaient, devaient facilement se résigner à prêter le serment qui la destinait à un autre. C'était si bien la pensée des princes de Tchernigof que lorsqu'en 1154, après

la défaite et la fuite d'un Mstislavitch appelé Rostislaf et frère d'Ysiaslaf II, Ysiaslaf III Davidovitch, l'un d'eux, survivant à son frère, se trouva porté, peut-être sans y songer et par un caprice de la fortune, au trône de Kief, il le remit presque aussitôt sans aucune résistance et avec une sorte de courtoisie à George de Souzdal dès qu'il se présenta, et George ne se fit guère attendre. Les princes de Tchernigof se résignèrent donc de bonne grâce et reconnurent facilement Igor pour le futur successeur de Vsévolod II. Sviatoslaf Olgovitch, bien loin de s'opposer à ce qu'Igor fût reconnu héritier présomptif de la couronne, devait de toutes ses forces appuyer cette mesure, car il devait y reconnaître un antécédent favorable à sa propre fortune. Comme Igor succéderait à Vsévolod, lui-même succéderait probablement un jour à Igor. Son titre était reconnu avec celui d'Igor qui était le même, il ne s'agissait plus que d'attendre son tour. Sviatoslaf prêta donc aussi le serment de reconnaître Igor pour héritier présomptif. Pour Ysiaslaf Mstislavitch l'affaire était bien différente : il était de la branche des Monomaques, et ce n'était pas pour rien qu'il se trouvait uni aux Olgovitchs. On prétend qu'aux premiers jours de son règne, l'adroit Vsévolod l'avait attiré à son parti en lui promettant de lui léguer le trône : c'était là probablement le motif de son alliance avec l'ennemi, le spoliateur de sa famille. Et voilà qu'aujourd'hui, après plusieurs années d'attente et d'une

si attrayante illusion, fondées sur des promesses et des sermens, on vient brusquement lui proposer de renoncer à toutes ses espérances et de jurer qu'il verra tranquillement passer sur la tête d'Igor, qui certainement la fera passer après lui sur la tête de son jeune frère Sviatoslaf, la couronne que lui Ysiaslaf, devenu l'aîné de sa famille, devrait déjà posséder à titre d'héritage paternel. On conçoit la surprise et la rage d'un ambitieux si cruellement abusé, et qui, se voyant pris dans un piége (le congrès de Kief n'était pas autre chose), est obligé de céder le trône objet de toutes ses pensées, de tous ses vœux, de tous ses travaux, de tous ses sacrifices. Aussi, dans le premier moment et malgré le péril de sa position, Ysiaslaf *hésita;* mais, se rappelant bientôt où il était et ce qu'il risquait à résister, il se résigna et jura tout ce qu'on voulut.

Je ne comprends pas bien comment une pareille cérémonie put *tranquilliser Vsévolod.* N'était-il pas clair qu'Ysiaslaf ne tiendrait aucun compte de ce serment forcé, que ceux des princes de Tchernigof ne valaient guère mieux, et que celui de Sviatoslaf était inutile, puisque son propre intérêt répondait de sa conduite mieux que tous les sermens du monde? Comment Vsévolod, parjure envers Ysiaslaf, peut-il compter qu'Ysiaslaf ne se parjurera pas envers lui? Par quel étrange travers les parjures comptent-ils sur les sermens d'autrui, ou n'y comp-

tant point, sont-ils si âpres à en exiger autant qu'ils peuvent?

Quoi qu'il en soit, Vsévolod II se voyant mourir quelque temps après (en 1146), députa vers les princes de Tchernigof et vers Ysiaslaf Mstislavitch pour leur rappeler leur serment de Kief. La réponse de ces princes est curieuse : *ils cèdent tous leurs droits à Igor et ne trahiront pas leur serment.* Tous croyaient donc avoir des droits à la couronne, et Vsévolod et Igor reconnaissaient donc quelque validité à ces droits, puisque la réponse, faite pour leur complaire ou les endormir, stipule d'abord la cession de ces droits à Igor. Mais si Ysiaslaf Mstislavitch avait des droits à la couronne, c'était en qualité de fils actuellement aîné de Mstislaf-le-Grand mort sur le trône en 1132. Ainsi un de ses oncles, Yaropolk II, avait pu régner sept ans, mourir grand-prince et laisser des enfans ; un autre de ses oncles Viatcheslaf pouvait avoir régné douze jours, être détrôné par une autre branche et vivre encore ; Vsévolod II Olgovitch, de la branche des Sviatoslavitchs, aînée de celle des Monomaques d'où sortaient les Mstislavitchs, avait pu reprendre le trône à Viatcheslaf, mourir grand-prince, désigner son frère Igor II pour son successeur et laisser des enfans, sans que les droits du fils actuellement aîné de Mstislaf-le-Grand cessassent d'être connus, réclamés par les uns, redoutés par les autres. Ainsi une branche aînée (celle des Sviatoslavitchs dans la personne des Ol-

govitchs), remise en possession du trône qu'elle a repris à une branche cadette (celle des Monomaques), reconnaît et redoute les droits de cette branche cadette, qui les revendique d'abord et enfin y renonce par la terreur dans la personne d'Ysiaslaf Mstislavitch, qui les revendique opiniâtrément et à main armée dans la personne de George de Souzdal, qui les revendique par tous les moyens que permet un faible caractère dans la personne de Viatcheslaf. Cet aperçu est suffisant pour indiquer la confusion des droits entre les branches; mais les branches se subdivisent, et la même confusion qui règne entre les branches principales se reproduit entre leurs rameaux, comme le prouvent ces droits que résignent ici les princes de Tchernigof, qui sont des Sviatoslavitchs aussi-bien que les Olgovitchs, et même descendent d'un David, frère aîné de cet Oleg dont descendent les Olgovitchs actuels. Comme entre les branches et leurs ramifications, tout est désordre et confusion entre les individus; les prétentions des frères se heurtent et se combattent, à moins que leur caractère, par une heureuse exception, ou bien les circonstances et la politique ne les tiennent unis. Les princes de Tchernigof sacrifient ici leurs droits, parce qu'ils sont trop prudens pour sacrifier ce qu'ils tiennent à l'espoir d'acquérir davantage; mais George de Souzdal combat à la fois son frère aîné Viatcheslaf, et son neveu Ysiaslaf Mstislavitch, et la bran-

che aînée des Sviatoslavitchs. Ysiaslaf, de son côté, combat ses deux oncles, les chasse du trône, et ne le partage enfin avec le plus âgé des deux, Viatcheslaf, que parce que ce Viatcheslaf, content de partager le titre, lui laisse tout le pouvoir et lui amène des forces qui lui sont nécessaires pour ne pas être une quatrième fois détrôné par George. De son côté Viatcheslaf cède sans résistance le trône à Vsévolod Olgovitch, mais par lâcheté et parce qu'il se laisse prendre au dépourvu; il n'inquiète pas ce Vsévolod qui le place et le déplace à son gré, mais quand ce rusé politique a fermé les yeux, Viatcheslaf attaque son neveu Ysiaslaf, son frère puîné George. Tout cela montre, je pense, que tous les droits indiqués sous les règnes précédens sont actuellement aux prises; que chaque branche, chaque famille, chaque individu prétend avoir les siens et les faire prévaloir; que tout est désordre et confusion ; que l'empire est un véritable chaos où tous les princes, possédés de la même fureur, se battent dans les ténèbres à tort et à travers, foulant aux pieds les peuples, dévastant le pays et saccageant les cités.

Quatre provinces plus heureuses fleurissent au milieu de ces désastres : c'est Souzdal, dont le prince, intrigant et batailleur, trouve le temps et les moyens de fonder des villes nouvelles; c'est Galitch, où Vladimirko, affectant l'indépendance, ramène de ses nombreuses expéditions un riche butin, d'innombrables captifs; c'est Pskoff, au-

jourd'hui république à peu près indépendante et rivale de Novgorod ; c'est Novgorod, où fleurissent à la fois le commerce et la liberté. Mais les provinces sur lesquelles le grand-prince conservait quelque pouvoir, incessamment foulées par tant de bandes ennemies, et par les armées étrangères que les prétendans ne manquaient guère d'appeler à leur secours, devaient présenter de toutes parts l'image de la dévastation. Ainsi désolé, le domaine resté à la couronne, ou que du moins le grand-prince pouvait se promettre d'y rattacher un jour, n'en était pas moins ardemment convoité et disputé ; et les trois Olgovitchs n'épargnaient aucun soin pour s'en assurer la possession ; pour le faire passer après lui à son frère Igor, Vsévolod, avant d'expirer, voulut que le peuple reconnût cet Igor pour son successeur, et lui prêtât aussitôt le serment de fidélité. Tant de soins ne procurèrent à l'ambitieux Igor qu'un vain règne de six semaines, une dure captivité, la tonsure monacale et une mort cruelle. Il parvint à la couronne en 1146, et, dans la même année, fut trahi par les Kiéviens, battu et pris par Ysiaslaf Mstislavitch, et enfin assassiné.

5° Rostislaf Mstislavitch, frère d'Ysiaslaf II. A la mort d'Ysiaslaf II, en 1154, son oncle Viatcheslaf, qui régnait conjointement avec lui, tout effrayé de se trouver seul sur le trône, songea bien vite à prendre un collègue qui sût combattre. Près

Rostislaf Mstislavitch.

de lui se trouvait un Mstislaf, fils d'Ysiaslaf Mstislavitch; cependant ce fut Rostislaf, alors prince de Smolensk, et frère d'Ysiaslaf, qu'il appela à partager le trône; « tant, dit Lévesque (t. 1, p. 253), » était regardé comme sacré l'usage qui adjugeait » la succession, non pas au fils du souverain, mais » à son frère ou au plus âgé des princes. » Je ne saurais admettre cette opinion. Jusqu'ici j'ai expliqué ce que pouvaient être et valoir les divers droits, ou plutôt les prétentions des princes, oncles, neveux, et frères, et je pense avoir suffisamment établi qu'il n'y avait aucune règle admise, aucun usage reconnu, aucun droit prépondérant que la force et l'adresse. Tandis que les frères puînés disputent avec leurs aînés, les oncles avec leurs neveux, les branches entre elles, les maisons contre les maisons, quelques monarques ont prétendu désigner leurs successeurs tantôt parmi leurs fils, tantôt parmi leurs frères, et la capitale a élu des grands-princes. Toutes ces prétentions contraires se sont manifestées dans des temps où il y avait encore un certain ordre et quelque unité dans l'empire; et aujourd'hui que l'unité est rompue de toutes parts, que l'empire est devenu un véritable chaos, peut-on expliquer un fait par quelque idée de droit, ou conclure de ce fait l'existence d'un *usage respecté?*

Certes, ce n'était pas l'usage qu'il y eût deux grands-princes à la fois; cependant Viatcheslaf et

son neveu Ysiaslaf Mstislavitch étaient ensemble assis sur le trône. A quel titre régnait chacun d'eux? Viatcheslaf pensait peut-être régner en vertu du droit des oncles, et Ysiaslaf en vertu du droit des neveux; mais le fait est qu'Ysiaslaf régnait par droit de conquête (puisqu'il avait conquis le trône sur son oncle George), et que Viatcheslaf régnait uniquement parce que son neveu Ysiaslaf avait jugé prudent de se l'adjoindre pour avoir un ennemi de moins et des forces de plus. Quand Viatcheslaf resta seul sur le trône, pourquoi chercha-t-il un collègue? Par faiblesse, et non pour obéir à aucun usage, puisque avant lui on s'était bien disputé le trône, mais jamais on ne s'était avisé de le partager. L'usage a-t-il au moins dicté son choix? Je ne le crois pas. Le droit des oncles lui donnant la couronne, il regardait vraisemblablement ce droit comme très-légitime et préférable à tous autres. Mais ce même droit et celui qui appelait les frères à se succéder lui désignaient, non pas le frère d'Ysiaslaf, mais son propre frère George de Souzdal pour successeur; et si ce double droit était aussi respecté que Lévesque l'imagine, c'est George que Viatcheslaf devait s'adjoindre. Dira-t-on que comme il s'agissait de succéder à Ysiaslaf, et non à Viatcheslaf, c'était le frère d'Ysiaslaf, et non celui de Viatcheslaf, qu'il fallait appeler au trône? Mais ce serait admettre qu'il y aurait à l'avenir, comme alors, deux grands-

princes à la fois : or, ce doublement de monarques était un cas exceptionnel qui cesserait certainement, et, selon toute apparence, pour toujours, à la mort de Viatcheslaf. Viatcheslaf n'a donc pu songer à le perpétuer en choisissant un successeur spécial à Ysiaslaf. Viatcheslaf choisit le frère plutôt que le fils d'Ysiaslaf, parce qu'il jugeait le premier plus utile et moins faible. Comme il ne paraît pas avoir exposé les motifs de son choix, il faut croire qu'il se décida par des raisons d'intérêt personnel; son caractère ambitieux et mou autorisent ce jugement. Lors même qu'il aurait motivé ce choix sur l'usage indiqué par Lévesque, et qu'en le motivant ainsi, il aurait été sincère, ce ne serait pas un grand argument en faveur de l'usage précité; car il devait naturellement adopter un usage, tout équivoque et contesté qu'il pût être, en vertu duquel il devait être, préférablement à tout autre prétendant, déclaré légitime possesseur du trône si cher à son cœur; mais aussi son témoignage intéressé ne peut être d'aucun poids.

Quoi qu'il en soit, Viatcheslaf s'adjoignit Rostislaf Mstislavitch, prince de Smolensk, en 1154; et Viatcheslaf étant mort subitement très-peu de temps après, Rostislaf, à son tour, resta seul sur le trône; mais s'étant imprudemment engagé dans une guerre contre Ysiaslaf de Tchernigof, il fut abandonné de son armée, regagna précipitam-

ment Kief, pour y prendre sa femme, et en sortit dans la même année 1154 pour redevenir prince de Smolensk.

6° Ysiaslaf Davidovitch, de la branche des Sviatoslavitchs (comme les Olgovitchs), prince de Tchernigof, poursuivant Rostislaf Mstislavitch, marchait sur Kief sans intention de s'y installer grand-prince, quand une députation de cette cité, qui, se voyant sans défense et craignant d'être prise, aimait mieux se livrer elle-même, vint lui offrir la couronne : il l'accepta en 1154; mais George Vladimirovitch de Souzdal était déjà en marche. Il se présenta devant Kief; Ysiaslaf se hâta de lui rendre le trône, s'excusant de l'avoir, non pris, mais accepté, et se retira dans son apanage de Tchernigof en 1154. Ysiaslaf Davidovitch.

Tels sont les princes qui, de 1146 à 1156, ont occupé le trône de Kief. Tous y avaient des prétentions, mais il n'y avait aucun principe, aucun usage dont aucun d'eux pût se prévaloir. Aussi l'intrigue et la force furent-elles employées ; on révolutionnait la capitale, on formait des ligues et des contre-ligues dans le sein de l'empire, on se débauchait des alliés, on violait la foi jurée; et tandis que les uns appelaient à leur secours les Poloutsis et les Turks, les autres appelaient les Hongrois et les Polonais.

Résumons actuellement les règnes éphémères

et orageux de ces princes dont nous venons d'esquisser le caractère et les prétentions, et, chemin faisant, observons les détails qui peuvent concerner le caractère national et l'état des cités.

YSIASLAF II MSTISLAVITCH,

DE 1146 A 1154.

YSIASLAF victorieux comme on l'a vu (p. 19), quitta le champ de bataille pour faire à Kief son entrée solennelle. Le peuple, accompagné du clergé en habits sacerdotaux, le conduisit au temple de Sainte-Sophie, où il rendit au ciel des actions de grâces pour la victoire qui lui donnait le trône (K. 2; 261).

Ainsi les chefs de l'armée, la population et le clergé avaient tous trempé dans la conspiration, et pendant que les gardes d'Igor, de son frère et de son neveu se faisaient inutilement massacrer, le clergé préparait une procession pour recevoir et conduire à la cathédrale le nouveau prince, auquel on sacrifiait Igor. Six semaines auparavant, le même clergé avait fait, pour la réception du malheureux Igor, la même procession, les mêmes prières, les mêmes cérémonies, les mêmes sermens, dans le même temple, devant le même

peuple et le même Dieu. De qui se moquaient donc ces prêtres? Était-ce du peuple ou des rois, de la terre ou du ciel?

Ainsi Igor Olgovitch perdit le trône comme il l'avait gagné, par l'intrigue; ainsi les Monomaques renversèrent les Olgovitchs comme les Olgovitchs avaient renversé les Monomaques, par l'intrigue et la trahison. Il y eut cette différence, que le Monomaque Viatcheslaf, détrôné par l'Olgovitch Vsévolod, n'essaya pas même de résister, tandis qu'Igor sortit de Kief à la tête d'une armée, et combattit, avec malheur mais avec bravoure, au milieu de sa garde, malgré la défection de presque toutes ses troupes. L'usage de l'intrigue devenu alors général tendait à faire prédominer les prêtres plus instruits, plus habitués à manier les consciences, plus habiles dans l'art de la parole et toujours employés dans toutes les négociations.

L'avénement d'Ysiaslaf est donc le simple résultat d'une conspiration qui ne prouve rien, ni pour ni contre aucun système sur le droit de succession à la couronne.

Mais les motifs, ou plutôt les prétextes de cette conjuration nous révèlent ce qu'était alors la justice dans la capitale, et selon toute apparence dans l'empire entier; car, dans les capitales, les abus sont toujours moindres et les résistances plus puissantes et plus nombreuses que dans les provinces.

Par tout l'empire les juges étaient ou les princes eux-mêmes ou des courtisans délégués des princes, et les murmures des Kiéviens, sous Igor Olgovitch, confirment ce que j'ai avancé sur les prévarications de ces juges. Les réclamations de Kief nous apprennent en effet qu'au lieu de s'en tenir aux amendes fixées par le code d'Yaroslaf-le-Grand et par les lois postérieures, très-peu nombreuses, ils ajoutaient à ces taxes légales et appliquaient à leur profit des amendes arbitraires. Ces avanies désolèrent la population durant tout le règne de Vsévolod II, qui embrasse sept années, sans que le peuple osât s'en plaindre ; et probablement l'histoire n'en aurait pas dit un mot, si ces exactions n'avaient paru à la faction d'Ysiaslaf un moyen efficace pour exciter les citoyens contre les Olgovitchs. Il est donc permis de croire que cet abus, révélé ici par une circonstance extraordinaire, ne datait pas seulement du règne de Vsévolod II ; nous le retrouvons sous le règne de Vsévolod Ier, père de Vladimir II Monomaque. Il devait être ancien et universel ; les juges arrivaient à leur tribunal par la faveur des princes ; il n'en fallait pas davantage pour que personne n'osât se plaindre de leurs iniquités, d'autant mieux qu'on n'aurait pu se plaindre qu'aux princes eux-mêmes ; or les juges étaient leurs favoris. De plus c'étaient des seigneurs, et les princes ne semblaient pas devoir permettre que la classe bourgeoise eût jamais rai-

Abus de la justice.

son contre la noblesse. Ainsi nul recours n'était possible aux victimes des juges prévaricateurs, et le genre et la mesure des prévarications dépendaient du caractère du juge, de ses besoins, de ses passions, de son crédit auprès du prince, et de toutes les circonstances actuelles et locales. Il n'y avait qu'un degré de juridiction, la procédure toujours sommaire n'avait aucune forme réglée, la sentence était sans appel et exécutoire sur-le-champ; et quoique le code d'Yaroslaf ne prononçât la peine de mort que par forme de *talion* contre les meurtriers, nous avons vu des juges appliquer la peine capitale, et faire pendre les condamnés en leur présence (t. 1, p. 272). Nous avons aussi observé (t. 1, p. 229) que le monarque et les princes s'attribuaient le droit d'infliger arbitrairement, sans y être directement autorisés par aucune disposition législative et sans aucune forme légale, aux sujets de toute classe et de tout rang, des châtimens corporels depuis la bastonnade jusqu'à la mort, et sans doute aussi depuis la simple prison jusqu'à la réduction en esclavage. Comme les juges délégués par le monarque ou les princes représentaient dans leur tribunal les despotes, leurs mandataires, ils devaient naturellement y porter toutes les idées du despotisme. Ici on nous révèle des amendes arbitraires; mais que ne verrions-nous pas si l'histoire de ce temps était écrite par des observateurs philosophes au lieu de l'être par des moines! Ce ne fut donc

pas sans de bonnes raisons que Novgorod s'appliqua énergiquement à limiter la puissance princière, autant et aussitôt qu'elle le put. Et déjà sans doute une expérience fâcheuse lui avait appris l'insuffisance de toutes les garanties législatives et constitutionnelles, lorsqu'elle imagina d'en créer une plus efficace, en donnant au prince une sorte de collègue, *son égal en pouvoir et nommé par le peuple.* Je pense que cette magistrature était celle du *possadnik* pareillement élu du peuple, et que Karamsin déclare *la première* de la république. Quelles que fussent ces précautions, il fallut y ajouter encore, soit que le génie défiant de Novgorod voulût prévenir, soit que seulement il voulût réprimer les abus. Ainsi, d'un côté, la dignité de prince devint amovible, et, d'un autre côté, le jury contenait les juges. Mais combien d'autres cités, et lesquelles? purent se procurer des garanties pareilles?

« *Trompé* par ses boyards, *séduit* par les mar» ques d'amitié, et même par les *promesses* d'Ysias» laf, Viatcheslaf, instruit du succès de ce neveu, » *s'imagina* que *son droit d'aînesse* lui donnait celui » de régner sur la Russie, etc. » (K. 2; 264). Droits des princes.

S'imagina! Karamsin ne reconnaît donc plus ici le droit de priorité des oncles, qui lui semblait si notoire précédemment. *Trompé par ses boyards*, dit encore Karamsin! Et comment ses boyards pouvaient-ils le *tromper*, quand ils l'engageaient à revendiquer le trône par les armes, si ce n'est en

lui représentant comme incontestable son *droit de priorité* sur son neveu Ysiaslaf? Mais s'ils le *trompaient* en lui parlant ainsi, ce droit était donc nul ou au moins incertain. Encore une fois, Karamsin repousse donc ici le droit de priorité des oncles, et même celui de primogéniture indéfini entre tous les princes de la famille royale; il est donc actuellement en contradiction manifeste avec ses assertions précédentes, que j'ai donc eu raison de combattre avec Lévesque, qui, voyant en 1154 Viatcheslaf préférer pour se l'adjoindre Rostislaf, frère d'Ysiaslaf II, à Mstislaf, fils du même Ysiaslaf, notera ce choix comme une preuve éclatante du droit de priorité des oncles sur les neveux, et du droit de primogéniture entre les princes de la famille royale. Que Viatcheslaf ait cru à la vertu de ce droit, qui servait son ambition, rien de plus naturel; que ses boyards, qui auraient profité de la fortune de leur prince, aient appuyé cette doctrine, rien de plus simple; qu'Ysiaslaf ait feint de l'adopter pour endormir son oncle, rien de plus ordinaire; mais tout cela ne prouve rien en faveur du principe que Karamsin a déjà avancé, qu'il repousse aujourd'hui, et que Lévesque persévère à soutenir.

Aussi Ysiaslaf, une fois parvenu au trône, prétendit le garder; son oncle Viatcheslaf s'empara de plusieurs des villes du gouvernement de Kief, et, songeant dès lors à se former un parti puis-

sant, donna Vladimir à un autre de ses neveux; et, comme il devait infailliblement arriver en l'absence de toute règle précise, de tout usage reconnu, les deux prétendans, oncle et neveu, décidèrent par l'épée la question de leurs droits, qui ne pouvait point se plaider autrement.

Quoi qu'en disent Karamsin et Lévesque, qui ne laissent échapper aucune occasion de vanter la modération et le désintéressement de Viatcheslaf, ce prince convoitait la couronne avec toute l'énergie que peut avoir un esprit médiocre et un cœur mou dans sa plus grande passion. Quand il abandonna, ou parut oublier le trône, ce fut de sa part lâcheté ou calcul; car toutes les fois qu'il entrevit l'espoir de s'en ressaisir, il s'empressa de le disputer. Mais, à cette époque de trouble et de révolution, le trône était le prix de l'intrigue et du courage; Viatcheslaf fut donc écarté d'abord par son neveu Ysiaslaf, puis dupé par son frère George, et enfin appelé à partager la couronne par ce même neveu, à cause de son incapacité même.

Viatcheslaf réduit et relégué.

Habile, actif et brave, Ysiaslaf devait facilement triompher de son oncle. Viatcheslaf fut dépouillé de tous ses domaines, et on lui donna comme par pitié la ville de Dorogobouge en Volhynie. Ses lieutenans, qui n'étaient pas les oncles du vainqueur, furent chargés de fers et amenés à Kief, ainsi que l'évêque de Tourof, dernier apanage de Viatcheslaf. Ainsi voilà encore les conseillers d'un prince

responsables et punis de ses fautes, suivant la doctrine politique déjà plusieurs fois observée.

Joakhim, évêque de Rostof, avait donc participé à égarer le prince *trompé* par ses boyards, puisqu'il est arraché de son siége, et comme eux amené à Kief; mais pourquoi n'est-il pas comme eux chargé de chaînes? C'est qu'un évêque, même coupable, était un personnage sacré; on osait bien s'assurer de sa personne, mais on n'osait pas sévir contre lui. Nous avons déjà vu la république de Novgorod relâcher un métropolitain dont elle avait certes tout lieu d'être fort mécontente; et voilà aujourd'hui un jeune ambitieux qui relègue l'aîné de ses oncles dans une étroite principauté, qui enchaîne des boyards, et se contente de faire amener à Kief un évêque complice ou instigateur de ces mêmes boyards.

Sviatoslaf Olgovitch dépouillé;

Ce fut Rostislaf, prince de Smolensk et frère d'Ysiaslaf, qui, sur l'ordre de celui-ci, réduisit Viatcheslaf. Tourof fut donné au plus jeune des fils du nouveau grand-prince.

Un ennemi plus redoutable appelait l'attention d'Ysiaslaf; c'était l'Olgovitch Sviatoslaf, prince de Novgorod-Seversky, où il avait eu le bonheur de se sauver après la défaite de son frère Igor II. Tout concourt à prouver que Sviatoslaf aimait sincèrement ce frère qui gémissait dans les fers d'Ysiaslaf; de plus Sviatoslaf prétendait sans doute succéder à Igor; il aurait donc tenté tous les

moyens de renverser Ysiaslaf, et par cette raison même Ysiaslaf devait se hâter de l'exterminer. Avant d'en venir aux mains, l'un et l'autre pratiquèrent secrétement les deux Davidovitchs, princes de Tchernigof, qui étaient, comme Sviatoslaf Olgovitch, de la branche des Sviatoslavitchs. Ces princes de Tchernigof unissaient la bravoure à ce qu'on appelle encore trop souvent la politique, ils écoutèrent les propositions des deux partis pour se déterminer suivant leur intérêt personnel.

Sviatoslaf les priait de l'aider à délivrer son frère; ils le promirent, et reçurent en otage un des boyards de leur crédule allié, qui hâta ses préparatifs. Mais en même temps ces princes convenaient secrétement avec Ysiaslaf d'abandonner Igor à sa discrétion comme indigne du trône et de la liberté (K. 2; 265). Il sera bon de se rappeler tout à l'heure l'objet spécial de ce traité secret. Les deux Tchernigoviens (cousins d'Igor) ne firent pas gratuitement une pareille concession au grand-prince; celui-ci imagina de la payer aux dépens de Sviatoslaf, et presque aussitôt leurs députés allèrent le sommer de *s'engager par serment à abandonner son frère* à la discrétion d'Ysiaslaf, et *de leur céder* à eux sa capitale *Novgorod-Seversky*, moyennant quoi *il pourrait régner sans crainte dans sa principauté* (K. 2; 265). — « *Prenez tout ce que je possède*, répondit Sviatoslaf, *mais délivrez mon frère!* » On pense bien que le grand-prince et

Son caractère;

ses amis furent insensibles à cette noble inspiration de l'amour fraternel, et que Sviatoslaf, qui avait fait en pleurant une si généreuse réponse, compta fort peu sur l'effet de ses larmes. Il chercha d'autres alliés; il courut d'abord vers George, prince de Souzdal, frère puîné de Viatcheslaf et oncle d'Ysiaslaf.

George était indigné de voir son neveu régner au préjudice de ses oncles. « *Va* promptement à » Kief, lui dit Sviatoslaf, *sauve un infortuné*, et de» viens souverain de la Russie. »

Outre George déterminé par sa seule ambition, Sviatoslaf arma les khans des Poloutsis, frères de sa mère, qui amenèrent trois cents cavaliers, puis un Vladimir, prince de Rezan, et Jean Berladink, exilé de Gatitch par Vladimirko. Les Davidovitchs et Mstislaf, fils du grand-prince, se trouvant prêts les premiers, n'ayant pu prendre Novgorod-Seversky, ravagèrent la principauté. Le confesseur de Sviatoslaf vint, au nom de son prince, leur demander si, après l'avoir pillé, *ils voudraient encore lui arracher la vie;* les alliés répondirent en *insistant pour qu'il abandonnât à jamais Igor.* « Non, répondit » Sviatoslaf; jusqu'à mon dernier soupir je serai » fidèle à mon frère. » Alors les Davidovitchs s'emparèrent d'un village où se gardaient les richesses du prince, c'étaient principalement du vin, de l'hydromel, du fer, du cuivre ; ils chargèrent de butin plusieurs chariots et brûlèrent le palais, *l'église*

même, et la grange du prince où il y avait 900 gerbes de blé.

Instruit des préparatifs de George Vladimirovitch, le grand-prince lança son ami Rostislaf, prince de Rezan, contre Souzdal, et lui-même se joignit aux Tchernigoviens qui assiégeaient Pontivle. La ville avait refusé de se rendre aux princes de Tchernigof; elle se rendit à Ysiaslaf, ce qui n'empêcha pas cependant les alliés de mettre au pillage la célèbre église de l'Ascension, *riche en vases d'argent, encensoirs, ornemens brodés d'or, évangiles et livres précieusement reliés.* Ils pillèrent à plus forte raison le palais de Sviatoslaf, et emmenèrent sept cents esclaves du prince. George arrivait enfin au secours de son allié; mais, apprenant à Kozelsk l'irruption des Rezanais dans sa principauté, il courut à eux, et n'envoya que son fils Jean, avec des protestations d'amitié, au malheureux Sviatoslaf. L'armée du grand-prince approchant de Novgorod-Seversky, un vieux capitaine tchernigovien, ancien serviteur d'Oleg-Sviatoslavitch, eut pitié de son fils; il l'avertit secrétement *du péril* qui le menaçait (K. 2; 269). S'il ne s'agissait alors que des périls ordinaires dans la circonstance où était Sviatoslaf, l'avis était fort inutile et ne devait produire aucune impression; or l'avis secret du vieux capitaine en produisit beaucoup, puisque les amis et les boyards du prince ainsi averti lui dirent: « Sauve ta femme, tes Fugitif.

» enfans, et l'épouse d'Igor... Retirons-nous dans » les forêts de Karatchef. » Ce péril inattendu, extraordinaire, dont Ysiaslaf menaçait Sviatoslaf, est encore une circonstance que j'aurai occasion de rappeler.

Ysiaslaf Davidovitch, avec trois mille cavaliers et Schvarn, voïévode de Kief, poursuivait Sviatoslaf escorté de sa garde et d'une poignée de Poloutsis. Atteint, acculé contre quelque obstacle, ou cerné, il dut se rendre ou vaincre; il vainquit, et se réfugia dans un pays appartenant aux princes de Tchernigof, ses ennemis. Ysiaslaf leur donna toute la province conquise, et se réserva tout ce qui avait appartenu à Igor (excepté Koursk). Ainsi, les deux Olgovitchs étaient entièrement dépouillés; l'un était fugitif et l'autre captif et tonsuré.

Igor II tonsuré. Ysiaslaf se préparait à la guerre de Novgorod-Seversky, « lorsque épuisé par le chagrin et la maladie, Igor lui manda qu'il désirait depuis long- » temps consacrer son âme à Dieu. *Au sein même » de la prospérité c'était*, dit-il, *le plus vif de mes » désirs*; que peut-il m'arriver de mieux aujour- » d'hui que je suis dans les fers et aux portes du » tombeau? » Il y a ici un grossier mensonge. Le plus vif désir d'Igor, sous le règne de Vsévolod II, était de lui succéder, comme on a pu le voir. Ce mensonge appartient-il à Igor, ou lui est-il commandé? Il se pourrait que, chez les anciens Russes

comme chez nos aïeux, la tonsure rendît inhabile à régner ; alors Ysiaslaf a pu commander à son captif de la recevoir ou même de la lui demander. De son côté, Igor devinant, par les rigueurs dont il était l'objet, tout ce qu'il avait à redouter de son ennemi, peut avoir imaginé ce moyen de le tranquilliser pour sa propre sûreté ; mais cette précaution même annoncerait qu'Igor, déjà chargé de chaînes et plongé dans un cachot, craignait quelque chose de pire. Il ne devait guère espérer d'adoucir sa captivité. Ysiaslaf consentit à sa demande ; mais il eut soin d'ajouter : « Je ne te *délivre* qu'à cause de ta maladie. » Cette indiscrétion barbare prouve qu'il se tenait pour certain qu'Igor en périrait infailliblement ; car Igor guéri devait lui causer le même ombrage que s'il n'avait jamais eu cette maladie, seule cause pour laquelle il le délivre. Cette maladie pouvait être naturelle dans l'affreuse situation d'Igor ; mais, et ceci n'est pas moins vraisemblable, Ysiaslaf pouvait avoir tenté quelque moyen de se défaire d'un captif qu'il voulait si ardemment et à tout prix se faire *abandonner à discrétion*, et qu'on refusait si opiniâtrément de lui *abandonner*. Nous verrons tout à l'heure les alliés d'Ysiaslaf offrir publiquement les biens de Sviatoslaf fugitif à quiconque assassinera ce malheureux frère du malheureux Igor.

Sur la permission ainsi motivée du grand-prince, Igor fut transporté de son cachot en une

cellule du même couvent. *Il y resta huit jours entiers dans un état voisin de la mort.* Soit qu'il le désirât, conformément à l'esprit du siècle, soit que son ennemi l'eût commandé ainsi, il reçut la tonsure des mains de cet Euphémius, évêque de Péréaslavle, qui avait donné sa bénédiction à Ysiaslaf partant de cette ville pour venir le détrôner. Après sa guérison on le transféra au couvent de Saint-Théodore, à Kief, et il fut moine où il venait d'être roi. Mais tout cela ne tranquillisait point Ysiaslaf.

La tête de Sviatoslaf Olgovitch mise à prix.

Cependant Sviatoslaf, pressé par les armes de ses cousins les Davidovitchs de Tchernigof, leur avait successivement abandonné Bransky, Koselsk et Diedoslaf, lorsqu'il reçut de George mille cuirassiers de Biélo-Ozéro. Ce secours lui suffit pour forcer ses cousins à la retraite ; et ce fut en se retirant que, par une infamie dont je n'ai point encore trouvé d'exemple dans l'histoire de ce pays, « ils invitèrent publiquement les Viatitches à assassiner Sviatoslaf, promettant son bien pour récompense à celui qui lui arracherait la vie. » (K. 2 ; 271). L'ayant trahi et dépouillé, ils désiraient sa mort pour jouir tranquillement de ses dépouilles, et ceci indique clairement de quel péril le vieux capitaine tchernigovien, ancien serviteur de son père, l'avertit que le menaçaient ces mêmes princes de Tchernigof marchant avec le grand-prince pour l'investir dans Novgorod-Seversky (p. 53). Le grand-prince ne paraît nul-

lementa voir blâmé cet attentat de ses alliés. Sviatopolk II Ysiaslavitch, par cela seul qu'il paraissait avoir toléré dans une de ses villes le crime commis par un autre prince sur le Rostislavitch Vassilko, se vit attaqué dans sa capitale, et rudement admonesté par Monomaque, alors encore simple prince. Qu'aurait dit ce Monomaque, devenu grand-prince, si un de ses alliés avait osé mettre à prix la tête d'un prince russe? Mais son petit-fils Ysiaslaf II, engagé dans les plus difficiles conjonctures, ne désirait pas moins que les Davidovitchs la mort de Sviatoslaf. Celui-ci refusait d'abandonner son frère; il était aussi brave que généreux et ferme; il avait dans les Poloutsis des alliés redoutables, et dans George un protecteur puissant par son génie, par ses alliances, par ses propres forces, et qui lui-même revendiquait la couronne en vertu du droit de priorité des oncles. Comme que mourût Sviatoslaf, c'était un ennemi de moins pour Ysiaslaf; il ne considéra que cet avantage, et il laissa ou peut-être il fit mettre sa tête à prix par les Davidovitchs. Ce fait rapporté par les annalistes doit être vrai, quoiqu'il ne paraisse pas dans les mœurs russes de cette époque. En 1815, peu avant le 20 mars, n'ai-je pas vu de mes yeux les murs de Paris chargés d'affiches qui offraient trois millions à qui assassinerait Napoléon Bonaparte! Quand on sut l'horrible mesure prise contre Sviatoslaf, chacun s'empressa de l'abandon-

de la narration établit la confiscation des biens de Koutchko, qui laissait trois enfans, deux garçons et une fille.

Ainsi Lévesque et Vsévolojski expliquent le *manque de respect* dont parle Karamsin; mais est-il croyable que Koutchko ait eu l'imprudence d'*adresser des paroles outrageantes* à un prince qui avait le droit et la force de l'en punir de mort, et sur-le-champ, comme il arriva? Je croirais plutôt Vsévolojski : Koutchko aura pu recevoir son prince moins gracieusement qu'il ne fallait, et se permettre ensuite des paroles indiscrètes qui seront devenues le motif, ou peut-être le prétexte de son supplice et de la confiscation de ses utiles domaines. C'est à cela que dut se réduire tout son crime. On peut juger par là du genre d'autorité des princes, de la sûreté des personnes et du péril des fortunes individuelles. Notez que ce Koutchko laissa trois enfans, deux garçons et une fille; que néanmoins ses biens furent confisqués au profit du prince. Ainsi le droit de punition arbitraire, indirectement reconnu aux princes par le code, était absolument illimité. Quand vous aviez blessé votre prince, ou qu'il lui plaisait de le croire, il pouvait vous tuer et vous dépouiller. Il a fallu que l'affaire de Koutchko se rattachât à l'origine de Moscou pour que l'histoire en fît mention; mais combien de faits de ce genre a-t-on omis, parce

[Margin: ...oit de punition arbitraire.]

qu'ils ne se rattachaient d'ailleurs à rien de bien notable ?

Koutchko était fier de ses *richesses* et de sa *puissance*, dit Vsévolojski ; il *s'égalait* en quelque sorte aux *princes* de Russie, dit Lévesque. Qu'était cette puissance ? comment s'égalait-il aux princes ? Suffisait-il d'être riche, très-riche, pour être puissant et pouvoir s'égaler aux princes ? Était-il simplement un *riche particulier* comme l'appelle Lévesque, ou un *seigneur* comme l'appelle Vsévolojski, ou un *boyard*, comme l'appelle Karamsin ? Si ce n'était qu'un riche particulier, la seule richesse constituait donc, par l'étendue des domaines, une véritable puissance seigneuriale, équivalente à la noblesse.

Ce qui me paraît le plus certain en cette affaire, c'est que George, grand bâtisseur de villes, aura convoité les domaines de Koutchko, situés sur trois rivières, la Moskva, la Néglinnaïa et la Iaouza, et que, résolu à s'en emparer au meilleur marché possible, il aura imaginé de se dire outragé par le malheureux propriétaire, et qu'il l'aura tué pour le voler. Voilà ce que devait très-souvent produire le droit de punition arbitraire laissé aux princes, que les courtisans devaient incessamment pousser au meurtre pour partager le butin. Malheur à qui possédait une *belle maison d'Albe* enviée par quelque puissance ! et si l'on se rappelle les brigandages ordinaires des juges, on verra que

les personnes et les propriétés étaient continuellement à la merci des princes et des courtisans, excepté sans doute dans les cités qui savaient se faire respecter.

Le grand-prince, Ysiaslaf II, voulant à toute force qu'on *abandonne à sa discrétion* Igor, déjà son prisonnier; les Davidovitchs mettant à prix la tête de leur cousin Sviatoslaf qu'ils désespèrent de vaincre; le grand-prince tolérant, ou plutôt inspirant cette infamie qui lui sera utile, autorisent mes soupçons sur l'affaire de Koutchko; rien ne prouve que George valût mieux que les autres. Cependant, dit Vsévolojski, il fut touché des larmes des trois orphelins dont il avait assassiné le père; mais sa pitié n'alla pas jusqu'à leur rendre leur patrimoine..... Il les envoya dans une de ses nouvelles villes, Vladimir, résidence de son fils André, à qui, dans la suite, il maria la fille de Koutchko.

En datant de 1147, comme Lévesque et Karamsin, la fondation de Moscou par George, Vsévolojski appelle ce dernier le prince de Kief; il n'était encore que prince de Souzdal; il ne parvint au trône de Kief, pour la première fois, qu'en 1149, lorsqu'il en chassa Ysiaslaf. Ainsi ce n'est pas pour crime d'irrévérence envers le monarque, mais seulement envers le prince de Souzdal, que Koutchko fut mis à mort et ses biens confisqués.

Quelques auteurs attribuent à Oleg, parent de

Rurik et tuteur d'Igor, la fondation de Moscou; mais cette opinion ne s'appuie d'aucune autorité, et George Ier paraît être le véritable fondateur de cette ville. Lui-même, tant qu'il vécut, appliqua tous ses soins à la peupler, à l'agrandir, à la fortifier, et la recommanda à toute la sollicitude de son fils André : comme si dès lors il eût prévu la ruine prochaine de Kief, et les grandes destinées de Moscou.

Succès de Sviatoslaf Olgovitch.

Sviatoslaf, très-satisfait de George, qui lui donna, comme il l'avait promis, son fils Gleb pour compagnon d'armes, partit de Moscou et fit des conquêtes dans le pays des Viatitches.

Ces succès lui ramenèrent les Davidovitchs qui l'avaient proscrit pour s'assurer ses dépouilles, et qui le voyant si ferme dans l'adversité, si bien soutenu par George, désespérèrent de le réduire et se détachèrent du grand-prince; ils lui proposèrent secrétement la restitution de son apanage, l'oubli du passé et leur alliance. Aussitôt il se forma une ligue de ces Davidovitchs, de Sviatoslaf Olgovitch et de cet autre Sviatoslaf (fils de Vsévolod II Olgovitch, et neveu d'Igor et de Sviatoslaf Olgovitch), que le grand-prince Ysiaslaf II avait tenté de s'attacher en entrant à Kief, c'est-à-dire une ligue des princes de la branche des Sviatoslavitchs, contre Ysiaslaf II actuellement régnant. George lui-même accéda à cette union contre son neveu. Mais comme la perfidie était alors une arme uni-

Embûches tendues à Ysiaslaf II.

verselle, on tint ce traité le plus secret possible, et on convint que les Davidovitchs, implorant en qualité d'allié le secours du grand-prince, l'attireraient à Tchernigof et le livreraient à Sviatoslaf et à George.

Affaires ecclésiastiques.

Pendant ces négociations, une affaire importante occupait Ysiaslaf II. En se convertissant à la religion chrétienne, Vladimir-le-Grand n'avait pas expressément soumis l'Église russe à l'Église grecque; il avait reçu des prêtres grecs, parce qu'il fallait tirer des prêtres du pays où il y en avait, et qu'alors la Russie, où l'écriture passait pour la plus dangereuse invention de la sorcellerie, ne lui présentait pas de sujets propres à ce ministère; mais lorsque son fils Yaroslaf-le-Grand sentit ou crut sentir la nécessité ou la convenance de donner un métropolitain à son clergé, cet Yaroslaf, voulant conserver ou établir l'indépendance de l'Église russe, ne souffrit point que le patriarche de Constantinople intervînt dans cette affaire. Ce fut lui, Yaroslaf, qui fit tomber le choix des évêques russes, par lui convoqués à Kief, sur Hilarion, simple prêtre du village de Bérestof. Dès la première année de son règne, il avait nommé un Lucas Jidiata à l'évêché de Novgorod (t. 1, p. 163). Si c'était une usurpation de la puissance séculière, du moins cette puissance était nationale, et l'Église russe échappait à toute domination étrangère. Les successeurs d'Yaroslaf eurent moins de prudence ou de carac-

tère. Son fils aîné Ysiaslaf I[er], qui lui succéda, après avoir, dans sa seconde disgrâce, offert la suzeraineté spirituelle et temporelle de la Russie à Grégoire, dont il mendiait les secours, ne manqua point, après sa seconde restauration, de se soumettre sans aucune nécessité présumable, à la suprématie de l'Église grecque. Depuis ce temps la Russie fut comptée à Constantinople pour le 70[e] évêché grec. Monomaque lui-même, absorbé par la politique, se contenta de tenir le clergé dans les bornes d'un respect fort semblable à la terreur, et sans doute ne jugea pas le temps propice pour tenter de revenir à l'indépendance établie par Yaroslaf-le-Grand. Jusqu'à Ysiaslaf II, Constantinople fournit des métropolitains aux Russes; certes c'était une grande insolence de la part des Grecs, et une lâcheté bien imprudente de la part des grands-princes, et la raison et la dignité nationale réclamaient également contre un pareil abus. Ce que n'avait point osé l'habile et courageux Monomaque, son petit-fils Ysiaslaf II l'entreprit au commencement de son règne, dans un temps de trouble et de guerres civiles.

Le dernier métropolitain Michel, Grec de nation, venait de mourir, et suivant quelques évêques il avait défendu de *célébrer l'office divin dans l'église de Sainte-Sophie, sans un métropolitain;* or faire un métropolitain sans la bénédiction du patriarche de Constantinople, c'était *insulter aux*

droits de l'Église grecque. Ainsi parlait la faction grecque, dans un concile de six évêques convoqué à Kief par Ysiaslaf II, qui avait *ordonné* (K. 2; 275) de nommer métropolitain le moine Clément. Quelques évêques plus dociles étaient disposés à obéir au grand-prince et à se passer de la bénédiction du patriarche, qui était mort récemment et non encore remplacé; les débats se prolongeaient et s'aigrissaient, lorsque l'évêque de Smolensk, nommé Onuphrius, imagine et propose de sacrer un métropolitain avec la tête de saint Clément (jadis apportée de Cherson par saint Vladimir), comme les archevêques grecs eux-mêmes avaient long-temps sacré le patriarche avec la tête de saint Jean-Baptiste. Cet expédient ferma la bouche à la faction grecque, le grand-prince fut obéi, et son protégé, Clément, élu métropolitain comme il l'avait ordonné. Un seul opposant refusa de le reconnaître, et protesta contre la servilité des évêques; c'est ce Nyphont, évêque de Novgorod, où nous l'avons déjà vu si influent. Quoi qu'il en soit, Ysiaslaf réussit dans cette entreprise périlleuse.

iège tendu
Ysiaslaf.

Il venait de remporter une victoire et de traiter avec les Poloutsis, quand les Davidovitchs, suivant le plan arrêté avec leurs secrets alliés, lui mandèrent que Sviatoslaf Olgovitch avait reconquis toute sa principauté, et le pressèrent de se joindre à eux contre Sviatoslaf et George. Ysiaslaf leur envoya d'abord Sviatoslaf Vsévolodovitch, déjà

engagé secrétement dans le complot ; et, cédant à de nouvelles instances, malgré les remontrances des Kiéviens qui, tout prêts à combattre les Olgovitchs, répugnaient à combattre George le fils de Monomaque ; malgré les remontrances de ses boyards, qui se défiaient des Davidovitchs, il laissa le commandement de Kief à son frère Vladimir, et se mit en campagne. Un seigneur kiévien, étant à Tchernigof, découvrit et lui manda le complot tramé contre lui. Sur-le-champ, le grand-prince députe vers les Davidovitchs pour leur faire prêter un nouveau *serment de fidélité*. Ils prétendent n'avoir pas enfreint le premier, et restent confondus quand on leur explique toute la conjuration. Alors ils éloignent le député, se consultent, le rappellent et répondent ainsi : « Tu as découvert la vé-
» rité. Pouvons-nous être insensibles au malheur
» de notre frère Igor ? Il est religieux ; il a renoncé
» au monde, et cependant il languit encore dans
» la captivité. Ysiaslaf, qui a des frères, souffrirait-il
» qu'ils fussent privés de la liberté ? Qu'il la rende
» à Igor, et nous deviendrons ses amis les plus
» sincères. » Le député d'Ysiaslaf leur ayant rappelé le désintéressement avec lequel son prince leur avait abandonné Novgorod-Séverski et Poutivle, s'écria : « Dieu est le souverain juge ; la force
» vivifiante de la croix punira les parjures ! » Puis il jeta sur la table les traités d'alliance, et partit ; la guerre était déclarée. On admirerait l'effronterie

des Davidovitchs feignant aujourd'hui un pareil dévouement à *leur frère* Igor, qu'ils avaient vendu à Ysiaslaf, qu'ils voulaient que son frère Sviatoslaf abandonnât à la discrétion d'Ysiaslaf; on s'étonnerait de l'aplomb avec lequel le député d'Ysiaslaf, parjure envers son oncle Viatcheslaf (p. 47), invoque le Dieu vengeur des parjures et la force vivifiante de la croix, si l'on ne connaissait la politique et la religion de ce siècle bigot, ignorant et pervers.

Ysiaslaf eut grand soin de faire publier partout la perfidie des Davidovitchs et d'appeler à lui toutes ses forces.

Igor II massacré.

Ce fut dans l'église même de Sainte-Sophie que son frère Vladimir, gouverneur de Kief, assembla un conseil où assistèrent le métropolitain et tous les boyards; le peuple était présent. Était-ce l'usage, ou, comme il arrive dans les circonstances où on a besoin de lui, l'appela-t-on pour exciter l'enthousiasme en faveur du prince? Quoi qu'il en soit, les députés d'Ysiaslaf s'avancèrent, et dirent: «Le grand-prince *embrasse* son frère et tous les citoyens de Kief, et *salue* le métropolitain.» Ensuite le messager dit: «Voici ce que vous annonce Ysiaslaf;» et, comme les hérauts d'Homère, et suivant la coutume de ce temps, il récita la harangue de son prince. Après avoir exposé les projets des Davidovitchs et leur parjure, il s'écria, toujours parlant au nom d'Ysiaslaf: «O mes frères de Kief!

» remplissez aujourd'hui votre promesse..... que » tous les citoyens courent aux armes.... car les » perfides qui voulaient me donner la mort espé- » raient aussi *vous anéantir tous.* » Le peuple répondit par un cri de guerre. « Oui, marchons! » s'écria une voix; mais rappelez-vous que, pen- » dant une émeute sous Ysiaslaf Ier, Vseslaf, son » prisonnier, fut délivré et porté au trône. Igor, » l'ennemi d'Ysiaslaf et du peuple, n'est pas en » prison; il vit tranquille au couvent de Saint- » Théodore. Commençons par le tuer; nous irons » ensuite punir les Tchernigoviens. » Soudain mille voix furieuses demandent la tête d'Igor. — Il sera gardé à vue; mon frère ne veut pas le meurtre! s'écrie Vladimir. — Non, répond le *peuple;* il n'y a rien de bon à attendre des Olgovitchs! Et, malgré les prières et les menaces du métropolitain et d'un Ragouilo, commandant militaire de Vladimir, « on se porte au monastère où le malheureux Igor » descendu du trône coulait ses jours dans la pé- » nitence, dans la paix et dans l'obscurité. Vladi- » mir monte à cheval et part avec précipitation » pour prévenir le crime. L'affluence du peuple qui » remplit les rues arrête sa course; il est forcé de » prendre un autre chemin, perd du temps, et les » meurtriers le préviennent. Igor était aux autels » où l'on célébrait la messe; ils le traînent par les » cheveux jusqu'au portail. Alors arrive Vladimir; » il entend les cris du prince infortuné; il le voit

» rouler dans la poussière sous les mains qui le » frappent..... Il saute de cheval, écarte le peuple » d'abord étonné, et couvre Igor de son manteau. » Il lutte seul contre des furieux qui lui disputent » leur victime... En attaquant, en défendant Igor, » en se l'arrachant tour à tour, on parvient jusqu'au » palais de la mère du prince régnant. Un nouveau » protecteur de l'infortuné se présente; c'est un » prince nommé Michel (Mikhaël); réuni à Vla» dimir, il pousse Igor dans la cour du palais. Les » assassins, qui se voient privés de leur victime, se » jettent sur ses défenseurs. Vladimir leur échappe; » ils tombent sur Michel, lui arrachent sa chaîne » d'or et la croix et la médaille qui y étaient atta» chées. Il parvient à se tirer de leurs mains, entre » dans le palais, ferme les portes; le peuple les » brise, voit Igor sur le vestibule, le saisit, le ren» verse, le traîne, le massacre, le tire par les pieds, » le traîne dans les rues, le dépouille, fait à son » cadavre mille outrages et l'abandonne enfin dans » un marché.

» Vladimir alla lui-même enlever le corps du » malheureux prince, et le fit inhumer le lende» main. Le peuple assista à ses funérailles; ce » même peuple qui l'avait massacré dans sa fureur » versa des torrens de larmes, et poussa des cris » lamentables à cet enterrement; et un nuage » mêlé de tonnerre étant survenu pendant cette » triste cérémonie, les meurtriers regardèrent cet

»événement naturel comme une preuve de la co-
»lère céleste.

» Ysiaslaf fut d'autant plus touché de ce meurtre,
»qu'il pouvait lui attirer la haine irréconciliable
»des princes de la famille d'Igor, et des guerres
»interminables. »

Tel est le récit de Lévesque. Karamsin, qui s'est beaucoup moins étendu sur la catastrophe, rapporte les paroles d'Ysiaslaf : « Lorsqu'il apprit ce
»forfait, il témoigna la plus vive affliction. Main-
»tenant, dit-il à ses boyards en versant des pleurs,
»je vais passer pour le meurtrier d'Igor; mais Dieu
»m'est témoin que jamais je n'ai eu la moindre part
»à ce crime, ni d'intention ni de fait; c'est lui
»qui me jugera dans l'autre vie. Les Kiéviens se
»sont conduits bien cruellement!.... Cependant,
»ajoute Karamsin, comme il craignait de *perdre*
»*l'amour du peuple* en employant la sévérité, il
»laissa les coupables jouir de l'*impunité*, et re-
»tourna dans sa capitale, où il attendit les troupes
»de Smolensk. »

Cette *vive affliction* d'Ysiaslaf ressemble beaucoup à ce désespoir hypocrite de Clovis, regrettant de n'avoir plus de parens afin que quelque dupe lui découvrît ceux que par ignorance il n'avait point encore assassinés. Clovis pouvant sans péril tuer ses proches, tout son embarras était de savoir s'il lui en restait, et c'est pour s'en assurer qu'il employa la feinte; mais supposez, comme je le

crois, Ysiaslaf meurtrier d'Igor, son premier soin devait être de bien cacher sa participation à cet assassinat.

Ysiaslaf passa toute sa vie à poursuivre ou à défendre, à perdre ou à reprendre la couronne. En ce siècle barbare, une si âpre ambition devait naturellement le disposer à écarter par le meurtre un objet d'éternel ombrage; et une fois résolu à se défaire d'Igor, son génie, aussi intrigant que batailleur, considérant les difficultés et les périls de sa position, aura jugé prudent de le faire massacrer dans une émeute, de manière à profiter du crime sans en paraître l'auteur. Cela ne suppose pas plus de calcul et de ruse que la sédition excitée à Kief et la défection des troupes d'Igor.

« Je ne te délivre qu'à cause de ta maladie, » avait-il répondu à Igor détrôné, mourant, enchaîné au fond d'un cachot, et qui demandait la permission de prendre le froc. Igor ayant, contre toute apparence, échappé à cette maladie, Ysiaslaf regrettait sans doute de l'avoir délivré, et d'autant plus que toujours Sviatoslaf avait héroïquement refusé de l'abandonner à sa discrétion. Et voilà qu'aujourd'hui le nom de cet Igor détrôné et tonsuré, mais *délivré* et guéri, sert de prétexte à une ligue formidable où figure son frère Sviatoslaf, qui ne l'a jamais *abandonné;* son neveu Sviatoslaf Vsévolodovitch, insensible, ingrat aux faveurs d'Ysiaslaf; les Davidovitchs, qui trahirent Ysiaslaf

et ont presque réussi à l'attirer dans un piége ; enfin George de Souzdal, qui, en qualité d'oncle d'Ysiaslaf, prétend lui ravir la couronne. Cette ligue formée contre lui, les périls auxquels il venait d'échapper durent exaspérer l'esprit d'Ysiaslaf. Ce fut alors qu'il députa dans les provinces pour assembler toutes ses forces, et ce fut à l'arrivée de ses députés à Kief qu'une complaisante émeute le délivra d'Igor. Nous avons vu ce qu'il mande aux Kiéviens ; mais nous ignorons quelles instructions secrètes pouvaient avoir ses envoyés. Le message public est une espèce de proclamation à peu près pareille à toutes celles que l'on a toujours faites, que l'on fait encore, que l'on fera toujours en pareil cas : on s'applique à se rendre intéressant; on noircit l'ennemi tant que l'on peut ; on cajole le peuple, et on tâche de lui faire accroire que c'est lui qui est outragé et menacé. Ysiaslaf n'oublie rien de tout cela. Son message, récité dans l'église et pour ainsi dire *lu au prône*, produisit un effet sans doute prévu et calculé, et il fut délivré de l'objet de sa peur. Mais qu'était-ce que ce peuple présent à la lecture, et qui se montra si prompt à servir le grand-prince, si habile à deviner, si ardent à massacrer son ennemi capital? Était-il si difficile de réunir dans l'église une foule de sicaires, et d'aposter un chef qui leur donnât le signal en proposant, en commandant le meurtre d'Igor? La politique astucieuse du temps, la duplicité d'Ysiaslaf envers son

oncle Viatcheslaf, qu'il avait d'abord trompé, puis combattu et relégué en un chétif apanage ; l'intérêt pressant qu'il avait au meurtre d'Igor, autorisent à croire qu'il le commanda. Ce qui achève de le prouver à mes yeux, c'est qu'il n'en voulut point rechercher les auteurs, c'est que n'ayant rien à faire hors de Kief, et la conjoncture y demandant sa présence, il n'y revint cependant qu'après avoir reçu avis que le crime était consommé, comme s'il eût attendu cette nouvelle pour s'y rendre. Ainsi son aïeul Monomaque n'y était venu qu'après le massacre et le pillage des partisans de Sviatopolk II. Karamsin explique l'impunité dont il laissa jouir les assassins d'Igor, par la nécessité de conserver l'amour du peuple. Mais était-ce bien le peuple qui avait assassiné Igor? Est-ce jamais le peuple qui assassine les princes? Ce genre de crime n'est jamais l'œuvre du peuple, mais d'une faction ; et le peuple de Kief ayant *pleuré à l'enterrement d'Igor*, la punition des coupables l'aurait plutôt satisfait qu'indisposé : ainsi la prudence d'Ysiaslaf dépose contre lui.

Après tout, il n'est pas absolument impossible que, dans un moment de crise comme celui où les députés lurent le message du grand-prince, un furieux eût de lui-même proposé le meurtre d'Igor ; que d'autres furieux eussent applaudi, et que la chose se fût passée comme le racontent les annalistes ; mais il me semble bien plus probable

qu'Ysiaslaf avait arrangé toute cette affaire. Dans ce cas, les annalistes, trompés ou plutôt instruits par le soin qu'il prenait de se cacher, n'auront eu garde de l'accuser. Écrivant sous la domination des Monomaques, non-seulement ils en redoutaient la vengeance, mais ils en recherchaient la faveur pour leur personne ou leurs couvens. Les efforts du prince Vladimir pour sauver Igor pouvaient être sincères et pouvaient n'être qu'une ruse de plus ; peut-être même Ysiaslaf ne l'avait-il pas mis dans sa confidence, et peut-être ce Vladimir désirait-il, à tout événement, se ménager avec les Olgovitchs comme avait fait autrefois son frère Ysiaslaf.

Objectera-t-on que la crainte d'exaspérer le défenseur d'Igor devait retenir Ysiaslaf? Mais quels étaient ces défenseurs? George de Souzdal, qui ne songeait qu'à la couronne ; les Davidovitchs, qui avaient déjà *abandonné* Igor et l'abandonneraient encore dès qu'ils y seraient intéressés ; Sviatoslaf Vsévolodovitch, qui n'avait ni puissance ni crédit, et Sviatoslaf Olgovitch, qui, se piquant d'une fidélité héroïque envers son frère vivant, deviendrait peut-être et devint en effet plus facile après la mort de ce frère. Laisser vivre Igor, c'était conserver un ennemi et prêter aux autres un motif pour rester unis, un prétexte pour pousser vivement la guerre ; car lequel d'entr'eux, hors Sviatoslaf Olgovitch peut-être, aurait craint de compromettre la vie d'Igor en refusant de traiter

ou de ralentir les hostilités? Igor, ne pouvant donc nullement servir d'otage, n'était qu'un sujet d'inquiétude. Pourquoi donc Ysiaslaf, pouvant s'en défaire et croyant de plus trouver un moyen d'y parvenir sans trop se compromettre, se serait-il obstiné à lui laisser la vie? car il ne devait guère manquer de courtisans qui lui conseillassent de le faire mourir, comme on avait jadis conseillé à Ysiaslaf Ier de faire tuer Vseslaf (p. 1, t. 253), et qui lui rappelassent au besoin qu'il en avait coûté le trône à cet Ysiaslaf Ier pour avoir hésité un seul instant.

Succès de Sviatoslaf Olgovitch.

A la nouvelle du meurtre de son frère, Sviatoslaf Olgovitch, tenant Ysiaslaf pour le véritable assassin, marcha avec sa garde contre la ville de Koursk, où commandait un Mstislaf, fils du grand-prince. Mstislaf demanda aux habitans s'ils étaient disposés à combattre. « Oui, répondirent-ils, mais » non contre le petit-fils de Monomaque; » Gleb, fils de George Vladimirovitch, accompagnait Sviatoslaf. Mstislaf se retira, et la ville et plusieurs autres se rendirent à Gleb. Quelques-unes résistèrent, quoiqu'on les menaçât d'un *éternel esclavage*. Les Poloutsis et les princes de Tchernigof avaient joint leur allié et pris d'assaut une seule place, quand on apprit que les bandes de Smolensk avaient brûlé Lubetch. Aussitôt, les princes de Tchernigof retournèrent chez eux, ce qui n'empêcha point Ysiaslaf de leur prendre Vesvologe et

de leur brûler plusieurs villes. Celle de Gleble l'ayant repoussé, il revint à Kief et chargea son frère Rostislaf d'inquiéter, avec les Novgorodiens, le prince de Souzdal.

Une seconde campagne, où les alliés se renforcèrent des princes de Rezan, et le grand-prince, des Hongrois, se termina sans combat, et n'est remarquable qu'en ce que ces derniers, traversant le Dniéper grossi par des pluies extraordinaires, s'abîmèrent sous la glace.

Cependant, George de Souzdal, les yeux toujours attachés sur le trône occupé par son neveu, les mains toujours étendues vers la couronne, excitait ses alliés à combattre son rival, mais ne les aidait que de la voix et ménageait ses forces pour saisir la première occasion favorable à ses projets. Ils se plaignirent enfin de son inaction : « As-tu » donc oublié le serment que tu as confirmé en » *baisant la croix?* » Et ils lui déclaraient que, s'ils ne recevaient de prompts secours, ils seraient obligés de traiter avec Ysiaslaf, *devenu trop redoutable.* En effet, il disposait alors de toutes les forces réunies des principautés de Kief; de Smolensk, où *régnait* son frère Rostislaf; de Novgorod, qui avait pour prince son frère Sviatopolk ou son fils Yaroslaf; de Polotsk, dont le contingent figure dans son armée, et les Hongrois lui fournissaient le secours de leurs armes.

Politique de George.

Les alliés de George ne pouvaient en obtenir

des troupes, mais il leur envoyait volontiers ses fils. L'un d'eux mourut auprès de Sviatoslaf Olgovitch, et, comme on l'a vu, fut remplacé par un autre, appelé Gleb; l'aîné, Rostislaf, était avec les princes de Tchernigof, lorsque tout à coup il s'avisa de passer avec sa garde du côté du grand-prince. Soit, comme le dit l'histoire, que ce jeune homme s'indignât de la perfidie des Davidovitchs, mais alors pourquoi ne se retirait-il pas vers son père? soit que, *n'ayant point d'apanage dans le pays de Souzdal* où régnait ce père, il espérât en obtenir un dans le pays de Kief pour prix de sa défection; soit plutôt que cette défection apparente, convenue avec George, ne fût qu'un moyen imaginé alors pour reconnaître les dispositions des Kiéviens, et faire naître ou attendre une occasion de renverser Ysiaslaf, comme il en fut bientôt accusé devant le grand-prince, qui le chassa ignominieusement.

Rostislaf. Son fils aîné passe au service d'Ysiaslaf.

En arrivant, il offrit ses services à Ysiaslaf *comme au plus ancien des petits-fils de Monomaque.* Ysiaslaf répondit : *Le plus ancien de nous est ton père.....* Rostislaf voulait dire sans doute qu'il reconnaissait Ysiaslaf pour le chef de la race royale; mais le modeste Ysiaslaf, refusant le titre d'aîné, aurait dû le renvoyer non pas à George, à qui il n'appartenait point, mais à Viatcheslaf, à moins qu'il ne regardât ce dernier comme déchu de ce titre, soit par sa chute du trône, soit par son im-

puissance actuelle. Quoi qu'il en soit, il donna au jeune transfuge l'apanage qu'il avait d'abord donné à Sviatoslaf Vsévolodovitch, neveu du malheureux Igor, et la ville d'Oster, qu'il ôta à Gleb, autre fils de George.

Ligue contre George.

Les Davidovitchs, ou par prudence, ou par une nouvelle trahison, proposèrent la paix à Ysiaslaf. Celui-ci, après avoir consulté son frère Rostislaf, prince de Smolensk, leur députa Théodore, évêque de Bielgorod, et Théodose, abbé de Petchersky, avec plusieurs boyards. La paix conclue entre le grand-prince d'une part, et de l'autre les deux Davidovitchs et les deux Sviatoslafs, fut scellée par le baisement de la croix dans la cathédrale de Tchernigof. Peu après, Ysiaslaf convoqua tous ces princes à Gorodetz; mais les deux Sviatoslafs n'eurent garde de s'y rendre, et les Davidovitchs se portèrent caution de leur fidélité. Le but avoué de cette espèce de congrès était un projet de guerre en commun contre George de Souzdal, qui insultait les frontières de Novgorod. Les deux Sviatoslafs le regardaient ou comme un piége que leur tendait le meurtrier d'Igor, ou comme une occasion dont il profiterait pour s'emparer de leur personne. Ysiaslaf Ier avait ainsi attiré à une entrevue et arrêté Vseslaf et ses enfans (t. 1, p. 251). Si tel était le projet d'Ysiaslaf II, il perdit sa peine: mais la guerre contre George fut résolue et ajournée jusqu'à l'hiver suivant.

George ne pouvait pardonner à Novgorod l'expulsion de son fils Rostislaf. Pour s'en venger il a pris et dévasté Torjek, et emmené la population en esclavage. L'évêque Nyphont, envoyé à Souzdal pour négocier la paix, ne put jamais y faire consentir George, qui pourtant le combla d'honneurs et lui rendit tous les captifs ; tant cet évêque paraissait à cet ambitieux un personnage dont il importait de gagner les bonnes grâces.

Ysiaslaf à Novgorod.

Après avoir combiné avec son frère de Smolensk le plan de campagne contre George, Ysiaslaf se rendit à Novgorod. Depuis long-temps cette cité n'avait pas vu le grand-prince ; on sortit en foule au-devant de lui ; les boyards et le prince de la cité vinrent le recevoir aux portes de la ville. Ysiaslaf alla d'abord entendre la messe à Sainte-Sophie ; ensuite ses hérauts, *parcourant toutes les rues*, invitèrent *le peuple* à venir dîner avec lui (1) ; le lendemain *la cloche du conseil appela les citoyens sur la place publique.* Les *habitans* de *Novgorod* et de *Pskof* s'y rassemblèrent. Ceux de cette dernière ville avaient sans doute été appelés d'avance, et probablement ce n'était qu'une députation plus ou moins nombreuse ; mais, d'après les termes précités de Karamsin et l'état connu de Novgorod, le peuple

(1) Le banquet eut lieu dans un endroit encore appelé Gorodichtche.

de cette république participa réellement à la délibération, que le grand-prince ouvrit par ce discours : « *Mes frères*, le prince de Souzdal offense » Novgorod; j'ai quitté la capitale de la Russie pour » venir vous défendre. Voulez-vous la guerre ? Le » glaive est entre mes mains. Voulez-vous la paix ? » J'entamerai des négociations. »

C'est ainsi qu'il fallait se conduire et parler à Novgorod pour se faire écouter et bien venir. Depuis longues années, les princes de la république avaient dû y perdre l'habitude de commander, et se borner à proposer dans l'assemblée du peuple les mesures qu'ils désiraient. Rien ne devait se faire que par la volonté du peuple, après son vote, et conformément à ses décrets. Ici la chose est plus grave. Ce n'est pas seulement le prince de la cité, c'est le grand-prince lui-même, celui qui se prétendait le souverain de l'empire entier, qui assemble le peuple, le consulte sur la paix ou la guerre, et sollicite sa décision, à laquelle il est tout prêt à se soumettre. La liberté à Novgorod.

A la vérité Ysiaslaf, quoique assis sur le trône de Kief, n'a guère de la souveraineté que le titre, et encore ce titre lui est contesté par ses deux oncles, dont l'un, Viatcheslaf, est vaincu et opprimé, mais non définitivement résigné; et l'autre, George de Souzdal, n'a jamais cessé et ne cessera jamais de combattre ou d'intriguer pour s'emparer

guerre. La guerre fut donc votée par acclamation. Les Novgorodiens se levèrent en masse ; Pskoff et la Karélie s'armèrent à la hâte; le prince de Smolensk était déjà à l'embouchure de la Medvéditza. Cependant soit que la république l'eût exigé, soit que le grand-prince se défiât du sort des armes ou de la fidélité de ses alliés, il avait envoyé à George de Souzdal un ambassadeur pour lui exposer ses griefs ou ceux de la république; car il est à remarquer qu'il se présentait ici comme le défenseur de Novgorod, bien qu'il fût plus que personne intéressé à réduire ce prince ambitieux. George retint l'ambassadeur et ne répondit point; les Davidovitchs attendirent dans le pays des Viatitches que la fortune leur montrât le parti qu'ils devaient embrasser. Les Mstislavitchs (Ysiaslaf II, et son frère Rostislaf, prince de Smolensk), soutenus des Novgorodiens, ouvrirent trop tard la campagne, ne trouvèrent point d'ennemis à combattre, saccagèrent les États de George; et le printemps, qui fit déborder les rivières, força les alliés à rentrer chez eux. Ysiaslaf ramena à Kief 7,000 captifs.

Rostislaf Georgiévitch.

Ce fut alors qu'un rapport qui peut être fidèle, mais que Karamsin dit calomnieux, le brouilla avec Rostislaf Georgiévitch. Pendant son absence, ce Rostislaf avait, disait-on, entrepris de gagner les Bérendéens du Dniéper et les Kiéviens eux-mêmes. Les pratiques du temps rendaient ce rapport très-croyable, et Ysiaslaf le crut. Il chargea de

chaînes la garde de son hôte ingrat, lui ôta ses biens, ses chevaux, ses armes, et le renvoya à son père dans une misérable barque.

Si le jeune prince était, comme je le crois, un émissaire chargé de soulever le peuple contre Isiaslaf II, George dut être furieux de voir découvert et avorté un projet dont il se promettait la couronne; aussi entra-t-il aussitôt en campagne, appuyé des Poloutsis et de Sviatoslaf Olgovitch, toujours empressé de venger son frère Igor, *dont il voyait le meurtrier dans le grand-prince* (K. 2; 291). Les Davidovitchs refusèrent d'entrer dans cette nouvelle ligue; leur fidélité envers le grand-prince vient sans doute de ce que, le voyant ainsi menacé, ils espéraient lui faire chèrement acheter leur secours. Ils tâchèrent, mais en vain, de lui ramener Sviatoslaf Olgovitch. La réponse des Davidovitchs à George, et celle de Sviatoslaf aux Davidovitchs, révèlent le caractère de ces princes, et la franchise de leur langage, et le mérite de leurs motifs. Les Davidovitchs refusent de s'allier à George, *qui a laissé brûler leurs villes*, parce qu'ayant traité avec Ysiaslaf, *ils ne peuvent jouer avec leur conscience.* Sviatoslaf, qui paraît ne respirer que pour venger son frère, qu'il croit ou qu'il sait assassiné par Ysiaslaf, sera l'ami de cet Ysiaslaf *quand il lui aura rendu le bien de son frère.* Ainsi, dans ce temps barbare, les princes eux-mêmes savaient bien mal encore dissimuler leur ambition ou leur cupidité;

Caractère et langage de princes.

et, à travers le voile de vertu dont ils tâchaient de se couvrir, ils laissaient clairement apercevoir les motifs intéressés de leur conduite.

Guerre. George, arrêté à Belà-Véja, y déployait toutes ses forces et attendait qu'Ysiaslaf, épouvanté d'un si formidable appareil, lui abandonnât le trône sans combat; mais Ysiaslaf avait une autre tête et un autre cœur que Viatcheslaf. Les Kiéviens, moins résolus, désiraient la paix. « Nous la ferons les » armes à la main, » répondit Ysiaslaf; et il attendit George qui fut obligé d'ouvrir la campagne. Il assiégea Péréaslavle. Le grand-prince accourut pour la défendre. Alors, fidèle au système d'hypocrisie généralement en usage, George, *pour éviter l'effusion du sang*, envoie proposer la paix. « J'ou- » blie, » dit à Ysiaslaf son ambassadeur, récitant ses propres paroles selon la coutume du temps; « j'oublie les insultes que tu m'as faites, et la dé- » solation de mes provinces. J'oublie que tu m'as » injustement enlevé *mon droit d'aînesse.* Règne à » Kief; rends-moi seulement Péréaslavle et consens » à céder cette ville en apanage à mon fils. »

Ce troc du droit d'aînesse de George contre la principauté de Péréaslavle ne convint pas à Ysiaslaf. Cette ville était trop voisine de la capitale; trop de princes en étaient partis pour monter au trône; et, ce droit d'aînesse, prétendu par ceux qu'il pouvait servir, était trop nul aux yeux de tous ceux qu'il aurait éloignés de la couronne. Le

grand-prince arrêta l'ambassadeur, entendit la messe à l'église de Saint-Michel, et, prêt à tirer le glaive pour conserver le diadème, il reçut la bénédiction du même évêque Euphémius qui la lui avait donnée quand il l'alla conquérir. Il paraît que la supériorité des forces de George effrayait tout le monde, excepté celui qu'il menaçait; car Euphémius, comme les Kiéviens, conseillait à Ysiaslaf de se réconcilier avec son oncle. « Jamais, » répondit l'opiniâtre grand-prince; j'ai conquis » Péréaslavle et Kief au péril de mes jours; rien ne » m'y fera renoncer. » Des boyards désiraient qu'au moins on évitât une bataille, afin que le temps dispersât les ennemis. D'autres non plus braves peut-être, mais plus fougueux ou meilleurs courtisans, voyant le prince résolu à combattre, opinèrent pour le combat, et le combat fut résolu. Les deux armées restèrent en présence jusque vers la fin du jour, échangeant quelques flèches au hasard; alors Ysiaslaf, remarquant dans l'armée ennemie un mouvement qu'il prit pour une disposition de retraite, fit sonner la charge. La mêlée Défait
fut courte, mais sanglante. Les Bérendéens s'enfuirent les premiers, les Tchernigoviens les suivirent, puis les Kiéviens eux-mêmes, et les milices de Péréaslavle passèrent du côté de George. Le grand-prince, engagé au milieu des ennemis, voyant la déroute de son armée, s'ouvrit un passage l'épée au poing, et rentra lui troisième à Kief.

ite d'Ysiaslaf.

Aussitôt il assemble les citoyens et leur demande s'ils peuvent soutenir un siége. Le peuple, ou du moins l'assemblée qu'il consulte, lui montre l'impuissance actuelle de la cité, dont les milices ont trouvé la mort ou des fers dans la bataille : on lui conseille de se retirer, et on promet de se révolter en sa faveur dès qu'il reparaîtra en armes sous les murs de la ville. Il part donc pour Vladimir, emmenant avec lui sa femme, ses enfans, et le métropolitain Clément, dont il avait commandé l'élection (p. 65). Son frère Rostislaf se retira dans la principauté de Smolensk. Le vainqueur entra sur-le-champ à Péréaslavle, et trois jours après à Kief.

YOURI OU GEORGE Ier, VLADIMIROVITCH, SURNOMMÉ DOLGOROUKI OU LONGUEMAIN,

1149 A 1150.

Partage des conquêtes.

Enfin George était parvenu à ce trône, si long-temps et si ardemment convoité. Mais on a vu par la conduite de son neveu Ysiaslaf, qui arrêta son ambassadeur, qui refusa d'échanger Péréaslavle contre son *droit d'aînesse*, que, s'il obtint la couronne, ce ne fut que par le droit du plus fort. Si le droit d'aînesse avait dû prévaloir, ce n'était ni Ysiaslaf, ni George lui-même qui devait régner, c'était Viatcheslaf. Mais Viatcheslaf étant faible et vaincu, son droit d'aînesse était compté pour rien; d'où il suit que, dans les idées et la conduite des princes, le droit ne valait que par la force.

A peine arrivé à Kief, George convoqua en conseil les princes ses alliés pour procéder au partage entre eux d'une partie des villes conquises. Le sort avait ménagé à sa politique une bonne fortune qu'il n'eût garde de négliger.

George caresse Novgorod.

On se rappelle l'opposition vigoureuse et obstinée de Nyphont, évêque de Novgorod, à l'élection du métropolitain Clément, conduite ou plutôt commandée par Ysiaslaf II. Mécontent de se voir traversé dans une mesure si importante, par un personnage qui était une puissance dans sa république, le grand-prince, non moins opiniâtre que le prélat, l'avait mandé à Kief, et relégué dans le monastère de Petchersky. Il y était encore, et se raidissait contre une persécution peut-être assez douce, lorsque George vainqueur prit possession de Kief; son premier soin fut de délivrer l'évêque, de le combler d'honneurs et de le rendre aux Novgorodiens. On ne dit point de quel œil ceux-ci avaient vu l'emprisonnement de Nyphont, ni si cet emprisonnement était antérieur à la réception flatteuse qu'ils avaient faite au grand-prince, ni si l'infériorité des forces qui lui avaient fait perdre la dernière bataille et le trône, ne venait point de la défection de Novgorod; quoi qu'il en soit, George dut s'estimer d'autant plus heureux de pouvoir rendre Nyphont à la république, que son allié, Jean Berladnik, nouvellement passé du service de Smolensk dans son parti, venait d'attaquer et de piller les *magistrats* (K. 2; 295) qu'elle envoyait lever les contributions dans les districts. Il se flatta que ce bon office compenserait au moins cette injure, qui d'ailleurs n'était pas son fait, et préparerait sa réconciliation avec Novgorod.

Ysiaslaf précipité du trône ne perdit pas un moment, ne négligea rien pour y remonter. D'abord il se tourna vers son oncle Viatcheslaf, essaya de l'abuser encore et de l'engager dans sa querelle; mais Viatcheslaf, qu'il avait déjà trompé une fois et si rudement repoussé du trône, ferma l'oreille à ses séductions et resta fidèle à son frère George, qui le trompait à son tour, en lui promettant de lui céder la couronne ou de régner ensemble. N'espérant plus rien de ce côté, Ysiaslaf implora et obtint les secours des Hongrois, des Bohêmiens et des Polonais. Le roi de Hongrie, époux de sa sœur cadette, lui envoya dix mille cavaliers; ceux de Pologne et de Bohême amenèrent eux-mêmes leurs troupes. Boleslas-le-Frisé arma chevaliers beaucoup de fils de boyards. Mais tous ces étrangers, voyant George marcher à eux avec Viatcheslaf, et l'intrépide Vladimirko de Galitch lui amener un puissant renfort, au lieu de s'apprêter à le combattre, conseillèrent de traiter avec lui, et entamèrent eux-mêmes les négociations. George leur répondit fort sagement : «..... Retournez d'abord chez » vous, ne dévorez pas notre pays, je satisferai ensuite » aux prétentions de mon neveu. » Ils partirent; mais George n'écouta point les prétentions de son neveu. Ysiaslaf proposait d'abandonner à ses oncles la principauté de Kief qu'il ne possédait déjà plus, à condition qu'on lui céderait les provinces de Vladimir, de Loutsk, ainsi que Novgorod avec tous

Man d'Y pour ter a

ses tributs. George prétendait ne rien céder de ce qu'il tenait et dépouiller entièrement son neveu. Les hostilités recommencèrent par le siége de Loutsk (en Volhynie), où s'était retiré Ysiaslaf. Une nuit, les Poloutsis, frappés d'une terreur panique, prennent la fuite. André, l'un des fils de George, rassure sa garde, et, la devançant de bien loin, se précipite, suivi seulement de deux guerriers, contre les assiégés qui faisaient une sortie. Il les repousse jusqu'à un pont où ils s'arrêtent et l'enveloppent. Un de ses compagnons tombe à ses côtés, son cheval criblé de blessures est percé d'un épieu qui brise la selle, une grêle de pierres lui arrive des murailles, un coup mortel lui est adressé ; mais il tue celui qui le menace, traverse la troupe ennemie et arrive ainsi jusqu'aux bataillons de son père, qui dans cet instant même arrivait au siége. Là, son coursier généreux s'arrête, tombe et meurt après l'avoir sauvé, et mérita ainsi le monument funèbre que la reconnaissance de son maître lui fit ériger au bord de la Styr.

André Georgiévitch.

Paix de Pérésopnitsa.

Après trois semaines de blocus l'eau manquant à la cité, Ysiaslaf voulut se dégager par une victoire. Mais Vladimirko de Galitch, *pour épargner l'effusion du sang*, ou craignant plutôt que la ruine totale d'Ysiaslaf ne rendît George trop puissant, s'avança comme les hérauts d'Homère entre les deux armées déjà en présence, et proposa un accommodement. Plus d'une voix s'y opposèrent,

d'autres appuyèrent avec énergie, surtout Viatcheslaf et André. C'était pour George un bien mauvais office et presque une trahison que de l'empêcher d'écraser un ennemi qui, une fois tiré de ce mauvais pas, ne lui laisserait ni paix ni trève, nonobstant tous les sermens qu'on lui arracherait. Viatcheslaf, toujours faible et crédule, ne désirant que le trône de Kief, et croyant l'obtenir par un traité, devait parler pour la paix; mais quelle pouvait être la pensée d'André, fils de George, esprit clairvoyant, et comme tous les autres dévoré d'ambition? Peut-être craignait-il que les alliés ne se tournassent contre sa famille, si, profitant de la conjoncture, elle devenait trop puissante en écrasant Ysiaslaf. Ce fut très-certainement ce prudent motif qui détermina George à traiter. « Ysiaslaf s'avoua » *coupable* parce qu'il était *le plus faible*, se rendit » à Pérésopnitsa avec ses oncles, et *s'assit sur le* » *même tapis* » (K. 2; 299). C'était un usage sans doute asiatique, déjà observé précédemment à l'occasion de l'un des congrès convoqués par Monomaque. Il est curieux de voir Ysiaslaf s'avouer coupable, parce qu'il est le plus faible, et ses oncles admettre un pareil aveu. Rien ne prouve mieux qu'il n'y avait alors aucun droit reconnu que celui de la force.

Par la paix de Pérésopnitsa, Ysiaslaf obtint, outre les *impôts de Novgorod*, jusque-là payés au grand-prince, la principauté de Vladimir, où il

dominerait paisiblement : mais il renonçait à la dignité de grand-prince, et en même temps George la cédait, avec Kief, à son frère aîné Viatcheslaf. Peut-être le *droit d'aînesse* de Viatcheslaf fut-il rappelé au sujet de cette concession; mais elle avait d'autres motifs. Le faible et incapable Viatcheslaf était un voisin bien moins inquiétant que l'intrigant et insatiable George, pour Vladimirko, dont les États n'étaient guère éloignés de Kief, et dont l'avis avait prévalu. D'un autre côté, George, sans renoncer à Kief, préparait déjà la prépondérance prochaine de sa principauté particulière, qui déjà devait balancer celle de Kief, qu'elle va éclipser sous son fils. Par la même raison, André, qui a devant lui un plus long avenir, se décide pour une transaction qu'il était dangereux de refuser à tant de puissances, et il y détermine son père. Ysiaslaf lui-même, qui se proposait bien de ressaisir la couronne, devait appuyer les prétentions de Viatcheslaf incapable de la défendre, au préjudice de George beaucoup plus redoutable. Ainsi, dans cette transaction, le *droit d'aînesse* de Viatcheslaf ne fut pour les uns qu'un prétexte, pour les autres qu'une défaite; et son élévation fut pour tous une affaire de convenance actuelle et momentanée. Cette décision solennelle d'un congrès où figurent et votent presque tous les princes, étant conforme au droit d'aînesse long-temps admis, enfin abandonné par Karamsin, et toujours sou-

tenu par Lévesque, semblerait, au premier coup d'œil, donner à ce *droit* une sanction légale ; mais il faut observer qu'on ne s'y conforme que par circonstance, et pour ainsi dire par accident; qu'elle ne sera pas exécutée, qu'elle ne recevra pas même un simple commencement d'exécution ; que ceux-là même qui l'ont prise s'y opposeront à main armée. Le seul Viatcheslaf, à qui seul elle profite, la prétendra légitime et définitive, mais son frère puîné George le repoussera du trône et y montera. Il niera envers son frère aîné *le droit d'aînesse*, et il s'en prévaudra contre son neveu Ysiaslaf. Celui-ci, qui a déjà détrôné Viatcheslaf, l'aîné de ses oncles, détrônera le second, sera par celui-ci détrôné à son tour, et le renversera de nouveau. Les princes, membres du congrès de Pérésopnitsa, se partageront entre le neveu et les deux oncles, selon leurs intérêts et leurs vues du moment; et ces princes changeront de partis comme d'intérêts et de projets. D'après ces considérations, il est clair, je pense, que la décision du congrès ne peut en aucune manière sanctionner *le droit d'aînesse.* Si encore les princes réunis à Pérésopnitsa avaient eu en vue des motifs d'ordre public et d'intérêt national, on pourrait, jusqu'à un certain point, regarder leur décision, quoique exécutée et combattue par eux-mêmes, comme l'aveu d'un principe salutaire, puisqu'il tendait à régler enfin le droit de succession ; mais tous agissaient

et parlaient sous l'empire de leurs craintes et de leurs espérances personnelles, et nul d'eux ne se proposait d'être fidèle observateur du traité. Ysiaslaf, s'avouant *coupable* parce qu'il était le plus faible, indiquait assez le cas qu'il ferait de la transaction imposée à sa *faiblesse*, aussitôt qu'il se croirait le plus fort. Les autres, moins hardis ou plus circonspects, n'avouaient pas ainsi leurs secrets motifs; mais l'aveu des uns et l'adhésion des autres n'étaient ni plus sincères ni plus sûrs, et, en définitive, ne valaient pas davantage. Il faut donc regarder la décision du congrès de Pérésopnitsa comme absolument nulle. Le droit de succession reste toujours sans aucune règle, et embrouillé par des prétentions rivales.

Au reste, toutes ces considérations ne se rapportent qu'au récit de Karamsin; celui de Lévesque diffère en quelques points notables. Selon le dernier, « on était convenu que chacun resterait en »possession de ce qu'il avait au moment de la »cification » (Lévesque, 1, 243); et il ajoute : « Ce » traité semblait assurer à George la tranquille pos- » session de la première principauté de la Russie. » Si la convention fut telle qu'il le dit, elle assurait en effet la possession de Kief à George, qui en était maître, et alors le congrès n'avait tenu aucun compte du droit d'aînesse de Viatcheslaf, sans que cette omission puisse avoir ici plus d'effet que la décision contraire indiquée par Karamsin.

Lévesque, toujours mentionnant les chroniques, prétend que ce fut George qui imagina « d'appeler au trône de Kief Viatcheslaf, pour régner sous le nom de ce prince faible mais chéri du peuple. Le peuple laissera bientôt ce *prince chéri* s'installer incognito dans le palais, et courra au-devant d'Ysiaslaf en criant : « C'est toi qui es notre prince; » nous ne voulons ni de George ni de son frère. » Or ce frère était Viatcheslaf lui-même. Peut-être ce prince avait-il un parti à Kief, et George espérait que la réunion de son parti au sien pourrait balancer celui d'Ysiaslaf. En cédant un vain titre à son frère, dont l'incapacité lui laisserait le pouvoir, « George se flattait de dissiper, par cette fausse modération, la défiance que son caractère ambitieux inspirait aux princes ses parens. Mais ses fils ne goûtant pas cette politique, et ne pouvant le dissuader, engagèrent les *principaux boyards* à lui déclarer qu'ils n'entendaient reconnaître que lui. » C'étaient sans doute les boyards de Kief qui firent cette déclaration; autrement elle n'aurait aucune valeur. Mais les boyards décidaient-ils donc les plus graves affaires de la cité? étaient-ils seuls quelque chose, et le peuple rien? Ces boyards, donnant ainsi leur vote isolément ou réunis, n'étaient que des individus, ou un conciliabule séduit ou terrifié; mais, en pareille occasion, les princes qui ont la force en main ne sont pas si délicats; ils donnent l'assentiment ou l'appel de la moindre

faction pour celui de la nation, qui s'en étonne et se résigne, ne pouvant ou n'osant protester. « Ainsi, dit Lévesque, Youri (George) régna seul » à Kief, paraissant n'avoir accepté le trône que » pour se rendre aux vœux des citoyens. » Le vœu des citoyens était donc, ou du moins semblait être quelque chose, et cela suppose le droit d'élection reconnu aux citoyens, au moins par celui qui s'en prévaut. Mais ce droit n'était ni mieux précisé, ni plus valide que les autres. Tout était confusion dans les idées, et trouble dans les affaires publiques.

Ce qu'il y a de plus remarquable à cette époque, c'est la fortune de Viatcheslaf. Ses compétiteurs n'arrivaient à la couronne qu'à force de travaux, d'intrigues et de combats, tandis que son inertie et son incapacité bien connues, qui semblaient devoir l'en exclure, furent justement ce qui le fit plusieurs fois porter au trône.

Des festins et des mariages suivirent la conclusion du traité de Pérésopnitsa, qui stipula de plus la restitution réciproque du butin que les princes s'étaient enlevé. Pour le peuple, qui avait été brûlé, pillé, massacré, réduit en esclavage, le traité n'en parle point. Cependant il est présumable que les captifs, étant considérés comme propriété des princes et butin de guerre, furent aussi rendus de part et d'autre.

Il fallait bien que de graves considérations poli-

tiques eussent forcé George à cette paix, puisqu'il n'en accomplit aucune condition. Au lieu de céder Kief à Viatcheslaf, il l'envoya, sous prétexte d'incapacité, remplacer André à Vouychégorod, et ne restitua rien de ce qu'il avait pris à Ysiaslaf. Celui-ci éclata en reproches, reprit Loutsk et Pérésopnitsa, et vint avec une faible escorte se joindre aux Bérendéens du Dniéper. A cette nouvelle, George, redoutant non sans raison une insurrection à Kief, s'enfuit précipitamment à Gorodetz; et Viatcheslaf, profitant de cette vacance du trône, accourt et s'empare du palais. Pendant qu'il s'y installe à petit bruit, toute la population empressée se précipite au-devant d'Ysiaslaf, en criant : « C'est toi qui es notre » prince ; nous ne voulons ni de George, ni de son » frère ! » Fort de cette déclaration, qu'il avait certainement sollicitée et préparée par les soins de ses partisans ou de ses émissaires, Ysiaslaf fait dire à son oncle de partir sur-le-champ. « Donne- » moi donc la mort dans ce palais, répondit Viat- » cheslaf; je n'en sortirai pas vivant! » Tant de fermeté lui convenait mal et ne dura guère.

George se saisit du trône,

Et s'enfuit à l'approche d'Ysiaslaf.

YSIASLAF II RÉTABLI,

1150.

Restauration.

Ce mouvement des Kiéviens était l'accomplissement de leur promesse à Ysiaslaf, quand, après la déroute de Péréaslavle, ils lui avaient conseillé de céder à la fortune et d'attendre une meilleure circonstance. En arrivant, le prince alla tout droit à l'église de Sainte-Sophie, et se rendit ensuite au palais (qu'on appelait le *palais d'Yaroslaf*). Lorsqu'il entra dans la cour, son oncle était retiré dans le vestibule, et paraissait déterminé à n'en pas sortir. Quelques boyards conseillaient de l'en arracher; d'autres voulaient qu'on brisât les colonnes pour que le plafond l'écrasât. « Non, s'é» cria le prince, je ne suis pas le meurtrier de mes » parens. *J'aime mon oncle*, je vais lui parler. » Il y alla, et lui dit, après qu'ils se furent *embrassés* : « Vous voyez le délire du peuple; laissez-le se cal» mer; et, *pour votre sûreté*, retirez-vous à Vouy-

» chégorod. Croyez que je ne vous oublierai pas. »
Cet ordre, déguisé sous l'apparence d'une sollicitude hypocrite, fut bien compris du pauvre Viatcheslaf; il obéit, et perdit encore une fois la couronne sans perdre l'espérance.

Ysiaslaf lui-même fut bientôt contraint d'abandonner la capitale. Il voyait avec inquiétude et jalousie l'importante place de Péréaslavle occupée par deux fils de George (Rostislaf, si malheureux à Novgorod, et l'intrépide André); son fils Mstislaf tenta de s'en emparer. Rostislaf se défiant des *torques nomades du Dniéper*, les fit entrer dans la ville qui fut bien défendue. Ainsi le pays était toujours assez désert pour convenir à une tribu nomade. Pendant cette opération, George, qui avait rattaché à son parti Vladimirko et les Davidovitchs, marcha avec eux sur Kief. Trop faible contre tant d'ennemis, Ysiaslaf se tourna encore une fois vers son oncle Viatcheslaf, et l'alla trouver à Vouychégorod pour lui demander sa garde nombreuse et vaillante. Il offrait de lui rendre le trône : « Tu me » le rends à présent que tu crains d'en être chassé » toi-même, » répondit Viatcheslaf. Cependant, apaisé et regagné par les caresses et les protestations de son neveu, il l'embrassa, fit avec lui une *alliance jurée sur le tombeau de saint Boris et saint Gleb*, et lui prêta sa garde. Avec ce secours, Ysiaslaf alla d'abord jusqu'à la Stougna au-devant de l'armée galitchane; mais, à l'aspect de cette armée aguer-

Nouvelle chute d'Ysiaslaf II.

rie et nombreuse, les Bérendéens et les Kiéviens s'épouvantèrent et s'enfuirent. Ysiaslaf qui ne put les retenir, maudissant leur lâcheté, fut contraint de les suivre. Il trouva Viatcheslaf déjà réinstallé au palais et dîna avec lui. C'était l'ambition active et courageuse attablée avec l'ambition inepte et inerte, faisant leur adieu au palais des rois. A peine le repas était fini qu'on leur annonça l'arrivée de George au bord du Dniéper, où les Kiéviens passaient son armée. La fuite sans combat des Kiéviens au seul aspect de Vladimirko, le service que les Kiéviens rendent actuellement à George, témoignent assez que ce prince avait aussi dans la capitale un parti, vraisemblablement moins fort que celui d'Ysiaslaf, mais capable encore de s'agiter. Pour les Bérendéens, qui avaient fui avec les Kiéviens devant Vladimirko, comme s'ils n'avaient pas voulu combattre l'ami de George, nous venons de voir le fils de ce George, Rostislaf, les faire entrer et les enfermer à Péréaslavle de peur qu'ils ne se joignissent aux Kiéviens de Mstislaf, fils d'Ysiaslaf. Ces étrangers, admis sur les rives désertes du Dniéper où ils continuaient leur vie nomade, ne devaient avoir pris ni les idées, ni les mœurs, ni les coutumes russes, ni aucun esprit de nationalité, et, continuant à se regarder comme une tribu étrangère, n'étaient sans doute attachés à aucune faction, et passaient de l'une à l'autre suivant leur intérêt ou leur passion du moment. Quelque pré-

sent ou quelque promesse pouvait facilement les attirer dans un parti, quelque mécontentement réel ou quelque caprice pouvait causer leur désertion; ils devaient être grands pillards et très-mauvais guerriers.

George allait arriver; le temps pressait; il fallait prendre une résolution. Viatcheslaf, toujours si alerte à s'emparer du trône dès qu'il vaquait un seul instant, y restait assis comme un automate quand il fallait le quitter ou le défendre. Ysiaslaf, toujours également prompt à prendre son parti, soit qu'il fallût saisir ou jeter la couronne, se décida sans hésiter à retourner avec sa garde à Vladimir, et détermina son oncle à regagner Vouychégorod.

YOURI I RÉTABLI,

1150.

estauration e George.

George, arrivant de ses États avec les deux Davidovitchs et les deux Sviatoslafs, et Vladimirko, parti de Galitch et poursuivant toujours l'armée kiévienne, firent leur jonction sous les murs de la capitale. N'ayant pu atteindre Ysiaslaf, ils entrèrent à Kief, célébrèrent leur victoire au monastère de Petchersky et s'unirent par de nouveaux sermens. Vladimirko, retournant chez lui, prit en route plusieurs villes restées aux vaincus, mais échoua devant Lousk ou mieux fortifiée ou mieux défendue. Cependant, le caractère entreprenant et les prétentions d'Ysiaslaf inquiétaient George. Il lui opposa André, le plus brave, le plus habile de ses fils. André eut d'abord à s'occuper des Poloutsis. Ces barbares appelés par George, mais arrivant après la guerre finie, se mirent à piller le pays de Péréaslavle. André se montra prêt à les écraser, et leur enjoignit de partir; la peur les

rendit obéissans; puis le jeune prince mit en si bon ordre les villes du voisinage d'Ysiaslaf, que celui-ci, désespérant de les surprendre, demanda la paix. Il offrait encore de *renoncer à Kief* et à la grande-principauté, pourvu que George lui cédât *toute la Volhynie*.... « Le pays des Hongrois et » des Polonais n'est pas ma patrie, » mandait-il à André; « je veux rester Russe et dominer aux lieux » où ont régné mes ancêtres (K. 2; 305). » Mais Youri (George) ne prétendait pas que son ennemi conservât dans la Russie aucun domaine. Il répondit même, dit un historien, qu'il donnerait à Ysiaslaf le même apanage que celui-ci avait donné au malheureux Igor (Lév. 1; 247). Lévesque rapporte que les propositions d'Ysiaslaf furent faites à George lui-même par des députés dont la véritable mission était de préparer à Kief une révolution en faveur de leur prince. Pour exciter le peuple contre George, ils affectaient dans leurs propositions une modération extrême; moins ils demandaient, plus on s'indignait des refus de George. Mais les courtisans qui trempaient dans le complot s'appliquaient à plonger dans la mollesse George qui n'y avait déjà que trop de penchant. Ces traîtres entretenaient avec l'ennemi une correspondance active pendant que le prince, endormi au sein de la débauche, ignorait tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Manœuvres politiques d'Ysiaslaf.

Quand Ysiaslaf jugea la capitale assez bien disposée, il demanda un puissant secours aux Hon-

YSIASLAF II RÉTABLI

pour la seconde fois,

1150.

2° restauration d'Ysiaslaf.

INSTRUIT par tant de revers, et ne pouvant garder long-temps encore les Hongrois à qui il devait son rétablissement, Ysiaslaf n'imagina rien de mieux, pour conserver la couronne, que de l'offrir à Viatcheslaf. Cette mesure réunissait à son parti celui de cet oncle, dont la garde nombreuse augmenterait ses forces. Il le reconnut donc pour *son père,* lui demanda *pardon* d'avoir négligé deux occasions de le placer sur le trône, et le supplia de venir régner à Kief. Viatcheslaf, *qui était vieux et n'avait pas d'enfans,* le reconnut pour *son fils et son frère,* lui offrit de partager les soins du gouvernement et de réunir leurs forces, disant : « Tu les conduiras » seul à l'ennemi, quand je n'aurai plus la force de » guerroyer. » Ils jurèrent sur la croix de ne plus se séparer ni dans le bonheur ni dans l'adversité, et puis, *suivant l'ancien usage,* Viatcheslaf donna un festin au peuple de la capitale; les Hongrois y fu-

rent conviés, et ensuite congédiés ; mais Ysiaslaf, qui leur avait fait des présens de *chevaux, vases précieux, habits et étoffes,* envoya derrière eux son fils à leur roi Géïza, pour le prier de les lui renvoyer l'année suivante : « Soyons amis pour tou» jours, devait dire cet ambassadeur au monarque » hongrois, vos ennemis sont les miens, notre sang » peut seul nous acquitter envers vous...., les Ol» goviths et *Vladimir de Tchernigof* sont alliés de » George et soudoient les Poloutsis...... Dieu est » notre protecteur, le peuple et les Klobouks noirs » (t. 1, p. 349) sont nos amis. » On voit que le prince de Kief ne compte plus parmi ses ennemis qu'un des deux princes de Tchernigof, Vladimir; l'autre, qui s'appelait Ysiaslaf, comme le grand-prince, et qui portera quelque jour la couronne sous le nom d'Ysiaslaf III, passa du côté de Viatcheslaf qui le reçut avec tendresse. Ysiaslaf et Vladimir de Tchernigof sont ces Davidovitchs dont la politique astucieuse a été déjà remarquée. Il se pourrait que, voyant la guerre civile se prolonger indéfiniment, et les partis se balancer de telle sorte qu'on ne pouvait guère deviner à qui resterait la victoire, ils se fussent divisés entre les deux factions rivales, en se promettant que celui qui se trouverait dans le parti vainqueur protégerait celui qui aurait embrassé le parti vaincu. Certaines familles ont adopté une pareille politique chez des peuples plus civilisés ; les Davidovitchs ont fort bien pu en

Les Davidovitchs.

donner l'exemple. Rostislaf, prince de Smolensk et frère puîné d'Ysiaslaf II, avait toujours pensé, dit Karamsin (2; 311), que, *selon la loi*, leur oncle aîné devait régner dans la principauté de Kief. S'il avait cette pensée, pourquoi n'avait-il jamais prêté à cet oncle le secours de son épée qu'il prêta plusieurs fois à son frère Ysiaslaf II, qui, régnant au préjudice de cet oncle et contre *la loi*, devait être à ses yeux un usurpateur? S'il y avait une loi pareille, pourquoi Karamsin n'en a-t-il encore cité ni le texte, ni l'origine, ni les auteurs? Et si telle était la loi, pourquoi Karamsin a-t-il dit, 46 pages plus haut, en parlant du même Viatcheslaf, oncle de Rostislaf de Smolensk et repoussé du trône par son autre neveu Ysiaslaf II : *Viatcheslaf s'imagina que son droit d'aînesse lui donnait celui de régner sur la Russie.* Rostislaf, obéissant aux circonstances comme son frère aîné, parle et agit ici comme ce frère aîné, et reconnaît avec lui le droit de Viatcheslaf, parce que ce prétendu droit de l'oncle est, en cette conjoncture, utile aux deux neveux; et il est bon de remarquer que, tout en reconnaissant le droit légitime de Viatcheslaf (légitimité que je conteste parce qu'elle ne s'appuie ni sur une constitution, ni sur une loi, ni sur un usage), Lévesque et Karamsin donnent à ce prétendu règne de Viatcheslaf le nom d'Ysiaslaf, et que dans leur narration, lorsqu'ils disent le grand-prince, c'est Ysiaslaf et non Viatcheslaf qu'ils entendent désigner.

Droit de succession.

Ligues.

Quoi qu'il en soit, le grand-prince, c'est-à-dire Ysiaslaf II, avait proposé comme nous l'avons vu, une ligue offensive et défensive à Géïza, roi de Hongrie, et formé de plus une ligue, sans doute du même genre, avec son frère de Smolensk et Ysiaslaf de Tchernigof, lorsque George, les Olgovitchs et les Poloutsis vinrent camper dans les prairies de la rive orientale du Dniéper. Parmi les barques de guerre qui bientôt couvrirent le fleuve, on remarqua avec admiration celles d'Ysiaslaf garnies de deux gouvernails pour avancer ou reculer sans virer de bord, et dont les rameurs étaient entièrement couverts par un tillac élevé, d'où combattaient des cuirassiers et des rameurs. Battu deux fois, George courait le risque d'être pris, lorsque les deux Sviatoslafs, à la tête des Poloutsis, passèrent le fleuve à la nage, pour attaquer les Kiéviens qui gardaient l'autre rive. Effrayés de tant d'audace, les Kiéviens prirent la fuite, et George qui était cerné s'échappa par cette issue, et regagna le gros de son armée. On s'attendait à le voir revenir plus terrible et attaquer la capitale. Ysiaslaf II et Viatcheslaf se postèrent donc *à la porte d'or*, Ysiaslaf Davidovitch entre cette porte et *celle des Juifs;* après lui se plaça Rostislaf de Smolensk; et Boris de Grodno petit-fils de Monomaque, occupa la *porte de Pologne*. Les milices de Kief entouraient la ville; les Klobouks noirs avaient dressé leurs tentes près des murailles, et leurs troupeaux

Nouvelle lutte entre George et Ysiaslaf.

se répandirent dans tous les environs, tandis que les Bérendéens et les Torques, plus brigands que guerriers, profitaient du trouble pour piller les couvens, dévaster les jardins, incendier les villages; il fallut les réunir et pour ainsi dire les enfermer dans des ravins autour du tombeau d'Oleg.

Tout était prêt pour la défense, mais on résolut d'essayer quelque négociation. En présence de ses neveux, qui le tenaient en tutelle, le vieux Viatcheslaf donna ainsi ses instructions à un député :

Messages. « Allez trouver George, embrassez-le de ma part, » et dites-lui : Combien de fois ne vous ai-je pas » supplié, vous et mon neveu, de ne point verser » le sang des chrétiens, et de ne pas ruiner la Rus- » sie! Lorsqu'Ysiaslaf avait pris les armes contre » Igor, *il m'a fait déclarer qu'il ne recherchait le trône* » *de Kief que pour moi;* cependant il s'est emparé » de mes propres villes... Également *trompé* par » toi?... ne possédant plus que Vouychégorod, j'ai » gardé le silence.... Ysiaslaf a réparé sa faute.... » pourquoi craindre de s'abaisser devant moi..., j'a- » vais déjà de la barbe quand tu reçus le jour; re- » pens-toi, ou redoute le courroux du ciel si tu oses » lever le bras contre ton aîné! »

George répondit (de Vassilef), et promit entière satisfaction à son frère qu'il *regardait comme son second père*, pourvu que les Mstislavitchs quittassent la capitale. On sait de quelle importance il était pour les prétendans de se trouver à Kief à

l'instant de la vacance de la couronne; George, qui, peu après la mort de son frère Mstislaf, n'avait pas voulu souffrir seulement à Péréaslavle l'aîné des fils de ce Mstislaf, n'en pouvait souffrir à Kief deux, dont l'un lui avait disputé et enlevé deux fois la couronne et possédait seul la royauté, quoiqu'il partageât le titre de grand-prince avec le faible Viatcheslaf. De son côté Ysiaslaf n'entendait pas renoncer au trône, et la même raison qui excitait George à le faire sortir de Kief, l'engageait à y rester; aussi la réponse qu'il dicta à Viatcheslaf ne laissait-elle à George aucun espoir de l'éloigner de la capitale... « Tu as sept fils, aurais-je le courage de les arracher du sein paternel? Je n'en ai que *deux* (les Mstislavitchs Ysiaslaf II, et Rostislaf de Smolensk, ses neveux); je ne m'en séparerai jamais... Éloigne les Olgovitchs et nous ferons la paix; mais si tu es altéré de sang, la mère de Dieu nous jugera dans ce monde et dans l'autre. » Et il montrait l'image de la Vierge placée sur la porte d'or.

Les négociations s'arrêtèrent là; George et ses alliés marchaient sur Kief; Ysiaslaf et les siens les battirent aux bords de la Libéda, et George, dans sa retraite, manœuvra pour se joindre à Vladimirko de Galitch, qui arrivait à marche forcée; mais, atteint et forcé de combattre au bord du *Rout* (aujourd'hui Rotok), il fut encore battu malgré le brillant courage de son fils André, et se retira avec

une poignée de soldats à Péréaslavle, où il paraît avoir eu un parti puissant. Dans la mêlée, Ysiaslaf rompit sa lance, reçut deux blessures, tomba de cheval et resta quelque temps abattu par terre. Quand il se releva, ses troupes étaient victorieuses; ne le reconnaissant pas, un de ses soldats l'attaque: « Je suis le prince, s'écrie-t-il! — Tant mieux, » répond l'autre; et il fend son casque orné d'un saint Pantaléon en or. Ysiaslaf, levant sa visière, se fit reconnaître. Au même instant, on lui apprend que Vladimir de Tchernigof avait péri dans la bataille. Il le pleura, quoique ce prince eût combattu pour George; il consola l'autre Davidovitch Ysiaslaf, qui porta le corps à Tchernigof. A peine celui-ci y arrivait-il que Sviatoslaf Olgovitch accourait pour emporter la ville. Au lieu de se battre, on négocia; et Ysiaslaf Davidovitch et Sviatoslaf Olgovitch finirent par partager à l'amiable la principauté de Novgorod-Seversky, qu'ils s'étaient si long-temps disputée.

Traité. George, retiré et bientôt assiégé à Péréaslavle par les Mstislavitchs, apprenant qu'à la nouvelle de sa double défaite, Vladimirko s'en était retourné, se soumit aux conditions qu'on lui offrit. Il retournerait à Souzdal, et Péréaslavle passerait à celui de ses fils qu'il désignerait. Cette paix jurée, George, prétextant sa dévotion à saint Boris, dans l'église duquel il priait très-souvent, refusa de quitter la ville, et manda secrétement les Po-

loutsis et les Galitchans. Mais enfin, sommé d'accomplir le traité, il se retira à Gorodetz.

Ysiaslaf II attendait les Hongrois, et George attendait Vladimirko. Les Hongrois, amenés par le fils d'Ysiaslaf, traversant la Volhynie, y furent régalés par un Vladimir Mstislavitch. On leur conseillait pourtant de se ménager; car, disait-on, Vladimirko approchait : « Bon, bon! répondent-ils en buvant à grands coups, nous sommes toujours prêts au combat. » Vers minuit, l'alarme sonne et ne peut les réveiller. Vladimirko les surprend dans le somme et l'ivresse, les massacre sans quartier, et rentre chez lui. Ysiaslaf et George furent ainsi privés de leurs plus redoutables auxiliaires; mais le premier rassemble ses alliés de l'intérieur, presse George dans Gorodetz, et lui dicte une nouvelle paix qui donne l'importante Péréaslavle à un fils du vainqueur (Mstislaf Ysiaslavitch). Bientôt Ysiaslaf, ne voulant plus rien laisser à George dans la Russie méridionale, prend et détruit Gorodetz, qui avait des édifices et une forteresse en bois.

Mass. Hon

Encouragé par tant de succès, le grand-prince songe à détruire Vladimirko. Il va jusqu'à la frontière, avec ses Russes et la cavalerie bérendéenne, se joindre au roi de Hongrie, qui amenait ses deux frères et soixante-dix régimens. Toutes ces forces entrent ensemble dans le pays de Galitch, arrivent et se rangent en bataille près du *San*, au-

Guer tre Vl ko.

dessous de Pérémysle. Vladimirko, occupant la rive opposée, avait déjà enlevé quelques fourrageurs ennemis; mais c'était un dimanche, et Géïza, scrupuleux dévot, remit la bataille au lundi, et la gagna, quoique les Galitchans eussent eu le soin de se couvrir d'un rempart. Pendant que les Hongrois s'amusaient à piller un de ses châteaux, Vladimirko et les débris de son armée parvinrent à se réfugier dans Pérémysle. Le prince vaincu employa la nuit à corrompre les conseillers de Géïza, parmi lesquels on cite un archevêque. Ceux-ci représentèrent que Vladimirko avait servi de sa lance le père de Géïza contre les Polonais. Ils dirent que ce prince, vaincu, blessé et mourant, confiait son jeune fils au monarque hongrois, et ne redoutait que la haine d'Ysiaslaf. Celui-ci s'opposait à la paix de toutes ses forces..... « Dieu nous livre le perfide, s'écria-t-il, emparons-nous de sa personne et de son apanage! » Son fils Mstislaf, se rappelant la surprise et le massacre des Hongrois en Volhynie, et les dangers qu'il avait courus en cette occasion, était le plus implacable. Le père et le fils résistèrent à toutes les séductions de Vladimirko; mais Géïza, déclarant qu'il ne pouvait tuer celui qui se repent de sa faute, se réconcilia
Traité. en dépit d'eux avec le prince de Galitch. Vladimirko s'engagea à restituer à Ysiaslaf les villes prises contre la foi des traités, et à ne *s'en séparer jamais ni dans le bonheur ni dans le malheur*. Géïza

gardait dans sa tente la *croix miraculeuse de saint Etienne* : il l'envoya au prince de Galitch pour qu'il jurât la paix sur cette relique, puis il alla combattre les Grecs aux bords de la Sava, tandis qu'Ysiaslaf alla fêter sa victoire à Kief.

Cependant ni George, ni Vladimirko, ni Sviatoslaf Olgovitch n'étaient abattus, et tous avaient des pertes à réparer, des affronts à venger. George sollicitait les princes de Résan et les Poloutsis (d'entre le Don et le Volga), envahissait le pays des Viatitches et mandait Sviatoslaf à son camp de Gloukof. A ces nouvelles Vladimirko rentra en campagne; mais Ysiaslaf et ses alliés le repoussèrent chez lui; puis quelques-uns de ces princes se détachèrent pour aller couvrir Tchernigof, menacé par George; celui-ci, non moins dévot que le hongrois Géïza, étant arrivé un dimanche devant Tchernigof, n'eut garde de tirer l'épée en pareil jour; mais les Poloutsis n'étant pas chrétiens, il leur ordonna de saccager les environs; dans sa pensée c'était jouer un tour cruel à l'ennemi, péchant, s'il se défendait un dimanche, ruiné, s'il ne péchait point. Après onze jours de combats et d'assauts, où André, fils de George, voulut que tous les princes allassent à leur tour, la ville était en grand danger lorsqu'on apprit la marche et la prochaine arrivée d'Ysiaslaf. A l'instant les Poloutsis s'enfuirent, et George se retira derrière le Snof.

Cette retraite laissait Sviatoslaf Olgovitch, prince de Novgorod-Seversky, aux prises avec Ysiaslaf et ses alliés; sa faiblesse l'épouvantait, et ses reproches et ses instances ne purent obtenir de George que cinquante hommes de sa garde et un de ses fils. Toujours ardent à suivre ses avantages, Ysiaslaf fit observer George par son frère Rostislaf de Smolensk, tandis que lui-même allait chercher Sviatoslaf Olgovitch dans le pays de Novgorod-Seversky, et que son fils Mstislaf avec la garde Kiévienne et les Klobouks pénétrait chez les Poloutsis : ce plan réussit. Mstislaf ramena des troupeaux enlevés et des captifs russes repris aux barbares ; Ysiaslaf traita avec Sviatoslaf assiégé dans sa capitale. Tranquille de ce côté, le grand-prince s'occupa de Vladimirko. Un ambassadeur, nommé Pierre, vint lui reprocher d'être infidèle au dernier traité ; il répliqua, en reprochant à Ysiaslaf de l'avoir inopinément attaqué : « Je mourrai ou je m'en vengerai ! » L'ambassadeur lui rappelant alors la croix miraculeuse de saint Etienne : « Elle était si petite, si petite ! répondit Vladimirko d'un air railleur. —La force m'en est grande, répartit l'ambassadeur. On vous a déclaré que, si vous vous parjuriez après avoir juré sur cette croix, vous mourriez. » Insensible à cette menace, Vladimirko renvoya l'ambassadeur. Celui-ci jeta le traité sur la table et partit. Le prince allant à vêpres le vit sortir de la ville et *se moqua* de lui avec ses boyards. La nuit suivante

Mort ou eurtre de ladimirko.

un garde atteignit le député et lui enjoignit de s'arrêter; le lendemain un second message le ramena à Galitch et le conduisit au palais : tout y était en deuil. Pierre *saisi d'étonnement s'informa du sujet de l'affliction générale.* La veille Vladimirko était mort subitement pendant les vêpres, à l'église où il était entré *bien portant.* A cette nouvelle, Pierre s'écria : La volonté de Dieu soit faite, tous les hommes sont mortels ! Lévesque indique en passant la mort de Vladimirko comme un événement ordinaire, sans même dire qu'elle fut subite. Karamsin donne les détails que je rapporte, mais sans aucune réflexion; et ces détails, tirés des annalistes, montrent clairement que ceux-ci regardaient cette mort comme un châtiment du ciel, comme l'effet habituel de la vertu de la croix de saint Etienne sur ceux qui, comme Vladimirko, manquaient à un serment prêté sur cette croix miraculeuse. Un prince parjure ou non peut comme un autre homme mourir subitement. Mais il y a ici un concours de circonstances bien extraordinaire et que l'histoire doit remarquer. Un ambassadeur d'Ysiaslaf II, c'est-à-dire de l'implacable ennemi de Vladimirko, réclame des villes que ce Vladimirko refuse. Alors l'ambassadeur lui rappelle son serment prêté sur la croix de saint Etienne, ajoutant que la vertu de cette croix fait immanquablement périr le parjure. Vladimirko, qui se portait fort bien quoique parjure depuis

long-temps, se moque de cette croix *si petite, si petite*, et quelques heures après il expire subitement, comme si cette croix, dont *la vertu était grande*, attendait cette déclaration, ou plutôt ce signal pour opérer. Il faut rappeler ici que Kief était pour ainsi dire le quartier-général du clergé russe, que ce clergé tirait de la Grèce ses chefs, sa doctrine, ses mœurs; qu'Ysiaslaf avait sur ce clergé assez d'ascendant pour avoir fait élire un métropolitain de son choix qui était sa créature, et fuyait avec lui quand il était détrôné; que la prépondérance d'Ysiaslaf à Kief sur tous ses rivaux venait très-probablement de ses liaisons avec le clergé, et que le clergé, par ses relations dans toutes les provinces méridionales, beaucoup plus dévotes que les autres, pouvait lui procurer les moyens de se défaire, par une mort subite, d'un ennemi dont l'épée était formidable et le génie fécond en expédiens et en ressources. Si Vladimirko, pressé dans Pérémysle, avait pu acheter un archevêque hongrois qui l'avait sauvé, Ysiaslaf pouvait bien, par le clergé de Kief, ou même par son ambassadeur Pierre, avoir acheté à Galitch quelque misérable prêtre ou laïc pour l'empoisonner; Ysiaslaf avait à ce crime un intérêt capital. Vladimirko savait battre ou apaiser les Hongrois; il était redouté des Polonais; et quand il approchait de Kief, le seul bruit de sa marche faisait trembler le trône. Les milices kiéviennes fuyaient

sans oser combattre ; la population éperdue conseillait la fuite à Ysiaslaf et ne songeait qu'à se rendre. Déjà il avait conquis, et malgré ses sermens il s'obstinait à garder maintes villes de la principauté de Kief. Cette principauté ainsi démembrée avait perdu une grande partie de sa puissance réelle, et l'habitude des révolutions et des changemens avait démoralisé sa capitale, de sorte que dans l'état actuel des choses Kief n'était plus rien que par son nom et ses souvenirs. Pour la restaurer il fallait avant tout lui rendre sa force et par conséquent ses dépendances. D'un côté l'épée d'Ysiaslaf était trop faible pour arracher à Vladimirko des conquêtes auxquelles il tenait d'autant plus qu'en les gardant il accroissait sa puissance et diminuait d'autant celle de son plus grand ennemi. D'un autre côté, Vladimirko savait toujours ou battre ou tromper les Hongrois ; il ne restait donc à Ysiaslaf qu'à renoncer à ses villes, ce qu'il ne voulait pas, ou à se défaire de Vladimirko par un assassinat, et selon toute apparence il s'y résolut. Un autre motif non moins puissant dut encore le déterminer. George, *souverain de Souzdal*, comme l'appelle Lévesque, toujours convoitant le trône, toujours le disputant par la guerre et l'intrigue, avait dans Vladimirko un infatigable et terrible auxiliaire. George prenait-il les armes, à l'instant Vladimirko tirait l'épée et tous deux marchaient sur Kief, l'un par l'o-

rient, l'autre par l'occident. Bien souvent ils avaient ainsi menacé Ysiaslaf des deux côtés, et deux fois ils étaient parvenus à le renverser. Il était temps de songer à se procurer à tout prix une tranquillité impossible tant que vivrait et régnerait Vladimirko, et puisqu'on ne pouvait venir à bout de lui ni par la force, ni par les traités, ni par la croix miraculeuse de saint Etienne, il fallait bien trouver un autre moyen de s'en défaire. Peut-être même les railleries de Vladimirko sur cette croix miraculeuse, railleries qui devaient alors passer pour de monstrueuses impiétés, n'auront pas été ses seules imprudences en ce genre; et les prêtres ni les dévots ne les lui auront point pardonnées. Après tout, Ysiaslaf II aurait eu un prodigieux bonheur si la fortune l'avait deux fois, sans qu'il s'en mêlât un peu lui-même, délivré de l'objet de sa peur, et pour ainsi dire à point nommé. Une émeute populaire l'avait débarrassé d'Igor, son captif, à l'approche d'une guerre dont cet Igor était le prétexte; et voilà qu'au moment où il veut reprendre ses villes conquises par Vladimirko, une mort subite enlève ce redoutable Vladimirko, qui ne laisse pour successeur qu'un fils à peine adulte. Voici les faits et les circonstances, chacun peut les juger; mais il est clair pour moi que *le bon Ysiaslaf* est le meurtrier de Vladimirko et d'Igor; et le soin qu'il prit de dissimuler ces deux assassinats prouve qu'on ne peut les excuser par

les mœurs du siècle. En effet, hors ces deux exemples, nous voyons les princes russes se combattre sans cesse, mais non s'assassiner. Ysiaslaf avait bien des ennemis, aucun ne paraît avoir attenté à ses jours. Peut-être eut-il seul cette détestable pratique, parce que, portant le titre de grand-prince, il se sera cru investi, comme ses prédécesseurs, du droit de vie et de mort sur tout ce qui respirait en Russie, et il aura pu se persuader sans peine que la tranquillité publique demandait la mort d'Igor et de Vladimirko.

Nouveau prince de Galitch.

C'était Yaroslaf, le jeune fils de ce dernier, qui avait rappelé le boyard Pierre, ambassadeur d'Ysiaslaf II. Il lui apprit la mort de son père, et le chargea d'en instruire le grand-prince; dites-lui de ma part : « Dieu a été juge entre mon père et » vous... aimez-moi comme votre fils Mstislaf, et » comme lui je vous accompagnerai dans les com- » bats avec toutes les troupes de Galitch. » Ysiaslaf ne manqua pas de pleurer Vladimirko et de réclamer ses villes, qu'on ne lui rendit point. Il arma pour les reprendre et les Galitchans pour les garder. Une sanglante bataille se donna au bord du Séret. La victoire resta indécise; cependant Ysiaslaf fit plus de prisonniers que l'ennemi; et comme cette foule de captifs aurait embarrassé sa retraite, il les fit tous égorger pendant la nuit, tous excepté les boyards, et revint tranquillement à Kief, où il

Prisonniers massacrés.

épousa en secondes noces une princesse abazinienne.

Ce massacre nocturne de la masse des prisonniers, qui *le gênaient* et *auraient pu* favoriser une sortie des habitans de Térébovle, est appelé crime par Lévesque, qui l'excuse ou du moins l'explique par la férocité universelle des siècles d'ignorance. Karamsin ne hasarde aucune parole de blâme pour le prince, mais il accorde à ses prisonniers l'épithète de malheureux. Cependant de pareilles atrocités n'étaient pas ordinaires, puisque l'histoire, qui a noté celle-ci, n'en mentionne aucune autre du même genre. Le massacre des habitans que l'on se permettait habituellement à la guerre, n'est pas tout-à-fait de la même nature; il peut être imputé à l'indiscipline, à la brutalité des soldats, au besoin de leur lâcher la bride; des prisonniers une fois rendus étaient souvent réservés à l'esclavage, mais je n'ai encore vu aucun prince russe en ordonner le massacre par mesure de convenance ou de précaution; et ce fait, ainsi apprécié, montre de quoi était capable *le bon Ysiaslaf*. Toutefois ne soyons pas trop sévère: ceci se passait en Russie vers 1154, et notre histoire du xv[e] siècle présente quelque chose de pire. Charles VII, ayant emporté d'assaut la ville de Pontoise (en 1141), y passa au fil de l'épée 500 Anglais, et en prit à peu près autant. « Ces prisonniers, amenés à Paris, passèrent à la vue du peuple, enchaînés deux à deux par le col, *ainsi que*

» *des chiens de chasse*; quelques tristes lambeaux » couvraient à peine leur nudité. Lorsqu'on les eut » ainsi exposés aux regards avides de la populace, » on sépara ceux qui étaient en état de payer des » rançons; les autres, qui composaient le plus grand » nombre, furent conduits à la Grève; on leur lia » les pieds et les mains, et on les précipita dans la » Seine. » (Monstrelet, *Siége de Pontoise.*—*Hist. de France*, par Velly, Villaret et Garnier, t. 15; p. 326.) Ainsi Carrier a eu ses devanciers, et peut-être la révolution n'a point d'horreurs dont on ne trouve quelque exemple dans ce que les fripons et les dupes appellent le bon temps.

Les débats d'Ysiaslaf, de George et de Vladimirko, nous ont fait perdre de vue Novgorod. La république avait, en 1149, remporté une grande victoire sur les Finlandais, et depuis cette époque la discorde y brouillait tout. Les citoyens se lassèrent enfin d'Yaroslaf, fils du grand-prince; celui-ci leur envoya son frère Rostislaf de Smolensk, et pourvut son fils de la principauté de Vladimir en Volhynie, vacante par la mort de Sviatopolk Mstislavitch (frère du grand-prince). Ysiaslaf n'était pas en position de disputer avec Novgorod, qui ne paraît pas lui avoir donné aucun secours dans ses dernières guerres; la moindre imprudence aurait pu la jeter dans le parti de George. Affaires de Novgorod.

Ce n'était pas seulement avec Novgorod, que le grand-prince, faisant violence à son caractère, était

Ménagemens forcés d'Ysiaslaf.

obligé de mollir. En 1151, Polotsk avait chassé son gendre Rogvold, élu à sa place Rostislaf, déjà prince de Minsk, et pris ou reçu pour protecteur Sviatoslaf Olgovitch, l'un des ennemis d'Ysiaslaf, et le *fier* Ysiaslaf avait dévoré cet affront en silence. A Kief il s'appliquait incessamment à caresser le peuple. Il donnait fréquemment des fêtes, il parlait dans les *assemblées publiques* comme Yaroslaf-le-Grand; *il y proposait les affaires d'état*, et « voulait que le peuple.... regardât ses ennemis comme » les siens propres. » Karamsin explique suffisamment par ce peu de mots le motif intéressé de cette conduite populaire. Ysiaslaf n'était pas moins politique avec son oncle Viatcheslaf; la monomanie de ce vieillard était non pas d'être roi, mais de *jouer* le roi; Ysiaslaf s'en aperçut, et lui laissa le titre et le palais du grand-prince; lui-même habitait *la ville basse;* dans une occasion importante, Viatcheslaf, refusant de payer de sa personne, avait déclaré que, *grâce à Dieu, il avait toujours eu dès son enfance horreur de répandre le sang*, ce qui n'empêchait point Ysiaslaf de lui attribuer l'honneur de toutes les victoires. Les débuts d'Ysiaslaf, alors qu'il essaya de régner seul, montrent que la nature lui avait donné un tout autre caractère, mais les circonstances, et la nécessité, et les besoins de son ambition trop souvent déçue, lui avaient appris à se faire violence.

Quoique la mort de Vladimirko fût pour George

un coup terrible, il n'en fut pas ébranlé. Les Poloutsis étaient ses seuls alliés; sa cavalerie était dans un état déplorable; cependant il ne pouvait contenir long-temps son impatience, et avait déjà fait des démonstrations hostiles, lorsque Ysiaslaf II, jeune encore, mourut le 15 novembre 1154. Mort d'Ysiaslaf II.

ROSTISLAF MIKHAIL MSTISLAVITCH,

1154 A 1155.

Viatcheslaf s'adjoint Rostislaf, frère d'Ysiaslaf II.

YSIASLAF II emporta au tombeau les regrets du peuple, c'est-à-dire sans doute de sa faction et de celle de Viatcheslaf. Celui-ci, incapable de régner ni par lui-même, ni par ses créatures, sentit le besoin de remplacer au plus tôt l'appui qui lui manquait. Déjà Ysiaslaf Davidovitch (le dernier vivant des deux princes de Tchernigof), sous prétexte de *pleurer sur la tombe* d'Ysiaslaf, venait d'aborder à Kief et demandait à entrer dans cette capitale. Viatcheslaf et ses boyards, ou plutôt les boyards, ne le lui permirent pas. On connaissait son génie inquiet et remuant; on craignait qu'une fois introduit dans la ville, il ne trouvât moyen de s'emparer du trône. Que seraient alors devenus les boyards de l'imbécille Viatcheslaf, et Viatcheslaf lui-même? Ces courtisans, qui paraissent faire mouvoir à leur gré leur prince automate, ne voulaient lui adjoindre qu'un prince qui leur dût tout, et surtout qui

ne fût point tenté de chercher à se passer ou à se défaire d'eux, ce que n'aurait pas manqué de faire un ambitieux mûri dans l'intrigue et la guerre, comme Ysiaslaf de Tchernigof. Rostislaf Mikhaïl, fils de Mstislaf-le-Grand ainsi qu'Ysiaslaf II, et qui dernièrement avait reconnu ou proclamé les droits de Viatcheslaf, leur sembla convenir à leur politique. Ce fut lui qu'ils firent choisir à Viatcheslaf. A la vérité, ce Rostislaf, actuellement et depuis peu prince de Novgorod, s'était montré assez ferme dans son apanage de Smolensk, pendant les guerres civiles précédentes; mais transporté et pour ainsi dire isolé sur le trône de Kief, au milieu d'un peuple nouveau pour lui et toujours disposé à la sédition, au milieu d'une cour nombreuse, influente et essentiellement intrigante, qui disposait du prince à qui Rostislaf avait solennellement reconnu des droits supérieurs à tous autres, ce Rostislaf serait obligé de respecter son oncle jusque dans ses courtisans; et ceux d'Ysiaslaf II, ayant maintes fois marché sous les mêmes enseignes que Rostislaf, durent facilement se flatter de conserver sous lui tous les avantages qu'ils avaient eus sous son frère. Tels furent certainement les motifs qui déterminèrent le choix de Viatcheslaf en faveur de Rostislaf, et qui procurèrent à celui-ci l'avantage de succéder à son frère Ysiaslaf II. Et cela ne prouve rien en faveur du prétendu droit de priorité des oncles, ni du droit de

primogéniture absolue dans toute la race; car, supposé même que Viatcheslaf ou ses conseillers eussent motivé l'élection ou la nomination de Rostislaf au préjudice de son neveu Mstislaf (fils d'Ysiaslaf II) sur ce prétendu droit de priorité des oncles, une telle déclaration ne serait point une autorité, parce que, Viatcheslaf régnant lui-même au préjudice de ses neveux, il ne pouvait reconnaître en droit ni en fait le droit des neveux sans se déclarer usurpateur. Ses boyards ne lui auraient pas laissé faire une telle faute. Mais parce qu'Ysiaslaf II a trouvé utile de s'adjoindre son oncle, parce que cet oncle, lui survivant, garde le trône au préjudice de ses neveux, parce que se trouvant incapable de le garder seul, *et n'ayant point de fils*, il y appelle un de ses neveux au préjudice des enfans d'Ysiaslaf II, il ne s'ensuit pas que la prétention des oncles à régner au préjudice des neveux doive être légitimée; ce sont deux faits dépendans l'un de l'autre, conformes à cette prétention; mais tant d'autres faits sont conformes à des prétentions contraires, qu'on ne peut rien conclure des uns ni des autres, et que les droits restent encore dans le chaos. . . . . . .

Tandis qu'Ysiaslaf de Tchernigof attendait aux portes de Kief la permission d'y entrer *pour pleurer* sur la tombe d'Ysiaslaf II (qu'il avait souvent combattu et trahi), les citoyens, les Torques et les Bérendéens allèrent à la rencontre de Rostislaf,

qui avait laissé pour son successeur à Novgorod son fils David. « Deviens successeur d'Ysiaslaf, »lui dit Viatcheslaf; sois à la fois mon fils et le »souverain de la Russie. Je remets entre tes mains »mes troupes et ma garde. » Les boyards et le peuple exigèrent de lui qu'à l'exemple de son frère aîné, il honorât son oncle comme un second père, et promirent, *à cette condition*, de lui être toujours fidèles. Et peut-être cette condition, dont on abusa probablement, devint fatale au vieux Viatcheslaf, que nous verrons tout à l'heure mourir subitement.

Condition imposée à Rostislaf.

De tous côtés on se préparait à la guerre, et l'on préludait aux combats par l'intrigue et la corruption. Séduit par Viatcheslaf, Sviatoslaf, fils du malheureux Igor II, avait abandonné son oncle Sviatoslaf Olgovitch; et, pour prix de cette désertion, avait obtenu Pinsk et Tourof. Mais, d'un autre côté, Ysiaslaf de Tchernigof et Sviatoslaf Olgovitch s'étaient ligués avec George de Souzdal. Gleb (fils de ce dernier), avec les Poloutsis, assiégea Péréaslavle; Mstislaf (fils d'Ysiaslaf II) le défit, et le grand-prince Rostislaf marchait sur Tchernigof, lorsqu'il apprit à Vouychégorod la *mort subite* de Viatcheslaf. « Le soir, il avait soupé avec ses »boyards, et pendant la nuit, il s'était endormi »d'un sommeil éternel. » Le vieux Viatcheslaf peut être ainsi mort naturellement; mais son neveu Rostislaf, à qui on n'avait juré d'être fidèle qu'à la

Mort de Viatcheslaf.

condition expresse qu'il l'honorerait comme un second père, c'est-à-dire qu'il serait envers cet oncle respectueux et obéissant, c'est-à-dire encore qu'il serait soumis aux courtisans ambitieux qui dirigeaient à leur gré cet oncle imbécile, a pu ordonner, ou permettre, ou laisser impuni un meurtre qui devenait nécessaire à son affranchissement d'une semblable tutelle, insupportable à un caractère comme celui qu'il va nous montrer dans le conseil assemblé pour délibérer sur la guerre. Peut-être aussi le prince de Tchernigof, qui autrefois avait projeté de surprendre et de tuer Ysiaslaf II, alors son allié, se voyant aujourd'hui menacé d'une invasion prochaine, imagina-t-il d'écarter le péril en faisant mourir Viatcheslaf. La mort de ce prince devait renverser Rostislaf, ou du moins produire des divisions favorables au salut d'Ysiaslaf de Tchernigof; peut-être encore George, impatient d'arriver au trône de Kief, et regardant le titre d'aîné de tous les princes de la race royale comme un titre au moins utile, aura-t-il hâté la fin de son frère aîné. Je sais que les princes, surtout quand ils sont vieux, ne sont pas plus que les autres hommes à l'abri des morts subites; mais quand je vois mourir subitement un prince entouré de tant et de pareils ennemis, si intéressés à le sacrifier, je me permets tous les soupçons qu'autorisent les circonstances.

Quoi qu'il en soit, après les obsèques de son

oncle, Rostislaf, resté seul prince de Kief, rejoignit l'armée. Soit qu'il eût entrepris la guerre de Tchernigof contre le vœu des boyards, soit qu'ils fussent gagnés par le prince de Tchernigof ou ses alliés (George et Sviatoslaf Olgovitch), soit que fidèles à Rostislaf, encore mal affermi sur le trône, ils jugeassent la paix nécessaire à sa fortune chancelante, ils lui conseillèrent de consolider d'abord sa puissance en méritant l'amour du peuple; « alors, lui dirent-ils, tu seras en état d'attaquer George.» Rostislaf méprisa cet avis de tous ses conseillers, et vint sous les murs de Tchernigof sommer Ysiaslaf de lui prêter serment. « Non, répondit celui-ci, jamais je ne traiterai avec un prince entrant en ennemi dans mon apanage. » Il fallut combattre. Rostislaf, voyant se développer d'innombrables bandes de Poloutsis, demanda la paix, offrant de céder à Ysiaslaf Kief et Péréaslavle, apanage de Mstislaf (fils d'Ysiaslaf II). Celui-ci, indigné, se retira à Loutsk avec sa garde. Son départ fut le signal d'une déroute sanglante. Rostislaf, détrôné, revint à Smolensk, son ancien apanage; les Novgorodiens lui renvoyèrent son fils David, et députèrent leur évêque Nyphont à George pour lui demander son fils Mstislaf.

Chute de Rostislaf.

YSIASLAF III DAVIDOVITCH.

1154.

A la nouvelle du désastre de Rostislaf, les Kiéviens se hâtèrent d'envoyer Damien, évêque de Kanef, dire à Ysiaslaf : « Prince, venez nous » gouverner pour nous préserver de la fureur des » barbares. » Ysiaslaf n'avait sans doute pas prévu que l'invasion des Kiéviens dans sa principauté dût, et si promptement et si facilement, le conduire au trône de Kief. Mais quelque inattendue, quelque bizarre que fût cette faveur de la fortune, il la reçut de bonne grâce et s'installa dans la capitale.

Cependant George arrivait avec son armée, sans doute pour soutenir son allié Ysiaslaf de Tchernigof qu'il croyait vivement pressé par l'ennemi commun, lorsque tout à coup il apprend à Smolensk l'avénement de cet Ysiaslaf au trône de Kief. Il venait le secourir ; il s'apprête à le combattre, et le somme de lui abandonner la couronne. Ysiaslaf hésitait et temporisait ; il aurait désiré de con-

server l'empire, mais n'étant pas en état de le défendre, il entreprit de prouver son droit. Or ce droit, qu'il présentait comme légitime, lui venait d'une élection nationale. « Ce sont, disait-il, les » Kiéviens eux-mêmes qui m'ont porté au trône. » S'il avait eu la force pour lui, nul doute que ce droit n'eût prévalu ; mais George, qui était évidemment le plus fort, fit prévaloir le droit de primogéniture qui lui était favorable.

GEORGE ou YOURI VLADIMIROVITCH, *Surnommé* DOLGOROUKI, *ou* LONGUEMAIN,

1154 — 1157.

Dans sa marche sur Kief, George avait traité avec Rostislaf à Smolensk, et installé à Novgorod son propre fils Mstislaf; il admit ensuite les excuses d'Ysiaslaf, lui rendit Tchernigof déjà envahi, et fit son entrée solennelle à Kief où il prit le titre de grand-prince; il avait alors 63 ans.

Son premier soin fut de distribuer des apanages à ses fils. André, qui lui succédera, eut Vouychégorod; Boris, Tourof; Gleb, Péréaslavle; Vassilko, les environs de Ross, habités par les Bérendéens et les Torques. Sviatoslaf Olgovitch prit à son propre neveu (Sviatoslaf, fils de Vsévolod Olgovitch) Snof, Vorotinsk, Karatchef, et lui donna d'autres villes. D'autres arrangemens eurent encore lieu entre les princes de la race royale, alors très-nombreux. Il y eut des guerres et des traités. George, toujours insatiable, convoitait tout, ou pour lui-

même, ou pour sa famille. Il trouva un redoutable adversaire dans son neveu Mstislaf, fils d'Ysiaslaf II. Réfugié à Loutsk après la déchéance ou l'abdication de Rostislaf, ce Mstislaf chassa son grand-oncle (Vladimir) de Vladimir en Volhynie, et s'y installa. D'un autre côté, Rostislaf de Smolensk excita par ses agens une guerre civile à Novgorod, d'où il vint lui-même chasser le fils de George. Ysiaslaf Davidovitch (prince de Tchernigof), résolu à remonter au trône de Kief, se ligua avec ce Rostislaf et avec Mstislaf, maître de la Volhynie. Quoique les confédérés n'eussent pu gagner Sviatoslaf Olgovitch, ils allaient marcher sur Kief, quand George, qui avait aussi un parti puissant, mourut fort à propos pour leur dessein, et presque subitement, soit effet naturel de ses vices et de son âge, soit manœuvre de ses ennemis. Sa maladie ne dura que cinq jours, et le surprit une nuit qu'il avait soupé chez un de ses courtisans. Ysiaslaf ne manqua pas de verser des pleurs en apprenant cette nouvelle; et ces pleurs contrastent avec les paroles qui lui échappèrent: « Je te remercie, grand Dieu! s'écria-t-il, de nous avoir épargné, par la *mort subite* de notre ennemi, la cruelle obligation de verser son sang. » Prêt à verser le sang de George, aurait-il répugné beaucoup à le faire empoisonner? Tant de morts subites, arrivant si à propos, sont bien suspectes.

Mort de George Ier.

George mourut détesté de la capitale; l'on ne

voulut point l'enterrer auprès de son père Monomaque : son corps fut porté au *monastère du Sauveur*, à Bérestovo. Le peuple pilla sa maison de plaisance, située au-delà du Dniéper et nommée le Paradis. Les boyards qu'il avait amenés de Souzdal furent pillés et massacrés.

Tant de haine pour le fils d'un prince chéri comme Monomaque s'explique par l'incurie de George, qui abandonnait tout le pouvoir à une foule d'intrigans ennemis du peuple ; par les soins que se donnèrent ses ennemis pour agacer l'opinion contre lui, et par les manœuvres du clergé.

Bienfaits du gouvernement de George.

Bien que l'ambition fût sa passion absorbante, cependant il se livrait à tous les excès de l'intempérance et de la débauche; et pourtant il avait converti et policé, du moins autant qu'on le pouvait alors, les parties orientales de la Russie ; il embellit toutes ses villes, il en fonda beaucoup de nouvelles (notamment Moscou, Yourief, Polsky, Péréaslavle, Zalessky et Dmitrof (1)). Il ouvrit des routes à travers d'épaisses forêts, encouragea partout l'industrie, et multiplia les églises et les pasteurs, seuls capables à cette époque de répandre un peu de lumières dans les contrées sauvages.

Le métropolitain Clément, nommé, comme on

---

(1) Il se plaisait à donner à ses nouvelles villes des noms qui lui rappelassent celles de la Russie méridionale qu'il affectionnait.

l'a vu, par l'ordre d'Ysiaslaf II, était la créature de ce prince, et par cela même redoutable et odieux à George, qui résolut de le faire déposer. Dans cette vue il s'entendit avec l'opiniâtre Nyphont, évêque de Novgorod, seul opposant à la nomination de Clément, emprisonné mais non réduit sous Ysiaslaf II. Par des motifs d'intérêt personnel, Ysiaslaf avait soustrait l'Église russe au joug de l'Église grecque, en faisant élire Clément; par un motif tout pareil, George remit l'Église russe dans la dépendance de l'Église grecque, pour se débarrasser de Clément. Il demanda un métropolitain au clergé de Constantinople, qui ne perdit pas l'occasion de recouvrer ses avantages, et envoya le Grec Constantin que reçurent solennellement à Kief l'évêque de Polotsk et Manuel, évêque de Rostof. Constantin et les deux prélats, après avoir donné ensemble la bénédiction au grand-prince George, et *maudit la mémoire* d'Ysiaslaf II, annulèrent, dans leur première assemblée, tous les réglemens ecclésiastiques émanés de Clément. Mais bientôt ils s'amendèrent un peu, et permirent aux prêtres et aux diacres ordonnés par le dernier métropolitain d'exercer leur ministère. Nyphont, triomphant, mourut en venant de Novgorod à Kief. Il faut observer que cet évêque, très-influent dans la république, et souvent chargé des plus importantes missions, avait su se concilier à la fois l'amitié de Sviatoslaf Olgovitch, deux fois prince de Novgo-

Affaires ecclésiastiques.

rod qui le chassa deux fois, et de George, qui ne put maintenir ses fils dans ce gouvernement difficile.

Élection de l'évêque à Novgorod.

Les Novgorodiens élurent l'abbé Arcadius à la place de Nyphont, et Arcadius fut aussitôt installé, parce qu'à Novgorod le choix de l'évêque dépendait uniquement du peuple.

État de Kief.

Le trône de Kief, que George avait convoité toute sa vie, qu'il acquit par tant d'intrigues, de travaux et de périls, que peut-être il paya de sa vie et qu'il garda si peu (de 1154 à 1157), ne valait pas tant de sacrifices. Les Poloutsis étendaient leurs ravages jusqu'aux rives du Dniéper; les dépendances de la principauté de Kief en étaient détachées. La population des campagnes diminuée par la guerre et la misère, et la cité elle-même énervée par le luxe, démoralisée par tant de révolutions et de catastrophes, n'avaient plus aucune énergie. Les citoyens, devenus égoïstes, et ne songeant qu'à sauver à tout prix leurs richesses, tremblaient au seul nom de Vassilko de Galitch tant qu'il vécut; ils tremblaient au seul nom des Hongrois; ils tremblaient à l'approche des Polonais; ils tremblaient devant tout le monde; et dès qu'un prince un peu redoutable s'approchait avec quelque troupe, ils n'imaginaient pas de meilleurs moyens de se défendre que de livrer eux-mêmes leur ville. Ils s'étaient livrés ainsi à Ysiaslaf de Tchernigof, le priant de monter au trône pour les

sauver des fureurs des Poloutsis qui marchaient à sa suite; et celui-ci, ayant accepté l'offre des Kiéviens, sauva Kief en livrant Péréaslavle aux barbares qui s'y gorgèrent de sang et de butin. Quand une cité en est arrivée à ce point d'égoïsme, de mollesse et de lâcheté, il n'y a plus de salut pour elle; un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut qu'elle périsse. Ce n'est plus qu'une proie que les ambitieux s'arrachent, et qui se déchire sous leurs mains. Cette absence absolue de patriotisme et d'énergie militaire ne doit pas étonner à Kief, où dominait surtout le clergé, plus porté et plus habile à négocier qu'à organiser une défense vigoureuse, et toujours sûr de s'arranger avantageusement avec les princes russes.

YSIASLAF III DAVIDOVITCH, PRINCE A KIEF, ET ANDRÉ YOURIÉVITCH, PRINCE A SOUZDAL,

1157—1159.

Arrangemens politiques.

YSIASLAF Davidovitch, prince de Tchernigof, avait déjà paru sur le trône de Kief; il l'avait quitté sans combat mais non sans regret, et il est bien probable qu'avant de partir il disposa tout pour son prochain retour; il est probable encore que la *mort subite*, qui le dispensa si à propos *de verser le sang de George* (p. 137), fut le résultat de ses manœuvres; que le massacre des partisans de George fut commandé par sa politique, et qu'à l'exemple de Monomaque et d'Ysiaslaf II, le pillage de la faction vaincue servit à payer les services de la faction victorieuse; cela était utile et commode, et devenait un usage. Ce fut sans doute le parti d'Ysiaslaf, qui lui *manda* après *la mort subite* de George, *qu'il pouvait en toute sûreté venir*

régner à Kief; il y vint et *entra aux acclamations de tout le peuple.* Nous savons par expérience ce que sont ces acclamations de tout le peuple.

Sviatoslaf Olgovitch, qui avait comme tant d'autres, des prétentions sur Kief, voulut enlever et manqua Tchernigof. Ysiaslaf le lui abandonna pour se réconcilier avec lui. Ce dernier resta donc seul maître de Kief, avec le vain titre de grand-prince; la plupart des princes furent indépendans chez eux. Toutefois sa vieille renommée, son heureuse situation, son commerce, sa nombreuse population augmentée par la désertion des campagnes environnantes, l'opulence de ses habitans, et la richesse de ses temples, conservèrent encore à Kief une apparence de suprématie et l'air d'une capitale, alors même qu'elle avait perdu sa force et ses provinces.

Anarchie.

Mais à côté de Kief s'éleva une autre grande-principauté qui l'éclipsa bientôt. En 1155, lorsque George vivait encore, son fils André, déjà célèbre par son génie et des prodiges de courage, cédant aux conseils des Koutchkovitchs ses beaux-frères, s'était retiré de Vouychégorod à Souzdal. L'insouciance de son père, les imprudences des courtisans, les progrès de la faction ennemie à Kief, ne durent pas lui échapper. Il prévit sans doute que sa famille ne s'y maintiendrait pas. Souzdal moins riche, moins policée, mais plus docile, plus dévouée et surtout plus énergique, lui parut avec

Grande-principauté de Souzdal.

ses vastes dépendances préférable à Kief. Sous ses lois, Souzdal, déjà préparée à sa grandeur future par l'administration de son père, devint réellement la plus importante des principautés russes.

André y apprit la mort de son père, dont la mémoire fut célébrée à Souzdal, tandis qu'on la maudissait à Kief.

Faiblesse de la grande-principauté de Kief.

Boris, autre fils de George, avait quitté ou perdu sa principauté de Tourof, où régnait Youri Yaroslavitch, petit-fils de Sviatopolk, lorsque Ysiaslaf III se ligua avec les princes de Volhynie, de Galitch et de Smolensk, pour enlever Tourof et la donner à son allié Vladimir Mstislavitch. Youri résista deux mois et demi à cette ligue; une contagion démonta la cavalerie des confédérés, qui se retirèrent. Rien ne prouve mieux l'extrême faiblesse de la grande principauté que cette ligue et ce résultat.

Intrigues, guerres.

Polotsk, non moins turbulente que Novgorod, avait chassé son prince Rogvold Borissovitch; Sviatoslaf Olgovitch, alors prince de Tchernigof, lui donna des troupes avec lesquelles il fut très-bien reçu à Droutsk, dont les habitans chassèrent Gleb Rostislavitch, et pillèrent ses partisans. J'ai déjà observé que ces pillages étaient passés en usage comme moyen de révolution. Des symptômes d'insurrection se firent sentir à Polotsk même où Rostislaf (père de Gleb) avait remplacé Rogvold. Rostislaf prodigua des largesses, et reçut un nou-

veau serment de fidélité; puis, ayant vainement assiégé Rogvold dans Droutsk, il traita avec lui. Mais la faction de Rogvold à Polotsk l'y rappela, promettant de lui livrer Rostislaf. Instruit du complot, celui-ci le déconcerta quelque temps à force de hardiesse; enfin les conjurés invitèrent le prince, qui habitait hors de la ville, à se rendre à *l'assemblée du peuple*, comme *pour y traiter de quelque affaire d'état*. « J'étais hier au milieu de vous, répondit Rostislaf, et vous ne m'avez point parlé d'affaires. » Il arrivait cependant, lorsqu'un garde fidèle vint l'avertir que l'insurrection éclatait, et qu'on égorgeait ses partisans. Alors il rassembla sa garde, et se retira chez son frère Bolodar à Minsk. Ce fait est notable, parce qu'il prouve qu'à Polotsk comme à Novgorod, Pskoff, etc., les affaires d'état se traitaient dans les assemblées du peuple.

Affaires de Galitch.

On se rappelle Jean Berladnik, neveu de Vladimirko de Galitch (t. 1, p. 492), qui, fuyant l'épée vengeresse de cet oncle redoutable, s'était réfugié à Kief auprès de Vsévolod II. Après la mort d'Igor II, Berladnik avait embrassé le parti de Sviatoslaf Olgovitch et de George de Souzdal. Ce fugitif était un éternel sujet d'ombrage pour Yaroslaf, fils et successeur de Vladimirko, qui avait sollicité George de le lui livrer. George y consentait; les prêtres de sa cour eurent beaucoup de peine à le dissuader d'une pareille infamie. Yaroslaf renouvela ses instances auprès d'Ysiaslaf III, devenu

grand-prince, qui s'y refusa avec une juste indignation. Jean soudoya six mille Poloutsis, et entra en Gallicie, bien certainement avec l'envie de s'en emparer et l'espoir de se voir soutenu par les habitans, car il avait sévèrement défendu le pillage. Un pareil ordre fit déserter les Poloutsis, qui ne guerroyaient que pour le butin. Yaroslaf arma à son tour contre Ysiaslaf. Ysiaslaf, instruit de ces préparatifs, offrit quelques villes à Sviatoslaf Olgovitch pour obtenir son alliance. Sviatoslaf, qui avait déjà montré un beau caractère en poursuivant la vengeance du meurtre d'Igor II, répondit : « Si on vous fait une guerre injuste, vos ennemis seront les miens ; Dieu me préserve de me laisser séduire par des présens ; gardez vos villes ; je prends les armes. » Le but défensif de cette alliance fut notifié au prince de Galitch, qui resta tranquille. Mais une faction nombreuse ayant rappelé Jean Berladnik, Ysiaslaf lui-même voulut le ramener en Gallicie, et menaça d'enlever Tchernigof au noble Sviatoslaf, qui refusait de l'assister dans cette entreprise ; cependant le prince de Galitch, ligué avec ceux de Volhynie, prévint Ysiaslaf et s'empara de Bielgorod. Ysiaslaf l'y vint cerner avec une nombreuse armée soutenue de 20,000 Poloutsis ; il parlait avec hauteur, mais les Bérendéens et les Torques le trahirent, les Poloutsis surpris ne se défendirent pas : le prince réveillé en sursaut eut à peine le temps de fuir au delà du Dniéper.

Chute d'Ysiaslaf.

Les alliés entrés à Kief offrirent le trône à Rostislaf de Smolensk, promettant de lui obéir comme à leur aîné. Seulement Mstislaf Youriévitch, l'un d'eux, déclara qu'il ne souffrirait pas à la tête du clergé russe le métropolitain Constantin, qui avait maudit son père; de son côté Rostislaf ne voulut pas entendre parler de Clément, illégalement élu, disait-il. On convint donc de demander à Constantinople un autre métropolitain. Constantin, retiré à Tchernigof, y mourut bientôt; par son testament, remis scellé à l'évêque Antoine, il ordonna de le jeter hors de la ville, pour servir de pâture aux chiens. Enchaîné par un serment solennel, l'évêque obéit à regret, et, au bout de trois jours, Sviatoslaf Olgovitch, *redoutant la colère céleste*, fit inhumer pompeusement le corps de Constantin dans la cathédrale de Tchernigof.

Rostislaf porté au trône de Kief.

Métropolitains.

Sous le règne d'Ysiaslaf III, une peste meurtrière désola Novgorod, mais elle ne s'étendit qu'à cette province.

ROSTISLAF MIKAIL

RÉTABLI A KIEF;

ANDRÉ

A VLADIMIR DE SOUZDAL,

1159—1167.

Les Kiéviens reçurent Rostislaf avec joie et de la manière la plus honorable, c'est-à-dire comme ils recevaient tous les princes que le hasard ou la force leur amenait depuis qu'ils étaient dégénérés.

Je ne discuterai pas les droits de Rostislaf; une pareille recherche n'est plus de saison alors que tout est brouillé et confondu. Des trois fils de ce prince, Sviatoslaf régnait à Novgorod, David à Torjek, et Roman à Smolensk. Son neveu Mstislaf Ysiaslavitch retourna au sud-ouest de la Russie avec un riche butin, c'était les biens des seigneurs d'Ysiaslaf III et quantité d'argent, d'or, *d'esclaves* et de bestiaux. Ainsi voilà encore le parti vaincu pillé par le vainqueur, et toujours les prisonniers, réduits en servitude, comptés comme butin de guerre.

Ysiaslaf III, retiré dans sa principauté de Soja,

pour se venger de Sviatoslaf Olgovitch, qui ne l'avait pas secouru, lui enleva le pays des Viatitches, prit tous les habitans d'un petit bourg, et menaça l'arrondissement de Koursk; de son côté Sviatoslaf confisqua les biens de plusieurs boyards de son ennemi, et se ligua avec Rostislaf contre Ysiaslaf. Avant tout, le grand-prince envoya un voïévode châtier les brigands de Berlad (1), ramas de vagabonds qui désolaient les côtes de la mer Noire et du Danube, et s'étaient emparés d'Oleschié, entrepôt du commerce russe et grec à l'embouchure du Dniéper. On leur reprit beaucoup de prisonniers et un immense butin.

Ysiaslaf, appuyé des Poloutsis, entra deux fois dans la principauté de Tchernigof, d'où Rostislaf le chassa deux fois; il fondit ensuite sur la province de Smolensk, d'où il emmena plus de dix mille captifs; puis il s'allia avec André, prince de Souzdal. Celui-ci paraissait oublier la Russie méridionale, mais il voulait devenir prince de Novgorod, où ses frères avaient pourtant éprouvé tous les caprices des factions. Il avait sans doute soigneusement continué les intelligences nouées par son père dans la république, car il parut n'avoir qu'à parler pour réussir. Sviatoslaf (fils de Rostislaf actuellement prince de Kief) régnait à Novgorod; David (autre fils du même Rostislaf) régnait à

(1) En Moldavie, entre le Prouth et le Sereth.

Torjek, dépendante de la même cité. Dès qu'André eut déclaré son projet, les magistrats en instruisirent l'assemblée du peuple. On procéda en cette circonstance avec une mesure et un secret qui révèlent l'existence d'un complot. Pour se débarrasser de David, on représenta à Sviatoslaf que la république n'avait jamais eu et désirait ne pas avoir deux princes à la fois. Sviatoslaf ordonna donc à son frère de quitter Torjek et d'aller à Smolensk, et quand Sviatoslaf eut perdu cet appui, on complota de l'arrêter. On l'en avertit, et il refusait de le croire en se rappelant toutes les protestations de dévouement qu'on lui avait prodiguées la veille. Mais bientôt la foule, envahissant le palais, pille le trésor, enchaîne sa garde, entraîne sa femme dans un couvent, et lui-même à Ladoga, d'où il retourna vers son père. Celui-ci, furieux, fait jeter les marchands novgorodiens, qui se trouvaient à Kief, dans des cachots si affreux que plusieurs y moururent subitement; les autres furent élargis et dispersés dans les provinces. Cependant Rostislaf jugea prudent de ne point quereller André, et André, satisfait d'avoir établi son neveu Mstislaf en qualité de son lieutenant à Novgorod, ne songea point à troubler le grand-prince.

Mais Ysiaslaf, étant parvenu à s'attacher Sviatoslaf Vsévolodovitch, alors prince de Novgorod-Seversky, et Oleg, fils de Sviatoslaf Olgovitch (oncle du premier), alors prince de Tchernigof, fit avec ses

alliés et les Poloutsis une première campagne sans résultat contre Rostislaf. Dans la campagne d'hiver qui suivit presque immédiatement, ses Poloutsis forcent les palissades du Podol (1), et l'épée et le brandon à la main poussent les Bérendéens et les Kiéviens dans la ville-haute jusqu'à la porte d'Or. Le grand-prince, vaincu, se retira dans Bielgorod. Ysiaslaf III rentré dans Kief y délivra tous ses amis gémissant dans les prisons, et courut investir Bielgorod, où Rostislaf se défendit un mois. Au bout de ce temps, arrivèrent à la fois au secours de la place les Torques, les Bérendéens, les Petchénègues du Ross, Mstislaf de Volhynie et les Galliciens. On se battit; Ysiaslaf fuyait lorsqu'il reçut à la tête un coup de sabre dont il mourut après la bataille. La victoire rendit la couronne à Rostislaf. Il ne songea qu'à se réconcilier avec les deux Sviatoslafs et même avec André, qui, peu content de l'humeur inquiète et jalouse de Novgorod, en rappela son neveu. Les citoyens reprirent alors Sviatoslaf Rostislavitch.

Retraite de Rostislaf.

Mort d'Ysiaslaf III.

Novgorod.

Mstislaf de Volhynie, neveu et soutien de Rostislaf, pensa rallumer la guerre civile. Ce jeune prince affectait le despotisme dans les villes de la principauté de Kief, que son oncle lui avait soumises comme à l'héritier présomptif. L'oncle fit des remontrances, le neveu chercha des alliés; l'oncle

(1) Partie basse de la ville.

reprit ses villes; le neveu, plus sage, rentra en grâce, et la paix se maintint.

André renonce au système des apanages.

Jusqu'ici il n'a été question d'André de Souzdal que relativement à l'affaire de Novgorod. Affligé de la ruine progressive de la Russie, il en reconnut la cause dans le système des apanages, et résolut d'y remédier dans sa principauté. Il ne donna donc point de villes à ses frères ni à ses fils. Les boyards de tous ces princes, ainsi privés d'une belle curée, éclatèrent en reproches, et les choses en vinrent au point qu'André, dont le caractère était humain et doux, fut obligé d'exiler beaucoup de courtisans de son père, deux de ses neveux, et ses frères Mstislaf, Vassilko et Michel. Les deux premiers passèrent en Grèce avec leur mère et leur jeune frère Vsévolod, alors âgé de huit ans. L'empereur Manuel, qui les combla de bienfaits, donna la province du Danube à Vassilko.

Mort de Sviatoslaf Olgovitch.

Vers le même temps mourut Sviatoslaf Olgovitch. Sa succession allait mettre aux prises ses fils et son neveu Sviatoslaf Vsévolodovitch, si le grand-prince Rostislaf n'eût arrangé ce différend. Le neveu eut Tchernigof en cédant Novgorod-Seversky à l'aîné des fils (Oleg), et quatre villes aux autres. Ainsi le grand exemple donné par André était perdu ou impraticable; mais le grand-prince ne put jamais réconcilier les princes de Polotsk, qui se faisaient une guerre continuelle, avec des revers et des succès balancés.

Réuni au prince de Mourom, André, outragé par les Bulgares, alla battre chez eux leur nombreuse armée. En reconnaissance de cette victoire, il institua une fête particulière, encore observée chez les Russes, en l'honneur de la Vierge, dont on porta l'image dans la bataille. André bat les Bulgares orientaux.

Le même été, les Novgorodiens battirent et chassèrent les Suédois, qui voulaient s'emparer de Ladoga. Les citoyens eux-mêmes avaient brûlé leurs maisons de campagne à l'approche de l'ennemi; plus tard on brûlera les villages et Moscou même à l'approche des Français. Novgorod bat les Suédois, qui ne prennent plus le nom de Varègues.

Rostislaf, déjà vieux, entreprit le voyage de Novgorod pour tâcher d'y affermir son fils Sviatoslaf; mais il ne put aller au delà de Véliki-Louki. Là, une députation vint lui prêter le serment qu'il exigeait; ensuite il s'achemina vers Kief, voulant, disait-il, être inhumé au couvent de Saint-Théodore; « et, ajouta-t-il, si Dieu me rend la santé, » je prendrai l'habit religieux dans ce monastère. » Il mourut en chemin en lisant ses prières les yeux fixés sur une image du Christ. Mort de Rostislaf.

Il avait beaucoup d'amitié pour Polycarpe, abbé de Petchersky. Pendant le carême, il dînait ordinairement avec cet abbé et douze moines de Saint-Théodore. Quand il parlait de prendre l'habit monastique, ce qui lui arrivait souvent, surtout après la mort de Sviatoslaf Olgovitch, Polycarpe lui répondait avec beaucoup de raison : « Ce n'est pas Sa dévotion. Bonne ré-

ponse d'un moine.

» là ce que le ciel vous demande : aimez la justice, » et défendez la Russie. »

Relations extérieures.

Le grand-prince Rostislaf, et Yaroslaf, prince de Galitch, fournirent des secours à l'empereur Manuel contre Étienne III, roi de Hongrie. Celui-ci, qui avait épousé la fille d'Yaroslaf, la répudia pour une fille du duc d'Autriche. C'est auprès du même Yaroslaf qu'Andronic Comnène, fils d'Isaac, échappé des prisons de Constantinople, trouva un honorable asile, quoiqu'Yaroslaf fût l'allié et l'ami de Manuel.

Affaires ecclésiastiques.

C'est en 1160 que Rostislaf avait demandé un métropolitain à Constantinople. Ce métropolitain, nommé Théodore, étant mort au bout de trois années, Rostislaf, réconcilié avec Clément, voulut le rétablir à la tête du clergé russe; mais les Grecs le prévinrent et nommèrent Jean pour remplacer Théodore. Ce Jean rencontra à Oleschié le boyard député par le grand-prince à Constantinople. Rostislaf fut sensible à cet outrage, mais une lettre flatteuse et des présens de Manuel l'apaisèrent, et il reçut Jean à condition que désormais l'empereur et le patriarche ne donneraient plus de métropolitain à la Russie sans le consentement du grand-prince.

Novgorod érigé en archevêché.

Ce métropolitain devait surtout ménager les esprits; il n'eut donc garde de refuser le titre d'archevêque, que Novgorod sollicitait pour son évêque, aussi nommé Jean.

MSTISLAF II YSIASLAVITCH
A KIEF;
ANDRÉ YOURIÉVITCH
A SOUZDAL OU VLADIMIR,

1167—1169.

SUIVANT les dernières volontés de Rostislaf, son neveu Mstislaf Ysiaslavitch (fils d'Ysiaslaf II) fut reconnu grand-prince à Kief. Il y envoya son neveu Vassilko en qualité de gouverneur, et un nouveau grand-juge; pour lui, des soins importans le retenaient en Volhynie. Mais, apprenant que les Rostislavitchs et plusieurs autres princes s'entendaient pour s'approprier diverses villes, il accourt avec les Galliciens et les Polonais. Sa présence déconcerta les confédérés. Son oncle Vladimir osa seul résister, puis traita, puis se parjura, traita de nouveau pour se parjurer encore, fut repoussé de toutes parts, et ne trouva d'asile qu'auprès d'André, qui, par politique, refusa de le voir. Sviatoslaf Rostislavitch, fuyant de Novgorod qui Novgorod.

allait le chasser, se retira aussi vers André, en obtint du secours et vint brûler Torjek, tandis que son frère, le prince de Smolensk, brûlait Louki. Puis André somma Novgorod de *s'humilier devant Sviatoslaf;* « Vous n'aurez pas d'autre prince, leur manda-t-il avec menace. » De son côté, la république mit à mort le possadnik, ami de Sviatoslaf, demanda au grand-prince Mstislaf un de ses fils, jurant de mourir pour lui et pour la liberté, et le nouveau possadnik Yakoun chassa de Rouss Sviatoslaf, qui, malgré toutes ses forces, se réduisit à une guerre de partisan, et mourut deux années après.

Expédition contre les Poloutsis.

Un grand dessein absorbait alors toutes les pensées de Mstislaf. Il invitait et il déterminait une foule de princes à faire avec lui une invasion chez les Poloutsis, qui infestaient les provinces, interceptaient le cours du Dniéper et enlevaient les flottes marchandes. Pendant neuf jours, les confédérés s'enfoncèrent dans les déserts, l'ennemi se retirant devant eux ; on délivra une foule de captifs ; on fit un immense butin, qui, selon l'ancien usage, fut partagé entre les princes, les boyards et les guerriers. Mais il paraît que les Poloutsis, poussés jusqu'au bord de l'Orel, revinrent derrière les Russes ; car il fallut que l'armée allât escorter la flotte marchande qui venait de la Grèce par le Dniéper. Kief était dans l'ivresse de la joie ; cette expédition sans résultat utile lui paraissait une

grande victoire, et son esprit mercantile ne songeait qu'à l'heureuse arrivée de la flotte. Cependant Kief allait succomber pour ne plus se relever jamais; la catastrophe était prochaine, et la cause ou plutôt le prétexte en était bien misérable. Des princes accusaient Mstislaf d'avoir envoyé sa garde pendant la nuit à la poursuite de l'ennemi, pour ne point partager le butin; deux voleurs le brouillèrent avec ses frères; son oncle Vladimir rompit avec lui, et se retira à Dorogobouge. Pour comble de malheur, il s'était enfin décidé à donner aux Novgorodiens son fils Roman. Cette jeune tête eut l'imprudence de ravager la principauté de Polotsk, et de brûler Toropetz, dans le pays de Smolensk. Ce n'était, de la part du prince de Novgorod, que des représailles alors permises par le droit de la guerre; mais André, qui peut-être avait machiné toutes ces brouilleries, voulait profiter des conjonctures, et n'attendait que ce prétexte. Ce ne fut pas à Novgorod qu'il s'en prit, mais à Kief; il s'allia secrètement avec tous les ennemis du grand-prince, qui étaient nombreux et puissans : onze princes, marchant par différentes routes, se réunirent au bord du Dniéper, avant que Mstislaf soupçonnât son danger. Cependant, ayant appelé les Bérendéens et les Torques, il se défendit en brave; mais après deux jours d'assauts consécutifs et d'une opiniâtre résistance, la ville fut emportée d'assaut. Le pil-

Ruine de Kief.

lage dura trois jours ; les maisons, les palais, les monastères, les églises, rien ne fut épargné ; on enleva les images sacrées, les ornemens sacerdotaux, les livres, les cloches même. Mstislaf abandonna aux ennemis sa femme, son fils, ses boyards, et, à travers mille périls, s'enfuit en Volhynie avec son frère Yaroslaf.

Ainsi tomba Kief. Sa chute fit la fortune de Vladimir, ville encore nouvelle, et beaucoup moins opulente, qui dès lors parut la capitale de la Russie. André ne convoitait pas le trône de Kief, si envié de son père; peut-être il aima mieux ruiner que posséder cette ville, trop exposée aux incursions des étrangers, si difficile à conserver, si incapable de se défendre, si ardemment disputée par tant de princes. Après l'avoir abattue de manière à ce qu'elle ne pût jamais se relever, il la donna à son frère Gleb, qui fut, comme ses successeurs, sous la dépendance du grand-prince de Vladimir.

ANDRÉ YOURIÉVITCH
A VLADIMIR,
1169—1174.

Vladimir devient la grande-principauté.

DEPUIS la mort de George, l'antique Souzdal, la nouvelle Vladimir et Kief déclinant se disputaient le rang et le titre de capitale. Désormais Vladimir éclipse ses rivales, et la grande principauté est la principauté de Vladimir. Cette utile révolution fut amenée par la politique hardie et clairvoyante d'André, qui, pour ne point morceler son territoire, renonça le premier en Russie au funeste système des apanages. A l'époque où nous sommes, il régnait dans les gouvernemens actuels d'Yaroslaf, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou, dans une partie de ceux de Novgorod, de Tver, de Toula et de Kalouga; il commandait aux princes de Kief, de Péréaslavle, de Rézan, de Smolensk, de Polotsk et même de Volhynie; ceux de Tchernigof et de Galitch, et Novgorod, restaient seuls indépendans.

A peine les alliés étaient partis de Kief, que les Poloutsis envahirent la province : une poignée de Russes les battit et les chassa.

Cependant Mstislaf (Ysiaslavitch), chassé de

Tentatives et mort de Mstislaf.

Kief n'aspirait qu'à y rentrer. Allié du prince de Galitch, il ravage et pille la province de Dorogobouge, dont le prince, Vladimir Andriévitch, était expirant. Ce domaine passa alors à Vladimir Mstislavitch, qui avait erré long-temps en divers pays étrangers. Ensuite Mstislaf, appuyé du nouveau prince de Dorogobouge, de ceux de Grodno et de Tourof, marcha sur Kief. Les habitans étaient pour lui; les Bérendéens et les Torques préféraient Gleb. Ce prince se retira à Vouychégorod, où se hâta de venir l'assiéger son ennemi, renforcé de toutes les milices kiéviennes. Ysiaslaf voulait donner l'assaut, mais le voïévode des bandes galitchanes supposa un ordre de son prince, qui lui recommandait de ménager sa troupe, et de ne pas rester long-temps devant la place ; la défection se mit parmi les alliés ; les Bérendéens et les Torques cessèrent de cacher leurs sentimens ; et Gleb, maintenant soutenu par des Poloutsis, marchait sur Kief. Mstislaf, désespéré, se retira en Volhynie. Il attendait encore une nouvelle occasion de recommencer la guerre quand il mourut à Vladimir (en Volhynie).

Expédition d'André contre Novgorod.

Après avoir ruiné Kief, André entreprit de subjuguer Novgorod. Déjà refroidi par l'âge, il avait confié à son fils Mstislaf le commandement de l'armée confédérée contre Kief. Ce fut encore ce Mstislaf qui conduisit contre Novgorod une nouvelle armée, où figuraient les troupes de plusieurs

princes. Mais Novgorod n'était pas Kief. Novgorod aussi était opulente et marchande ; mais elle était avant tout républicaine et guerrière. Kief, accoutumée à recevoir tous les jougs, se battit enfin pour un prince, et fut vaincue ; Novgorod se battit pour la liberté, et fut victorieuse.

Comme il aspirait à recomposer l'empire, André devait aspirer au pouvoir monarchique, et s'indigner de voir Novgorod élire et déposer ses princes. Un tel exemple contrariait ses vues, et pouvait devenir contagieux. La Russie pouvait avec le temps se *républicaniser*, tout entière, si on ne se hâtait de faire prévaloir le système monarchique, miné partout par les principes républicains, et entièrement et depuis long-temps méconnu à Novgorod, où la cité était tout et les princes rien.

A la vérité, de l'aveu même des contemporains d'André, Novgorod tenait d'Ysiaslaf-le-Grand le droit d'élire ses princes particuliers parmi les princes de la race royale. Mais cette concession, arrachée au grand-prince Yaroslaf, pouvait et devait être révoquée par tout grand-prince assez clairvoyant pour en découvrir le danger, assez hardi et assez fort pour corriger un pareil abus. La recomposition de l'empire était inutile, la restauration de la monarchie devenait précaire et illusoire, la destruction de Kief était sans résultat, si Novgorod continuait à prospérer sous le régime républicain, à braver les princes et ses monarques, et

à présenter à toutes les provinces le pernicieux exemple d'une démocratie indocile et heureuse; si les institutions républicaines déjà introduites dans maintes cités ne disparaissaient complétement et bientôt, pour laisser dominer seul le système monarchique. Ainsi dut raisonner André : la destruction de Kief n'était qu'un premier pas pour arriver à son but; l'asservissement de Novgorod était le second pas; le dernier était l'anéantissement de tous les usages républicains dans les villes de son obéissance; après cela il se flattait sans doute d'obtenir partout une obéissance passive, de conquérir le reste des provinces, et de fonder ce qu'on a depuis appelé l'*autocratie*.

Mais le destin réservait à un autre prince et à un autre siècle l'honneur ou l'infamie d'un pareil succès. Ce fut par Novgorod que voulut commencer André, c'est par Novgorod que commença le prince qui réussit plus tard, c'était effectivement par Novgorod qu'il fallait commencer ce combat à mort contre la liberté; mais, au siècle d'André, Novgorod n'était pas encore dégénérée, et Novgorod résolut de rester libre ou de périr tout entière; armée d'une telle résolution, elle devait vaincre et elle vainquit.

André commença la noise en s'opposant à la perception des tributs au-delà de l'Onéga. Un détachement novgorodien battit les Souzdaliens et vint rançonner les États d'André. Ce fut alors que

le destructeur de Kief, Mstislaf Andréivitch, à la tête d'une nombreuse armée de confédérés, marcha contre Novgorod, brûlant tout le pays, enchaînant ou égorgeant toute la population. A cette nouvelle, la fière cité s'indigne et s'irrite; on se rappelle le sort de Kief brûlée, pillée, massacrée, profanée dans ses temples par les mêmes chefs et la même armée; on se jure de vaincre ou de mourir pour la liberté et pour Sainte-Sophie; tous les habitans travaillent aux fortifications; le clergé exalte partout l'enthousiasme national; l'archevêque Jean, suivi de tous les prêtres, va planter sur le rempart l'image sacrée de la Vierge, et tous les citoyens sous les armes attendent l'ennemi qui arrive le glaive et la torche à la main. Trois jours se passent en négociations et en escarmouches, et le quatrième jour commence le combat le plus terrible peut-être qui ait ensanglanté l'ancienne Russie. Les prêtres excitaient les citoyens, les citoyens combattaient pour la liberté et la religion; après des efforts inouïs et un affreux carnage, ils triomphèrent du courage et du nombre des Souzdaliens. Mstislaf entraîné par ses troupes faillit périr dans les pays qu'il avait dévastés; quand, après la retraite de l'ennemi, on procéda à la vente des prisonniers, on affectait par mépris de crier: *A dix pour une grivna les Souzdaliens!* Désespérant de réussir à subjuguer Novgorod, André entreprit de la réduire par la famine en fermant tous les dé-

bouchés par où elle tirait ses subsistances des provinces russes limitrophes. Au bout de quelques mois la disette devint inquiétante, on sentit qu'il fallait sacrifier le prince (Roman) au salut public, on le renvoya, et on traita avec André, mais en stipulant qu'on n'acceptait Rurik Rostislavitch que *du plein gré* de la république, dont on réservait ainsi tous les droits. André, voyant que les temps n'étaient pas mûrs, ne chicana point sur cette formule. Ainsi finit la guerre de Novgorod; ainsi furent ajournées, par le courage de Novgorod, la destruction de la liberté et l'érection de l'autocratie.

Gleb, prince de Kief, mourut peu après. Les Rostislavitchs engagèrent leur oncle Vladimir de Dorogobouge à monter à ce trône vacant; il y mourut trois mois après. André vit avec dépit cette audace des Rostislavitchs; toutefois il leur offrit ses bonnes grâces, s'ils prêtaient le serment de lui *obéir comme à un second père;* et l'ayant reçu, il nomma leur frère Roman prince de Kief. Des festins sanctionnèrent la réconciliation; mais Novgorod occupait toujours la pensée d'André. N'ayant pu la réduire ni par les armes, ni par la famine, et sentant les périls d'une rancune réciproque, il chercha franchement à se réconcilier avec la république, et y parvint par un échange de bons procédés.

Un cruel chagrin affligea ce prince : son fils

Mstislaf, le fidèle exécuteur de ses projets guerriers, mourut après une nouvelle et heureuse incursion chez les Bulgares orientaux.

André veut perdre les Rostislavitchs.

Quoique privé de cet appui de sa vieillesse, André ne renonça point à ses desseins ambitieux. Il avait d'abord paru favoriser les fils du défunt grand-prince Rostislaf. A présent, libre de tout autre soin, il s'applique à les ruiner, soit que ces princes lui donnassent de l'ombrage, soit qu'il voulût commencer par eux à réduire ou à chasser tous les princes des autres branches. Rurik Rostislavitch, qu'il avait lui-même fait accepter aux Novgorodiens, fut bientôt expulsé de la république et attribua sa disgrâce aux intrigues du vieil André; d'un autre côté, sur la foi d'un bruit peut-être semé par lui-même, on accusait le voïévode Grégoire de la mort, peut-être naturelle, de Gleb placé au trône de Kief par ordre d'André. Il exigeait que le Rostislavitch Roman, alors prince de Kief, lui livrât le meurtrier et ses complices. Sur son refus bien prévu, André donna Kief à Michel, et enjoignit aux Rostislavitchs de quitter la Russie méridionale. Roman retourna tranquillement à son ancien apanage de Smolensk; mais ses frères Rurik, David et Mstislaf se saisirent de Kief, et, songeant à s'affranchir du joug de leur ennemi, se liguèrent avec Yaroslaf, toujours prince de Galitch; tandis que Sviatoslaf de Tchernigof, et tous les petits-fils d'Oleg attisant la discorde parmi les descendans de Monomaque, excitaient

André à punir les Rostislavitchs. Mstislaf, le plus audacieux de ceux-ci, fit raser les cheveux et la barbe à un boyard qui leur intimait les derniers ordres du grand-prince. Cet affront détermina André. Une nombreuse armée vint sous le commandement de Sviatoslaf de Tchernigof, entra à Kief sans résistance. Mstislaf, avec une poignée de braves, résista deux mois dans Vouychégorod à cette grande armée, où l'on comptait plus de vingt princes, à la vérité désunis. Yaroslaf de Loutsk, allié d'André, survint alors; mais, par suite de négociations avec les Rostislavitchs, qui lui cédaient Kief, il se déclara pour ces princes qui attendaient encore les Galliciens. Les assiégeans se troublèrent alors, et s'enfuirent pendant la nuit.

André supporta ce revers avec fermeté, et cessa d'inquiéter les Rostislavitchs, qui, enfin, reconnurent sa suzeraineté et gardèrent Kief.

Mort André.

Cette affaire n'était pas encore terminée lorsque André périt assassiné par ses favoris, les uns craignant sa justice, les autres voulant un changement, tous comblés de ses bienfaits.

Comme il avait fait exécuter un de ses deux beaux-frères, coupable d'un crime capital, l'autre, pour le venger, chercha dans la noblesse et trouva vingt conjurés. Au milieu de la nuit ils se réunissent et s'enivrent dans la cave du palais, au village de Bogolubof; puis ils massacrent la garde, et envahissent la chambre à coucher où était le

prince avec un seul serviteur. Au premier bruit, André court à son épée (c'était celle de saint Boris); mais Anbal, l'un des conspirateurs, l'avait adroitement soustraite; l'obscurité était profonde. André ainsi désarmé attend les assaillans; deux conjurés se jettent sur lui, il en renverse un d'un coup de poing. On croit que c'est le prince; on se hâte de le poignarder; mais André déjà blessé maudit les sicaires; sa voix les dirige, ils le percent de coups, l'entendent tomber et s'esquivent dans les ténèbres. André revenu à lui court après eux, les poursuit de ses gémissemens et les atteint dans l'escalier où la peur précipite leurs pas; ils s'éloignent; leur victime s'arrête derrière une colonne pour attendre le jour. Mais ils reviennent plus hardis avec de la lumière, ils cherchent, ils suivent les traces sanglantes du prince, le trouvent, le mutilent, l'achèvent sans pitié. Un boyard lui abattit la main droite, d'autres lui percèrent le cœur. Aussitôt ils pillent le trésor, ils arment une foule d'amis et de satellites, et ils appellent la population de Bogolubof au pillage du palais; l'argent, les meubles, les habillemens, les étoffes, tout fut enlevé. Le corps d'André jeté dans un jardin y gisait entièrement nu: « Il servira de pâture aux chiens, » disait l'intendant Anbal. « Monstre, lui répondit un serviteur kiévien nommé Come, qui songeait seul à rendre les derniers devoirs à André, ton maître t'a pris couvert de haillons, te voilà habillé

de velours, et tu laisses nu le corps de ton bienfaiteur! » Anbal lui jeta un tapis et un manteau; ensuite le fidèle Come porta seul le corps d'André à l'église enrichie de ses dons; l'église, non moins ingrate que l'intendant Anbal, refusa long-temps d'ouvrir ses portes au cadavre de son bienfaiteur. Enfin, le troisième jour, le malheureux André obtint des prières et un cercueil; six jours après on le transporta dans l'église Notre-Dame de Vladimir.

La cité de Vladimir fut la seule qui parût regretter André; partout ailleurs la nouvelle de sa mort, accueillie avec joie, devint le signal du pillage des maisons de ses créatures. Il paraît que sa politique avait froissé les intérêts d'une foule de grands personnages, et que sa faiblesse pour les juges prévaricateurs avait exaspéré le peuple; peut-être aussi le pillage de ses palais et des maisons de ses partisans valut-il seul à ses assassins l'approbation des masses qui y participèrent, et que la foule des individus compromis dans toutes les localités par ces rapines, se hâtant d'accuser la mémoire du prince pour se justifier, étouffa la voix de la justice et de la reconnaissance. On sait, mais il faut le répéter ici, que le pillage était devenu un moyen ordinaire de révolution.

André, que Karamsin dit sobre, que Lévesque accuse de débauche et d'intempérance comme son père George, était libéral envers les pauvres, et surtout les prêtres et les églises. Il assigna à

celle de Notre-Dame de Vladimir, qu'il avait fondée, embellie et dotée d'immenses et nombreux domaines, le dixième du revenu que lui rendaient ses troupeaux et le commerce de ses États. Soit justice, soit flatterie, on le surnomma le *Salomon du Nord*. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans sa jeunesse il montra le plus brillant courage, et que dans sa vieillesse sa politique fut très-habile pour le temps où il vécut.

Première hérésie en Russie.

Sous son règne, une hérésie horrible aux yeux des contemporains troubla toutes les consciences. Léon II, évêque de Rostof, chassé par le peuple *pour ses concussions* (ce point est à noter), avança qu'on devait s'abstenir de viande les jours de fêtes qui tombaient le mercredi ou le vendredi : admirable scrupule dans un prêtre voleur ! Quelques évêques le combattirent, d'autres le soutinrent, les princes s'en mêlèrent, et on alla plaider, non pas devant le patriarche, mais devant l'empereur Manuel, alors campé aux bords du Danube. L'empereur, les parties entendues, condamna Léon, confondu, disent les chroniques, par Adrien, archevêque des Bulgares. Léon s'emporta contre l'empereur, et les seigneurs voulurent le jeter dans le Danube. Après quoi les prélats russes, toujours disputant, revinrent à leur siége; mais Antoine, évêque de Tchernigof, perdit le sien, parce qu'il s'obstinait à soutenir l'opinion de Léon, que rejetait son prince Sviatoslaf Vsévolodovitch.

L'évêque Théodore.

Voici un fait plus sérieux : un moine, Théodore, parut à André fait tout exprès pour être évêque ; il lui donna l'évêché de Vladimir, et l'envoya se faire sacrer à Kief où résidait toujours le métropolitain. Théodore, jugeant cette cérémonie inutile, se dispensa du voyage, et entra en fonctions sans autre formalité. André le laissa faire. Théodore aimait les richesses, et pour en amasser il vexait, il torturait tout le monde, laïcs, moines, abbés, prêtres, enfin toutes les personnes qu'il voulait rançonner et qui résistaient. Aux uns il faisait raser les cheveux et la barbe, aux autres il coupait la langue et brûlait les yeux, et souvent aussi il crucifiait ses victimes. André ne disait rien encore. Enfin Théodore s'avisa de fermer toutes les églises de Vladimir et d'en emporter les clefs. Pour le coup, le peuple se souleva ; André livra ce monstre au métropolitain, qui lui fit couper la langue, trancher la main droite et crever les yeux, non pas à cause de ses crimes, mais parce qu'il avait blasphémé le nom de la sainte Vierge. Au moyen âge, ces rapines et ces violences de Théodore étaient en effet choses fort ordinaires en tout pays ; pourtant le blasphème aussi n'était pas très-rare.

MICHEL I YOURIÉVITCH,

1174—1176.

« D'APRÈS les annalistes, les grandes villes de Russie avaient conservé l'ancien usage de décider les affaires d'État dans des assemblées publiques, et donnaient des lois aux habitans des petites villes dans leur dépendance. » (K. 2; 40.) Cette déclaration d'un historien qui a consulté toutes les chroniques de son pays est très-formelle et péremptoire, et d'ailleurs conforme aux inductions que j'ai cru devoir tirer des faits antérieurs à mesure qu'ils se présentaient. Ainsi, dans les villes principales, il y avait, à côté de la puissance monarchique ou princière, une démocratie ou du moins une oligarchie très-large. Ces deux pouvoirs se balançaient, ou prévalaient l'un sur l'autre, selon les hommes et les circonstances. Mais les divisions toujours croissantes des princes, leur affaiblissement graduel, leurs besoins sans cesse renaissans, et surtout l'extinction du pouvoir mo- Assemblées publiques.

narchique, durent être autant de causes favorables aux cités.

Élection du grand-prince.

Après la mort d'André, les citoyens de Rostof, Souzdal et Péréaslavle (sans doute les plus influens ou les plus intrigans) et les gens de guerre s'assemblèrent à Vladimir. Là, on procéda solennellement à *l'élection d'un souverain*. Le seul des fils survivans d'André était prince à Novgorod (il s'appelait George), les frères d'André étaient dans la Russie méridionale; tous furent écartés, et on élut deux princes à la fois, Yaropolk et Mstislaf (neveux d'André); ceux-ci appelèrent encore deux de leurs oncles, Michel et Vsévolod (frères d'André), pour partager le sceptre avec eux. Ainsi l'assemblée, que l'on pourrait qualifier nationale, n'avait tenu aucun compte des prétendus droits de priorité des oncles, ni du droit des neveux, et au lieu d'un prince en avait élu deux, et ces deux princes s'étaient adjoint leurs oncles, on ne sait pourquoi; car à peine avaient-ils juré *sur le crucifix* de reconnaître Michel pour leur aîné, qu'Yaropolk, soutenu des Rostoviens, ennemis de Michel, s'empara de Péréaslavle. Vladimir, en haine de Rostof, se dévoua à Michel, qui s'y défendit deux mois contre Yaropolk, et fut obligé de l'abandonner. Yaropolk et son frère se partagèrent alors la grande principauté. Leur rapacité, qui n'épargnait pas même les églises, souleva les Vladimiriens. Ceux-ci rappelèrent Michel, qui battit les

Deux princes.

Quatre princes.

Querelles.

Souzdaliens, laissa son frère Vsévolod à Péréaslavle-Zalessky, et reçut la soumission sincère de Rostof et de Souzdal, dont les boyards seuls étaient ses ennemis. Porté au trône par le choix et le courage des Vladimiriens, il régna sans reproche, mais il ne régna qu'une année; la mort l'enleva bientôt à l'amour des peuples. Mort du grand-prince.

Pendant ce temps, Oleg de Séversky et les Rostislavitchs désolèrent la province de Tchernigof, où régnait toujours l'Olgovitch Sviatoslaf Vsévolodovitch, et, celui-ci pour s'indemniser, prit la province de Kief à Roman, qui l'avait ôtée à Yaroslaf.

VSÉVOLOD III YOURIÉVITCH,

1176— 1212.

Élection du grand-prince.

Assemblés devant *la porte d'Or*, les Vladimiriens reconnurent, c'est-à-dire élurent Vsévolod, frère d'André. Mstislaf, son neveu, appelé de Novgorod (où il régnait et où il laissa son fils) par les Rostoviens, vint lui disputer la couronne. Vsévolod le battit complétement près d'Yourief. Novgorod repoussa ensuite Mstislaf qui revenait à elle, et demanda un prince à Vsévolod affermi par sa victoire. Celui-ci leur envoya son neveu Yaroslaf.

Troubles.

L'année suivante, Mstislaf, avec son gendre Gleb de Rezan, plusieurs autres princes et une armée de Poloutsis, brûla Moscou et pilla Bogolubof. Vsévolod le battit et le prit avec Gleb, Roman (fils de ce dernier) et une foule de boyards. Le peuple de Vladimir, qui détestait ces princes, s'ameute en armes devant la prison, la force et fait crever les yeux à Mstislaf et à son frère Yaropolk récemment arrêté à Voronège. Ces deux princes étaient

neveux de Vsévolod. Il les renvoya ensuite; mais à peine arrivés à Smolensk, ils recouvrèrent la vue qu'ils n'avaient pas effectivement perdue ; on cria au miracle. Novgorod chassa Roman, autre neveu de Vsévolod, pour reprendre Mstislaf, qui mourut peu après, et fut remplacé par son frère Yaropolk. Vsévolod irrité marcha contre la république, brûla Torgek, prit Volok-Lamsky désertée à son approche, et saccagea tout le pays; il fit arrêter partout où il put les marchands de Novgorod. La république n'ayant pu l'apaiser, même en renvoyant Yaropolk qu'elle avait remplacé par Roman de Smolensk, remplaça ce dernier par son frère Mstislaf-le-Brave, fameux par de grands talens et un courage indomptable. La présence du héros imposa sans doute à Vsévolod; car ce fut contre les Esthoniens que marcha Mstislaf, avec une armée de vingt mille hommes; il les mena battant jusque chez eux, rassura l'autorité de son neveu Boris à Pskof, et s'avisa, en 1180, de marcher sur Polotsk, parce qu'en 1066 un prince de cette province avait pillé Sainte-Sophie de Novgorod. Son frère Roman, rétabli à Smolensk, lui fit entendre raison, et il s'en retourna résolu à conquérir l'année suivante toute la Livonie; mais une maladie subite l'enleva aux regrets de la république et de tous les Russes, à l'exception de Vsévolod sans doute. On remarque comme une chose merveilleuse que Novgorod célébra en deux années les ob-

sèques de deux de ses princes, qu'ordinairement elle ne laissait guère mourir sur le trône. Pour succéder à Mstislaf-le-Brave, la république élut un Vladimir, fils de Sviatoslaf Vsévolodovitch, prince de Tchernigof. Ce Sviatoslaf avait protégé les frères Michel et Vsévolod contre leur autre frère le grand-prince André quand il les persécutait; et après leur avénement successif à la couronne de Vladimir, Sviatoslaf resta l'ami de Vsévolod III. Mais l'élection de Vladimir Sviatoslavitch au trône de Novgorod brouilla Vsévolod et Sviatoslaf. Ce premier tendait à recouvrer tous les domaines de Monomaque, dont Novgorod faisait partie; le second entreprit de ruiner les Monomaques par tous les moyens possibles. Il se forma deux ligues rivales, où entrèrent une foule de princes qui changèrent plusieurs fois de partis; d'autres querelles, surgissant de tous côtés, mirent le comble au désordre général.

Après deux campagnes où les succès et les revers furent partagés, Novgorod se réconcilia avec Vsévolod III, qui lui-même se réconcilia avec Sviatoslaf en lui cédant Kief.

Expédition chez les Bulgares orientaux.

La paix à peine rétablie, Vsévolod, accompagné de plusieurs princes, fit une invasion chez les Bulgares orientaux, riches et civilisés, que les chroniques appellent *les Bulgares d'argent.* Cette expédition fut sans résultat.

La même année 1183, les Lithuaniens, tribu-

taires insurgés de la principauté de Polotsk, à laquelle ils payaient jadis un tribut de fourrures, de balais et d'écorce de tilleul, ravagèrent la province de Pskoff, que les Novgorodiens ne surent pas défendre. Tandis que les Poloutsis désolaient la Russie méridionale, le brave Vladimir, prince de Péréaslavle, pour venger sa province tant de fois saccagée, dirigea une expédition contre les barbares, les atteignit et les battit chez eux, et revint avec un immense butin et une foule de captifs, parmi lesquels se trouvait un *Bessermén ien*, ou Turk de Kkovarezm, *qui lançait du feu.* Cet homme fut présenté à Sviatoslaf à Kief. Il ne voulut point enseigner son secret, ou fut mal compris, car on n'employa point ses armes. Dans la même bataille qu'ils perdirent, mais qu'ils se flattaient de gagner, les Poloutsis lançaient d'énormes flèches avec de grands arcs que cinquante hommes tendaient avec peine. Était-ce des balistes? et le feu lancé est-il le feu grégeois, ou celui de la poudre à canon?

Armes remarquables.

Jaloux de la gloire d'une entreprise à laquelle ils n'avaient point participé, plusieurs princes s'enfoncèrent dans le pays des Poloutsis, plus loin qu'aucune armée russe avant eux, battirent les barbares, qui ensuite exterminèrent ou prirent toute l'armée, et vinrent assiéger Péréaslavle. Ces démêlés des Russes méridionaux et les Poloutsis

Autre expédition chez les Poloutsis.

durèrent huit années avec des succès divers et de courtes intermittences.

Il y avait alors cinq princes de Rezan; comme ils se brouillèrent, Vsévolod ravagea leur province pour mettre le holà.

Yaroslaf le Galitch.

Après la mort de Vladimirko, la principauté de Galitch, passée à son fils Yaroslaf, surnommé *le Sage*, paraît presque toujours étrangère aux troubles qui agitent le reste de la Russie. Là semblaient s'être réfugiés l'industrie, la paix et le bonheur, sous l'égide d'un prince courageux sans être batailleur, ferme sans dureté, et bon sans faiblesse. Juste appréciateur de la vraie gloire, Yaroslaf aimait mieux confier à d'autres le commandement des armées que l'administration publique; toujours économe du sang national, il loua en 1173 une armée de Polonais pour 3000 grivnas. L'emploi des milices mercenaires était alors de saison, parce que les hostilités perpétuelles dévoraient la population de l'État. A toutes ces qualités Yaroslaf joignait une rare éloquence, et méritait et possédait l'amour et la reconnaissance du peuple. Sa famille seule lui fut ennemie. Son épouse l'abandonna en 1181, et mourut religieuse à Souzdal; son fils, inappliqué, ivrogne et débauché, le quitta plusieurs fois, et même après la dernière réconciliation, ménagée par Igor de Seversky (beau-père du jeune prince), il ne cessait d'*outrager* son père. Ainsi repoussé par sa femme et son fils légitime,

Yaroslaf avaît reporté tout son amour sur Anastasie, sa maîtresse, et toute son affection sur Oleg, le seul fils qu'elle lui eût laissé. En mourant il n'oublia ni les églises, ni les pauvres, ni ce fils naturel, qu'il désigna pour son successeur, laissant à son fils légitime (Vladimir) seulement Pérémysle. Les boyards avaient juré d'obéir à ces dispositions; à peine le prince fut-il inhumé qu'ils trahirent leur foi en donnant le trône à Vladimir; Oleg s'enfuit à Obroutch.

Cette trahison ne servit qu'à justifier le décret d'Yaroslaf. Vladimir, toujours ivre, négligea toutes les affaires, et scandalisa tous les esprits en épousant la femme d'un prêtre, en déshonorant les filles et les femmes des boyards. Le mécontentement éclatait de toutes parts. Enfin une conjuration de boyards effraya l'indigne fils d'Yaroslaf, qui se sauva en Hongrie avec sa femme, ses deux fils et ses trésors. C'était Roman (actuellement prince de Vladimir en Volhynie, fameux pour avoir battu l'armée de Souzdal dans sa jeunesse, lorsqu'il était prince de Novgorod), c'était Roman qui avait conduit la conspiration de Galitch, où ses complices l'appelèrent à la place de Vladimir; mais celui-ci revenant avec le roi de Hongrie, Roman retourna en sa principauté; le roi de Hongrie, au lieu de rétablir Vladimir, le constitua prisonnier, et, du consentement des boyards, donna Galitch à son propre fils André, pro-

mettant qu'il gouvernerait selon *leur principe* et *leur volonté*.

Galitch devint alors un sujet d'intrigues et de discordes presque universelles. Roman (repoussé de sa principauté de Vladimir, par lui cédée à son frère Vsévolod Mstislavitch de Bielz) voulut y rentrer avec les Polonais, jaloux de la riche conquête des Hongrois. Sviatoslaf de Kief, le chef actuel des Olgovitchs, négociait avec le Hongrois André, qui promettait de lui céder un jour Galitch; Rurik (beau-père de Roman) voulait reconquérir cette riche province. Un Rostislaf (fils de Jean Berladnik, mort à Thessalonique, neveu au second degré d'Yaroslaf de Galitch, et alors retiré à Smolensk), appelé par quelques boyards, tenta de surprendre Galitch, et périt dans cette entreprise; échappé de sa prison (en Hongrie), Vladimir dédaigné des Russes, mais recommandé par l'empereur Frédéric Barberousse à Casimir-le-Juste, revint avec une armée polonaise. A cette nouvelle, les Galitchans, poussés à bout par les excès des Hongrois, s'insurgent, les chassent et vont au-devant de leur ancien prince. Vladimir promit de s'amender, et régna tranquillement sous la protection mais sous la dépendance du grand-prince son oncle.

Ainsi, à l'exception des États de Sviatoslaf, la Russie entière, y compris Novgorod et Galitch, était réunie sous la domination de Vsévolod III,

résidant à Vladimir; mais Sviatoslaf, reconnu à Kief, y était indépendant, et prenait le titre de grand-prince. Par égard pour sa vieillesse, Vsévolod lui laissait une apparente suprématie dans les affaires religieuses. « Du consentement du peuple » et des principaux citoyens, il choisissait des évê- » ques pour Rostof, Souzdal et Vladimir; mais » il les envoyait toujours à Kief pour être sa- » crés par le métropolitain, toujours résidant à » Kief, et faisait approuver ces choix par Svia- » toslaf, parce que la puissance ecclésiastique était » étroitement liée avec le pouvoir civil, et le mé- » tropolitain n'agissait que d'après les vœux du » prince. » Cependant le métropolitain Nicéphore tenta de nommer évêque de Souzdal un autre sujet que celui qu'avait nommé Vsévolod et admis Sviatoslaf; mais Vsévolod ne souffrit point cette usurpation sacerdotale. Le patriarche de Constantinople nommant déjà le métropolitain, si le métropolitain avait nommé les évêques, le haut-clergé si influent dans un État à demi civilisé aurait dépendu entièrement du patriarche ou plutôt de l'empereur; et les princes russes eurent du moins le bon esprit de s'opposer à une prétention encore plus dangereuse qu'impertinente.

Sviatoslaf grand-prince à Kief.

Je trouve enfin et je relate ici un aveu de Karamsin, conforme à mes précédentes assertions sur l'état des droits et des pouvoirs en Russie : « Le » défaut de réglemens politiques fixes, fondés sur

Absence de droits confessée par Karamsin.

» l'expérience des siècles, exposèrent les princes » et les sujets à agir souvent, dans notre ancienne » patrie, sans autre guide que leurs mutuelles pas- » sions. Alors la force tenait lieu de justice; tantôt » le souverain, appuyé du dévouement et des armes » de sa garde, opprimait le peuple; tantôt celui-ci » méprisait à son tour la volonté d'un souverain trop » faible. L'incertitude qui existait dans la fixation » des droits réciproques donnait lieu à des troubles » fréquens. » Ainsi j'ai eu raison de dire et de répéter qu'il y avait sur les droits des princes bien des prétentions contraires, et nuls droits réglés et reconnus.

ort de ce viatoslaf.

Toujours contenu dans ses domaines du Dniéper, Sviatoslaf, chef de la ligue des Olgovitchs et décoré du titre de grand-prince, tomba malade en revenant de Karatchef à Kief; ne pouvant plus supporter la fatigue du cheval, il se fit porter en traîneau, quoique ce fût l'été, jusqu'à la Desna, où il s'embarqua pour Kief; se sentant mourir, il se fit moine. Rurik, qui lui avait abandonné Kief, l'y remplaça avec le titre de grand-prince; mais Vsévolod III, jaloux de réunir en sa personne toutes les prérogatives de la suzeraineté, envoya des boyards *pour le faire monter au trône.* A cette occasion, Rurik et son frère de Smolensk réglèrent ensemble les apanages de leurs fils et ceux des petits-fils de Mstislaf-le-Grand. Il y eut à Kief des festins publics; les Bérendéens, les Torques, les moines furent admis à la table du prince. « Jamais

» à cette époque, dit Karamsin, il n'y avait de » fêtes chez les grands sans que l'on ne distribuât » d'abondantes aumônes aux pauvres. Le souve- » rain traitait les citoyens, il buvait et mangeait » avec eux; les seigneurs, les magistrats, les voïé- » vodes, les membres les plus distingués du clergé, » étaient confondus avec d'innombrables convives » de toutes conditions. »

Festins et aumônes.

Les Olgo-vitchs.

Rurik ayant voulu démembrer et donner à son gendre quelques villes dépendantes de Kief, Vsévolod s'y opposa, et ensuite Vsévolod, Rurik et son frère David forcèrent les Olgovitchs à renoncer pour jamais à Kief; on les réduisait à la rive gauche du Dniéper; mais ceux-ci, soutenus des princes de Polotsk, qui comme eux se disaient et étaient effectivement *plus anciens* que les Monomaques, protestèrent par les armes contre l'adhésion qu'on leur avait arrachée. Vsévolod aurait pu anéantir les Olgovitchs, et il l'aurait fait; mais appliqué, comme son frère André, à recomposer à son profit l'unité de l'empire, il jugea prudent de laisser aux princes de Tchernigof assez de puissance pour balancer celle de Kief. En vain Rurik de Kief, qu'il avait compromis, éclata en reproches, la politique prévalut, et pour comble de bonheur la mort du redoutable et rusé Yaroslaf appela au trône de Tchernigof Igor de Severski (devenu l'aîné des Olgovitchs), aussi brave et beaucoup plus docile.

ovgorod ins farouche.

Toujours mécontente de ses princes, Novgorod ayant renvoyé le beau-frère de Vsévolod, lui demandait son fils; et comme elle ne l'obtint pas, elle appela le fils du nouveau prince de Tchernigof. La force n'avait point réussi à André, l'adresse réussit à l'artificieux Vsévolod; il ferma toutes les routes au commerce de la république, il arrêta tous ses marchands. Elle se soumit et reprit son beau-frère; et puis, Vsévolod, à son tour mécontent de ce prince, voulut le remplacer par son fils; et l'archevêque Martirius et les magistrats de Novgorod vinrent le lui demander à Vladimir, disant : « Seigneur et grand-prince, notre province est votre patrimoine. » Dans cette comédie préparée d'avance, Vsévolod parut céder au vœu de la république et à l'avis de ses boyards. Un enfant fut prince à Novgorod, comme un enfant (autre fils de Vsévolod) âgé de dix ans, était prince à Péréaslavle. On pense bien que des conseillers de Vsévolod administraient pour l'un et l'autre; mais on sut cacher à Novgorod le despotisme du grand-prince, ou elle sut dissimuler cet affront.

man de- t prince Galitch.

Galitch rappela bientôt toute l'attention des Russes. Cette province vaste, fertile, abondante en mines et riche par ses salines qui approvisionnaient toute la Russie méridionale, avait, par tous ces avantages, excité la convoitise des Hongrois, et n'était pas moins enviée des princes nationaux, si ardens à se disputer le moindre do-

maine. En la personne de Vladimir, fils d'Yaroslaf, et petit-fils de Vladimirko fondateur de cette importante principauté, venait de s'éteindre alors la race des princes de Galitch. Ce fut à qui se saisirait d'un si brillant apanage. Mais ce Roman Mstislavitch, qui en avait déjà expulsé Vladimir, prévint tous ses rivaux et s'y établit avec l'aide des Polonais, contre le vœu des boyards qui tentèrent vainement de séduire ses alliés, contre le vœu du peuple qui, connaissant son caractère despotique et dur, avait pris les armes pour le repousser. Ses vengeances atroces et ses ruses contre les boyards lui valurent le nom de *Busiris*. Il les exterminait et confisquait leurs biens, disant : « Pour manger tranquillement le miel, il faut écraser les abeilles. » Cependant ces mesures acerbes étaient sans doute commandées par les conjonctures, car Roman n'était pas un furieux; il sut se concilier la bienveillance du grand-prince, et l'assistance des peuples même soumis aux princes qui complotaient sa destruction. C'était la famille des Olgovitchs à Tchernigof, et celle de Rurik à Kief. Avant qu'ils pussent se mettre en campagne, Roman, secondé par toutes les populations de son passage, vint leur dicter, à Kief même, une paix qui donna cette ville à son cousin Ingevar Yaroslavitch de Loutsk, et qu'ils furent heureux de recevoir. Puis l'intrépide Roman, sollicité par le métropolitain russe et l'empereur grec, s'élance dans le pays des

Ses conquêtes.

Poloutsis, qui de leur côté avaient envahi la Thrace, les rappelle chez eux en y mettant tout à feu et à sang, et revient à Galitch triomphant et redouté.

Prise et ruine de Kief.

Néanmoins Rurik et les Olgovitchs, aidés des Poloutsis, reprennent d'assaut et pillent et brûlent Kief. La population entière se défendit mal, et reçut la mort ou des fers ; mais les marchands étrangers se retranchèrent, se défendirent vigoureusement dans les églises en pierres, et obtinrent une capitulation. Il ne leur en coûta même qu'une partie de leurs marchandises. Cette différence de conduite et de sort prouve combien la population de Kief était dégénérée et méprisable. Accoutumée à se livrer à la merci de tout le monde, et à racheter sa conservation par des sacrifices d'or, d'honneur et de liberté, Kief comptait toujours trouver une pareille générosité dans ses ennemis. Ce calcul, toujours honteux, est aussi quelquefois trompeur, et il arrive un moment où, pour avoir voulu avant tout conserver la vie, on perd la vie avec la fortune et l'honneur. Dans les grandes capitales la civilisation apprivoise trop les courages; à l'approche du péril, on songe plus à négocier qu'à se défendre ; on allèche, par des capitulations ruineuses et souvent violées, l'ennemi qui s'accoutume à revenir, et quand cet ennemi, furieux ou se défiant de l'avenir, s'avise de vouloir dévorer en une seule fois la proie facile qui baise ses bottes et s'agenouille sous

son épée, comme on est ni habitué ni préparé à se défendre, on est massacré sans combat ou enchaîné sans résistance. Ainsi périt Kief, après avoir tant de fois ouvert ses portes à qui menaçait de les briser. Jusqu'ici cette lâche prudence, cette politique de poltron lui avait dignement réussi : elle avait sauvé ses murailles, une partie de ses richesses, son commerce et la vie de ses habitans; mais elle avait perdu l'honneur, et cette réputation de bravoure qui écarte encore l'ennemi alors même qu'une cité a cessé d'être valeureuse. Les Kiéviens s'accommodèrent de leur infamie; la rude leçon que leur avait donnée Mstislaf Andréïvitch fut perdue pour eux; ils continuèrent à se confier plutôt aux négociations qu'aux combats, à la modération de l'ennemi qu'à leur propre courage, et ils furent exterminés ou emmenés et vendus comme esclaves, et leur ville détruite par Rurik, les Olgovitchs et les Poloutsis. Ils avaient mérité leur sort : réservons nos regrets pour les peuples qui périssent en défendant leurs foyers; mais à ceux qui succombent pour avoir oublié les vertus civiques et le courage de leurs aïeux, n'accordons qu'une pitié mêlée de blâme : ils ne sont pas dignes de vivre, et le glaive qui les châtie donne aux autres nations un utile, un grand exemple.

Kief ne se releva jamais de cette seconde ruine, beaucoup plus complète que la première (par Mstislaf Andréïvitch); cependant quelques fugitifs

y revinrent, et elle ne fut pas tout-à-fait effacée de la carte russe ; elle y reste comme une leçon éternelle. Pour la venger, Roman attira dans un piége Rurik, qui était son beau-père, et le força de prendre le froc dans un couvent de Kief même.

Tentatives des papes sur la Russie.

C'eût été merveille que les papes eussent négligé d'appeler les Russes à leur communion, tandis que dernièrement leurs missionnaires, bien reçus à Pskoff par le prince de Novgorod, obtenaient la permission de convertir des peuples encore païens, mais déjà tributaires de la république. Vers le milieu du douzième siècle, Mathieu, évêque de Cracovie, avait député en Russie Bernard, abbé de Clairvaux. Mathieu avait dit à Bernard : « ..... Les » Russes, aussi nombreux que les astres, vivent » comme dans un autre monde ; ils ne connaissent » que le nom du Sauveur ; amollissez le cœur de ces » peuples barbares, et vous serez un autre Orphée, » un nouvel Amphyon, etc.... » Mais Bernard perdit ses peines.

Roman de Galitch et le légat du pape.

Le nom de Roman retentissait à Constantinople et à Rome, il était si célèbre et si influent, que la chronique de Volhynie l'appelle *le grand* et *autocrate de toute la Russie*. Ce fut à ce prince que fut adressé le légat d'Innocent III; le légat voulut prouver la supériorité de la religion latine ; mais Roman, non moins habile ergoteur que hardi soldat, le réfuta sur-le-champ. Le légat ne pouvant persuader voulut séduire, et s'avisa de dire que le

pape donnerait à Roman beaucoup de villes, et ferait de lui *un grand roi par l'épée de saint Pierre.* A ce mot *d'épée de saint Pierre*, Roman tire fièrement la sienne, et dit : « Le pape en a-t-il une pareille? avec celle-là je n'ai besoin de l'épée de personne. » Et le légat s'en alla comme il était venu.

Une imprudence causa la mort de ce Roman si terrible; il faisait la guerre aux Polonais, et il marchait à l'avant-garde avec un faible détachement, lorsqu'il tomba au milieu des ennemis, où il périt avec son escorte. Malgré ses cruautés contre les boyards de Galitch, qui sans doute le méritaient aux yeux des citoyens, il fut regretté du peuple, qui lui trouvait *l'esprit de prudence, l'audace du lion, la rapidité de l'aigle, et l'ardeur de Monomaque.* Comme après une guerre heureuse contre la Lithuanie, il avait fait atteler les prisonniers à la charrue, il donna lieu à ce dicton conservé en Gallicie jusqu'au seizième siècle : les Lithuaniens ne sont que des bœufs pour le terrible Roman. Les Bysantins l'appellent un *homme fort et actif.* Les Galliciens prêtèrent serment à l'aîné de ses deux fils, Daniel, enfant de quatre ans, qui resta sous la tutelle de sa mère.

Mort de Roman.

Ses fils

Du fond de son monastère, Rurik épiait l'heureux moment où la mort le délivrerait de son terrible beau-fils. A peine Roman eut fermé la paupière, qu'il s'élança du cloître au trône, et marcha avec les Olgovitchs contre Galitch; mais la veuve

de Roman intéressa André, actuellement roi de Hongrie, qui avait conservé le titre de roi de Galitch, et qui pourtant lui fournit des troupes pour se maintenir contre Rurik et contre les Galliciens eux-mêmes.

Entreprises de Vsévolod III.

Cependant Vsévolod, tranquille chez lui, ne cherchait qu'à étendre sa domination; il trouvait trop jeune pour ses desseins le fils qu'il avait placé à Novgorod, et trop peu entreprenans ou trop inhabiles les conseillers qu'il lui avait donnés. Une guerre de Novgorod contre les Lithuaniens, quoique terminée à l'avantage des Russes, lui servit de prétexte pour donner à la république un prince plus mûr (un autre de ses fils, Constantin, âgé de vingt ans) avec un autre conseil; et son autorité devint plus absolue à Novgorod. Il prétendait également maîtriser les princes de sa dépendance. Quoiqu'il fût lui-même allié aux Olgovitchs, dont le chef était actuellement Vsévolod-le-Rouge (fils de Sviatoslaf Vsévolodovitch), il ne pardonna point à son parent Mstislaf de Smolensk de s'être aussi allié avec eux; mais il ajourna sa vengeance et crut trouver une occasion de placer à Galitch un de ses fils. Vsévolod-le-Rouge, suivi de Rurik, de Mstislaf de Smolensk, des Bérendéens, et appelant d'un autre côté les Polonais, rentra en Gallicie. A cette nouvelle, André et ses Hongrois accourent au secours des fils de Roman. La veuve de ce dernier s'étant retirée avec ses enfans à Vladimir de Vol

hynie, au lieu de se battre on négocia, et on convint que les Polonais, les Hongrois et les Russes, évacueraient le pays où viendrait régner Yaroslaf, prince de Péréaslavle et fils du grand-prince Vsévolod. « Mais cet Yaroslaf était trop jeune et son père trop éloigné ; les Olgovitchs ne laisseraient jamais la province en repos si on ne la donnait à l'un d'eux, disaient quelques boyards. » Sur leurs avis secrets, Vladimir Igorévitch de Seversky s'échappe du camp russe, et arrive à Galitch trois jours avant Yaroslaf, qui s'en retourna tristement à Péréaslavle. Les boyards échappés à Roman voulaient exterminer sa famille ; d'après leur conseil, le nouveau prince Vladimir Igorévitch somma les Vladimiriens de reconnaître son frère Sviatoslaf, et de lui livrer Daniel et Vassilko. Les Vladimiriens refusèrent avec emportement; toutefois la princesse crut devoir chercher un plus sûr asile. Elle s'échappa la nuit par un trou de la muraille; le boyard Miroslaf conduisait le jeune Daniel, le prêtre Youri et la nourrice portaient tour à tour Vassilko plus jeune encore. Ainsi fuyaient dans les ténèbres, sans connaître les chemins et sans guides, la famille tremblante de ce Roman devant qui tout tremblait naguère encore. Elle arriva heureusement en Pologne, pendant que Vladimir Igorévitch s'emparait encore de la province de Vladimir, et distribuait des apanages à ses parens.

Intrigues des boyards de Galitch.

Vsévolod-le-Rouge ne lui pardonnait pas sa for-

tune; d'abord il enleva Kief à Rurik son propre allié, et chassa même de Péréaslavle le fils du grand-prince. Après avoir ainsi réuni sous ses lois toutes les villes du Dniéper, il voulait retourner contre Galitch; lorsque Vsévolod III, armant comme pour venger son fils, prend les Novgorodiens à Moscou, les princes de Mourom et de Rezan au bord de l'Oka, et semble menacer Kief. Il invite les princes à un grand festin dans sa tente. A leur arrivée, il les embrasse tous; mais ensuite il se retire, et aussitôt on accuse de haute trahison deux des princes de Rezan (Roman et Sviatoslaf Glébovitchs), deux de leurs fils, deux de leurs neveux et plusieurs boyards, *que Vsévolod condamna*, et qu'il fit conduire tous enchaînés à Vladimir. Alors il envahit, réduisit par les armes et réunit à ses États la province de Rezan, où il donna Pronsk à Oleg Vladimirovitch, l'un des accusateurs des princes dépossédés. On a généralement pensé que les princes de Rezan étaient innocens, et que, résolu à s'emparer définitivement de leur domaine, le grand-prince avait lui-même suscité les calomniateurs, sur le rapport desquels il les condamna. Le caractère bien connu de *l'astucieux* Vsévolod III autorise un pareil soupçon.

Les princes de Rezan calomniés et condamnés.

Tyrannie de Vsévolod III à Novgorod.

Peu avant la campagne de Rezan, il avait, sur de faux indices, fait supplicier solennellement dans la salle même du palais d'Yaroslaf, à Novgorod, un des plus illustres boyards de la répu-

blique. L'énormité des impôts irritait tous les esprits; cet acte de tyrannie acheva de les exaspérer, et on ne l'imputait point à Constantin, qui n'était dans la cité que l'agent passif de son père. Revenu de Rezan à Vladimir, Vsévolod sentit le besoin d'adoucir le ressentiment des Novgorodiens; il licencia leur contingent, rappela Constantin, et manda au peuple : «...Je vous rends tous les droits » qui appartiennent à des hommes libres, toutes les » institutions de vos anciens princes; dès aujourd'hui » vous pouvez vous gouverner vous mêmes. » Ce n'était qu'un vain leurre; car Sviatoslaf, autre fils de Vsévolod, retourna à Novgorod. Mais, pendant l'interrègne, les Novgorodiens jugèrent et condamnèrent leur possadnik Dmitri et ses frères, serviles agens du despotisme rapace de Vsévolod. Leurs biens furent vendus et le produit distribué au peuple. Le grand-prince avait eu soin de retenir à Vladimir le possadnik son complice, blessé dans la guerre de Rezan. Ce magistrat périt à Vladimir de ses blessures, dit l'histoire, ou peut-être par les ordres de Vsévolod, intéressé à prévenir ses aveux, et qui, voyant la cité furieuse contre ce misérable valet de sa tyrannie, eut l'infamie de renvoyer son corps à Novgorod, où le peuple voulut le jeter dans le Volkhof. L'arrivée du jeune Sviatoslaf et de son conseil ramena l'ordre et l'oppression. Rezan fut bien plus maltraitée. Une révolte en faveur des princes captifs y rappela Vsévolod, qui dissémina

Ruine de Rezan.

la population, et brûla impitoyablement la ville entière; Bielgorod subit le même sort, et son évêque Arsène fut emmené captif à Vladimir.

Mstislaf-le-Brave à Novgorod.

Le petit prince de Toropetz, le brave fils de Mstislaf-le-Brave, conçut le projet hardi d'enlever Novgorod à son despote. Tout à coup il surprit Torjek, de là il adressa aux Novgorodiens cette espèce de proclamation : « Je salue le temple de Sainte-» Sophie, le tombeau de mon père et tous les bons » citoyens..... La tyrannie a remplacé votre an-» cienne liberté. Novgorod est ma patrie. Je viens » rétablir dans ses anciens droits un peuple que je » chéris. » Aussitôt on arrête Sviatoslaf et ses boyards; on proclame Mstislaf, on le reçoit avec acclamation, et on s'arme pour aller avec lui au-devant de l'armée vladimirienne, qui entra bientôt en campagne. Mais, au lieu de combattre, on négocia un échange des prisonniers et la paix. Le grand-prince aimait mieux intriguer que guerroyer; il traita de même avec les Olgovitchs, qui avaient chassé son fils de Péréaslavle. Le traité lui rendit cette cité toujours en proie aux brigandages des Poloutsis; et Vsévolod-le-Rouge, alors chef des Olgovitchs, troqua avec Rurik l'ancienne Tchernigof, capitale de la province héréditaire de sa famille, contre Kief, toute déchue qu'elle était.

Politique de Vsévolod III.

Arrangemens et bouleversemens politiques.

Les troubles et la guerre continuèrent en Gallicie, où régnaient, comme on l'a vu, les Igorévitchs. Ils se brouillèrent. L'un d'eux, Roman,

prince de Zvénigorod, s'enfuit chez les Hongrois, et revint avec eux supplanter à Galitch son frère aîné Vladimir. D'un autre côté, les Polonais installèrent Alexandre de Belz dans la ville de Vladimir en Volhynie, qui les reçut comme amis et qu'ils pillèrent néanmoins. Les rois de Pologne et de Hongrie (Lechko-le-Blanc et André) avaient fait les plus belles promesses à la veuve et aux enfans de Roman, l'illustre prince de Galitch. La conduite seule de ces monarques détrompa enfin ces fugitifs; pour toute consolation, l'un d'eux, Vassilko, reçut la ville de Brest et ensuite celle de Belz. Les rois étrangers avaient trouvé plus convenable de partager entr'eux les États du célèbre Roman, que d'y rétablir sa famille. Roman Igorévitch et Alexandre, conduits par eux aux trônes de Galitch et de Vladimir, n'y étaient que leurs prête-noms. Le premier, ayant osé mécontenter les Hongrois, fut constitué prisonnier, et le général étranger gouverna Galitch en despote effronté. Enfin Roman Igorévitch, échappé de prison, s'étant réconcilié avec son frère Vladimir, une insurrection nationale chassa l'ennemi et les rappela. Le peuple ne gagna rien au change. Les Igorévitchs multiplièrent les supplices, et Vladislas (l'un des boyards qui avaient le plus contribué à leur restauration, mais qu'ils avaient ensuite proscrit) alla décider André, roi de Hongrie, à placer au trône de Galitch le jeune Daniel Romanovitch.

Gallicie.

Pérémysle livra Sviatoslaf Igorévitch. Son frère, Roman, soutenu des Poloutsis, se défendit et fut pris dans Zvénigorod. Ces deux princes captifs devaient être envoyés en Hongrie; mais les boyards de Galitch, exaspérés contre eux, voulurent les punir de leurs cruautés. Ils furent battus, torturés et enfin pendus; leur frère Vladimir avait eu le bonheur de s'échapper. En cette circonstance les boyards n'avaient appliqué à leurs tyrans que la peine du talion; cependant cet acte de représailles leur valut de la part d'un annaliste contemporain l'épithète d'*athées*.

Princes pendus.

Mort de Vsévolod III.

Ce fut alors que mourut Vsévolod III, à l'âge de cinquante-huit ans. Un peu auparavant il avait désigné pour son successeur son fils aîné Constantin, en lui enjoignant de remettre son apanage de Rostof (avec cinq autres villes) à son frère George. Constantin, qui entendait hériter de tous les États de son père, refusa de sortir de Rostof. Indigné d'une pareille désobéissance, le prince moribond convoque *les boyards de toutes les villes*, l'évêque Jean, les abbés, les marchands, les gentilshommes, et déclare qu'il nomme pour son successeur George, son second fils, à qui il confie sa femme et ses jeunes enfans. Toute l'assemblée prêta aussitôt à George le serment dicté par son père. Vsévolod expira peu de temps après cette cérémonie. A divers traits de son caractère on a pu reconnaître qu'il avait été élevé en Grèce. Il était astu-

Ses fils Constantin et George.

cieux et dévot. Jamais il ne combattit lorsqu'il put intriguer, et la guerre et l'intrigue lui réussirent également. Il ne se borna pas à ériger des églises; Oster lui dut sa restauration, et Vladimir, Péréaslavle-Zalessky et Souzdal leurs citadelles.

Tonsure nobiliaire.

Sa première épouse, Yasse d'origine, lui donna huit fils. Un annaliste de Souzdal rapporte qu'à l'âge de trois ou quatre ans *on leur rasait solennellement la tête*, *et qu'on les mettait à cheval* en présence de l'évêque, des boyards et du peuple. Cette cérémonie, appelée *tonsure*, observée chez les Russes et divers peuples de races slaves, notamment chez les Polonais, marquait dans l'ordre nobiliaire l'entrée dans la vie sociale. Pendant le règne de Vsévolod, il y eut de nombreux et vastes incendies en beaucoup de villes, une contagion meurtrière en plusieurs provinces, et un tremblement de terre à Kief.

Affaires ecclésiastiques.

La même année vit la prise de Kief par les Olgovitchs, et celle de Constantinople par les croisés, qui établirent dans leur conquête un patriarche latin. Le pape Innocent III jugea l'occasion très-favorable pour la réunion de la Russie au domaine de saint Pierre; mais il y perdit ses avances et ses peines : les métropolitains russes furent sacrés à Nycée, devenue métropole de l'Église grecque.

Du côté du nord-est des missionnaires, évêques de Livonie, prêchaient tous les ans des croisades pour convertir à coups d'épée les païens opiniâtres

de la Dvina. En 1200, Albert, le troisième de ces évêques, fonda Riga, et en 1201 l'ordre des *guerriers du Christ* ou *chevaliers porte-glaives*, soumis aux réglemens des *Templiers* et à la direction de l'évêque de Riga par Innocent III. Cependant les Russes se prétendaient et s'intitulaient maîtres de la Livonie. Ainsi commencèrent les longues querelles des Allemands et des Russes au sujet de cette province. Toutefois l'adroit Albert dissimula avec bonheur ses projets de conquête ; il ne voulait, disait-il aux princes russes voisins, que convertir les peuples idolâtres de ces contrées, et on le laissa faire. Mais comme un de ses moyens de persuasion était le glaive, il augmenta tous les jours ses milices et usurpa à la fin la puissance spirituelle et temporelle, en sorte que les malheureux peuples pressés par les Allemands et les Russes ne savaient plus à qui obéir. Les Lives préféraient ces derniers, les Latiches préféraient les premiers. Vladimir, prince de Polotsk, songea enfin à chasser ces hôtes hypocrites ; mais il échoua au siége de Kirchholm, et se retira à l'aspect de la flotte de Valdemar, roi de Danemark, qui, sur l'invitation du pape, venait protéger la nouvelle Église de Livonie. Les habitans du pays, voyant que leurs idoles se laissaient impunément briser, subirent la loi de la nécessité, et songèrent à passer au christianisme. Les Latiches, fort embarrassés de choisir entre les cultes grec et latin, jugèrent très-sagement qu'il fallait

ivonie disputée.

consulter le ciel pour se déterminer en pareille conjoncture. Ils tirèrent au sort, et le sort les fit catholiques. Au reste ces conversions n'étaient qu'apparentes; on continua secrétement de prier dans les forêts sacrées, de sacrifier aux arbres, de placer dans les tombeaux des armes, de la nourriture et de l'argent, etc. ; on disait aux morts : « Va, malheureux, dans un monde où les Allemands ne seront plus tes maîtres, mais tes esclaves. » Le mérite des conversions n'était pas ce qui intéressait le plus Albert et ses chevaliers; la Livonie était conquise à son profit, voilà certainement ce qui le flattait davantage. Il en concéda le tiers aux porte-glaives pour les intéresser à la défendre. Le même évêque Albert força un prince russe, appelé Vsévolod, régnant à Hersik (aujourd'hui Kreutzbourg), d'abandonner sa province en don perpétuel à la Vierge, c'est-à-dire à lui évêque, et de s'y reconnaître son lieutenant. Vsévolod se soumit et prêta son serment sous trois drapeaux. Mstislaf, prince de Novgorod, vint en personne défendre ou plutôt reprendre le nord de la Livonie; il prit Odempé, baptisa quelques idolâtres, et en se retirant promit d'envoyer des prêtres russes; mais l'évêque plus preste dépêcha ses missionnaires, qui, arrivant les premiers, escamotèrent les consciences promises à l'Église grecque.

GEORGE II VSÉVOLODOVITCH
A VLADIMIR;
CONSTANTIN I VSÉVOLODOVITCH
A ROSTOF,

1212 — 1216.

'sévolod ;ue la couronne.

LORSQUE Vsévolod III avait envoyé son fils aîné Constantin gouverner Novgorod, il l'avait déclaré *l'aîné des princes russes*. Cela signifiait qu'il le déclarait héritier présomptif de la couronne, et que, dans sa pensée, tous les princes russes étaient ou devaient être vassaux de la couronne. Mécontent de la désobéissance de ce fils aîné, il lui retira cette qualité *d'aîné des princes russes*, et il la conféra à son second fils George. On voit par là que, suivant les traditions du despotisme, qui ne comptait pour rien les faits, les concessions, les usages contraires à sa doctrine, il prétendait disposer arbitrairement de la couronne, et régler à son gré le sort des princes et de l'État. Dans l'assemblée solennelle où il désigna George pour son successeur, il ne fit

point une proposition, il intima un ordre ; et il fut obéi, parce qu'à force d'astuce et de rigueurs il avait, durant un long règne, accoutumé ses sujets à l'obéissance. Mais de ce qu'il sut se faire redouter à ce point, il ne faut pas conclure qu'il pût par un acte de sa seule volonté fonder le droit de succession au trône. Vladimir et Souzdal, engagés par les sermens de leurs notables citoyens, se soumirent avec leurs dépendances au décret du despote; mais Constantin ne reconnut jamais ce décret. Pour lui, le droit du fils aîné était le droit légitime, parce que cette doctrine l'appelait à la couronne; et George se persuadait que le légitime héritier du trône était celui qu'il plaisait au monarque de désigner. Tous deux se tenaient réciproquement pour usurpateurs; ce que l'un possédait paraissait à l'autre un vol fait à sa fortune; et on prévoyait facilement que cette fois encore, à Vladimir comme à Kief, l'épée ou l'intrigue, la force ou la trahison déciderait entre les deux systèmes et les deux prétendans. Toujours renfermé en son apanage de Rostof, qu'il avait refusé de laisser à son frère George, mais toujours menaçant de la pensée et des yeux ce frère qu'il lui tardait de renverser, Constantin attendait l'occasion de prendre les armes; George non moins ambitieux ne songeait qu'à rattacher à la grande principauté cette antique Rostof qui regardait encore la nouvelle capitale comme une de ses *dépendances*. La

Son fils aîné s'y oppose.

Démêlés des deux fils de Vsévolod III.

guerre ne se fit pas attendre, les trois autres princes de la famille royale se partagèrent entre leurs frères rivaux. Yaroslaf Féodor, prince de Péréaslavle-Zalessky, et Sviatoslaf, prince d'Yourief Polsky, se déclarèrent pour George, et Dmitri, prince de Moscou, pour Constantin. Celui-ci commença les hostilités en brûlant Kostroma, dont il enleva les habitans; George assiégea Rostof deux fois, mais sans succès. Une réconciliation mensongère suivit ces premiers éclats. Mais George fit passer Dmitri de Moscou à Péréaslavle (du sud), lui recommandant d'être le bouclier de la Russie méridionale. Ce prince accepta tristement ce poste périlleux, et peu après fut battu et pris par les Poloutsis, qui le gardèrent trois ans.

Les Olgovitchs dominent dans le midi.

D'un autre côté Vsévolod-le-Rouge s'emparait pièce à pièce de toute la Russie méridionale. Rurik étant mort, il expulsa et dépouilla ses fils et ses neveux. Tous se retirèrent dans la province de Smolensk, implorant la protection de Mstislaf de Novgorod.

Mstislaf-le-Brave les réduit.

Celui-ci défendait alors la Livonie septentrionale contre Albert et ses chevaliers, déjà maîtres de la Livonie méridionale. Sa campagne fut heureuse. Dans le partage qu'il fit du butin, les deux tiers furent pour les troupes, l'autre tiers pour ses *gentilshommes*. Ensuite il revint à Novgorod, déterminé à passer promptement dans la Russie méridionale. En arrivant dans la cité il proposa, dans

un conseil convoqué au palais d'Yaroslaf, de venger l'injure que Vsévolod-le-Rouge (chef des Olgovitchs) avait faite à la maison de Monomaque, en chassant de leurs apanages (dans la province de Kief) les princes de la famille de Rurik. On le chérissait, on promit de le suivre partout. Mais en route les milices de Novgorod et celles de Smolensk s'étant brouillées et battues, les premières refusèrent d'aller plus loin; il faut donc nous quitter, leur dit Mstislaf; et il partit sans les Novgorodiens, qui bientôt le rejoignirent plus dévoués que jamais. Cette expédition ne fut qu'une promenade: toutes les villes ouvraient leurs portes; deux princes se rendirent sans combat; Vsévolod-le-Rouge réfugié à Tchernigof y mourut de chagrin. Son frère Gleb n'obtint la paix qu'à force de présens et de soumissions; et Kief fut donnée à Ingwar de Loutsk, qui la céda au prince de Smolensk.

Démission de Mstislaf le Brave à Novgorod.

Revenu à Novgorod, Mstislaf se démit de sa charge et invita le peuple à choisir un autre prince, d'importantes affaires l'appelant au sud de l'empire. On élut à sa place Yaroslaf Féodor, l'un des fils de Vsévolod III, qui s'était déclaré pour George, et qui, en conséquence, devait naturellement être l'instrument de George ou compter sur son appui, et, dans l'un ou l'autre cas, être suspect à la république. Soit de son propre mouvement, soit pour servir la politique de son frère, Féodor débuta par des *punitions exemplaires*. Des

Le tyran Féodor à Novgorod.

punitions supposent des fautes, et nul citoyen ne pouvait encore être coupable envers lui. Punissait-il alors l'insurrection de Novgorod contre Vsévolod III? Mais les citoyens n'avaient-ils donc rien à reprocher au despotisme tantôt hypocrite et tantôt brutal de ce Vsévolod? mais ne devait-on pas s'attendre que les mêmes abus de pouvoir amèneraient une nouvelle insurrection? Féodor, suivant ses instructions ou ses propres vues, ne s'arrêta pas à des considérations de ce genre; il *punit* je ne sais quel crime, où il voulut prévenir je ne sais quels projets hostiles, en exilant à Tver plusieurs fonctionnaires chargés de chaînes. Il poussa la déraison jusqu'à mettre au pillage la maison d'un dignitaire. Une fois mis en goût, le peuple voulut aussi *punir* et se sacrifia deux citoyens notables que le prince n'avait pas condamnés; car il paraît qu'il condamnait seul, c'est-à-dire qu'il proscrivait, c'est-à-dire que le droit de punition arbitraire s'exerçait même à Novgorod quand le prince osait en courir le risque.

Indigné de ce que le peuple ne s'en était pas tenu tout juste à la mesure de fureur et aux victimes qui lui plaisaient, Féodor se retire à Torjek, s'empare de tous les magasins de blé, intercepte tous les convois et réduit Novgorod à la plus désastreuse disette. L'expérience avait montré au despotisme que c'était la voie la plus sûre pour amener à merci ces républicains si terribles dans les

batailles. On essaya de se nourrir d'écorce de sapin, de feuilles de tilleul et de mousse; on donnait les enfans aux étrangers qui leur promettaient des alimens; on émigrait par bandes; les rues étaient jonchées de cadavres. Féodor, résolu à abattre la fierté novgorodienne, apprit cet excès de désolation, qui était son ouvrage, sans en être ému. Ses officiers, restés dans la ville, regardaient toutes ces misères d'un œil sec; et calculaient froidement combien de jours encore il faudrait prolonger cette agonie de tout un peuple pour en dompter le triste reste. Pour la dernière fois, on députa vers Féodor afin de tenter une réconciliation qu'on ne pouvait attendre plus long-temps. « Venez à Sainte-Sophie, lui dirent les ambassadeurs, ou déclarez que vous ne voulez plus être notre prince. » C'était la fin de la résignation et le commencement d'une juste colère. A cet ultimatum de la nation poussée à bout, le tyran répond par de nouvelles violences. Il arrête tous les députés et tous les marchands novgorodiens qu'il peut atteindre de son repaire de Torjek. Mais tout à coup la cité voit arriver un vengeur : c'est le brave Mstislaf (beau-père de Féodor). Il se présente au peuple électrisé par son retour : « Je vous ai promis une amitié éternelle, » s'écrie-t-il, je n'oublie pas mes promesses; je délivrerai les captifs de Torjek, et Novgorod sera » heureuse et libre, ou je périrai. » Cette courte harangue d'un prince déjà éprouvé achève d'enthou-

Mstislaf-le-Brave revient délivrer Novgorod.

siasmer les citoyens, qui semblent ressusciter à la vie et à la liberté, et on jure de vivre et de mourir avec le *bon* Mstislaf, qui, sur-le-champ, fait arrêter les boyards du tyran son beau-fils, et lui envoie un prêtre pour le sommer de quitter Torjek, et de relâcher tous ses captifs; sinon, Mstislaf ne le regarderait plus comme son fils.

Sûr d'être appuyé par son frère George de Vladimir, et comptant sur quelque réaction en sa faveur dans la cité, Yaroslaf Féodor se prépara fièrement à la guerre et menaça de punir son beau-père. La famine avait dépeuplé Novgorod; ses principaux citoyens gémissaient enchaînés dans les cachots de Torjek et de Souzdal; ce qui restait dans les murs était exténué de faim et de désespoir. Mstislaf convoque en assemblée nationale cette troupe de pâles et maigres fantômes. « Eh » quoi! leur dit-il, abandonnerez-vous vos frères » captifs? Novgorod est où est Sainte-Sophie. Vous » êtes peu nombreux, mais Dieu protège les justes » et rend le faible puissant. » Toute l'assemblée applaudit; cependant, peu après, des partisans de Féodor partirent pour le rejoindre. D'un autre côté, Vladimir, prince de Pskof, se réunit à son frère Mstislaf, et la petite armée novgorodienne se mit aux champs.

A la plus haute bravoure Mstislaf joignait de grands talens militaires, et, au besoin, il savait intriguer comme tous les princes ses contempo-

rains. Prévoyant bien que Féodor serait soutenu par George, il se lia secrétement avec Constantin, qu'il promit de porter au trône de Vladimir. Ainsi recommencèrent les hostilités entre les deux fils de Vsévolod III.

Quand les deux armées en vinrent à une affaire décisive, Constantin de Rostof et Vladimir de Smolensk avaient grossi celle de Novgorod; celle de George et d'Yaroslaf, accrue des princes de Mourom, était beaucoup plus nombreuse : et cette supériorité numérique leur inspirait une aveugle présomption. Mstislaf désirait une réconciliation générale. « Il n'est plus temps, répondit George, » vous êtes trop avancés! » Mstislaf revint à la charge, et George, impatienté, s'écria : « Notre » père n'a pu m'accorder avec mon frère Constan- » tin, Mstislaf prétend-il nous juger? Que Constan- » tin soit vainqueur, et l'empire est à lui. » En déclarant ainsi la victoire arbitre de la querelle, George se croyait sûr de vaincre. Vainement on lui représenta que les princes ennemis étaient *sages*, les milices de Novgorod et de Smolensk *hardies aux combats*, et Mstislaf sans rival dans l'art de la guerre. Des fanfarons et des flatteurs répondaient que jamais on n'avait impunément attaqué le pays de Souzdal, dont les guerriers battraient ensemble tout le reste des Russes. Cette bravade plut à George. Il ordonna aux généraux de ne faire quartier à personne, pas même à ceux

Mstislaf, vainqueur, porte Constantin au trône de Vladimir.

qui portaient des *broderies d'or sur l'épaule*, et ensuite il arrangea avec les princes ses alliés un nouveau partage de la Russie. Il gardait Rostof, sans doute avec la suzeraineté sur tout l'empire; Yaroslaf Féodor reprenait Novgorod; son troisième frère Sviatoslaf s'installait à Smolensk, et Kief retournait aux Olgovitchs; plus tard il s'occuperait de Galitch. Ce traité fut aussitôt rédigé et juré; il n'y manqua rien que la sanction de la victoire. Croyant avoir ainsi tout prévu et calculé, George manda aux ennemis qu'il les défiait dans la vaste plaine de Lipetsk. Mstislaf accepta le défi. Les deux armées se rendirent pendant la nuit au lieu convenu, y prirent position sur deux collines opposées, et se retranchèrent. Le jour suivant fut sombre et pluvieux; on se battit depuis le matin jusqu'au soir, mais mollement. Le lendemain Mstislaf voulait marcher sur Vladimir; Constantin craignait que les pacifiques Rostoviens ne se débandassent en se rapprochant de leur pays; on résolut donc de combattre. Lorsqu'on fut près d'en venir aux mains, Mstislaf harangua ses troupes, et sa harangue, comme celle d'Ysiaslaf II, commence par les mots *frères* et *amis*, aujourd'hui réputés révolutionnaires. « Je vous donne le choix » de combattre à pied ou à cheval, dit-il en finis» sant. — A pied! s'écrièrent les Novgorodiens; » à pied, comme jadis nos pères sous les murs de » Souzdal. » Aussitôt ils quittent leurs chevaux,

leurs habits, leurs bottes même, et s'élancent sur l'ennemi en poussant des cris terribles. A côté d'eux, les milices de Smolensk, également à pied, attaquent avec la même furie. « Ne trahissons pas ces braves! s'écrie Mstislaf; » et, à la tête de sa garde à cheval, il se précipite la hache à la main au plus fort de la mêlée. Il avait en tête Yaroslaf, son antagoniste. Yaroslaf comptait aussi sous ses drapeaux des bandes novgorodiennes; mais ceux-ci combattaient pour le despotisme, qui énerve et avilit; ceux de Mstislaf pour la liberté, qui donne la force et l'énergie. Le choc fut rude et meurtrier, mais court et décisif : la liberté triompha. Yaroslaf entraîna dans sa déroute George et le reste de ses alliés. « Amis! dit alors Mstislaf à ses guerriers, » oublions le butin et complétons la victoire! » Les Novgorodiens laissèrent sur le champ de bataille les milices de Smolensk, qui s'obstinèrent à dépouiller les morts; pour eux, dignes soldats de la liberté, ils ne songèrent qu'à achever la défaite de l'ennemi. Yaroslâf s'enfuit jusqu'à Péréaslavle, où il fit étouffer beaucoup de marchands novgorodiens détenus au cachot; George creva trois chevaux, et arriva sur le quatrième aux portes de Vladimir, après avoir, en galopant, jeté son costume de prince. Il voulait fortifier la ville, il voulait qu'elle se défendît; mais il n'y avait plus à Vladimir que les vieillards, les enfans, les femmes et les fuyards désarmés : il put à peine obtenir

Mstislaf vainqueur,

qu'on tînt quelques jours pour lui laisser le temps de négocier.

Comptant sans doute sur l'effet d'une victoire si complète, Mstislaf rassembla son armée sur le champ de bataille, y séjourna, et marcha ensuite lentement sur la capitale (Vladimir), qu'il cerna de tous côtés. Soigneux de se ménager toujours l'appui de l'opinion, il retint ses troupes, qui voulaient profiter d'un incendie survenu dans la ville pour donner l'assaut; enfin, au bout de trois jours, George, suivi de ses deux fils, se rendit dans son camp : « Vous êtes » victorieux, lui dit-il, disposez de ma vie et » de ma fortune, mon frère Constantin obéit à vos » ordres. »

rbitre des princes.

George avait raison; Mstislaf remplissait le premier rôle depuis le commencement de cette guerre, il paraissait, et il fut effectivement l'arbitre des deux frères qui se disputaient la couronne. George dut y renoncer, il s'embarqua pour Gorodetz du Volga ou Radilof. Sa femme et quelques amis le suivirent dans sa disgrâce; parmi ces amis fidèles au malheur, il faut distinguer l'évêque Simon. Une année auparavant (en 1215), George, désespérant de soumettre bientôt Rostof, métropole religieuse des provinces de Vladimir et de Souzdal, et ne voulant pas que ses domaines restassent sous la juridiction spirituelle d'un pontife que pouvait influencer son compétiteur, avait érigé en évê-

ıe la couronne à eorge II.

chés Souzdal et Vladimir, et il avait procuré le dernier de ces deux siéges à Simon, dont il fit ainsi la fortune; et celui-ci, en ce jour d'épreuve, n'hésita pas à sacrifier sa fortune pour suivre son bienfaiteur dans l'exil.

CONSTANTIN Ier

A VLADIMIR ET SOUZDAL,

1216 — 1219.

QUAND Vsévolod II (dit le Grand) déclara héritier présomptif de la couronne son fils aîné Constantin; quand, irrité de la désobéissance de ce Constantin, il lui préféra son second fils George et le fit reconnaître pour son successeur, ce fut de la part de ce monarque deux actes de volonté et de puissance; mais ni l'un ni l'autre de ces actes ne s'appuyaient ni sur la loi ni sur l'usage. Vsévolod ne consulta d'abord que son bon plaisir et ensuite que son ressentiment. En définitive, il fut obéi parce que les boyards n'avaient point d'intérêt contraire, et parce que le choix importait peu aux cités entre les deux prétendans.

t la donne à Constantin. Lorsque Mstislaf de Novgorod (surnommé le Brave, comme son père) renversa George et mit Constantin sur le trône, ce ne fut point parce que

Constantin était l'aîné de George, mais parce que, George s'étant déclaré contre lui et Constantin pour lui, il devait naturellement profiter de ses avantages pour élever celui-ci et abattre celui-là; il aurait de même sacrifié l'aîné au cadet, si l'aîné eût été son ennemi et le cadet son allié. Ainsi, d'un côté, la préférence accordée par Vsévolod II à son second fils, au préjudice du premier, est un acte arbitraire qui ne prouve point que le monarque ait le droit de désigner son successeur; et, d'un autre côté, le renversement du cadet et le couronnement de l'aîné est un acte de force et de pure politique, qui ne prouve rien en faveur du droit de primogéniture entre les frères.

Constantin I nomme George II héritier de la couronne.

Constantin jeune encore était valétudinaire, dévot et doux; après avoir réconcilié son frère George avec Mstislaf-le-Brave, qui l'assiégeait dans Péréaslavle, il lui donna Souzdal et *le déclara héritier de la grande-principauté*.

Il y a entre cette déclaration et la conduite de Constantin une remarquable contradiction. S'il avait le droit de nommer son héritier à l'empire, son père avait eu le droit de léguer l'empire à George, et alors lui Constantin n'avait pas eu le droit de le prendre ou de le recevoir de Mstislaf-le-Brave. Dans l'hypothèse contraire, Constantin n'avait pas plus que son père le droit de léguer la couronne; mais comme tous les principes invoqués et méconnus tour à tour étaient encore très-

incertains, se voyant maître du trône, n'importe à quel titre, il essaya de le faire échoir après lui au prince qui lui semblait devoir être le plus favorable à sa famille, sans trop se flatter peut-être d'un heureux succès.

Malgré sa jeunesse il sentait déjà sa fin prochaine; ses fils encore enfans avaient besoin d'un protecteur, et devaient le trouver dans leur oncle, à la vérité, déposé par leur père, mais que leur père comblait de ses bontés, et rappelait à la couronne.

Abdication de Mstislaf-le-Brave à Novgorod.

Après avoir défait et refait un monarque, et ramené à Novgorod l'abondance, la gloire et la liberté, Mstislaf-le-Brave, méditant un autre grand projet, était allé à Kief pour en préparer l'exécution. En son absence, les Novgorodiens, commandés par son frère Vladimir, prince de Pskoff, battirent les Lithuaniens et les chevaliers porte-glaives. A son retour, *il punit quelques magistrats indociles ou négligens*, puis il annonça aux citoyens convoqués au palais d'Yaroslaf la résolution de les quitter. Vainement on essaya de le retenir; les larmes et les prières furent inutiles. Après les plus touchans adieux, il retourna en toute hâte à Kief auprès de ses frères, qui devaient l'aider à délivrer Galitch.

Affaires de Galitch.

C'était alors le jeune Daniel (l'un des fils de Roman) qui occupait le trône de Galitch; mais les boyards usurpaient tout le pouvoir, ils chassèrent

même, malgré les larmes et la fureur du jeune prince, sa mère, dont la fermeté les gênait. André avec ses Hongrois vint châtier les boyards et partit; Mstislaf-le-Muet (prince russe) enleva Galitch à Daniel, obligé de fuir en Hongrie; Lechko-le-Blanc chassa de Belz (qu'il donna à son beau-père Alexandre, prince de Vladimir) Vassilko, qui se réfugia à Kamenets. André revenait contre les boyards de Galitch quand une conspiration de ses barons le rappela en Hongrie. Alors Vladislas, le plus influent des boyards galitchans, lui persuada de procurer la couronne de Galitch, non pas à la race odieuse de Roman, mais au plus digne des boyards, en exigeant un serment de fidélité. André nomma Vladislas, qui vint, soutenu par une armée hongroise, prendre le titre de prince, et *osa marcher l'égal* des descendans de Vladimir. La jalousie arma, en faveur de Daniel, Lechko-le-Blanc, roi de Pologne, qui battit Vladislas, et manqua Galitch, mais rendit aux fils de Roman Tikhomle et Péremysle, où une foule d'émigrés accourut autour d'eux. Les rois de Pologne et de Hongrie se brouillaient au sujet de Galitch; le voïévode de Sandomir imagina de les réconcilier, en proposant un partage de la proie qu'ils s'enviaient. Ce partage donna Galitch aux Hongrois. Malheureusement André, ami du pape Innocent III, s'avisa de vouloir convertir le peuple à la religion latine, et de chasser l'évêque russe avec tout le clergé; et pour

comble d'imprudence il enleva Pérémysle et Lubatchef à Lechko, qui appela contre lui Mstislaf-le-Brave.

Mstislaf n'avait pas besoin de cet appel; ce fut le prix de l'entreprise et l'opportunité de l'occasion qui le décidèrent. Il quitta promptement Novgorod, comme on l'a vu, et vint se concerter avec ses frères à Kief, où ses préparatifs le retinrent jusqu'à la fin du règne de Constantin.

...s princes ... Rezan.

Constantin vivait encore lorsque les deux frères Gleb et Constantin Vladimirovitch, voulant régner seuls dans la province de Rézan, assassinèrent dans un festin six autres princes de leur famille avec tous les boyards de ces victimes; le grand-prince déjà mourant aurait dû punir et ne sut que déplorer cet attentat. Peu après il envoya Vassilko, son fils aîné, à Rostof, Vsévolod (un autre de ses enfans) à Yaroslavle, leur recommandant sur toute chose de respecter George comme un second père; puis il mourut à l'âge de 33 ans le 22 février 1219.

GEORGE II RÉTABLI,

1219 — 1224.

Affaires de Novgorod.

Après l'abdication de Mstislaf, Novgorod avait élu son neveu Sviatoslaf Mstislavitch de Smolensk, qui ne put se maintenir long-temps. Le possadnik Tverdislaf ayant fait arrêter un seigneur puissant, la cité se partagea en deux partis qui prirent les armes, sonnèrent les cloches, tinrent des assemblées et enfin se battirent. Cette querelle avait coûté la vie à dix citoyens, lorsqu'une réconciliation sincère fut de part et d'autre jurée sur la croix. Soit que Tverdislaf parût avoir tort, soit que sa popularité donnât de l'ombrage, le prince voulait le destituer; mais soit que la première magistrature de la république commandât plus de ménagemens, soit que Sviatoslaf se sentît moins influent que son oncle Mstislaf, qui, étant le libérateur et le vengeur de la cité, avait de son chef puni tout récemment plusieurs magistrats, le nouveau prince

n'osa point prononcer lui-même la destitution du possadnik; il se contenta de la proposer à l'assemblée nationale. Les citoyens voulurent connaître les motifs de cette proposition : « Je le veux, ré» pondit sèchement Sviatoslaf, oubliant qu'il parlait » à un peuple libre. — Fort bien! répliqua aussitôt » Tverdislaf; ainsi ma conduite est sans reproche! » Mais vous, citoyens, souvenez-vous que votre » droit est d'élire et de casser librement vos possad» niks et vos princes. » Cette réponse acheva de fixer la résolution du peuple. Des députés allèrent dire à Sviatoslaf : « Vous avez juré de ne destituer nos » magistrats que sur un légitime motif. Si vous l'ou» bliez, nous sommes prêts *à vous saluer et à vous* » *montrer la porte*, mais Tverdislaf restera notre » possadnik. »

Sviatoslaf comprit bien qu'il ne pouvait plus rester à Novgorod, où vint le remplacer son frère, qui ne fut ni plus heureux ni plus sage. Sur un rapport calomnieux, Tverdislaf fut destitué par le peuple, et peu après réintégré. Vsévolod, n'imaginant pas d'autre moyen de le réduire, résolut de l'assassiner. Mais pendant qu'il assemble ses courtisans et ses créatures en armes au palais d'Yaroslaf, les amis du possadnik alors malade vont le chercher dans sa maison, le placent sur un traîneau, et le mettent sous la sauvegarde du peuple, qui accourt des trois quartiers de la ville, se range autour du magistrat menacé, et attend, les armes

à la main, l'archevêque, le prince et sa bande d'assassins. Le prince n'osa pas attaquer des gens si bien décidés à se défendre ; l'archevêque intervint comme médiateur entre les deux partis, et le possadnik se sacrifia à la tranquillité publique, en renonçant à sa dignité. (Il prit le froc au monastère de Saint-André.)

Les deux archevêques de Novgorod.

Ce fut vers le même temps que le peuple rappela l'ancien archevêque Métrophane, manda à Antoine, alors en tournée, qu'*il pouvait aller où il voudrait;* mais Antoine, qui avait reconnu au peuple le droit de destituer Métrophane et de le nommer lui-même, ne reconnut pas au même peuple le droit de le destituer à son tour pour reprendre Métrophane; il se prétendit seul archevêque et irrévocable. Cette opiniâtreté embarrassa les citoyens; on renvoya les deux prétendans pardevant le métropolitain, qui décida en faveur de Métrophane, sans doute parce que ce métropolitain ne voulait reconnaître ni la déposition de Métrophane ni l'élection d'Antoine, faites par le peuple sans sa participation. Néanmoins Antoine fut pourvu de l'évêché de Pérémysle en Gallicie.

Gleb de Rezan.

La Russie orientale éprouvait aussi des troubles. Ce Gleb de Rezan, qui, pour complaire à Vsévolod II, s'était constitué le calomniateur des princes de sa famille, et qui tout récemment venait d'assassiner dans un festin six de ces princes, entreprit d'assassiner le dernier, Ingwar, qui régnait à

Rezan ; mais, prévenu et battu par Ingwar, il alla mourir de honte et de rage dans les déserts, abandonnant toute la province à celui qu'il voulait dépouiller.

xpédition ez les Bulres orientaux.

Les Bulgares d'Orient, jaloux des progrès et des établissemens des Russes dans les gouvernemens actuels de Vologda et d'Archangel, tentèrent de s'y installer. Des princes russes coalisés envahirent la Bulgarie, brûlèrent la forteresse d'Ochel, et revinrent avec beaucoup de butin et de prisonniers. L'année suivante le grand-prince accorda la paix aux instantes prières des ambassadeurs bulgares, et fonda Nijni-Novgorod.

nquête de alitch par stislaf-le-Brave.

Cependant Mstislaf et ses frères, ayant achevé leurs préparatifs, marchèrent sur Galitch ; à leur approche les Hongrois se retirèrent, de sorte que cette expédition ne fut qu'une marche militaire et une simple prise de possession. Mstislaf monta au trône, mais il maria sa fille au jeune Daniel, que le peuple aimait, et promit de lui servir de père. D'un autre côté, pour conserver l'amitié du roi de Pologne, il le laissa tranquille possesseur de Brest et de quelques autres places dont il s'était emparé aux environs du Boug. Le bouillant Daniel, incapable de goûter cette politique, tenta de reprendre ces places. Le Polonais, indigné, se réconcilia avec le roi de Hongrie, et tous deux, unissant leurs forces, écrasèrent un voïévode de Mstislaf, et envahirent la Gallicie. André avait donné le royaume

de Galitch à son fils Coloman, et Coloman commandait alors l'armée d'invasion; ce fut à ses pieds qu'on vint *apporter les têtes* et les chaînes d'or des boyards russes.

Brave sans crânerie, Mstislaf comprit qu'il fallait céder à la fortune et quitter la partie pour prendre une prompte et glorieuse revanche. Il partit donc précipitamment, et chercha une nouvelle armée à Kief et chez les Poloutsis. Son gendre Daniel, resté à Galitch, montra un brillant courage dans de nombreuses sorties, mais dut enfin s'échapper et le rejoindre. Le pays resta en proie aux Hongrois et aux Polonais. Daniel, revenu dans la province de Vladimir, fit la paix avec les Lithuaniens, en reçut des renforts, et avait déjà reporté la guerre aux Polonais et aux Hongrois, lorsque Mstislaf survint, amenant des bandes russes et une nuée de Poloutsis. Bientôt les deux armées sont en présence; le combat s'engage: tout à coup Mstislaf quitte sa garde et gagne un tertre voisin et élevé. Vladimir Rurikovitch, son allié, ne comprenant pas plus que les autres généraux russes de ce temps qu'un chef d'armée eût autre chose à faire que de combattre en soldat à la tête de ses troupes, s'étonne, s'indigne et lui envoie dire par un de ses officiers: « Tu n'es pas » venu pour nous regarder; tu es notre chef; ton » inaction nous perdra. » Mais de la hauteur où il s'est placé, Mstislaf a bien étudié le plan des en-

nemis, et décidé par quelle manœuvre il gagnera la bataille. Alors il reprend son courage impétueux, il revole vers son armée, lui promet la victoire au nom de la sainte Croix, et lance ses bataillons sur les Hongrois et les Polonais. Pour lui, à la tête de sa garde, il fait un détour et revient tomber avec furie sur les derrières de l'ennemi, qui avait soutenu les attaques de front et culbutait les Russes. Aussitôt le combat change de face; les étrangers surpris périssent par milliers, et le génie militaire de Mstislaf, plus que sa valeur et celle de ses troupes, obtient un succès éclatant et décisif. Ici encore Mstislaf avait recommandé et, ce qui était plus difficile, persuadé à ses soldats de négliger le butin pour ne songer qu'à compléter la victoire. Il fut compris et obéi; les Poloutsis seuls s'obstinèrent à ramasser des prisonniers, des chevaux et les dépouilles des morts. Les Russes ne firent point de quartier, et le champ de bataille resta jonché de cadavres.

Mstislaf méritait et obtint tout l'honneur de cette mémorable journée. L'armée le proclama le *Soleil brillant de la patrie*. Sans perdre de temps, il investit Galitch, qu'il prit *au moyen d'une mine pratiquée pendant la nuit*. Coloman, roi de Galitch (fils d'André, roi de Hongrie), sa jeune épouse (fille de Lechko, roi de Pologne), des boyards hongrois et leurs familles tombèrent aux mains du vainqueur. Le roi et la reine furent conduits à Tort-

chesk; les autres captifs furent partagés entre les Russes et les Poloutsis. On dit qu'après cette victoire Mstislaf prit le titre de *tzar* de Galitch, et que les évêques russes le couronnèrent avec le diadême d'or de Coloman.

André réclama son fils en termes menaçans; Mstislaf répondit sans s'émouvoir : « La victoire » dépend du ciel; j'attends le roi. »

Karamsin estime ce Mstislaf plus guerrier que politique. Je ne puis admettre un pareil jugement. Quoiqu'il fût le plus courageux des princes russes contemporains, nous l'avons vu maîtriser son propre courage dans les batailles et se montrer encore plus habile général que brave soldat. Sa conduite à Novgorod révèle un esprit observateur, et en même temps résolu et mesuré. Il vit du premier coup d'œil ce qu'il pouvait être et entreprendre dans une cité si jalouse de ses droits, si entière dans ses résolutions, si valeureuse dans les combats et si prompte à bien juger ses princes. Il sut y venir, y revenir et la quitter à propos. Il en fut le libérateur et le vengeur, et n'y laissa en partant que des souvenirs glorieux, des regrets sincères, et probablement le désir de le voir revenir encore; de sorte qu'en cas de malheur sa prudente modération lui réservait un asile honorable, d'où il pourrait au besoin faire trembler ses ennemis. S'il ne resta pas à Novgorod, c'est que, pour être un héros, un prince ne cesse pas d'être

Caractère de Mstislaf-le-Brave.

prince, que tout prince aime plus ou moins le pouvoir absolu, et qu'alors moins que jamais la république n'était disposée à souffrir rien qui ressemblât ou conduisît au pouvoir absolu. Rester à Novgorod après l'avoir aidée à se délivrer, c'était risquer de se brouiller avec les citoyens; il valait mieux y laisser d'utiles regrets et chercher ailleurs un trône où l'on pût, avec moins de périls, être plus prince : c'est ce que fit Mstislaf. Galitch, vexée tour à tour par ses princes et ses boyards, et par les étrangers, recevrait sans doute à bras ouverts et porterait au trône un prince russe, son libérateur, déjà fameux par son courage, et si ami des libertés publiques que Novgorod elle-même s'était affligée de son départ. Les boyards voudraient sans doute continuer leurs intrigues et leurs usurpations; mais Roman les avait comprimés, et Mstislaf pouvait sans orgueil se flatter d'y réussir à son tour. A la vérité, Roman avait déployé contre les boyards une rigueur atroce, que réprouvait le caractère de Mstislaf; mais il était présumable qu'instruite par les malheurs du pays et ses propres disgrâces depuis la mort de Roman, cette noblesse serait plus docile et plus sage. Sur ce point Mstislaf se trompait : en tout temps, en tout pays, toute noblesse ayant ou prétendant avoir des priviléges est incorrigible. Pourtant il faut pardonner à Mstislaf une erreur qui est presque universelle. Une fois parvenu au trône de Galitch,

il ne tarda guère à être détrompé ; et comme il savait également bien voir et se décider, il ne s'entêta point à conserver un trône où il fallait s'entourer de victimes et de bourreaux. Ce n'est pas que je suppose à Mstislaf une philanthropie qu'il n'eut point et ne put avoir. Dans deux grandes batailles (celle où il commandait les Novgorodiens contre le grand-prince George II, et la dernière contre les Hongrois et les Polonais) il avait défendu de faire des prisonniers ; ainsi sa politique ne reculait devant aucune rigueur, et sacrifiait hardiment l'humanité au succès de ses entreprises ; mais, s'il était prompt à faire tous les sacrifices nécessaires, il avait assez de tact pour discerner ceux qui l'étaient et ceux qui ne l'étaient pas, pour découvrir et estimer toutes les chances, et il avait assez d'esprit de calcul et même de générosité pour ne point se permettre des cruautés dont l'effet serait incertain. Qui pouvait lui répondre que les boyards de Galitch tomberaient tous entre ses mains, qu'il n'en échapperait pas assez pour lui chercher des ennemis hors de la Russie, dans la Russie et dans Galitch même, devenue depuis plusieurs années un théâtre de révolutions et de conspirations ? Qui pouvait lui répondre de la fidélité de ses alliés, au nombre desquels étaient les Olgovitchs, toujours si intrigans et si ambitieux ? Quand même les boyards de Galitch, qui, dès le premier jour, lui envièrent le pouvoir ; quand

même le peuple, resteraient dociles à sa domination, les Hongrois et les Polonais ne lui laisseraient ni paix ni trêve; aurait-il toujours assez de force pour les vaincre? et les Russes, qui tous convoitaient la Gallicie, n'aideraient-ils pas un jour ces étrangers à le déposséder? Toute la conduite de Mstislaf révèle un esprit vif, pénétrant et résolu. Il était le plus brave des princes russes de son temps, mais il était éminemment calculateur. Ayant bien examiné toutes les chances, il comprit que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de renoncer à un trône qu'il n'était pas sûr de pouvoir conserver; que le céder à un prince russe, c'était jeter ce prince et le pays dans une guerre sans espoir de succès contre les Polonais et les Hongrois réunis; qu'ainsi, tout bien considéré, il valait mieux prendre sur-le-champ une résolution qui, en paraissant livrer définitivement le pays à l'étranger, ménageât aux Russes l'espoir et le moyen de le recouvrer. Mstislaf crut atteindre ce but en abandonnant le trône aux Hongrois, mais en stipulant l'exacte conservation de la religion et du clergé russes. Si je ne me trompe, il y a dans cette cession de la province de Galitch beaucoup plus de politique que n'en suppose Karamsin.

Son traité avec les Hongrois.

Une autre condition de cet arrangement fut qu'une fille de Mstislaf épouserait le jeune fils d'André, roi de Hongrie; que le trône de Galitch

serait donné, non plus au fils aîné d'André, Coloman, gendre du roi de Pologne, mais à ce jeune fils époux de la fille de Mstislaf. Le jeune prince hongrois étant déjà fiancé à la princesse d'Arménie, André eut des scrupules, et en écrivit au pape Honorius III; de son côté, le roi de Pologne écrivit à Rome en faveur de Coloman son gendre. Le pape se prononça pour Coloman; pourtant sa conclusion fut qu'il fallait attendre et réfléchir, la jeunesse des futurs époux ne permettant pas d'ailleurs de conclure de long-temps ce mariage. C'était probablement ce qu'avait prévu l'adroit Mstislaf. La promesse de cet hymen, que suivrait la cession du trône, devait lui gagner les Hongrois et les brouiller avec les Polonais. Dès lors il pourrait au besoin les mettre aux prises, et il n'avait, de long-temps, rien à redouter des armes étrangères. Il pouvait appliquer tous ses soins et toutes ses forces à capter, à mériter l'amitié des Galitchans, à gagner ou à contenir les boyards. A la vérité, il rendait à André son fils Coloman, mais il prenait au monarque un autre ôtage d'une importance presque égale, puisqu'il donnait à son gendre futur (frère de Coloman) la principauté de Péréaslavle du sud, située de l'autre côté du Dniéper. Là, le jeune prince de Hongrie, éloigné des États de son père, était isolé au milieu des Russes, et son sort dépendait de la volonté de Mstislaf, qui, en attendant le mariage projeté, mais très-incer-

tain et fort éloigné, restait en possession de Galitch. Ainsi, dans toute cette affaire, s'il y eut une dupe, ce ne fut certes pas Mstislaf-le-Brave, et Mstislaf ne fut pas moins politique que guerrier. Toutes ses prévisions se réalisèrent. Il arriva même que le roi de Pologne, Lechko-le-Blanc, furieux contre André, fit sa paix avec le héros de Galitch. Les fils de Roman (Vassilko et Daniel gendre de Mstislaf) restèrent en possession d'une partie des États de leur père.

Tous ces détails m'ont paru intéressans, parce qu'ils concernent le principal personnage de l'époque. George II, remonté au trône après la mort de son frère Constantin, n'avait qu'une influence bornée à ses domaines et à ceux de ses alliés, et la renommée et les talens de Mstislaf l'éclipsaient entièrement. Plusieurs de ses fils passèrent sur le trône glissant de Novgorod, qui eut alors de grands démêlés avec les chevaliers porte-glaives et l'évêque de Riga. Excités par les étrangers (les Livoniens et les Tchoudes), les Latiches infestaient les bois et les routes du voisinage de Novgorod et de Pskoff, et les Russes prenaient de terribles revanches en se jetant sur les terres de leurs ennemis.

Guerres de Novgorod.

En 1222, un fils de George s'échappa de Novgorod; la république, restée sans prince, s'avisa de redemander cet Yaroslaf Féodor dont le despotisme avait été si dur, et qu'elle avait si énergi-

Féodor rappelé à Novgorod.

quement repoussé, sous la conduite de Mstislaf-le-Brave. Ce Féodor (frère du grand-prince George II) revint avec empressement, et fut reçu avec plaisir. Féodor conduisit heureusement les milices républicaines, et purgea le pays envahi sur plusieurs points. Appelé ensuite par les Livoniens révoltés contre les Allemands, les Danois et les Suédois, qui se déchiraient entre eux, et les désolaient sous prétexte de les convertir, ce prince fit en Livonie et en Esthonie une campagne assez insignifiante par ses résultats, mais terrible par les cruautés auxquelles se livra chaque parti. Guerres de Novgorod.

Cette fois Yaroslaf Féodor gagna les bonnes grâces des citoyens, mais sans doute en faisant violence à son génie despotique et dur; car il quitta volontairement Novgorod. Ainsi il ne pouvait s'y plaire sans y déplaire, ni y plaire sans s'y déplaire, parce que son caractère était incorrigible, et la cité intraitable quand on menaçait sa liberté. Féodor partit donc, et George renvoya de nouveau son fils Vsévolod, alors âgé de dix ans, qui vit continuer les sanglans démêlés de Novgorod et des chevaliers porte-glaives, enfin terminés par une paix conclue entre la république et l'évêque de Riga. Féodor quitte Novgorod.

Depuis plus de deux siècles la Russie était en proie à la discorde et à la guerre civile; les peuples limitrophes l'attaquaient souvent; les Poloutsis à l'orient, et à l'occident et au nord les Hon- Ennemis extérieurs.

grois, les Polonais, les Lithuaniens, les Danois, les Suédois, l'ordre des chevaliers porte-glaives; mais, dans les guerres avec ces étrangers, les succès étaient variés et les invasions réciproques, les avantages et les dommages partagés; et si, en perdant l'unité qui fait la force des empires, la Russie était considérablement déchue du point où on l'a vue monter sous le règne de quelques-uns de ses anciens princes, elle n'en restait pas moins une grande nation, divisée mais pouvant se réunir un jour, tombée mais capable de se relever plus forte que jamais, et du moins indépendante. Un ennemi plus terrible que tous les autres va bientôt arriver du fond de l'Asie, le cimeterre et le knout à la main; devant lui tout périra ou se prosternera; et la Russie, ravagée par le fer et la flamme, va devenir l'esclave des Tatars!

Les Tatars ou Mogols.

ÉTAT DE LA RUSSIE,

11e, 12e, 13e SIÈCLES.

Avant de montrer la Russie subjuguée et opprimée par les Tatars, exposons succinctement la situation de ce vaste pays.

Depuis Rurik qui posséda le territoire et la population par droit de conquête, les grands-princes russes ses successeurs ont tous prétendu à ce genre de pouvoir sans limite, que les modernes appellent *l'autocratie*. Tous y tendirent de toutes leurs forces; mais leurs forces n'étant pas égales ni les circonstances toujours les mêmes, quelques-uns ont réussi, la plupart ont échoué. Ceux-là se croyaient dans leurs droits, ceux-ci se regardaient comme dépouillés des prérogatives essentielles de leur dignité. A entendre les uns et les autres, la terre, les choses et les hommes, tout était à eux, car tout ayant été à Rurik par droit de conquête, tout devait leur appartenir par droit de succession. Pouvoir monarchique.

Les droits des monarques leur paraissaient sans limites, et les droits des peuples d'impertinentes rêveries.

Si les Slaves, récemment conquis, s'étaient avisés de parler à Rurik, à Oleg, à Igor, à Sviatoslaf ou à saint Vladimir, des droits imprescriptibles de l'homme et des nations, ces princes ne les auraient pas compris et ne leur auraient répondu qu'avec le tranchant du glaive. Dans les siècles de barbarie on ne discute point, on agit; et on agit avec succès lorsqu'on sait prendre son temps; c'est ce que firent les Slaves.

Armée trangère.

Milices ationales.

Sous les quatre premiers princes, le despotisme s'appuyait sur une armée étrangère plus forte que toute la nation, encore sauvage et désarmée; la nation ne bougea point. Saint Vladimir lui prépara un meilleur avenir en renonçant au service des Varègues, et en appelant aux armes des milices nationales. Une fois que la force résida aux mains de la nation, pour s'affranchir elle n'avait plus qu'à le vouloir; pour conquérir ses droits elle n'avait plus qu'à les connaître et à les énoncer. Cependant la force de l'habitude maintint plusieurs années encore le despotisme du grand-prince et la servitude du peuple, et il fallut un concours de circonstances décisives pour déterminer le peuple, non pas à réclamer ses droits, une pareille idée supposerait un temps d'énergie et de lumières, mais à demander, à arracher des *priviléges*. Il fallut

es droits it inconnus.

rivilèges.

que les excès des Varègues d'Yaroslaf exaspérassent Novgorod; il fallut qu'Yaroslaf (après la mort de son père, saint Vladimir), craignant pour sa vie et convoitant le trône, n'eût d'autre refuge et d'autre appui que le courage de Novgorod; il fallut qu'à cet instant précis le peuple de Novgorod ou ses conseils fussent assez pénétrans pour sentir tout le parti que la liberté pouvait tirer d'une semblable conjoncture; que le peuple fût assez maître de lui ou assez docile pour sacrifier les intérêts de la plus juste vengeance au besoin de fonder le régime légal et la liberté, assez brave pour vaincre les ennemis d'Yaroslaf, assez mesuré pour n'exiger que ce qu'il fallait, assez ferme pour conduire à bon terme une entreprise si délicate, assez clairvoyant pour concevoir que la chute d'Yaroslaf ou son recours aux Varègues compromettrait également les lois et la liberté émanant de lui; assez sage et assez persévérant pour ramener une seconde fois cet Yaroslaf sur le trône de Kief. Le concours de toutes ces circonstances, également nécessaires à l'établissement de la liberté novgorodienne, s'étant présenté une fois, pouvait ne se jamais reproduire. Ce fut un bonheur de le rencontrer, ce fut une extrême habileté que d'en profiter. Toutefois la législation et la liberté de Novgorod, si bien méritées, si chèrement achetées, ne parurent d'abord que des *privilèges* concédés par un prince ou arrachés à sa détresse, et qu'un prince

plus sage ou plus fort pouvait ou plutôt devait retirer. Nous avons vu bien des princes l'entreprendre et très-peu y réussir, et n'y réussir que momentanément.

ssemblées publiques.

Quoique personne ne s'avisât alors de rechercher et de réclamer les *droits de l'homme et du peuple*, de vieux usages, contrastant avec la servitude actuelle, rappelaient encore la liberté naturelle de l'espèce humaine. Les Varègues conquérans, trop peu nombreux pour comprimer toute l'immense étendue de leur conquête, n'avaient pas supprimé les assemblées publiques. Par ce mot il ne faut pas entendre des assemblées pareilles aux *champs de mars* et *de mai* de la 1re et de la 2e race de nos rois, ni aux états généraux, ni à nos chambres; mais seulement des rassemblemens tumultuaires de hordes à demi sauvages. Telles étaient sans doute, avant la double invasion des Varègues, les assemblées publiques des Slaves, qui continuèrent après la conquête du pays. Celle de Novgorod s'occupa la première des affaires de haute politique. Ce fut dans une de ces assemblées publiques qu'Yaroslaf implora la clémence et le secours des Novgorodiens, et que les Novgorodiens décidèrent qu'ils le placeraient sur le trône déjà envahi par Sviatopolk.

Les assemblées des autres cités discutaient de moindres intérêts, et leur juridiction s'étendait ou se restreignait en raison directe de leurs forces et

de leur hardiesse, et en raison inverse des forces, des prétentions et de l'audace des princes.

Élection des princes et du monarque.

Novgorod ayant disposé de l'empire en faveur d'Yaroslaf-le-Grand, c'était bien le moins qu'il lui octroyât, on lui laissa prendre le droit d'élire et de révoquer ses princes particuliers. Elle obtint ou prétendit avoir obtenu cette concession, dont elle usa largement nonobstant tous les efforts contraires des princes et des monarques. C'était déjà un échec pour les puissances princière et monarchique, et un point d'appui, et un motif d'encouragement pour le génie républicain, qui, en partant de là, pouvait, avec le temps et quelque esprit de conduite et de mesure, renverser la monarchie et arriver à la souveraineté du peuple. Novgorod n'était guère éloignée de ce but, elle y touchait souvent; et si, à l'exemple des villes anséatiques, les grandes cités russes s'étaient entendues et liguées pour maintenir et étendre leurs conquêtes aux dépens de la royauté, certainement la Russie du douzième siècle serait devenue une immense république fédérale.

La Russie semblait devoir devenir une république fédérale.

Au premier coup d'œil on s'étonne qu'il en ait été autrement, car les grandes cités semblaient toutes marcher à ce but. Novgorod avait deux fois donné la couronne à Yaroslaf-le-Grand; elle nommait, elle cassait, elle emprisonnait, elle remplaçait ses princes particuliers; elle bravait presque toujours et battait souvent les grands-princes; son

vetché (l'assemblée du peuple) exerçait dans son vaste territoire toutes les fonctions de la souveraineté. — Kief nomma plusieurs fois son prince; et comme le trône de Kief était réputé supérieur aux autres, il arrivait qu'en élisant son prince, elle élisait le monarque. Du droit d'élire le monarque à celui de le juger, de le déposer, ou de le condamner à telles ou telles peines, la distance est minime chez un peuple tel que les Russes de cette époque. — Une foule d'autres cités, comme Smolensk, Polotsk, Vladimir, Rezan, etc., entreprirent aussi de nommer leurs princes particuliers. Quelquefois elles en furent châtiées, mais elles n'en avaient pas moins adopté cette idée de la souveraineté du peuple, déjà accueillie à Kief, et presque toujours triomphante à Novgorod.

Novgorod pouvait encore donner le projet et l'exemple d'une association des cités; car elle convoquait à ses assemblées les citoyens de Pskoff et de Ladoga, lorsqu'elle croyait avoir besoin de leur vote ou de leurs épées, comme il arriva dans le procès intenté à Vsévolod, fils de Mstislaf-le-Grand. Pourquoi donc, avec de tels commencemens, le système républicain n'a-t-il pas prévalu en Russie? En voici la cause.

stocratie. Soit à l'instar de la cour, soit par l'instinct ordinaire de l'homme, il s'était établi une aristocratie hautaine et jalouse dans chaque cité; et même les cités entre elles rec onnaissaient aussi une

certaine hiérarchie aristocratique. Ainsi les capitales de provinces réglaient les affaires de toutes les villes de leur province, sans les consulter. Les unes délibéraient et décidaient; les autres n'avaient qu'à obéir ou à se révolter. Mais la disproportion ordinaire des forces ne permettait guère la révolte. Les villes de chaque province étaient à peu près à la merci de leur capitale, séjour habituel d'un prince qui convoquait l'assemblée publique, faisait des propositions et déterminait presque toujours les décisions, et qui de plus avait toujours une *garde* plus ou moins nombreuse, plus ou moins aguerrie, à joindre aux milices locales; les capitales de provinces, d'ailleurs plus peuplées que les autres villes, avaient par toutes ces raisons une prépondérance rarement contestée.

Dans ces capitales mêmes, les citoyens ne pouvaient guère être égaux en influence et en droits effectifs. « Ce droit de participer activement aux *assemblées législatives* n'y était accordé qu'aux *plus anciens citoyens*, à ceux qui étaient *libres*, aux *boyards*, aux *militaires* et aux *marchands*. » (K. 3; 243.) Je soupçonne ici quelque inexactitude dans la traduction dont je me sers. Les *anciens citoyens* devant être des hommes *libres*, l'indication des hommes libres, telle qu'on la voit dans ces lignes extraites de la traduction de Karamsin, semble clairement indiquer l'admission de la classe entière des hommes libres dans les assemblées publiques.

Ainsi Karamsin aurait d'abord déclaré que la totalité des citoyens n'assistait pas aux assemblées, et, en expliquant cette déclaration, il aurait montré que tous y assistaient. Cette contradiction vient-elle du traducteur ou de l'auteur? Est-ce la déclaration ou l'explication qu'il faut croire? Je pense que ces assemblées ne pouvaient guère avoir de règles positives dans un empire où rien n'était réglé, où tout était abandonné aux hasards des circonstances, aux arrêts de la force, aux manœuvres de l'intrigue. Je ne vois pas les motifs qui auraient fait exclure des assemblées les simples hommes libres quand il s'agissait d'affaires ordinaires. Alors la passion se taisant, les dignitaires et les marchands, exerçant une influence naturelle et journalière sur les classes inférieures, devaient toujours entraîner leurs votes; de sorte qu'avec ou sans le peuple, c'était alors en réalité les classes supérieures qui décidaient seules de toutes les questions. Mais lorsqu'il y avait des affaires capables de mettre en jeu les passions et les intérêts des diverses classes, ou des princes, ou de l'État, c'était tout autre chose : les personnages influens ou les factions, qui craignaient le peuple, tâchaient de l'écarter; ceux qui espéraient s'en faire appuyer tâchaient de l'appeler, et, pour parvenir à ces buts opposés, les factions aristocratiques devaient recourir à tous les moyens possibles.

Manœuvres politiques contraires au peuple dans les assemblées.

Ainsi, lorsqu'Ysiaslaf II envoya ses députés à

Kief pour demander de nouvelles forces, et surtout, selon moi, pour arranger l'émeute où fut massacré Igor II, l'assemblée indiquée pour entendre ces députés fut convoquée dans une église, où il était évident que ne pourrait se réunir la totalité, ni même la majorité du peuple kiévien. Aussi ne voulait-on pas que le peuple entier participât à cette double affaire, parce que les partis opposés à Ysiaslaf II auraient pu contrarier ses vues et pour la levée d'hommes qu'il demandait et pour l'assassinat dont il avait besoin.

Les princes ses parens, le métropolitain et quelques dignitaires désignés par le gouverneur (frère d'Ysiaslaf II) semblent composer la partie active et principale de cette assemblée; la fraction du peuple présente, et sans doute choisie tout exprès, ne paraît appelée que pour applaudir et à la proposition de la levée en masse directement faite par les députés, et à la proposition d'assassiner Igor II, faite par un homme aposté au milieu d'une bande de scélérats salariés. Ceci se passait à Kief où la présence continuelle du grand-prince entouré de sa garde et de sa cour avait habitué le peuple à une soumission plus entière, et sans doute à voir assez souvent de ces meurtres, appelés *punitions*, commandés par le bon plaisir du monarque, exécutés par ses courtisans, et subis par les victimes avec la résignation que donne l'impossibilité de résister. Il en devait être à peu

près de même dans les autres cités où résidaient des princes particuliers; car il y avait, entre la puissance effective de ces princes et celle de leur capitale, à peu près la même proportion qu'entre les forces du monarque et la capitale de l'empire.

L'égalité mieux défendue à Novgorod.

A Novgorod le peuple paraît avoir mieux défendu l'égalité; Vsévolod, fils de Mstislaf-le-Grand, ayant déplu à l'aristocratie de la république, cette aristocratie voulut le chasser; mais n'osant se commettre seule avec le *menu-peuple*, que favorisait ce Vsévolod, et qui devait soutenir ce prince attaqué, l'aristocratie novgorodienne convoqua, pour juger ce prince, l'aristocratie de Pskoff et celle de Ladoga. Ainsi il fallut que l'aristocratie de trois villes puissantes se réunît à Novgorod pour rendre un décret contraire aux intérêts du menu-peuple. Comment se jugea la cause? Le peuple fut-il écarté de l'assemblée, ses suffrages négligés, ou, après cette adjonction l'aristocratie fut-elle en majorité? ou bien gagna-t-elle, ou bien encore intimida-t-elle le peuple? Comment, d'ailleurs, votait l'assemblée, par individus ou par acclamation? Je ne sais point de réponse à toutes ces questions. Mais il reste démontré par les deux exemples cidessus, et par d'autres que je ne rapporte pas, que l'on savait écarter le peuple ou rendre sa voix nulle quand une puissance le voulait.

Les villes qui n'étaient point les capitales de leur province s'appelaient ordinairement *fau-*

bourgs de cette capitale. Ainsi Pskoff et Ladoga étaient faubourgs de Novgorod, dont elles dépendaient. Karamsin déclare que ces dépendances ou *faubourgs* ne participaient point aux assemblées de leur métropole. Cela pouvait être un usage ordinairement suivi, mais quelquefois négligé ; car ici même, dans le procès de Vsévolod Mstislavitch, nous voyons les citoyens de Pskoff et de Ladoga, *faubourgs* de Novgorod, appelés par les Novgorodiens à l'assemblée publique de leur métropole. A la vérité, c'était une manœuvre de l'aristocratie pour prévaloir sur le peuple ; mais Karamsin ne dit nulle part que le peuple ait protesté contre une pareille violation d'une règle si importante, alors que les cités étaient si jalouses de leur rang et de leurs priviléges ; d'où l'on pourrait conclure que ce fait ne parut pas une nouveauté. D'un autre côté, la même puissance qui annulait ainsi les droits du peuple a pu lui imposer silence.

Lorsque Vsévolod III, près de sa fin, voulut léguer le trône à son second fils George, au préjudice du premier (Constantin), ce ne fut point le peuple de la capitale (alors Vladimir) qu'il assembla ; ce fut une sorte de représentation nationale : il convoqua les *boyards de toutes les villes*, l'*évêque* Jean, les *abbés*, les *prêtres*, les *marchands*, les *gentilshommes*, c'est-à-dire les classes supérieures de toutes les villes de ses domaines directs. Les autres classes libres de Vladimir ne semblent

pas avoir été admises à cette assemblée ; ce n'était donc qu'une assemblée de la noblesse et des notables, et non une assemblée nationale, pas même relativement à Vladimir. Mais il faut observer qu'à force de soins, de ruse et de cruauté, ce Vsévolod, élève de la Grèce avilie et dégénérée, était parvenu dans ses provinces au pouvoir despotique. Dès lors les assemblées populaires, toujours odieuses aux despotes, avaient dû perdre successivement toutes leurs attributions, et, avec le temps, disparaître tout-à-fait. C'était donc à la noblesse et au clergé que le despote devait s'adresser alors, le peuple n'étant plus rien qu'une masse sans droits, et qu'il aurait voulu voir sans volonté.

Si les anciennes assemblées des villes russes ont eu des réglemens écrits ou traditionnels, mais positifs et observés, ils paraissent perdus ; et il serait difficile de conclure des faits conservés par l'histoire, rien qui pût préciser ce qui concerne ces assemblées. J'ai dû présumer la participation du peuple, parce que ces assemblées remontent à une époque où la nation me paraît avoir été presque entièrement sauvage, et que chez une telle nation tout ce qui est libre participe naturellement aux assemblées publiques. La conquête ayant asservi toute la population slave en conservant les assemblées publiques, elles ont dû rester ce qu'elles étaient quant à leur composition. Lorsque la force

étrangère eut disparu pour faire place aux milices nationales, les assemblées continuèrent sans doute sur le même pied, parce que si, d'un côté, une majorité aristocratique tendait à en exclure le peuple, la minorité aristocratique s'efforçait de l'y maintenir pour s'en faire un appui. Les princes, les monarques eux-mêmes, selon le temps et leurs vues, appelèrent souvent le peuple aux assemblées où se traitaient les grandes affaires. Monomaque, par exemple, n'osa prendre le trône qu'après avoir été deux fois élu dans l'assemblée publique de Kief; et il est à croire que cet habile politique, qui lui-même dirigeait sous main sa seconde élection, n'aura pas manqué d'y faire participer le peuple, en qui réside la force sans laquelle le droit n'est rien dans les affaires d'État. Entre autres princes qui ont consulté le peuple assemblé, nous avons remarqué Ysiaslaf II priant Novgorod de décider elle-même si elle voulait la paix ou la guerre, et ne se réservant, lui grand-prince, que le rôle d'exécuteur du décret que rendrait l'assemblée publique. Sans doute la condescendance du grand-prince s'explique ici par l'extrême besoin qu'il avait de se ménager les bonnes grâces de la république; mais, durant les deux siècles de troubles et de guerres, d'intrigues et de trahisons qui suivirent le règne d'Yaroslaf-le-Grand jusqu'à celui de George II, tant de princes particuliers et de grands-princes eurent tant de fois si grand be-

soin de ménager les cités, qu'au moins de temps en temps le peuple dut être appelé aux assemblées publiques.

Je le répète, on paraît ne savoir rien de positif sur la convocation de ces assemblées, ni la composition, ni la compétence, ni la manière de voter, ni les attributions des classes ou des individus, et vraisemblablement tout cela dépendait des circonstances et variait suivant les conjonctures.

istocratie. L'aristocratie des villes se composait des dignitaires, des riches propriétaires et des marchands; tout le reste des hommes libres devait être ce qu'à Novgorod on appela le *menu peuple* dans l'affaire de Vsévolod. Le haut clergé participait, comme l'aristocratie des villes, à l'administration des affaires. A Kief, le métropolitain assistait à l'assemblée de Sainte-Sophie; le conseil ou congrès où Monomaque fit juger Oleg Sviatoslavitch se composait de princes, de boyards, de citoyens, d'évêques

Clergé. et d'abbés. Les ecclésiastiques étaient les ambassadeurs ordinaires et souvent les conseillers intimes des princes; car, plus d'une fois, dans les guerres civiles, des évêques furent arrêtés après la défaite du prince auquel ils étaient attachés.

Le clergé formait une classe à part, ayant sa hiérarchie particulière, ses juges, sa discipline, ses réglemens, son costume. Cet ordre, dont la juridiction s'étendait à une infinité de cas et sur l'universalité des citoyens, en vertu sans doute du

faux réglement de saint Vladimir, exerçait une influence prodigieuse dans une nation dévote comme l'était déjà la nation russe; car un des premiers soins de George Ier avait été de convertir les idolâtres de ses domaines particuliers, et il y avait réussi. C'est en raison de cette influence du clergé, que Vsévolod III convoqua avec les notables, l'évêque Jean et les abbés et les prêtres de ses domaines.

La puissance législative était le plus souvent exercée par le prince, et souvent aussi le prince la partageait avec les assemblées publiques, soit composées des notables seulement, soit formées de la réunion du peuple et des notables. La puissance exécutive appartenait au prince, soit en paix, soit en guerre. Le pouvoir judiciaire lui appartenait encore; et il rendait la justice soit par lui-même, soit par des délégués qu'il nommait, qu'il révoquait ou remplaçait sans autre contrôle que celui de l'opinion. Ce n'était pas seulement le grand-prince qui était juge né, c'étaient tous les princes, chacun dans sa principauté. Nous avons vu Mstislaf-le-Brave, deuxième prince de ce nom à Novgorod, *punir des magistrats* prévaricateurs ou négligens. On doit penser que si, dans une pareille cité, le prince *punissait* de son chef les magistrats, comme lui élus du peuple, les princes des autres cités devaient avoir la même prérogative. Pourtant elle leur était parfois refusée à Novgorod, témoin

Puissance législative, exécutive, judiciaire.

le possadnik Tverdislaf, énergiquement défendu par le peuple contre la faction et les fureurs du tyran Yaroslaf Féodor, frère de George II; mais à Galitch, *le terrible* Roman proscrivit sans opposition tous les boyards, qui périrent dans les supplices ou n'échappèrent que par la fuite; et cependant les boyards de Galitch exerçaient dans cette principauté une grande, une trop grande influence.

Les hommes libres ne paraissent avoir été justiciables jusqu'à présent que des délégués du prince, qui devaient juger suivant la loi, ou de leur prince particulier, qui jugeait suivant la loi, mais pouvait user et abuser du droit de punition arbitraire, ou de la juridiction ecclésiastique pour tous les cas directement ou indirectement indiqués dans les faux réglemens attribués à Vladimir et à quelque autre monarque. Mais les plaintes perpétuelles des peuples attestent que les juges laïcs violaient sans cesse la loi, que les princes abusaient beaucoup du droit de punition. Et les juges ecclésiastiques n'avaient guère plus d'équité et de retenue, si nous jugeons de leur audace et de la faiblesse du pouvoir temporel, et de la stupide soumission du peuple, par l'affaire de cet évêque Théodore, dont les rapines et la férocité n'avaient pu lasser la patience du prince et des citoyens, et qui ne fut déféré au métropolitain qu'après avoir fermé par boutade toutes les églises de Vladimir, et qui alors ne fut encore condamné que pour avoir blas-

phémé le nom de la Vierge. Ainsi le vol avec torture et meurtre, même au milieu de la capitale, c'est-à-dire à la face du peuple, sous les yeux des magistrats, et devant le prince qui était à la fois monarque et juge, sembla en cette circonstance, sinon une des prérogatives ordinaires de l'épiscopat, du moins une licence non punissable. Sans doute ce Théodore, tout brutal et violent qu'il était, cherchait dans les péchés de ses victimes et les réglemens ecclésiastiques quelque prétexte à ses sévices, qu'il présentait comme des peines légales. Couvert de sa mitre et d'un prétexte même grossier, il paraissait inattaquable aux dévots laïcs, qui n'osaient y regarder de trop près ou n'y voyaient pas plus clair; sans tomber tout-à-fait dans des excès aussi monstrueux, les juges ecclésiastiques, les dignitaires de l'Église devaient la plupart, suivant l'instinct ordinaire de l'homme entraîné par la pente du pouvoir, abuser étrangement et de leur caractère sacré, et de leur rang dans une hiérarchie redoutée, et de leur qualité de juges, et de l'inviolabilité qu'ils trouvaient sous leur robe. Les plus monstrueux forfaits, tels que ceux de Théodore, ne les dépouillaient pas de cette inviolabilité; les vices de leur nomination, même imputables à leur mauvaise volonté, ne les rendaient pas moins invulnérables au glaive de la justice séculière, puisque George Ier, qui tuait et dépouillait des seigneurs (Koutchko) pour un simple manque de respect, se borna à livrer au mé-

tropolitain l'affreux Théodore, qui avait pris possession de son siége de Vladimir sans daigner se faire sacrer par le métropolitain, comme le lui avait ordonné George. Et remarquez encore une fois que ce chef de l'Église russe ayant à juger cet évêque, non canoniquement institué et chargé de si horribles crimes, ne le juge et ne le condamne que pour avoir blasphémé, comme si ce métropolitain avait craint de soulever contre lui toutes les colères de son clergé, en condamnant le brigandage et l'assassinat dans la personne d'un évêque, même d'un évêque qu'à la rigueur on pouvait qualifier intrus.

Les inductions que l'on peut tirer de ce fait, et des mœurs européennes de cette époque (12e siècle), permettent de supposer aux puissances de l'Église et du siècle, en Russie, toutes les habitudes et les passions du despotisme et du brigandage, unies le plus souvent à une bigoterie imbécile et parfois à un cynique athéisme.

Seigneurs, châtelains, laïcs, ecclésiastiques.

En Russie comme dans le reste de l'Europe, les paysans étant serfs, les seigneurs devaient être tyrans, et les abbés, les évêques, enfin les puissans de l'Église étaient des seigneurs comme les autres ou peut-être pires, car ils avaient plus d'instruction, et il m'a toujours paru que l'instruction rend plus mauvais encore les naturels qu'elle ne peut améliorer.

Comme les seigneurs féodaux des autres pays,

les seigneurs russes devaient avoir des châteaux forts d'où ils sortaient comme d'une caverne de voleurs, pour écumer ou ravager la campagne. Les histoires générales ne le disent pas, mais il faut souvent suppléer au silence de l'histoire que chacun compose et colore à sa guise, appuyant sur ce qui lui plaît à raconter, omettant ce qui le blesse ou ce qui lui semble indigne d'attention ; et je suis persuadé que les annalistes russes rapportent bien des faits conformes à mon opinion, d'ailleurs appuyée sur l'exemple des autres pays, où toutes les circonstances étant à peu près les mêmes devaient produire à peu près les mêmes résultats.

Karamsin me semble confirmer mon assertion par les lignes suivantes : « A l'exemple des princes, » des seigneurs, des riches marchands qui possé- » daient des terres, les évêques y jouissaient du » droit exclusif de rendre la justice sans aucun rap- » port avec la puissance séculière. Ils recevaient du » métropolitain, leur chef suprême, l'autorisation » de juger les prêtres, les moines, d'examiner toutes » les fautes commises contre l'église et d'infliger » les châtimens spirituels. » Souvent aussi ils se passaient de cette autorisation, et ne se bornaient pas à infliger des châtimens spirituels, puisque Théodore se passait bien de la consécration du métropolitain, et infligeait les plus cruels tourmens uniquement pour arracher de l'argent à ses victimes, et qu'on lui eût pardonné toutes ces monstruo-

Marchands propriétaires et juges.

sités, s'il n'avait pas eu l'effronterie de fermer toutes les églises de la capitale. En un mot, la puissance métropolitaine déclinait comme la puissance monarchique; l'anarchie et la discorde étaient dans l'Église comme dans l'État.

Évêque condamné par un prince.

Au reste tous les princes n'avaient pas une égale révérence pour les ecclésiastiques même coupables. En 1229 Yaroslaf Féodor (celui qui fut tyran à Novgorod) condamna Cyrille, évêque de Rostof, à la confiscation d'une partie de ses biens immenses. Ce Cyrille distribua le reste aux pauvres. Il est fâcheux d'ignorer quelle faute lui avait attirée une peine si grave; la sévérité de Féodor envers ce prélat charitable et universellement honoré, contraste singulièrement avec l'indulgence de George envers l'odieux Théodore. Ce contraste devient inexplicable quand on voit Karamsin affirmer que « les » évêques choisis par le prince et par le peuple » pouvaient être chassés par eux en cas de mécon- » tentement; *que*, pour les affaires temporelles, l'é- » vêque dépendait entièrement du tribunal du » prince. »

George et les Vladimiriens n'étaient-ils pas mécontens du scélérat Théodore? pourquoi le gardaient-ils? et si l'habitude d'une juridiction temporelle accoutumait le prince à surveiller et à châtier les évêques coupables, comment George a-t-il pu supporter les crimes de ce Théodore jusqu'à ce qu'il fermât les portes des églises? Au reste

l'histoire des temps de troubles et de ténèbres présente de continuelles contradictions.

La haute aristocratie, composée ailleurs de seigneurs étrangers à la famille royale, se composait en Russie d'une foule de princes du sang de saint Vladimir. Cette race fut d'une effrayante fécondité. Toutes les branches, tous les individus de cette race ne mesuraient guère leurs prétentions qu'à leur force, tous n'osaient aspirer au trône, mais tous voulaient exercer ce que nous appelons les droits régaliens dans le domaine où le hasard les confinait. C'est vers cette époque de troubles, de guerres civiles, de lutte universelle, de surprises et de trahisons, que les forteresses se multiplièrent presque sur tous les points du territoire. Tout prince voulut avoir au moins un asile où il pût dormir en sûreté; comme les princes étaient divisés et changeaient continuellement de partis, ils devaient craindre de tous côtés. Les seigneurs, exposés aux mêmes périls que leurs princes naturels ou de leur choix, devaient aussi fortifier leurs demeures, et les brigandages des gens de guerre devaient engager à se fortifier chez eux tous ceux qui en avaient le moyen ou le privilége, car sans doute on ne le permettait pas à tout le monde. Haute aristocratie russe.

Les marchands jouissaient de grands priviléges relativement à l'époque, mais ils étaient en sûreté dans les villes alors toutes enceintes de murailles; pour la campagne, les seigneurs y habitaient des

châteaux. Les paysans serfs n'avaient, en cas de périls, d'autre ressource que la fuite; mais s'ils étaient pillés ou enlevés eux-mêmes, leur seigneur, quand il n'avait pu les défendre, avait pour s'indemniser les plus larges moyens de représailles; et puis les traités stipulaient les indemnités, quand les parties belligérantes étaient également redoutables; mais malheur aux vaincus : c'est le droit habituel des barbares, c'est le droit de la guerre même chez les peuples civilisés.

Hiérarchie entre les villes.

Les dangers perpétuels des campagnes et des villes faibles motivent assez bien, ce me semble, le pouvoir que s'arrogèrent les villes capitales des provinces sur leurs *faubourgs* (autres villes de la même province); car il était tout naturel que le gouvernement de la province fût concentré dans la ville la plus sûre; et cette raison, goûtée des villes inférieures, doit, aussi-bien que la disproportion des forces, les avoir engagées à supporter plus patiemment leur état de vasselage.

Pouvoir monarchique. Union et partage des provinces.

Jusqu'à cet Yaroslaf, à qui le génie et le courage de Novgorod ont acquis le surnom de *Grand*, l'empire avait presque toujours été réuni sous un seul chef; et plus puissant par cela même, ce chef avait pu être plus absolu.

Ce n'est pas que les premiers princes russes aient eu une meilleure politique que les autres monarques contemporains; eux comme les autres, en ce siècle de barbarie et d'ignorance, regardaient

un empire comme un patrimoine, et partageaient leurs provinces comme des fermes entre leurs enfans, quand ils en avaient plusieurs. Rurik n'en eut qu'un, Oleg n'en eut point, le fils de Rurik (Igor) prit donc tout l'héritage paternel que son tuteur avait retenu tout entier. Fils unique d'Igor, Sviatoslaf posséda naturellement tout l'empire; mais en partant pour sa seconde expédition en Bulgarie, il le partagea entre ses trois fils (Yaropolk, Oleg et Vladimir). S'il avait eu cent fils, il aurait coupé ses États en cent États; c'était l'idée du temps. Et il faut remarquer qu'il ne songea pas même à désigner un chef entre ces princes, qu'il laissa tous égaux en forces. Certainement il espérait revenir un jour; mais fût-il parti sans espoir de retour, eût-il fait ce partage à l'article de la mort, je ne crois pas qu'il y eût mis plus de politique. Sous la première race de nos rois, nous voyons la France divisée aussi en autant de royaumes que le prince mourant laissait de fils, et ces royaumes sont aussi égaux que possible, et ces royaumes sont indépendans les uns des autres, et les nouveaux rois sont également rois. C'est le principe de l'égalité fraternelle, appliquée à la succession des empires comme à la succession des particuliers. A coup sûr Sviatoslaf Ier, qui n'avait eu aucun prédécesseur ayant la moindre idée d'administration, que son génie aventureux entraînait à la guerre, et qui laissa à sa mère le soin et la gloire d'importer

ou d'inventer en Russie les premières notions administratives, n'en savait pas plus en politique intérieure que nos premiers rois.

Après la mort de ce monarque, ses enfans rois se battirent comme nos roitelets, et comme cela était immanquable. Le second périt en combattant l'aîné; le plus jeune (saint Vladimir) revint, défit et assassina cet aîné, et resta seul maître, seul propriétaire de tout l'empire.

Première ...ce d'unité.

Sa propre expérience ne l'éclaira point, parce que l'habitude et le préjugé dans toute leur force ne cèdent à rien qu'au temps qui les use, à l'opinion qui les change. Il eut donc grand soin de partager en bon père l'empire entre ses fils, et, pour cela, il n'attendit point les approches de la mort; tant qu'il vivrait, les princes apanagés, retenus par le respect filial, ne devaient être dans leurs provinces que des lieutenans dociles et dévoués de leur père; et il avait espéré de maintenir entre eux l'union et l'amitié après sa mort, en désignant parmi eux un suzerain qui serait leur second père, et qui, à l'aide de cette paternité fictive et de cette suzeraineté jusque-là inconnue entre frères, dirigerait, jugerait, corrigerait au besoin les princes apanagés. C'était une nouveauté; cette nouveauté devait être violemment rejetée par les apanagistes, et l'opinion, naissante à peine, ne la pouvait appuyer; enfin, tout devait la repousser, rien ne pouvait la soutenir. C'était trop espérer de

Mauvais moyens ...u'elle sug-re à saint Vladimir.

la puissance paternelle que de lui supposer la vertu de maintenir, du fond de la tombe, un pareil décret en pareil temps, au préjudice de tant d'ambitieux. Toutefois, il y avait là, du moins, une velléité d'ordre, une idée d'unité, un vœu prudent, une intention de sagesse et de politique, que n'avait pas eus Sviatoslaf Ier. Ainsi l'expérience n'avait pu conseiller à saint Vladimir la seule bonne mesure à prendre, qui était la suppression des apanages (son temps y répugnait trop); mais du moins elle lui avait fait sentir le besoin d'une mesure qui remédiât au vice de ce système. C'était déjà quelque chose en théorie, quoiqu'en pratique ce ne fût rien.

Comment les apanagistes auraient-ils respecté la double qualité de père et de prince en un délégué de Vladimir, puisque tous ne la respectèrent pas en Vladimir lui-même? Sviatopolk Ier (son neveu et son fils adoptif) se révolta contre lui; son fils aîné Yaroslaf-le-Grand, prince de Novgorod, lui refusa les tributs annuels de cette province, et s'entoura de milices étrangères, prêt à soutenir par les armes sa rebellion contre son père et son roi.

Vladimir mourut, Boris (celui de ses fils qu'il avait désigné pour son successeur) fut assassiné comme plusieurs autres apanagistes, et enfin Novgorod donna l'empire à Yaroslaf-le-Grand, qui le posséda tout entier, jusqu'à ce que Mstislaf-le-Brave (son frère, prince de Tmoutorokan) vînt s'en faire cé-

der la moitié. La Russie forma alors deux royaumes séparés par le Dniéper, et indépendans sous deux monarques égaux. A la mort de Mstislaf-le-Brave, qui ne laissa point d'enfant, toute la Russie retourna sous le sceptre d'Yaroslaf-le-Grand; ainsi, sauf quelques exceptions passagères, on peut dire que jusque-là l'empire russe resta, sinon constamment au moins habituellement, réuni sous un seul prince; et on peut présumer qu'en partant du droit de conquête, et s'appuyant du droit de succession, ce prince, seul maître du trône et disposant de la force étrangère en l'absence de toute force nationale, dut s'attribuer le pouvoir absolu dans sa plus impertinente latitude; cela devait ainsi arriver à une époque où les peuples ni les individus n'avaient aucune idée de droit, d'ordre, de police, d'administration, de gouvernement. Mais sous Yaroslaf, une cité plus avancée, plus forte, plus riche, plus décidée, mieux avisée que les autres, rencontre et saisit une heureuse occasion de fonder le système légal et la liberté du peuple. Novgorod exige des lois et de plus une charte, ou, dans ces lois, une disposition qui la rend juge de ses princes particuliers et maîtresse de les élire. C'était pour l'ordre et la liberté une immense conquête : tout ce que l'ordre et la liberté gagnèrent alors, le despotisme le perdit. Ainsi la liberté grandissait et le despotisme décroissait d'autant; ces deux ennemis arrivèrent bientôt à des proportions

Origine du despotisme en Russie.

Naissance les principes libéraux.

où ils purent lutter ensemble. Nous avons dit que le système légal s'étendit à tout l'empire, et que le génie de la liberté, tantôt souple et tantôt hardi, se glissa dans toutes les capitales de provinces, important avec lui des idées contraires à la tyrannie, et s'emparant des assemblées publiques, vieilles coutumes antérieures à la conquête et conservées sous les conquérans. Ainsi partout la liberté s'avançait au-devant du despotisme, quelquefois le repoussant et quelquefois aussi reculant à son tour pour revenir à la première occasion.

Malgré les secours de l'aristocratie, sur laquelle il s'appuie toujours, et partout au risque d'en être dévoré, le despotisme semblait devoir succomber dans une lutte de ce genre; il ne fallait pour cela qu'une coalition des villes, auxquelles Novgorod pouvait communiquer ses idées républicaines. Cette coalition n'eut point lieu; l'esprit de Novgorod s'étendit à Pskoff et n'alla pas plus loin, et les cités ne comprirent point alors tout ce qu'elles pouvaient, tout ce qui leur convenait. Toutefois le despotisme, banni de Novgorod, tenu en échec par l'opinion publique, devenue une puissance, et maintes fois contenu par les assemblées des cités, reconnut que les beaux jours de sa puissance étaient passés pour long-temps.

A l'exemple de son père, Yaroslaf partagea l'empire. Je ne sais quel motif le put engager à se contenter d'une division en quatre provinces, quand Pouvoir monarchique.

il avait cinq fils et un petit-fils, que l'application rigoureuse du système de ses pères devait appeler au partage égal de sa succession; il lui plut d'instituer quatre apanages, il se contenta de ce nombre. Mais ses fils laissèrent chacun plusieurs enfans, entre lesquels ils partagèrent chacun leurs domaines; ceux-ci, par des motifs pareils, subdivisèrent encore leur territoire, et la race royale croissant toujours en nombre, l'empire se trouva avec le temps divisé en une foule de principautés, toutes tenues ou disputées par des princes du sang royal. Yaroslaf avait, comme son père et d'une manière plus formelle, délégué la suzeraineté à l'aîné de ses fils Ysiaslaf Ier; mais comme il s'était appliqué à faire les quatre parts égales, espérant que cette égalité satisferait les cohéritiers et préviendrait toutes querelles entre eux, cette égalité de domaines produisit l'égalité de force, qui à son tour rendit purement nominale, absolument nulle la suzeraineté de l'aîné, et, loin de prévenir la guerre civile, la rendit toujours imminente et enfin la fit éclore. De plus les quatre apanagistes, étant frères et égaux en forces, voulurent être égaux en tout, ou plutôt chacun voulut être suzerain. Entre de pareils rivaux et en pareil temps, l'épée ou la trahison seules pouvaient être et furent arbitres; la victoire parut un titre excellent au vainqueur; le vaincu n'y vit qu'un caprice du sort des armes, et ne se crut nullement déchu de ses prétentions; plus

tard, et sous la direction de Monomaque, la diplomatie intervint dans les affaires, mais les décisions des congrès dont il introduisit l'usage parurent aux princes qu'elles condamnaient, un autre genre de victoires, remportées par le plus redoutable ou le plus adroit, qui non plus que les victoires obtenues par les armes ne pouvaient changer leurs droits, c'est-à-dire leurs prétentions; la faiblesse se soumettait aux arrêts des congrès en attendant revanche, mais la force ou l'audace les méprisait, et parfois ceux qui les avaient obtenus à force de soins et d'adresse n'osaient entreprendre de les mettre à exécution. Ainsi Monomaque lui-même, après avait fait rendre un arrêt de ce genre contre les Rostislavitchs, aima mieux le regarder comme non avenu que d'aller compromettre sa réputation et tout son avenir contre ces princes, dont le courage, la persévérance et les forces étaient également redoutables.

Il arriva donc que la souveraineté se divisa et se subdivisa à l'infini, quoique le prince de Kief osât seul, pendant très-long-temps, prendre le titre de grand-prince; et en se divisant la suzeraineté s'amoindrit. Ce ne fut pas la liberté, ce fut l'aristocratie qui profita de son affaiblissement; plus il y eut de princes, plus il y eut de boyards, de juges et de courtisans, plus il y eut de *gardes* de princes, etc., et partant, plus il y eut d'ennemis du peuple.

Les discordes des princes qui semblaient devoir être favorables aux cités pour s'affranchir entièrement, furent contre-balancées par les prétentions et les inimitiés des cités capitales et de leurs faubourgs.

narchie. Enfin Kief n'était pas encore tout-à-fait tombée, que déjà bien des princes (outre Novgorod) avaient affecté une entière indépendance. Déjà Monomaque, qui avait réduit Novgorod, n'avait pu réduire les princes de Polotsk. Son fils Mstislaf-le-Grand y réussit; mais d'autres le bravèrent, et le clergé lui fit la loi et peut-être l'immola. Ensuite ni les talens, ni le courage, ni la perfidie, rien ne put rétablir le pouvoir absolu tel que l'avaient toujours prétendu les grands-princes, c'est-à-dire plein et s'étendant à l'universalité de l'empire.

Avant sa chute, Kief vit s'élever une autre grande principauté; André se constitua grand-prince à Souzdal et à Rostof, et enfin établit le siége de sa domination dans la nouvelle ville de Vladimir. Soit que cette idée simple et forte lui vînt d'ailleurs ou de son propre génie, André connut enfin par quelle mesure on pouvait restaurer l'empire et en arrêter le morcellement, et le recomposer dans son unité première : il renonça au système des apanages. Quelques frères le gênaient; Clovis les eût égorgés, il se contenta de les déporter en Grèce, avec leur mère, qui n'était pas la sienne. La tendresse paternelle ne put rien contre sa résolution, et quoi-

qu'une pareille fermeté dût paraître alors une violation monstrueuse des lois de la nature, une coupable révolte contre les vieux usages, il ne donna pas plus d'apanages à ses enfans qu'à ses frères; en cette circonstance il voulut être plus roi que père. La chute de Kief assura la fortune de Vladimir et la prépondérance d'André, qui devint effectivement le grand-prince d'une grande partie de la Russie; mais Novgorod triompha de ses armes; mais il restait étranger aux affaires de Galitch; mais plusieurs princes continuaient d'affecter l'indépendance acquise pendant les débats de George Ier et d'Ysiaslaf II. D'ailleurs son règne de cinq ans ne suffisait pas pour restaurer le despotisme d'une manière durable. Son frère Vsévolod, digne élève de la Grèce avilie et dégénérée, employa tous les moyens pour achever cette restauration; la perfidie et la guerre, la trahison et l'assassinat, la calomnie et la férocité. Le temps ne lui manqua pas, il eut trente-six ans de règne pour achever ce grand œuvre; mais il n'eut pas la prudence de maintenir l'unité de l'empire, comme André en avait donné l'exemple, et cette faute politique que peut-être il comprit, mais que peut-être aussi il voulut commettre de peur d'être assassiné comme André, compromit le résultat de tous ses travaux et de ses crimes. Après lui deux de ses fils règnent ensemble l'un à Rostof, l'autre à Vladimir, tous deux ennemis, tous deux cherchant

à se dépouiller; et ce fut un véritable aventurier, un prince élu de Novgorod (Mstislaf-le-Brave, fils d'un autre Mstislaf-le-Brave, également prince de Novgorod), qui cassa par l'autorité de son épée victorieuse le décret de Vsévolod III, et donna le trône à celui des deux princes que ce monarque en voulait écarter. On conçoit que dès lors la suzeraineté n'était plus que le nom d'un souvenir, et que le titulaire n'avait plus rien à attendre que de ses forces et de son génie.

C'était, selon Karamsin, une ancienne loi de Rurik, qui avait fixé les attributions du pouvoir monarchique, c'est-à-dire qui en avait fait le plus ample despotisme. « Partout, à Novgorod même, » le prince pouvait juger, punir et communiquer » son autorité aux juges délégués par lui » (K. 3; 242). Pourquoi Karamsin, qui nous a donné textuellement la presque totalité du code d'Yaroslaf, ne nous a-t-il pas donné cette prétendue *loi* de Rurik? La première législation d'un grand peuple naissant méritait une mention et une attention toutes spéciales, et si cette loi eût été conservée ou seulement indiquée dans les annales russes, Karamsin ne l'aurait pas omise dans son ouvrage. Que Rurik conquérant, maître, propriétaire de la Russie, se soit conduit par un semblable principe, je le crois volontiers, c'était dans son droit de propriété tel qu'il l'entendait et tel qu'il devait l'entendre en pareil temps et en pareil pays. Mais qu'il

en ait fait ce que nous appelons une loi, cela n'est guère présumable, et encore une fois Karamsin aurait rapporté ou du moins indiqué cette loi, ne fût-ce que pour expliquer l'article du code d'Yaroslaf-le-Grand où on mentionne indirectement le droit de punition arbitraire exercé par le prince. C'était un fait, ce fait répété était déjà devenu un usage au temps d'Yaroslaf, et voilà tout. Il en est de même des autres attributions du pouvoir suprême, qu'on prétend réglées par la même prétendue loi : « C'était à lui (au prince) qu'était réservé le droit de déclarer la guerre, de faire la paix, de fixer les impôts. » Certainement lorsque l'universalité des peuples conquis étaient esclaves et propriété du prince; lorsqu'il n'y avait d'armées que les milices étrangères à la solde du prince, le prince qui les enrôlait et qui les payait avait tout naturellement le droit de leur dire : On m'attaque, défendez-moi; je veux attaquer, prenez les armes; je veux traiter, cessez les hostilités. Quand le prince possédait par droit de conquête le territoire et la population, il pouvait dire à la population esclave : Je veux vous prendre cela, et donnez-le vite, ou malheur à vous; mais tout cela encore une fois résulte des circonstances où se trouvaient et la population et l'armée et le prince; tout cela suppose bien moins une loi spéciale que l'absence de toute loi. Je ne vois ici qu'un brigand et sa bande demandant la bourse ou la vie, sans que ce

brigand sente le besoin ni même conçoive la pensée de faire une loi à cet égard. Rurik était bien sûr d'être toute sa vie plus fort que les Slaves disséminés, sans industrie, sans moyens de ralliement et sans armes, et il était bien sûr que les Varègues seraient toujours prêts à le seconder tant qu'il partagerait le butin avec eux. Cela lui suffisait, son exemple servit de règle à ses successeurs; et la tradition s'établit au profit du despotisme, quand les brigands se casant dans le domaine envahi, le brigandage mérita le nom de despotisme.

Liberté. Mais lorsque, parties de Novgorod, les idées de liberté envahirent avec plus ou moins de bruit quelques autres cités, et notamment la capitale (Kief), « les citoyens de la capitale, profitant de » la liberté des assemblées publiques, arrêtaient » souvent le prince dans les actes du gouverne» ment. Ils lui donnaient leurs avis, lui proposaient » leurs prétentions, et décidaient quelquefois de » son propre sort en législateurs suprêmes. »

On assure que l'archevêque de Novgorod allait soumettre à André toutes les affaires judiciaires. Dans notre langage et avec nos mœurs, cela présente une idée nette et précise de la souveraineté d'André; mais la souveraineté d'André à Novgorod est une chimère. Ce n'était point à André en sa qualité de grand-prince, mais à André en sa qualité de prince particulier de Novgorod que s'adressait sans doute l'archevêque. « N'oubliez pas, ci-

»toyens, disait au peuple le possadnik Tverdislaf » luttant contre le prince Yaroslaf-Féodor, que votre » droit est de juger vous-mêmes vos magistrats et » vos princes! » Le peuple ne démentit pas Tverdislaf; mais il se peut que lorsqu'un prince avait su, comme André, après sa réconciliation avec la république, gagner les bonnes grâces des citoyens, on lui laissât ou on lui restituât le pouvoir judicaire. Nous avons vu des princes de Novgorod encourir le blâme public pour n'avoir pas rendu eux-mêmes ou pour avoir mal rendu la justice.

L'avénement des grands-princes était accompagné de cérémonies religieuses. Le métropolitain donna la bénédiction à George Dolgorouki montant au trône de Kief encore réputée capitale : les Kiéviens et les Novgorodiens plaçaient sur le trône, dans le temple de Sainte-Sophie, le prince qui, même pendant le service divin, avait dans cette solennité politique et religieuse la tête couverte d'un bonnet ou mitre, ou peut-être d'une couronne. Le prince donnait ensuite des chaînes, des croix, des grivnas aux courtisans, et choisissait parmi eux des *trésoriers*, des *intendans*, des *gentilshommes de la chambre*, des *écuyers*, etc. A dater du règne d'André, *la garde du prince*, toujours composée de boyards, de jeunes officiers et de porte-glaives, prend le nom de *Cour* dans les chroniques.

Avénement.

Cour.

Ces gentilshommes, dit Karamsin, les premiers qui parurent en Russie, formaient la plus noble

Noblesse.

partie de l'armée, source première de toute noblesse dans un pays neuf.

Armée.

Chaque ville avait une *garde militaire, officiers, porte-glaives*, et *guerriers*. C'était proprement avec la cour ou garde des princes la caste militaire, et partant la noblesse. Les simples citoyens et les campagnards ne s'armaient que dans les cas extraordinaires. Les campagnards fournissaient des chevaux à la cavalerie par voie de réquisition. La campagne militaire finissait habituellement avec l'hiver; alors le prince retirait et mettait dans ses dépôts les armes des soldats, et les leur restituait à la prochaine expédition.

L'armée se formait de bandes à pied et de bandes à cheval. La lance était l'arme de la cavalerie; l'arc celle des fantassins, par qui ordinairement commençaient les affaires. Le premier voïévode s'appelait Tissiatchski; chaque prince et chaque ville avait le sien. Les armées d'Oleg et d'Igor étaient fort nombreuses, si l'on en croit Nestor. Cela devait être. Ces despotes appelaient tout le monde sous leurs enseignes : et dans ce siècle barbare où la première, où l'unique industrie était le brigandage, c'était à qui répondrait à un appel qui promettait le pillage de la Grèce riche et dégénérée. Ensuite les armées furent beaucoup moins nombreuses, parce que le pays était divisé, que les levées ne s'opéraient que sur des portions de territoire, que l'industrie et le commerce retenaient une foule

d'individus, et que la guerre, se faisant de Russes à Russes, rendait les chances plus incertaines, tandis que, d'un autre côté, le pillage était moins productif.

Des chariots voituraient les cuirasses; on ne s'armait qu'à l'instant du combat, ce qui offrait de bonnes occasions au plus alerte. Mais, suivant les anciennes coutumes slâves, il arrivait encore que des troupes, déterminées à vaincre et voulant conserver tous les avantages de la vigueur musculaire, de l'adresse et de la prestesse, si décisifs dans les combats à l'arme blanche, quittaient leurs chevaux et leurs bottes, comme firent les Novgorodiens, quand, sous la conduite de Mstislaf-le-Brave, ils battirent l'armée de George et donnèrent le trône à Constantin Ier. Les palissades étaient alors en usage pour se retrancher en campagne ou défendre les approches des villes et des forteresses. Les archers russes étaient fort habiles; leurs frondeurs, fort inférieurs aux Allemands; on connaissait depuis long-temps les catapultes, les béliers; mais, en général, on ne savait guère attaquer une place forte.

Malgré les guerres civiles et étrangères, le commerce russe était étendu et considérable. Tous les ans des flottes marchandes arrivaient de Constantinople à Kief, et tous les princes russes, même les plus éloignés, envoyaient leur contingent de troupes pour protéger contre les Poloutsis la na- Commerce de Kief.

vigation de ces flottes sur le Dniéper, toujours nommé *le chemin de la Grèce.* Les Russes prenaient du sel à Soudak, et échangeaient avec les marchands orientaux des fourrures contre des épices et des étoffes de coton et de soie. Bien qu'ils fussent obligés de défendre les flottes du Dniéper contre des bandes de Poloutsis, ces barbares protégeaient chez eux les marchands russes même pendant la guerre, même pendant que les armées russes envahissaient leur pays. Maîtres de Tmoutorokan et de presque toute la Crimée, ils n'y gênaient point les négocians russes et permirent, au sud de la Crimée, l'établissement d'un comptoir par les Génois, qui, peu avant l'invasion des Tatars, dominaient sur toute la mer Noire.

Chez eux, les Russes n'accordaient pas une moindre protection aux négocians étrangers, grecs, arméniens, juifs, allemands, moraves, vénitiens, tous admis à Kief, alors vaste entrepôt d'un commerce presque universel. Les catholiques y avaient des églises latines et le libre exercice de leur culte, mais avec défense de disputer sur les articles de foi.

le Souzdal, Comme le Dniéper et la mer Noire, le Volga et la Caspienne ouvraient de vastes débouchés. Souzdal pouvait au besoin tirer du blé des Bulgares orientaux, qui avaient des relations de commerce directes ou indirectes avec l'Arménie, la Perse, et l'Arabie, comme semblent le prouver des inscriptions armé-

niennes et une foule d'objets trouvés journellement à Kazan et dans les contrées environnantes, qui tous semblent appartenir à ces nations.

Novgorod tirait des Yougres un tribut en argent et en fourrures ; ses navires allaient en Danemark et à Lubek. Ses marchands avaient leur église dans l'île de Gothland, où l'opulente *Vyzby* remplaçait la riche *Vinette*, et où une tradition conservée jusqu'au dix-septième siècle assurait que les produits de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie arrivaient par les fleuves russes. Aussi trouve-t-on journellement sur les côtes de cette île une grande quantité de monnaies arabes. de Novgorod,

Les Gothlandais et les Allemands, divisés en négocians d'hiver et négocians d'été, avaient de temps presque immémorial leur quartier particulier, où ils suivaient leurs propres lois sous la surveillance de leurs *anciens*, élus par eux-mêmes. L'ambassadeur du prince pouvait seul pénétrer dans leur domicile. En cas de contestation entre eux et des Russes, les étrangers se plaignaient au prince russe ; les Russes se plaignaient aux anciens des étrangers, et l'affaire se décidait dans la cour de Saint-Jean. En outre, les Gothlandais avaient une chapelle (dédiée à saint Olave), et les Allemands une église (dédiée à saint Pierre). Les Allemands avaient encore à Ladoga une église (Saint-Nicolas), des cimetières et les prés attenans. Comme les cataractes de la Néva et du Volkoff arrêtaient

vers l'Igéra les navires de ces étrangers, le gouvernement de Novgorod leur envoyait des bateaux légers, pour le loyer de chacun desquels ils payaient une grivna, mais seulement une demi-grivna pour tout bateau chargé de blé. On se souvient que la république avait besoin des blés étrangers.

Lorsque Riga et la Gothlandie eurent accédé à la ligue anséatique (formée au treizième siècle), cette ligue ne tarda point à fonder à Novgorod un comptoir qu'elle appela bientôt le père de tous les autres. L'importance de ce comptoir lui inspira le plus vif désir de ménager en toutes circonstances l'humeur irascible des Novgorodiens. Ses négocians ne devaient y porter que de bonnes marchandises et n'y acheter qu'au comptant, pour éviter les procès et les querelles; malgré toutes défenses contraires, ils importaient beaucoup de métaux; la ligue préférait le commerce d'échange. Les Allemands apportaient des draps fins, du sel, des harengs, du blé même selon le besoin, et remportaient des fourrures, de la cire, du miel, du cuivre, du chanvre et du lin. Pskoff participait à ce grand commerce, et les deux cités avaient le bon esprit de le favoriser par l'extrême modicité des droits.

de la Biarmie,

Jusqu'au treizième siècle les marchands suédois et les Norvégiens naviguèrent jusqu'à l'embouchure de la Dvina septentrionale, dans l'ancienne Biarmie, depuis long-temps province novgorodienne. Quatre vaisseaux norvégiens qui vinrent y

venger le meurtre d'un armateur, en 1222, y prirent beaucoup d'*argent marqué*, de *peaux d'écureuils*, etc.

Smolensk trafiquait aussi avec Riga, la Gothlandie et les villes allemandes, comme le prouve un traité de 1228, entre Riga d'une part et Mstislaf Davidovitch, prince de Smolensk. Parmi les stipulations de ce traité, on remarque un tarif des crimes et délits : le meurtre d'un homme libre est taxé à dix *grivnas en argent*, ou à quarante *grivnas en kounis*; un œil poché, une main coupée, une jambe ou autre membre estropié, cinq grivnas; une dent cassée, trois; coups avec effusion de sang, et toute blessure légère, une et demie; coups avec un bâton ou une massue, ou chevelure *empoignée*, trois quarts de grivna; l'adultère, saisi dans la maison de la femme, et le séducteur d'une fille ou d'une veuve sage, payeront dix grivnas, et le double si le coupable est un ambassadeur ou un *prêtre*. de Smolensk,

Voilà des barbares qui nous donnent une leçon dont nous sommes loin de profiter.

L'accusé ne sera ni enchaîné ni détenu s'il présente une caution, et ne sera jamais arrêté avant que l'offensé n'ait porté sa plainte au plus *ancien* des compatriotes de l'accusé, afin de laisser ouvertes les voies de conciliation. Le voleur pris en flagrant délit dans une maison est à la merci du propriétaire.

Jusqu'ici les étrangers et les Russes sont traités

avec une égalité parfaite ; ensuite viendront quelques avantages pour les étrangers.

2°. Le créancier étranger sera payé avant tout autre, et sera payé même dans le cas où les biens de son débiteur seraient confisqués pour crime capital.

3°. L'Allemand et le Russe en procès devront produire plus de deux témoins de leur nation. On ne pourra les forcer à l'épreuve du fer chaud. Le jugement par le duel sera interdit; tout délit sera jugé selon les lois du pays où il aura été commis. Le prince seul peut juger les Allemands à Smolensk ; mais ils peuvent recourir au *tribunal public*. Les Russes auront les mêmes avantages chez les Allemands ; on ne pourra exiger des uns ni des autres les frais de justice, mais des hommes distingués pourront leur conseiller de payer quelque chose au juge.

4°. Les habitans avertis de l'arrivée des marchands étrangers par le commandant de la frontière, fourniront les moyens de transport pour les marchandises, et veilleront à la sûreté des marchands. Les habitans répondent des marchandises russes ou allemandes qu'ils auront égarées. De Riga à Smolensk, et retour, les Allemands ne payent point de taxes, non plus que les Russes chez les Allemands. Les Allemands tireront au sort leur ordre de marche ; les Russes, mêlés parmi eux, marcheront les derniers. En entrant à Smo-

lensk, tout marchand allemand donnera une pièce de toile à la princesse, et des gants de Gothlandie au commandant de la frontière; ensuite il peut acheter à Smolensk, et passer en d'autres villes; même liberté aux Russes en Gothlandie. La marchandise achetée et payée, l'acheteur ne peut la rendre et reprendre son argent. L'Allemand paye au *peseur public* une koune de Smolensk pour deux kap ou vingt-quatre pouds; une nogate pour une grivna d'or achetée; deux peaux d'écureuils pour une grivna d'argent; une koune pour chaque grivna de la valeur d'un vase d'argent. S'il vend des métaux, il ne paye rien; mais s'il échange des effets contre de l'argent, il paye une koune de Smolensk par grivna. Une *kap* sera déposée dans l'église de Notre-Dame, sur la montagne, et une autre dans la chapelle allemande; ces étalons serviront à la vérification des poids.

5°. Le prince de Smolensk ne pourra emmener à la guerre aucun Allemand sans le consentement de celui-ci; même avantage aux Russes chez les Allemands.

6°. L'évêque de Riga, le grand-maître Volquin et tous les autres souverains de Riga reconnaissent le cours de la Dvina, de son embouchure à sa source, libre pour la navigation des Russes et des Allemands; si une barque y éprouvait quelque dommage, le propriétaire pourra aborder où il voudra décharger sa marchandise, et ceux qu'il

louera pour l'aider ne pourront exiger que le salaire convenu.

Ce traité s'étend à Polotsk et à Vitebsk comme à Smolensk; il est écrit par-devant le prêtre Jean, le grand-maître Volquin et un grand nombre de marchands de Riga, qui y ont apposé leurs sceaux, et qui ont signé en qualité de témoins.

Suivent les noms de quelques habitans de la Gothlandie, de Lubeck, Munster et Riga, et plus bas il est écrit : *Celui d'entre les Allemands ou les Russes qui violera ces conditions sera l'ennemi de Dieu.*

On voit par ce traité que les Russes encourageaient l'importation de l'or et de l'argent.

Arts, sciences, etc.

Ils tâchaient également d'attirer chez eux les savans, les architectes, les peintres. Jusqu'au règne d'André il fallut recourir aux étrangers pour construire et orner les nombreuses églises élevées de toutes parts. Mais, en 1194, Notre-Dame de Souzdal fut restaurée par les serviteurs même de cette église, sans le secours d'aucun étranger. A la même époque, le fameux architecte kiévien Milonègue Pierre construisit au-dessous du monastère de Vouidoubetsky, près du Dniéper, une muraille en briques que les contemporains citèrent comme une merveille. Elève des peintres grecs appelés pour peindre les églises, saint Olympius, moine de Petchersky, peignit gratis des images pour toutes les églises. Cet Olympius, le plus an-

cien des peintres russes, payait en tableaux tout ce qu'il achetait pour ses ouvrages. En ce temps les livres sacrés se chargèrent de figures grossièrement dessinées, mais avec des couleurs dont les siècles n'ont point altéré l'éclatante fraîcheur. L'art de la broderie, importé de la Grèce, était déjà mis en usage chez les Russes; et les boyards portaient sur leurs épaules *des ornemens brodés en or*; ce signe les distinguait dans les batailles, et on cherchait plutôt à les prendre qu'à les tuer, parce que leur capture importait aux princes, et que leur richesse faisait espérer une forte rançon. C'étaient les boyards que désignait Mstislaf-le-Brave se préparant à une bataille décisive, quand il défendit d'épargner aucun ennemi, pas même *ceux qui portaient des broderies d'or sur l'épaule.*

Au temps de Monomaque il y avait à Kief de très-célèbres médecins arméniens, dont l'un entr'autres découvrait, dit-on, au premier coup d'œil si un malade devait guérir, ou quel jour il devait mourir. Le médecin de Sviatocha était Syrien. Selon la manie du temps, on composait en Russie beaucoup de remèdes, mais les plus accrédités venaient d'Alexandrie par Constantinople. Quelques moines russes étudièrent les vertus des plantes; et, disent les annalistes, des prières et des simples suffirent au bon Agapet pour guérir Vladimir II, condamné par un habile médecin arménien.

Les moines furent encore les premiers astronomes, les premiers géographes, les premiers annalistes de leur patrie. Ces religieux voyageaient beaucoup en Russie, en Grèce, et allaient même jusqu'à la Terre-Sainte; le peu de connaissances qu'ils pouvaient recueillir dans ces courses étaient ensuite communiquées par eux à leurs compatriotes, et peu à peu la lumière se propageait au milieu des fureurs de l'ambition des princes, des intrigues de l'aristocratie, des calculs du commerce, de la servitude des campagnes et de la désolation des villes.

Les ouvrages des premiers poètes russes ont péri; leur plus ancien poème parvenu jusqu'à nous date du douzième siècle; le sujet est national, c'est l'expédition d'Igor de Severski contre les Poloutsis; l'auteur de ce *Chant d'Igor* vante beaucoup le poète Boïan, *rossignol de l'ancien temps, dont les doigts se promenaient avec légèreté sur les cordes du luth harmonieux, et qui célébrait la gloire des braves.*

Mœurs. Par les soins et l'exemple des princes la dévotion s'était propagée partout. Les princes, les seigneurs, les marchands élevaient des églises, fondaient des monastères où souvent ils prenaient le froc. Mais la dévotion n'amortissait pas le goût des plaisirs; comme leurs ancêtres, les Russes du douzième siècle étaient passionnés pour les jeux, la musique, la danse et le vin. Le concubinage était général et public, mais l'adultère était réputé *pire qu'assassin*. Les annalistes du treizième siècle accusent de

cupidité les princes et leurs juges délégués, et déplorent l'énormité des impôts. Jadis, s'écrient-ils, un boyard ne disait pas à son prince : Deux cents grivnas ne me suffisent point! Sa solde suffisait à sa dépense; les femmes des boyards n'avaient que des anneaux d'argent, et non des anneaux d'or comme aujourd'hui. Que les temps sont changés!

Mais ni la religion, ni le luxe, ni les plaisirs, rien ne pouvait éteindre l'ardeur belliqueuse de la nation; il est même à remarquer que par le seul fait de l'entrée en campagne, l'excommunication était levée pour tout guerrier prêt à marcher.

Revenons au règne de George II et aux Tatars.

GEORGE II VSÉVOLODOVITCH,

1224—1238.

s Mogols. FILS d'Ezoukaï-Bayadour (kan des hordes mogoles), Témoutchin lui succéda à l'âge de treize ans. Sa jeunesse encourage des tributaires à se révolter; il marche contre eux avec 30,000 hommes, les remet sous le joug, et fait bouillir leurs chefs dans soixante-dix chaudières. Tel est le début de Témoutchin, qui sous le nom de Gengis-kan, ou plutôt Tchinguis-kan, va marcher de victoire en victoire, à travers les cadavres et les ruines, à la conquête du monde. Ce n'était encore qu'un enfant; mais déjà cet enfant dévoré d'ambition a fixé pour jamais les règles de sa politique. Il sera terrible à ses ennemis, généreux envers ses amis, et se fera passer devant les nations pour un être surnaturel. Bientôt la terreur lui soumet les kans particuliers de toutes les hordes voisines; le seul Kéraït ose le braver, et le crâne de Kéraït vaincu

devient la coupe de Témoutchin. Au sortir de cette victoire, l'innombrable armée des Mogols attendait ses ordres, quand un ermite prophète vint annoncer que Dieu donnait toute la terre à Témoutchin, qui dorénavant devait s'appeler *Tchinguis-kan* (grand kan). L'armée applaudit avec transport; les Kirguis de la Sibérie méridionale et les Ygoures ou Ouigores voulurent être ses sujets; le monarque du Thibet le reconnut pour souverain. Jusque-là les Mogols avaient dépendu des Tatars Niu-tché régnant sur la Chine septentrionale, lui-même avait servi utilement ces princes. Alors il leur refuse avec insulte le tribut accoutumé; il franchit la grande muraille, se gorge de sang et de butin, et se retire avec de riches présens; puis il revient plus implacable et s'empare de Pékin, où, par un bonheur inattendu, un philosophe charme sa fureur, et sauve ainsi des millions de victimes. Ensuite, laissant à un de ses lieutenans le soin de réduire le reste des Tatars, il s'achemine vers l'Occident avec le gros de son armée. C'était Mahomet II qu'il voulait châtier. Il estimait Mahomet II; il lui avait même offert son amitié; mais, pour toute réponse, Mahomet avait égorgé ses ambassadeurs. Avant d'ouvrir les hostilités contre un si redoutable adversaire, Tchinguis-kan voulut exalter le courage de ses troupes. Durant trois nuits, il pria sur une montagne, et fit proclamer qu'il avait vu en songe un évêque chré-

tien, vivant au pays des Ygoures, qui, de la part de Dieu, lui avait promis la victoire; et, pour confirmer ce conte, il traita dès lors les chrétiens avec bienveillance. La guerre entre les Mogols de Tchinguis et les Turks de Mahomet fut ce qu'elle devait être entre de pareils peuples et de pareils chefs, atroce et opiniâtre. Le Mogol triompha, et pendant qu'il achevait et reconnaissait sa nouvelle conquête, il envoya deux de ses capitaines, Soudaï-Bayadour et Tchepnovian, s'emparer de Schamaka et de Derbent. Maîtres de la première, les Mogols marchant vers la seconde furent conduits par leurs guides dans des défilés où les enfermèrent les Alains, les Yasses et les Poloutsis. Gagnés par des présens, les derniers se retirèrent; alors les Mogols battirent les autres, et ensuite les Poloutsis qu'ils poursuivirent jusqu'à la mer d'Azof et aux frontières russes. Une foule de fuyards poussant devant eux leurs troupeaux et traînant leurs familles éplorées arriva bientôt à Kief, et c'est par eux, et de cette manière, que les Russes apprirent l'existence et la venue des Tatars. Parmi ces fugitifs était le célèbre Kotian, beau-père de Mstislaf-le-Brave, alors prince de Galitch. « Ils ont pris notre pays, » disait-il aux princes russes, demain ils prendront » le vôtre. »

Première guerre contre les Mogols.

Mstislaf-le-Brave était alors, sinon par ses titres, du moins par son prodigieux courage, par la supériorité du caractère et des talens, le premier

personnage de la Russie. Dès que la terrible nouvelle lui fut parvenue, il courut à Kief pour proposer une coalition générale contre des ennemis si formidables. Le conseil des princes, où figuraient Mstislaf-le-Brave, Mstislaf Romanovitch, prince de Kief, le prince de Tchernigof, Daniel prince de Volhynie, Michel fils de Vsévolod-le-Rouge, et Vsévolod Mstislavitch qui avait été prince de Novgorod, décida qu'on marcherait au devant de l'ennemi, et que les autres princes russes, notamment George II, seraient invités à envoyer leur contingent. C'était Mstislaf-le-Brave qui avait surtout contribué à faire prendre ce parti pour que le théâtre de la guerre fût porté hors de la Russie.

Comme les premiers corps de l'armée arrivaient à Zaroub et à l'île d'Arègues, sur le Dniéper, on vit arriver dix députés tatars. Leurs discours montrent avec quel soin leurs généraux prenaient toutes les informations utiles, et avec quelle adresse ils profitaient de tous les renseignemens. « Nous apprenons, dirent-ils, que, trompés par les Poloutsis, » vous venez nous combattre. Nous ne vous avons » fait aucun mal; nous voulons seulement punir les » Poloutsis qui sont nos esclaves. Nous savons que » depuis long-temps ils sont vos ennemis : soyez » donc nos amis; écrasez ces barbares et prenez » leurs richesses. »

On vit le piége, et on égorgea les députés. Les Mogols en envoyèrent d'autres qui rencontrèrent

l'armée à Oleschié. Ceux-ci venaient reprocher aux Russes le massacre des premiers, et déclarer la guerre : « Vous voulez la guerre, dirent-ils, eh » bien, vous l'aurez ! » Etonnés de cette audace, les princes les renvoyèrent et attendirent les milices de Kief, Smolensk, Poutivle, Koursk et Troubtchevsk, après lesquelles arrivèrent celles de Volhynie et de Gallicie, qui avaient descendu le Dniester sur mille barques, et remonté le Dniéper jusqu'à la Khortitza. Des bandes de Poloutsis grossissaient encore l'armée campée sur les deux rives du fleuve, lorsqu'on apprit que les Tatars approchaient. Le fougueux Daniel (fils du *terrible Roman* de Galitch), et quelques jeunes gens comme lui, coururent au devant de cette troupe pour la reconnaître, et n'en parlèrent qu'avec mépris. Un voïévode de Galitch soutenait au contraire que c'était une armée aguerrie, dont les archers valaient mieux que ceux des Poloutsis.

La renommée, en publiant les exploits des Tatars, excitait l'aventureuse bravoure de Mstislaf : il était l'âme de cette expédition, le chef réel de cette grande armée, la plus formidable peut-être que les Russes aient eue jusqu'alors. Comme son père, il n'avait jamais été battu, et la seule crainte qu'il eut alors, ce fut de partager avec d'autres les périls et la gloire de cette guerre. Sans attendre que le gros de l'armée eût passé le Dniéper, il tomba sur un détachement tatar, l'extermina et fit un

riche butin. Animés par ce premier succès, les Russes s'avancent jusqu'à la Kalka (aujourd'hui Kalets), près de Marioupole. Là, le 31 mai 1223, une avant-garde ennemie engage une escarmouche; toujours tourmenté de la crainte de partager les lauriers, Mstislaf-le-Brave voit arriver en bon ordre les masses mogoles, sans prévenir les princes de Kief et de Tchernigof, restés dans le camp. Il ne lance contre ce déluge d'ennemis que les Poloutsis et les corps russes déjà sous les armes; et montant à cheval, il court au plus fort de la mêlée. Les Russes tiennent bon, mais les Po loutsis, culbutés sur eux, les mettent en désordre, et donnent ainsi aux Tatars une victoire complète. Le carnage fut horrible; jamais, dirent les annalistes, la Russie n'avait essuyé un si terrible échec. Mstislaf lui-même, vaincu et fuyant pour la première fois, fut poursuivi jusqu'au Dniéper, et regagna tristement Galitch. Cependant Mstislaf de Kief et ses deux gendres occupaient encore son camp retranché sur une colline au bord de la Kalka. Après trois jours entiers d'inutiles assauts, les Tatars lui offrirent une capitulation honorable qu'il accepta, qu'ils jurèrent, et qu'ils violèrent à l'instant même, en passant tous les Russes au fil de l'épée. Un autre supplice attendait les trois princes, on les étouffa entre des planches, et ces planches écrasant ces cadavres palpitans encore servirent de table pour le festin triomphal des généraux mogols.

Mstislaf-le-Brave vaincu pour la première fois.

Puis ces barbares s'avancèrent jusqu'au Dniéper, massacrant tout ce qu'ils rencontraient; rien ne servait de se soumettre, d'aller au-devant d'eux en procession avec les prêtres en habits sacerdotaux et portant les croix : « Les vaincus, disaient-» ils, ne sont jamais les amis des vainqueurs; le » salut des uns veut la mort des autres. » Toute la Russie méridionale était dans l'épouvante, rien ne pouvait la défendre contre la férocité des Mogols; mais tout à coup ils se retirèrent. « Qui sont donc » ces terribles étrangers? disait-on; d'où venaient-» ils? où sont-ils allés? Dieu seul le sait, Dieu et les » gens qui lisent dans les livres! » Irrité maintenant contre le roi de Tangut, Tchinguis avait rappelé ses bandes.

etraite des Mogols.

roubles et guerres civiles.

A peine délivrés d'une si terrible et si légitime frayeur, les Russes s'empressèrent de réveiller leurs discordes. George II, dont le contingent en retard avait échappé au désastre du 31 mai, entreprit de mater, d'humilier Novgorod, où son fils était prince. Par son ordre ce jeune homme et ses conseillers se retirèrent à Torjek, où il arriva bientôt lui-même avec son frère Yaroslaf, son neveu Vassilko, et Michel de Tchernigof, tous suivis de leurs troupes. George somma Novgorod de lui livrer plusieurs notables citoyens; Novgorod répondit en le sommant d'évacuer Torjek, et la querelle se termina par un traité qui fit prince de Novgorod Michel de Tchernigof, beau-frère de George II. Michel,

Novgorod.

en respectant les libertés de la république, mérita et obtint l'estime des citoyens; ce prince eut encore le bonheur de persuader à George II de rendre la caisse publique et les richesses particulières qu'il avait volées en quittant Torjek. Cependant Michel regrettait Tchernigof que l'invasion des Tatars lui avait fait abandonner; les Novgorodiens, n'ayant pu lui persuader de rester avec eux, le laissèrent partir librement, et pour le remplacer demandèrent leur ancien tyran Yaroslaf Féodor, frère de George II.

Yaroslaf repoussa d'abord une invasion des Lithuaniens; l'année suivante il soumit la Finlande septentrionale, et convertit les Caréliens dès longtemps soumis à la république. Dans leur expédition en Finlande, les Novgorodiens, embarrassés d'un grand nombre de prisonniers, en tuèrent une partie et renvoyèrent le reste. Nous avons déjà noté plusieurs exemples de cette barbarie. Une autre scène non moins odieuse, mais peut-être moins inexcusable vu le temps, se passa en 1225 à Novgorod même. Le peuple, sans aucune intervention du clergé, brûla quatre sorciers dans la cour du palais d'Yaroslaf. Les Finlandais ne tardèrent pas à prendre leur revanche, ils se battirent un jour entier, se refusèrent à toute réconciliation, égorgèrent aussi leurs prisonniers, et se retirèrent dans les bois, où ils furent massacrés par les Caréliens et les Ingriens.

Prisonniers massacrés.

Sorciers brûlés.

Tantôt indépendante et tantôt rattachée à Novgorod, Pskoff ferma ses portes à Féodor, qui venait avec les magistrats novgorodiens, pour l'enchaîner, disaient les Pskoviens, pour lui offrir des présens, des fruits et des étoffes, disait le prince. Il demanda vengeance à Novgorod, qui, ne l'aimant point, répondit mal à cet appel. Aussitôt il mande les troupes de Péréaslavle Zalessky, et s'entoure d'une armée étrangère à la cité. Cette armée dévore les subsistances, et la cherté des vivres irrite les pauvres, et les pauvres et les riches pensent que cette armée menace leurs institutions. Féodor répond qu'il n'en veut qu'aux Livoniens; et il somme les Pskoviens de lui livrer ses ennemis et de le suivre à cette expédition. Pskoff, déjà liguée avec l'évêque de Riga, et sûre d'en être appuyée, refuse d'un ton hautain. Novgorod elle-même, quoique attaquée dans la réponse de Pskoff, se déclare pour cette ville et demande la retraite des milices de Péréaslavle. Le despote déconcerté est obligé de renvoyer ses troupes, lui-même les suit de près, laissant ses deux fils à Novgorod, qui conserva sa liberté. Divers malheurs fondirent alors sur la cité; d'horribles brouillards, des pluies continuelles causèrent d'irréparables dommages; on s'en prit à l'archevêque Arsène, élu en remplacement d'Antoine, devenu muet; on reprit Antoine en lui donnant pour co-adjuteurs deux magistrats séculiers; puis on pilla les maisons du *commandant*, des *in-*

tendans, de *l'archevêque*, et de Sainte-Sophie. On menaça de pendre un des anciens, *tous mauvais conseillers du prince*. Enfin *le conseil national* changea le commandant et manda au prince de revenir sur-le-champ, de prélever la dîme, mais de ne plus permettre *à ses magistrats* d'exercer la justice dans les campagnes; en un mot, d'observer fidèlement les *lettres d'immunités d'Yaroslaf-le-Grand* et les principes de la liberté novgorodienne, sinon la république rompait avec lui.

Lettres d'immunités d'Yaroslaf-le-Grand.

Ceci est fort intéressant. Ces lettres d'immunités d'Yaroslaf-le-Grand, qui fondent la liberté novgorodienne et limitent la puissance princière, forment une véritable charte constitutionnelle, dont une foule de faits antérieurs révèlent l'existence, et dont nous découvrons ici le titre et la forme.

Les fils de Féodor, effrayés de l'insurrection, se réfugièrent auprès de leur père avec toutes leurs créatures. La cité s'en affligea peu; nous trouverons bien un autre prince, se disaient les citoyens jurant de rester unis, et ils rappelèrent Michel de Tchernigof; mais leurs députés furent arrêtés à Smolensk.

Galitch

Dans le sud-ouest mêmes dissensions. Alexandre de Belz réussit presque à brouiller Mstislaf-le-Brave avec son gendre le brave Daniel. Un boyard de Galitch persuada aux autres que le prince les voulait faire périr; tous se réfugièrent dans les Krapaks,

d'où Mstislaf eut beaucoup de peine à les rappeler. Le jeune fils du roi André, qui devait épouser la fille de Mstislaf, s'enfuit de Pérémysle vers son père et se prétendit outragé. André, pour venger son fils, envahit la Gallicie. Mstislaf, qui battit son armée, au lieu de suivre ses avantages, consentit, suivant l'ancien traité, à donner Galitch et sa fille au fils d'André, et ne se réserva que la Podolie. Ainsi ce Mstislaf, autrefois si avisé, déshérite ses enfans et son gendre le brave Daniel, qui tout à l'heure avait empêché les Polonais de s'unir aux Hongrois; il livre à ces Hongrois vaincus le trône de Galitch qui les abhorre. Il semble que le désastre de la Kalka, que l'étonnement et le chagrin d'avoir été une fois vaincu et mis en fuite, ait ébranlé cette forte tête, et que l'intrigue et la calomnie achèvent de la troubler.

Pourtant il se repentit d'avoir ainsi sacrifié le généreux Daniel. « Je réparerai ma faute, disait-il » aux boyards de ce jeune prince. J'irai chercher » les Poloutsis; et, avec mon fils (Daniel) et sa » garde, je chasserai les Hongrois, je lui rendrai » Galitch; la Podolie me suffit. » Une maladie grave survint tout à propos pour l'arrêter dans ce patriotique et généreux projet. Les boyards qui obsédèrent ses derniers instans lui laissèrent prendre le froc, mais ne lui permirent pas de revoir Daniel, à qui il voulait recommander sa famille. Ainsi mourut Mstislaf-le-Brave. Le mauvais génie

Mort de Mstislaf-le-Brave.

qui avait semé autour de lui la défiance et la discorde n'a-t-il pas attenté à ses jours? Les boyards galitchans étaient ses ennemis; les Hongrois, qu'il avait plusieurs fois chassés, qu'il menaçait encore, qui s'emparèrent de la Podolie dès qu'il eut fermé les yeux, n'ont-ils pas provoqué ou autorisé un crime qui les délivrait d'un adversaire si redoutable par ses talens, par sa bravoure, par les ressources de son génie, par son infatigable persévérance, par ses alliances? Tous les princes de la Russie méridionale, Olgovitchs et Monomaques, reconnaissaient Mstislaf-le-Brave pour leur arbitre et leur chef; les Poloutsis, chez qui il avait pris son épouse, s'armaient volontiers pour ses querelles, et les boyards de Galitch, ennemis du peuple et des princes, étaient capables de tous les crimes. Karamsin s'étonne que Mstislaf-le-Brave ait, sans nécessité connue, abandonné une principauté russe à des étrangers abhorrés du peuple; il en conclut encore une fois que ce prince était plus guerrier que politique, et que, malgré sa bravoure, il avait un caractère faible. Jusqu'à sa défaite par les Tatars, on n'a rien vu dans ce prince habile et hardi qui autorisât une pareille supposition. Il se pouvait, comme je l'ai déjà observé, qu'un si terrible désastre après tant de prospérités, que cette première défaite après tant de victoires eût porté un coup funeste à son génie, et que dès lors Mstislaf ne fût plus le même homme; mais

Observations sur sa mort et son génie.

il se peut aussi qu'entouré d'ennemis intérieurs, de complots et d'intrigues, comme on l'a vu, Mstislaf, mieux placé que personne pour juger toutes les chances, eût, avec ses yeux d'aigle, découvert dans sa position des motifs ou même des nécessités inaperçues ou omises par les annalistes, et qui, malgré sa dernière victoire, devaient le déterminer à laisser Galitch aux Hongrois, et à se confiner dans la Podolie. Pour bien juger la conduite d'un tel homme, il faudrait connaître comme lui toutes les circonstances où il se trouvait, et il faut surtout se rappeler son caractère. Mstislaf était aventureux, et prompt à prendre les partis extrêmes sans jamais désespérer de la fortune. Dans ses deux apparitions à Novgorod, au milieu des plus déplorables conjonctures, il arrive avec son génie et son épée, sauve la république, et ôte la couronne au grand-prince son ennemi, pour la donner à son allié; puis, appelé par les Galitchans, il quitte Novgorod, qui le regrette, et ne lui demande pas un soldat, pas une kounis; et, parti seul des bords du Volkoff, il arrive à Galitch avec une armée puissante, que son éloquence et sa renommée ont réunie sous ses drapeaux; il bat, il chasse les étrangers. Ses alliés s'en retournent; les étrangers reviennent plus nombreux, et défont son lieutenant Daniel avec ce qui lui reste de troupes. Que fait alors Mstislaf? s'opiniâtre-t-il à disputer une partie perdue sans ressource? s'en-

ferme-t-il dans une forteresse pour tenir quelques jours de plus et mourir sur la brèche? Non; tout cela est trop ordinaire pour ce génie extraordinaire : tout cela n'est que l'opiniâtreté d'une valeur commune, le désespoir d'un prince qui n'est que soldat. Il ne pense pas que sa gloire lui défende de se conserver pour d'autres guerres, d'aller chercher et réunir une armée que lui seul peut amener en lice. D'un seul coup d'œil il a tout jugé, le présent et l'avenir ; il a vu ce qu'il fallait faire, il ne prend conseil que de lui-même ; il se décide comme par inspiration ; il abandonne tout pour tout reprendre ; il part, il vole de toute la vitesse de son coursier, et il revient, sur les ailes de la victoire, se rasseoir plus grand, plus redoutable, plus illustre que jamais sur ce trône de Galitch, qu'il arrache une seconde fois à l'armée hongroise. La sévère leçon que les Tatars avaient donnée à sa témérité ne pouvait guère avoir changé la tournure de son esprit. Les Tatars avaient apparu et disparu comme un fléau du ciel; tout, dans ce désastre, était si étonnant, que rien n'y pouvait servir d'enseignement. Mstislaf revint à Galitch tel qu'il en était parti, sans cesser de se croire invincible au reste des nations. Et en effet, quand les Hongrois le provoquèrent, il les battit, et dut se dire après cette victoire : Je suis encore ce que j'étais! Dès lors sa conduite dut être la même. Cette victoire n'ôtait pas aux Hongrois toutes les places dont ils s'étaient emparés

avant la bataille; elle ne les empêchait pas d'espérer de nouveaux renforts; peut-être elle leur facilitait les moyens de se rallier les Polonais, qui étaient leurs alliés au commencement de la campagne, et que Daniel avait à peine réussi à détacher de leur ligue. Les boyards galitchans, si souvent amis des Hongrois, pouvaient déjà ourdir des trames et préparer des trahisons. Mstislaf ne devait rien ignorer de tout cela, et tout cela pouvait l'engager à regarder sa retraite en Podolie comme un prix suffisant alors de sa dernière victoire. La Podolie devait être son île d'Elbe, et fut pour lui Sainte-Hélène. A part la différence des proportions, on voit qu'il y a entre Napoléon et ce Mstislaf-le-Brave de remarquables ressemblances. Tous deux dominèrent leur époque par leurs talens et leur célébrité; tous deux furent toujours vainqueurs, hors un seul jour de leur vie; tous deux disposaient des empires, faisaient et défaisaient les rois; tous deux furent plus grands que leur fortune et leurs disgrâces, et tous deux furent indignement trahis. Néanmoins, dans ce parallèle, un glorieux avantage reste à Mstislaf. Tous deux, également ambitieux, avaient commencé leur fortune dans une république où ils étaient pour ainsi dire étrangers; mais celle de Mstislaf lui devait tout, Napoléon devait tout à la sienne. Et cependant Napoléon détruisit la république française, tandis que Mstislaf respecta celle de Novgorod.

Mstislaf-le-Brave et Napoléon.

Comme il voulait être roi, il fit noblement ses adieux aux citoyens, et alla chercher des sujets ailleurs. Napoléon en trouva de reste sous ses pieds, et cette considération est peut-être la moins mauvaise de ses excuses. Mais, quoique armés d'une puissante épée, ni l'un ni l'autre ne furent tyrans.

La guerre civile dans la Russie méridionale n'avait pas attendu la mort de Mstislaf. Ce qu'il y eut de vraiment remarquable dans ces démêlés, c'est que Daniel, gendre de Mstislaf, et déjà célèbre par son courage, ayant rencontré son ennemi Yaroslaf de Loutsk allant presque seul en pélerinage, refusa, non point par un motif de religion, mais par générosité, de le faire prisonnier, comme ses boyards le lui conseillaient. « Non, non, répondit-il, c'est » dans sa capitale qu'il faut le prendre », et il le laissa aller. Daniel.

Cependant Michel de Tchernigof, ayant appris que les Novgorodiens le redemandaient, accourut dans leur cité, jura d'être fidèle à la liberté et aux *statuts d'Yaroslaf-le-Grand*; puis il accorda cinq ans d'indemnités aux villageois, et ne demanda aux autres que la légère contribution payée aux anciens princes. Ce peuple, toujours accusé de mutinerie par l'histoire, devint tranquille et doux toutes les fois qu'il eut un prince ami de la constitution et de la justice; d'où l'on doit conclure que les émeutes et les révolutions, si fréquentes à Novgorod.

Novgorod, naissaient de la tyrannie des princes et du droit et du besoin d'une légitime défense ; de telle façon que si l'histoire eût été juste, au lieu d'accuser le peuple qu'on vexait, qu'on dépouillait de ses droits naturels, avoués et sanctionnés par des chartes royales, elle aurait accusé les tyrans, seuls coupables des vengeances du peuple et de leurs propres malheurs.

Yaroslaf-Féodor n'avait point renoncé à Novgorod; il s'empara de Volok-Lamski, menaça Michel retourné à Tchernigof, et enfin, par un traité que moyennèrent entre les deux rivaux le grand-prince et le métropolitain, Yaroslaf dut retourner à Novgorod. La république, se déclarant trahie par Michel, lui renvoya son fils, refusa d'abord Yaroslaf, et le reçut après une sorte de guerre intestine où les factions se déchaînèrent. Féodor jura aussi d'observer fidèlement les lois et les constitutions de la république ; il n'y resta que quinze jours, il ne put respirer plus long-temps l'air de la liberté, et se rendit à Péréaslavle-Zalesski, laissant à Novgorod ses deux fils Alexandre et Féodor.

La faction opposée à Féodor lui chercha des ennemis à Tchernigof, où régnait Michel, à Pskoff, et en trouva en Livonie. Trahis par le sort des armes, les ennemis du despote furent relégués à Péréaslavle.

Smolensk. Smolensk eut aussi des troubles et fut forcée de se soumettre au joug d'un Sviatoslaf qu'elle repoussait, et qui y exerça de sanglantes vengeances.

Enfin le brave Daniel reprit aux Hongrois la principauté de Galitch, traita avec eux, et les battit quand ils revinrent pour ressaisir cette principauté. Mais ensuite les trahisons continuelles des boyards la livrèrent à ces étrangers avec Vladimir en Volhynie et beaucoup d'autres villes. Deux princes prirent une part active dans ces complots. Puis, en 1234, le prince hongrois (fils du roi André) régnant à Galitch étant mort subitement, le peuple tout entier se prononça pour le retour de Daniel avec tant d'énergie, que les boyards n'osèrent s'y opposer. Mais lorsqu'ils le virent engagé dans une guerre que se faisaient divers princes de la Russie méridionale, lorsqu'il revint à Galitch, vaincu et poursuivi par les Poloutsis, ils renouèrent toutes leurs trames et le forcèrent à se retirer. Vainement Daniel, encore maître de Vladimir en Volhynie, s'humilia devant le nouveau roi de Hongrie, Bela IV, pour en obtenir des secours; vainement il déploya le plus indomptable courage, la plus prodigieuse activité, il ne pût ressaisir le trône de Galitch. Il avait à lutter, à la fois ou tour à tour, contre une foule de princes voisins, nationaux et étrangers; et comme si tant de travaux n'eussent pas suffi à son ardeur, il allait encore secourir son allié le duc d'Autriche contre l'empereur Frédéric, si Béla ne l'en eût dissuadé en lui conseillant de ne se point mêler des affaires de l'empire. C'était en voulant maintenir un de ses alliés au trône de Kief, qu'il avait Daniel.

éprouvé cette défaite, origine et cause de toutes ses autres disgrâces. Kief l'occupe encore, et il vient à bout de conclure avec George II un traité qui la donne à Yaroslaf-Féodor, qui était son ami et que Karamsin regarde comme le prince le plus remarquable de cette époque après Daniel.

On a pu remarquer que la grande principauté de Rostof et de Vladimir était restée étrangère à toutes les guerres intestines; son territoire, ses milices même n'avaient pas vu les Tatars; et, dans l'espace de six années, elle n'avait eu que d'insignifiantes guerres avec les seuls Bulgares orientaux, et quelques insurrections à réprimer chez les Mordviens ses tributaires.

Deuxième apparition des Tatars.

Déjà six années s'étaient écoulées depuis la funeste bataille de la Kalka, et les Tatars ne revenaient point, et les Russes ne songeaient pas qu'ils dussent jamais revenir. Tant d'autres peuples également formidables avaient passé comme des torrens, dont il ne reste que des ravages et d'horribles souvenirs! Mais voilà qu'en 1229 des hordes fuyant devant les Tatars refluent dans la Bulgarie; et en 1237, les Tatars prennent et passent au fil de l'épée *la grande ville* des Bulgares orientaux, et, suivant de près la renommée qui les annonce, ils viennent à travers d'épaisses forêts envahir la principauté de Rezan.

Tchinguis, toujours victorieux, était mort laissant à son fils aîné Oktaï ou Ougadaï un empire

immense, et le conseil de ne jamais traiter qu'avec les peuples vaincus. Oktaï avait envoyé son neveu Bati avec trois cent mille hommes pour conquérir les rives orientales de la Caspienne et les contrées adjacentes. Fidèle à cet ordre de son maître, Bati, arrivé aux frontières russes, députa aux princes *une sorcière* et deux officiers. Çette étrange ambassade ayant rencontré cinq des princes de Rezan, qui venaient reconnaître l'ennemi, leur demanda la dîme de tous leurs biens. « Vous aurez tout quand nous serons morts, » répondirent les princes; et les députés allèrent faire la même demande á George II, qui ne les accueillit guère mieux, mais qui, sourd aux remontrances des princes de Rezan, et s'estimant assez fort pour se défendre seul, refusa de les soutenir. Ceux-ci furent écrasés, leur capitale bloquée, prise, passée au fil de l'épée et réduite en cendres, et toute la province mise à feu et à sang. Moscou subit ensuite le sort de Rezan..

George ouvrit les yeux alors, il comprit la faute et les dangers de son orgueilleux égoïsme; il abandonna sa capitale, que ses deux fils devaient défendre, et avec une faible armée il alla camper au bord de la Site, attendant impatiemment les levées qu'il ordonnait de toutes parts, et ses alliés qu'il appelait, et surtout son frère Yaroslaf-Féodor, actuellement prince de Kief.

Cependant l'armée tatare investissait Vladimir,

une de leurs divisions enlevait, massacrait et pillait Souzdal, et bientôt Vladimir prise d'assaut eut le même destin (7 février 1238). Ensuite les Tatars, divisés en plusieurs bandes, et ne trouvant plus nulle part aucune résistance, saccagèrent dans le reste de février un grand nombre de villages et de bourgs, et quatorze villes, Gorodetz sur le Volga, Galitch de Kostroma, Rostof, Yaroslavle, Péréaslavle, Yourief, Dmitrof, etc., et partout, ce qu'ils n'égorgeaient pas, ils le réservaient à l'esclavage.

George, toujours appelant ses alliés qui ne vinrent pas, apprit au bord de la Site le désastre de ses provinces et le massacre de sa famille à Vladimir. Il se décidait à marcher au-devant des Mogols, quand il apprit que déjà il était tourné. Le courage ne manqua pourtant ni à lui ni à ses troupes, mais leur infériorité de nombre et de tactique ne leur permettait que l'espoir de mourir en braves. Ils périrent. George II et ses neveux furent trouvés parmi les morts. Les Tatars se dirigèrent vers Novgorod, prirent et détruisirent toutes les villes qu'ils rencontrèrent, notamment Volok-Lamsky et Tver; Torjek se défendit avec vigueur pendant quinze jours; mais, n'étant pas secourue, elle succomba; et la population entière fut passée au fil de l'épée. Déjà Bati n'était plus qu'à cent verstes de Novgorod, qui lui promettait un si riche butin, lorsque tout à coup il rabattit son armée sur Koselsk. (Gouv. de Kalouga.)

Mort de George II.

Quel put être le motif de Bati? La richesse de Novgorod et la gloire du succès devaient également le tenter. Craignait-il, comme le pense Karamsin, de s'engager plus avant dans un pays inconnu, couvert de forêts et de marécages, où ses bandes, forcées de se diviser, pouvaient se perdre et être surprises et battues en détail par un ennemi connaissant les localités, et dont la liberté exaltait la bravoure? Craignait-il qu'on affamât son armée comme on affamait si facilement Novgorod? Car, à la guerre, ce n'est pas tout de réunir et de pousser en avant beaucoup de bonnes troupes, il faut les faire vivre; et c'est ce qui rendra invincible chez lui tout peuple qui voudra se défendre et saura ruiner le pays au-devant des envahisseurs. Peu nombreux, le fer les exterminera; nombreux, la famine les dévorera. Quels que soient la réputation et le courage d'une armée d'invasion, elle a autant de bouches que d'épées, et c'est là ce qui, en désespoir de cause, déterminera toujours l'infaillible succès de la défense, quand la défense sera nationale, je veux dire énergique et populaire. Le pays stérile, marécageux et boisé de Novgorod était tout préparé par sa nature à une défense de ce genre. Il y avait dans la cité ce qu'une affiche demandait au 20 mars : *des armes et du courage;* et Bati recula prudemment devant une entreprise où les chances ne lui étaient pas assez favorables. **Bati évite Novgorod.**

La petite forteresse de Kozelsk, n'espérant pas

ozelsk *la* *Méchante.*

se sauver, mais résolue à périr noblement, résista un mois entier à tous les efforts des Tatars. Quand les béliers eurent renversé les murailles, les habitans, armés d'épées, de piques, de couteaux, enfin de ce qu'ils avaient pu trouver, fondent sur les assiégeans, brisent les machines, égorgent quatre mille Tatars, et succombent enfin, méritant à leur cité le glorieux surnom de *Méchante*, qu'elle reçut des vainqueurs. Si toutes les villes russes avaient eu la même énergie; si toutes celles que Bati avait saccagées avaient ainsi mérité le titre de méchantes, en immolant dans le dernier assaut quatre mille Tatars comme la bicoque de Kozelsk, il est présumable que de pareilles leçons auraient dégoûté ces étrangers, ou que les trois cent mille hommes de Bati se fussent promptement fondus devant ces villes dévorantes, et que les Tatars n'auraient guère eu la tentation de revenir; et sans doute la Russie aurait échappé au plus honteux, au plus désastreux esclavage.

Après la ruine de Kozelsk, dont l'héroïque population fut tout entière passée au fil de l'épée, Bati ramena son armée au bord du Don chez les Poloutsis.

YAROSLAF II FÉODOR VLADIMIROVITCH,

1238—1247.

Défaut d'union.

LA conduite d'Yaroslaf à Novgorod nous a montré son caractère despotique et cruel; sa conduite envers son frère George II achèvera de le faire connaître tout entier. Retiré au bord de la Site, et attendant la grande armée tatare, qui déjà ravageait ses provinces, George II avait appelé tous ses alliés au secours de sa personne et de sa principauté, ou plutôt de la patrie; car dès ce moment il devait être clair, même pour les moins habiles, que les Tatars menaçaient la Russie entière et tous ses princes. Cependant il se pouvait que les Tatars s'épuisassent en combattant tous les princes l'un après l'autre, qu'après en avoir écrasé beaucoup, ils le fussent à leur tour. Les princes échap-

pés à ce fléau profiteraient des dépouilles des autres; Féodor, placé bien loin au midi, dont les Mogols s'écartaient en tirant vers le nord, leur échapperait mieux que tout autre; George II, attaqué par Bati encore dans toute sa force, succomberait certainement, et périrait sans doute, et Féodor hériterait du trône; dès lors Féodor, au lieu de répondre aux cris de détresse de son frère, se renferma dans sa principauté de Kief, s'y tapit en attendant le départ des Mogols, et dès qu'ils furent retirés, il s'élança sur le trône sanglant de Vladimir. Ses calculs avaient réussi, ses espérances étaient comblées, son frère était mort et il héritait de sa couronne.

Cependant, comme il faut être juste même envers les tyrans, qui ne le sont envers personne, il convient d'ajouter ici que tous les princes de la Russie méridionale ne se montrèrent ni plus généreux ni plus sages. Le péril ne semblait menacer que le nord; ils abandonnèrent le nord à sa destinée, et continuèrent de poursuivre leurs projets particuliers, ne considérant le désastre des provinces septentrionales que comme un événement qui laissait carte blanche à leur politique égoïste. Les divisions de ces princes encourageaient et facilitaient les intrigues des boyards, et ceux de Galitch surtout profitèrent d'une si belle occasion pour bouleverser le pays, renverser leurs maîtres et appeler des étrangers, quand ils ne pouvaient établir

leur propre domination sur les ruines de l'État. Les princes du nord eux-mêmes, quoique plus près des dangers, et plus directement menacés, tombaient dans les mêmes fautes. George II, dont le contingent ne s'était déjà pas trouvé à la bataille de la Kalka, pensant peut-être que la seconde invasion, comme la première, dépasserait peu les frontières russes, et que ses délais lui seraient encore profitables, n'avait pas voulu se joindre aux princes de Rezan, et les avait laissés seuls combattre et périr. Novgorod, comptant sur son éloignement à l'extrême nord-ouest de la Russie, fut également sourde à l'appel de George II et même à celui de Torjek, l'une de ses *dépendances* ou *faubourgs*, que tant de fois elle avait défendue contre les princes russes et même contre les grands-princes. Dans cet état d'anarchie et de morcellement où se trouvait l'empire, dans ce délire de l'ambition et de l'égoïsme où se trouvaient les princes et les grands, tout sentiment de patriotisme et de générosité était méconnu, toute idée sage était impossible; tout projet de réunion générale pour repousser en commun le danger commun n'était plus qu'une belle chimère, et ne pouvait être que le noble rêve d'une grande âme. Ce fut celui de Daniel, le brave gendre de Mstislaf-le-Brave.

Ce qu'aurait pu faire Mstislaf-le Brave.

Si Mstislaf avait encore vécu, en voyant revenir les Tatars, il se serait aussitôt rappelé la cruelle leçon qu'il en avait reçue au bord de la Kalka; son

génie supérieur, prompt et décidé aurait vu du premier coup d'œil que le salut de tous et de chacun, que le salut de la patrie demandait une ligue générale de toutes les forces russes. Actif comme il le fut toujours, au premier avis il se serait mis en campagne, il aurait appelé ou visité tous les princes. Ceux du midi, habitués à voir en lui leur arbitre et leur chef, eussent obéi à sa voix patriotique; Novgorod dont il avait été le sauveur et le libérateur, Novgorod qui l'avait tant regretté, Novgorod à qui il savait si bien parler de patrie et de liberté, se fût spontanément armée tout entière; l'autorité de son grand nom, la force de sa guerrière éloquence, l'exemple des provinces méridionales et de Novgorod, la certitude de se voir écrasé ou par les confédérés s'ils étaient vainqueurs des Tatars, ou par les Tatars si les confédérés succombaient, tous ces puissans motifs auraient déterminé l'adhésion des autres princes, et toutes les forces russes réunies, heurtant l'armée mogole de tout le poids de leur masse, de toute la force d'impulsion que leur eût donnée le génie ardent et vigoureux de Mstislaf et l'entraînement de l'exemple, auraient pu refouler vers sa source ce torrent que des résistances partielles irritèrent et qui abîma tout l'empire. Ce n'est là sans doute qu'une présomption; mais cette présomption s'appuie d'une grande probabilité. Ainsi peut-être la fortune des Tatars en Occident, la destinée de la Russie entière

et de la Hongrie dépendit de la mort d'un prince, d'un seul homme vraisemblablement empoisonné par ses courtisans : ainsi les Tatars établirent sur le Volga une horde puissante, qui plus tard se divisa en plusieurs grands empires; ainsi la Russie fut mise à feu et à sang et soumise au plus cruel, au plus effroyable esclavage; ainsi la Hongrie fut envahie et saccagée par les Tatars, et toute l'Europe, saint Louis seul excepté, éprouva les plus justes, les plus terribles craintes, et resta longtemps menacée de la plus horrible destruction, parce qu'une poignée de misérables boyards voulurent dominer au pied des monts Krapaks.

On ne pouvait sauver la Russie que de deux manières : ou en résistant sur tous les points comme avait su résister Kozelsk, ce qui aurait détruit plus de Russes que de Tatars, mais ce qui était encore un utile, un admirable *pis-aller*; ou en formant une ligue générale de toutes les forces nationales agissant ensemble. Ce dernier parti était le plus convenable; mais pour y parvenir, il aurait fallu toute l'activité, tout le génie, toute l'autorité de la réputation de Mstislaf, fameux dans tout l'empire par le caractère étonnant de ses entreprises, par ses talens et son courage presque surnaturel. Mais Mstislaf était mort; personne ne pouvait le remplacer dans l'exécution de ce grand projet, et un seul prince entre tant de princes en eut la pensée. Mais quoique renommé pour son héroïque valeur,

Daniel n'avait ni l'immense réputation de Mstislaf, ni ses antécédens extraordinaires, ni sa clientelle parmi les princes, ni son ascendant sur l'esprit des peuples. D'ailleurs, quoiqu'une suite de révolutions et de guerres dont le récit serait fastidieux eût ramené Daniel sur le trône de Galitch, d'autres révolutions et d'autres guerres l'avaient confiné dans la principauté de Vladimir en Volhynie. Il était ennemi des princes du midi, dont les forces encore intactes avaient été comme celles des Poloutsis à la disposition de Mstislaf. Une amitié particulière, bien étonnante entre ce cœur généreux et un tyran, l'unissait à Yaroslaf II Féodor. Mais Féodor, naguère prince de Novgorod, où jamais il ne put se plaire ni demeurer long-temps, puis de Kief, qu'il avait quittée pour la grande principauté (et dont s'était saisi un autre prince appelé Michel), ne régnait alors que sur des cadavres, des ruines et des cendres. Cette alliance, malgré le titre de grand-prince, alors presque partout méconnu, n'ajoutait donc à la faible puissance de Daniel ni force réelle, ni beaucoup de considération. A la vérité, Féodor déployait une grande activité, et, dit-on, une certaine intelligence pour restaurer la grande principauté; mais il ne pouvait ranimer les morts ni ramener les captifs enlevés par les Tatars. Il eut beaucoup de peine a déblayer les rues de ses villes encombrées de cadavres infects et de corps mutilés ou rôtis; les campagnes, toutes

et toujours désarmées, n'avaient pu opposer aucune résistance à l'ennemi; ce qui avait échappé au fer et au feu s'était caché dans les forêts; ce n'était pas l'affaire d'un jour que de rappeler ces fuyards encore tout effarés, et croyant toujours les Tatars sur leurs traces ou près de revenir. Tant de malheurs à réparer ne permettaient point d'espérer de long-temps des secours efficaces du grand-prince. Daniel était donc à peu près réduit à ses propres moyens et aux ressources de son génie, et ce n'était rien en présence d'un si grand péril.

Un prince qui va devenir fameux sous le nom de *héros de la Néva*, régnait alors à Novgorod : c'était Alexandre, surnommé plus tard Alexandre Nevsky, et fils de Yaroslaf II; mais cet Alexandre, qui sera un héros même avant l'âge viril, était bien jeune encore. Les autres princes, accablés de leurs désastres ou absorbés dans les illusions d'une politique étroite et imbécille, ne pensaient qu'à leurs petits intérêts, et ne craignaient que leurs ennemis du voisinage. En un mot, le plus grand malheur de la Russie était de n'avoir ni un drapeau national, ni un chef, ni un seul homme qui, prenant sa mission des dangers de la patrie, osât et pût le devenir.

Dans la dernière invasion, Bati semble ne s'être proposé d'autre but que de bien montrer aux Russes ce qu'il pouvait et ce qu'il était. Après cette espèce de leçon, il retourna chez les Poloutsis

Bati subjugue les Poloutsis.

dont le khan le plus célèbre tenait encore. C'était Kothian, le beau-père de Mstislaf-le-Brave. Kothian fit la plus vigoureuse résistance, mais, désespérant de se défendre plus long-temps, il émigra avec quarante mille hommes de sa horde en Hongrie, et prêta serment de fidélité au roi, qui lui donna des terres pour lui et sa troupe. Les Tatars *s'emparèrent* ensuite du *pays des Mordviens*, *de Mourom et de Gorokhovitz*, qui appartenaient à l'église de Notre-Dame de Vladimir. Ainsi, voilà une cathédrale maîtresse de trois pays où il y avait des villes considérables. Si l'on juge des autres églises par celle-là, le clergé russe avait des domaines de princes régnans, comme on disait alors, et nous avons vu qu'à la propriété étaient attachés des droits seigneuriaux plus ou moins étendus, selon l'importance du domaine. Or, comme les prêtres de ce temps se montrèrent partout fort habiles et fort âpres à réclamer, à étendre leurs droits et même à arracher des concessions, à forger des titres, à multiplier les usurpations de tous genres, on doit penser que les priviléges du clergé russe n'étaient pas moins énormes que ses richesses. Il formait alors une aristocratie très-puissante. L'aristocratie laïque, engraissée des dépouilles des princes et des peuples, et grandissant par les troubles et les guerres civiles, avec moins de richesses peut-être, avait alors une audace sans bornes. Jugeons-en par les boyards de Galitch, que

[Margin notes:] es Tatars installent Russie. — hesses et portance u clergé russe. — loblesse laïque.

le terrible Roman fut obligé de proscrire, et qu'il proscrivit sans que le peuple s'en indignât, et peut-être à la satisfaction du peuple, quoique le peuple soit toujours disposé à plaindre les victimes du pouvoir. Après Roman, les boyards échappés à ses vengeances tentèrent une centième fois peut-être de s'emparer du gouvernement au préjudice du prince et du peuple. Ils trahirent tous les princes; ils en attachèrent deux au gibet, après les avoir soumis à d'horribles tortures; ils complotèrent contre des princes amis du peuple, avec tous les princes voisins, étrangers et nationaux. Plusieurs fois ils livrèrent le pays aux Hongrois; ils trahirent Mstislaf-le-Brave, qui leur avait généreusement pardonné une première trahison; probablement ils empoisonnèrent ce Mstislaf, le héros, l'unique espoir de la Russie; ils détrônèrent son gendre, le brave Daniel, que le peuple regrettait et rappela; ils détrônèrent une seconde fois, et toujours avec l'aide des étrangers, ce Daniel, qui, en leur pardonnant des trames coupables et découvertes, leur avait dit ces mots pour tout reproche : Devenez meilleurs; ce Daniel, le seul des princes russes qui pût remplacer Mstislaf-le-Brave, et sauver la patrie, si l'aristocratie de sa principauté lui avait permis d'y prendre l'aplomb et l'ascendant que méritaient son caractère et ses nobles projets; ce Daniel, le seul prince russe qui songeât à former une confédération de Russes et d'étrangers pour repousser les Tatars.

Par les boyards de Galitch on peut juger des autres. Tous n'étaient pas aussi audacieux, parce que tous n'avaient pas auprès d'eux les monts Krapaks pour asile, les Hongrois et les Polonais pour auxiliaires; mais la généralité de ces hommes titrés et puissans devait, selon le génie de l'époque et l'instinct universel de l'homme une fois affriandé au pouvoir, profiter des troubles publics, les accroître et les provoquer pour augmenter leurs puissances aux dépens des peuples et des princes. Fléaux des princes, qu'ils entouraient de piéges et d'alarmes; tyrans des peuples, sur lesquels ils pesaient avec toute la force du glaive en qualité de chefs militaires, avec toute l'autorité de leur caractère de juges, avec toute l'insolence d'un courtisan et toute la perversité d'un siècle corrompu, ignorant et bigot, ils devaient tendre partout à s'emparer du gouvernement. Tels devaient être en masse le clergé et l'aristocratie russes de cette déplorable époque, malgré quelques honorables exceptions annotées par l'histoire. Du moins le clergé, plus éclairé, montra, je n'ose dire plus de patriotisme, mais plus de prévoyance dans la grande affaire des Tatars. Si on les eût écoutés, peut-être n'eût-on pas été jusqu'à former une confédération générale; mais partout, mais dans toutes les cités, dans la moindre bicoque, on aurait soutenu des siéges, on se serait défendu avec une sainte fureur et jusqu'à la mort. Il y avait bien dans ces

: clergé
emi des
Tatars.

exhortations un peu de rancune et d'égoïsme; mais comme, en définitive, cette défense universelle et opiniâtre devait tuer l'armée mogole et sauver, avec une partie de la population, l'indépendance nationale, qu'on ne paie jamais trop cher, il faut être indulgent sur la nature des motifs, et savoir gré du conseil.

Pourquoi.

Deux grandes raisons animaient les prêtres contre Bati. D'abord, les Tatars ne les distinguaient que pour les torturer plus cruellement; ensuite Bati et ses bandes n'épargnaient ni les églises, ni les monastères, ni leurs dépendances, et s'y livraient, comme ailleurs, à tous les excès d'une guerre de barbares, la rapine, l'insulte, le viol, l'incendie et le massacre. Si ces païens étaient, comme tant d'autres sectes, possédés de la rage du prosélytisme, une fois maîtres du pays, ils anéantiraient le christianisme. Le clergé vit à la fois sa fortune et son existence compromises, et il n'épargna rien pour exciter les peuples à une guerre d'extermination.

Invasion de la Russie méridionale.

Lorsque les Mogols eurent suffisamment assuré leur domination jusqu'aux frontières, ils revinrent sur les Russes; et, cette fois, leurs bandes, plus nombreuses que jamais, inondèrent toute la Russie méridionale, et pénétrèrent jusqu'au cœur de la Hongrie. D'abord il n'arriva que deux détachemens, dont l'un détruisit Péréaslavle, et l'autre Tchernigof, qui se défendit bravement; puis ces

corps regagnèrent les bords du Don. Jusque-là les Mogols n'avaient jamais épargné les ecclésiastiques; mais alors, soit ordre exprès et calcul de Bati, soit caprice d'un chef subalterne, en se retirant, les Tatars rendirent la liberté à l'évêque Porphyre, leur captif. Voulaient-ils gagner le clergé russe en montrant, par cet exemple, qu'ils sauraient le distinguer et le ménager s'il voulait les servir? Mais pourquoi venait-on d'égorger l'évêque de Péréaslavle? peut-être le meurtre de cet évêque ne doit-il être imputé qu'au désordre d'une prise d'assaut et à la brutalité de la soldatesque; car, dès lors, les Mogols, toujours soigneux de recueillir des renseignemens sur leurs ennemis, devaient connaître l'influence du clergé, et dès lors aussi ils devaient, comme ils le firent habituellement dans la suite, tâcher de se concilier l'esprit des ecclésiastiques.

struction nale de Kief.

Un troisième détachement, commandé par Mangou, petit-fils de Tchinguis, vint reconnaître Kief, déjà en partie restaurée et qui avait encore dans les pays lointains tout l'éclat de son ancienne renommée. Mangou s'arrêta sur la rive orientale du Dniéper; de l'autre côté du fleuve était la ville. Le nombre et les proportions de ses coupoles dorées, l'étendue et l'aspect de ses jardins délicieux annonçaient l'opulence; mais ses fortes murailles et ses tours menaçantes indiquaient une cité capable d'une longue résistance si la population entreprenait de se défendre. Mangou ne

passa donc point le Dniéper ; il tenta de persuader aux Kiéviens de se soumettre sans s'exposer aux périls certains d'une attaque en règle. Soit que le malheur eût retrempé l'esprit de ce peuple, naguère si indolent, soit que l'exemple des autres villes eût montré à tout le monde que la plus entière soumission ne sauvait rien ni personne de la férocité des Tatars, soit que, cette fois, le clergé, n'espérant rien de l'ennemi, eût employé, pour armer le peuple, toute son influence, qu'en d'autres occasions il employait à le désarmer, les Kiéviens résolurent de se défendre jusqu'à la mort; et sur-le-champ ils égorgèrent les députés de Mangou. Après un tel attentat, sans doute provoqué par ceux qui ne voulaient plus laisser aucun espoir de négociation, il fallait ou que les Tatars périssent devant les murs de Kief, ou que Kief pérît sous leurs glaives : et, selon toute apparence, c'était Kief qui allait succomber dans cette lutte inégale. Aussi le prince Michel s'enfuit-il en toute hâte jusqu'en Hongrie, abandonnant, à qui voudrait le prendre, un trône près d'être foudroyé. Et ce trône, qui ne promettait qu'un règne d'un jour, suivi d'une perte inévitable, trouva des ambitieux qui se le disputèrent. Un Rostislaf (fils de Daniel de Smolensk) accourut pour s'en saisir; Daniel de Gallicie (le gendre de Mstislaf-le-Brave) s'élance après Rostislaf, l'arrête, et s'installe à Kief.

Mais Daniel, qui avait reconnu, à la bataille de la Kalka, le nombre, le courage et la tactique des Mogols, ne se flatta pas de les repousser avec les seules forces de Kief et les siennes. C'est alors qu'il conçut le projet d'engager le puissant roi de Hongrie dans une ligue contre les Tatars; et, laissant le commandement de la ville à l'intrépide et fidèle Dmitri, l'un de ses boyards, il vole vers les Krapaks. Peu après arrivèrent Bati lui-même et toutes ses bandes innombrables, dont les divers chefs, soumis à son autorité, sont tous fameux par la conquête et la destruction de quelque grand empire. Fidèles à leur héroïque résolution, les Kiéviens, habilement dirigés par Dmitri, opposent une valeur opiniâtre à la rage des assaillans. Cernés de tous côtés dans leur ville, ils se battent du haut des murailles, ils se battent sur la brèche, ils se battent dans les rues, ils se retranchent dans la cathédrale, et enfin ils périssent noblement, après avoir réhabilité leur nom, flétri par d'indignes capitulations. Les vainqueurs passèrent tout au fil de l'épée, sans distinction du sexe ni de l'âge; la ville entière fut détruite de fond en comble, et, durant les quatorzième et quinzième siècles, il ne resta d'elle que des souvenirs et des ruines.

Suivant, dans la Russie méridionale, une ligne parallèle à celle qu'il avait parcourue au nord, Bati s'achemine vers la Gallicie et la Volhynie, exterminant ou renversant tout ce qu'il rencontre,

et joignant sans scrupule la perfidie à la férocité. Les murs de Ladigine résistant au choc de douze béliers, il trompe les habitans en leur offrant une capitulation, et les punit de leur crédulité en les passant au fil de l'épée. Presque tous les princes de la Russie méridionale étaient alors réfugiés en Hongrie pour échapper au glaive exterminateur. Le seul Daniel avait un plus noble motif; mais les Hongrois virent ravager la Gallicie et la Volhynie, où la forteresse de Kremenetz paraît seule avoir résisté avec succès, sans pouvoir se persuader que les Tatars osassent ou pussent franchir la barrière des monts Krapaks.

Force ves d

Bati commandait alors à une armée de cinq cent mille hommes. On n'y comptait que cent cinquante mille Tatars; car, dans toutes ses conquêtes, il avait réparé ses pertes et même augmenté ses forces en enrôlant sous ses bannières une multitude d'individus, et les avait gagnés en leur promettant le pillage des pays qu'il se proposait de subjuguer. La vie aventureuse des Tatars a des charmes inconnus aux peuples civilisés, mais bien attrayans pour les nomades et les demi-sauvages que Bati appelait sous ses drapeaux; la victoire, jusque-là toujours fidèle à sa voix, et qui, selon toute apparence, ne devait pas l'abandonner de long-temps; l'honneur de participer avec lui à la conquête du monde, et de passer en maîtres à travers tant de pays consternés, la licence de ses

bandes, à qui des succès trop certains permettaient tous les abus de la force, et qui, une fois en campagne, comptaient parmi leurs priviléges habituels le pillage et le viol, le meurtre et l'incendie; le désir de se consoler des malheurs de son pays en dévastant le reste de la terre, de refaire sa fortune et sa destinée en s'adjoignant à la puissance qui dévorait toutes les autres, tous ces motifs déterminaient une foule de vaincus à s'incorporer avec les vainqueurs, et Bati en profitait pour réparer, pour augmenter ses forces. Ces nouveaux venus devaient même affecter autant ou plus de férocité que les Tatars eux-mêmes, sous peine de se rendre suspects, c'est-à-dire de se fermer toutes les voies d'avancement, de se faire chasser ou plutôt massacrer; car les Tatars ne devaient guère s'amuser à dégrader des recrues étrangères, dont ils se défiaient.

Armes et caractère du soldat tatar.

Cette immense cohue, mélange de plusieurs nations, avait l'avantage d'obéir à une seule volonté. Archers adroits, les Tatars s'éparpillaient et lançaient de loin leurs longues flèches acérées, mais en si grand nombre qu'elles tombaient sur l'ennemi comme une averse, et l'exterminaient presque toujours avant qu'il pût en venir aux mains. Si pourtant une troupe hardie et alerte, échappant à ce déluge de flèches, arrivait jusqu'à eux, ils prenaient alors leurs piques armées de crochets, ou leurs énormes cimeterres, et, se couvrant de

leurs boucliers tissus de branches de saule ou d'osier, ils déployaient une valeur atroce et obstinée qui ressemblait à la rage. Même désarmés, blessés et abattus, ils gardaient toute leur fureur; et, en recevant le coup mortel, ils se défendaient avec les ongles et les dents. Les khans et les principaux chefs se tenaient derrière l'armée, hors de la portée des traits, et donnaient leurs ordres par des signaux; quand ils estimaient une bataille perdue, ces chefs fuyaient avec où peut-être devant l'armée : néanmoins le premier combattant qui avait fui était toujours condamné à mort.

Pour se défendre avec succès contre de tels envahisseurs, il n'aurait pas suffi d'avoir une force numérique égale ou supérieure, agissant sous une même volonté, dirigée par des chefs également habiles à combattre et à tromper, et composée de soldats aussi bien exercés; il aurait fallu aux Russes un pareil courage, une égale opiniâtreté, un caractère aussi indomptable, une aussi atroce furie. Car à cette époque, où le génie militaire était à peine dans l'enfance, la force et la persistance des individus et l'impulsion des masses décidaient de tout; et un homme en fureur pousse ou frappe plus fort qu'un homme moins animé. Les Russes manquaient d'unité et d'accord; tout braves qu'ils sont naturellement, leur courage sans espoir n'avait pas l'effroyable énergie des Tatars; leur constance n'égalait pas l'opiniâtreté de leurs ennemis; leur

fureur même, dans ces temps barbares, n'approchait pas de la rage de ces démons asiatiques. Les Russes devaient succomber.

Efforts et traverses de Daniel.

Avant de passer en Hongrie, Daniel avait réconcilié plusieurs princes; pour y parvenir, il cédait une de ses villes à Rostislaf, son prisonnier, et renonçait à ses droits en faveur du fugitif Michel. Béla (roi de Hongrie), ne goûtant point ses propositions, il revenait défendre ses domaines, lorsqu'il apprit la destruction de Kief et la ruine des villes méridionales. Désespéré, il alla rejoindre sa famille, déjà réfugiée chez Conrad. Quand les Tatars se retirèrent, il revint habiter, non Vladimir, d'où le repoussa l'odeur des cadavres, mais Kholm, bâtie par lui-même près de l'ancienne Tcherven, et que l'ennemi semblait avoir oubliée.

Retour des princes émigrés.

Les autres princes russes qui avaient cherché un asile dans les pays étrangers, revinrent chez eux à mesure que les Tatars s'éloignaient. Tous y trouvèrent la même désolation; tous s'empressèrent de réparer leurs désastres aussi bien et aussi vite qu'ils le purent; mais Daniel y trouva plus de difficultés que personne, et elles provenaient de ses boyards. Le commandant de Droguitchyn lui en ferma les portes; ceux de Galitch, tout en le reconnaissant pour prince de la province, méprisaient ses ordres, repoussaient sa personne, s'emparaient du gouvernement et s'appropriaient les revenus des salines de Kolomna. D'un autre côté,

les princes qu'il avait réconciliés prêtèrent l'oreille aux invitations des boyards, qui, ne pouvant réussir à fonder à leur profit un gouvernement purement aristocratique à Galitch, y appelèrent l'ingrat Rostislaf. Les évêques de Galitch et de Pérémysle trempaient dans ce complot, que déjoua le courage de Daniel. Enfin, la double leçon que les Russes venaient de recevoir ne les avait pas corrigés, et ils continuaient à se disputer des ruines avec la même frénésie qu'ils s'étaient auparavant disputé des principautés encore florissantes.

Évêques et boyards séditieux.

Seule entre toutes les principautés russes, la province de Novgorod avait échappé à la dévastation générale; elle avait d'autres ennemis : les Finois, les Suédois, les Lithuaniens, les chevaliers livoniens. Ceux-ci étaient alors soutenus par l'ordre teutonique, conquérant de la Prusse; mais Novgorod avait pour elle le courage d'un peuple libre, le nombre de ses habitans et Alexandre. Ce prince, tout jeune encore, remporta sur les Suédois, aux bords de la Néva, une victoire qui le fit surnommer *Nevsky*. Brouillé un instant avec la république, et retiré à Péréaslavle-Zalessky, mais mal remplacé par son frère André, Alexandre, redemandé par les citoyens, chasse les Allemands qui s'étaient saisis de Pskoff et pillaient le pays, jusqu'auprès de Novgorod, va reporter la guerre et la terreur au sein de la Livonie, et ramène à Novgorod son armée triomphante. Les chevaliers,

Affaires de Novgorod.

dont un grand nombre avait péri, demandèrent la paix et l'achetèrent par de larges concessions. Ensuite, et dans l'espace de quelques jours, il battit sept fois les Lithuaniens et les rejeta hors de la Russie.

Ces succès particuliers d'une province, d'une principauté, que son éloignement avait seul sauvée du désastre général, étaient perdus pour le reste de l'empire. Les Tatars n'en avaient pas moins imprimé la terreur dans toutes les autres principautés, et, après s'y être montrés si terribles, il leur suffisait d'une simple menace de revenir pour que les princes et les peuples, également épouvantés, se soumissent à toutes leurs volontés quelles qu'elles fussent. Ces conquérans sauvages avaient envahi une partie de la Pologne, toute la Hongrie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie du Danube, la Moldavie et la Valachie, et fait trembler toute l'Europe. Revenu au bord du Volga, Bati prit le titre de khan, et manda devant lui le grand-prince George II. La désobéissance entraînait les plus terribles périls ; George se soumit donc, et alla rendre hommage à Bati, qui le nomma chef de tous les princes russes et lui donna Kief, d'où Michel s'enfuit à Tchernigof. Les apanagistes de Souzdal suivirent l'exemple de leur suzerain.

George II, arrière-vassal du grand-khan.

Yaroslaf avait dû aussi envoyer son jeune fils Constantin auprès du grand khan, ce qui ne le dispensa point de se rendre lui-même au bord du

fleuve Amour avec toute sa famille. Là, il eut à répondre aux calomnies dirigées contre lui par un seigneur russe ; et, suivant l'usage universel, il lui fallut, en qualité de *vassal*, plier le genou devant Gaïuk, successeur d'Octaï. En revenant il mourut, empoisonné, dit-on, par les Tatars. Ce bruit qui se répandit, et que devaient accréditer les taches livides qu'on assurait avoir observées sur son corps, peut être fondé et ne l'être pas. Sans doute les Tatars étaient assez puissans pour commettre ce meurtre sans recourir au poison ; mais aussi ils étaient assez perfides pour empoisonner les gens qu'ils auraient pu massacrer ouvertement, et nul ne peut savoir aujourd'hui leurs secrets motifs et les calculs de leur politique.

Après avoir reçu l'hommage du grand-prince et de plusieurs princes russes, les Tatars dépêchèrent des agens chargés de faire le dénombrement de la population, et de régler la *capitation*, qu'ils étendirent à *toutes les classes*. Michel, l'ancien prince de Novgorod, revenant de Hongrie à Kief, reçut de ces agens l'ordre précis de se rendre à la horde : il fallut obéir. Mais, arrivé à l'entrée de la tente de Bati, des prêtres tatars voulurent qu'il traversât le feu sacré allumé devant cette tente redoutable, et qu'il adorât leurs idoles; comme il refusait, alléguant sa religion, Bati lui fit signifier qu'il fallait se résoudre ou mourir. Alors Michel tirant de son sein une hostie qu'en partant il avait reçue de son

Le prince Michel martyr.

confesseur, la partagea avec un boyard nommé Féodor, et mourut. « C'est un homme, » dit Bati, admirant sa constance. Féodor périt avec la même fermeté. Le jeune Boris (fils de Michel) et le reste des boyards se soumirent, comme tant d'autres princes et boyards russes, et trouvèrent grâce devant le despote.

Daniel la horde.

Daniel lui-même, cédant à des ordres réitérés, dut se rendre auprès de Bati, et revint avec les titres flétrissans de *serviteur* et *tributaire* du khan. Cependant le barbare le distingua de tous les autres princes russes, en le dispensant des cérémonies contraires à sa religion, et en lui faisant présenter du vin, après lui avoir vu boire une coupe de koumi. De son côté Daniel cajola le khan pour endormir sa défiance et se ménager les facilités d'organiser des moyens d'insurrection. La faveur qu'il obtint à la horde et les succès de ses troupes contre les Hongrois lui valurent une paix avantageuse avec tous les voisins étrangers.

SVIATOSLAF III VSÉVOLODOVITCH, ANDRÉ II YAROSLAVITCH, ALEXANDRE NEVSKY,

1247 — 1263.

Alexandre et son frère à la horde.

Sviatoslaf succéda à son frère Yaroslaf II Féodor Vsévolodovitch, d'après la coutume générale, dit Karamsin. La réputation d'Alexandre Nevsky appela sur ce prince l'attention spéciale des Tatars : « Resterez-vous seul indépendant? lui manda Bati; » venez à ma tente pour connaître la gloire et la » grandeur des Mogols ! » Alexandre et son frère s'acheminèrent donc vers Bati, qui les renvoya au grand-khan dans la Tatarie. Sûrs d'en avoir assez fait pour être long-temps et suffisamment redoutés, les Tatars, qui, malgré leurs forces et leur courage, aimaient mieux ruser que de guerroyer, tâchaient de s'attacher les plus influens des princes.

grand-n donne Russie à xandre et André.

Le grand-khan donna les ruines de Kief et toute la Russie méridionale au célèbre Alexandre, et à son frère André le trône de Vladimir. Leur oncle Sviatoslaf alla vainement réclamer à la horde; les maîtres avaient parlé, ils ne voulurent pas se dédire, et le monarque dépouillé dut se contenter d'Yourief, où il mourut deux ans après.

dré renversé.

André, réglant sa conduite sur son titre plutôt que sur sa position, irrita bientôt les Tatars en affectant une indépendance qu'il ne pouvait soutenir. Ce n'était plus Bati, alors cassé par les fatigues et l'âge, mais son fils Sartak qui dirigeait et surveillait les affaires de Russie; et les Russes ne gagnaient rien au change. Sartak lança contre André trois de ses généraux; ils ravagèrent encore la principauté de Vladimir et poursuivirent le rebelle, que Novgorod n'osa point recevoir et qui se sauva jusqu'en Suède. Alexandre parvint à calmer le courroux des Mogols et reçut d'eux le trône de Vladimir, où il fit une entrée solennelle au milieu d'un peuple reconnaissant, et appliqua tous ses soins à réparer les malheurs publics.

exandre succède ordre du khan.

Cependant un de ses frères (Yaroslaf), parti de Tver pour quelque brouillerie avec cette cité, venait de se faire élire à Pskoff et ensuite à Novgorod, d'où sa faction chassa Vassili, fils d'Alexandre. Celui-ci arma, le peuple s'obstina, et le grand-prince (Alexandre), excité par des transfuges, *exigea la tête* du possadnik; et, puis voyant la république dé-

xandre, ipote à vgorod.

cidée à la guerre plutôt que de descendre à cette infamie, se contenta de la destitution de ce dignitaire, qui donna lui-même sa démission. En rentrant à Novgorod, Alexandre jura de respecter les droits du peuple, et pourtant les Novgorodiens durent lui *sacrifier, malgré eux, une partie de leurs franchises;* ce qui ne l'empêcha point d'être mis au rang des *saints, défenseurs célestes des Russes.*

Bati était mort; son fils et successeur, Sartak, venait de périr victime de Berki (oncle de ce Sartak), et Berki, avec l'approbation du grand-khan, remplaçait Bati. Ce nouveau chef envoya, dans les provinces de Souzdal, Mourom et Rezan, des *décurions*, des *centurions*, et des *temninks* (chefs de 1000) pour faire le dénombrement de la population; car il voulait alors soumettre la Russie septentrionale à la *capitation* déjà imposée aux provinces méridionales; mais ses agens avaient l'ordre formel d'excepter de ce tribut général les moines et les ecclésiastiques. Il espérait par là se ménager les bonnes grâces du clergé et prouver qu'il n'était pas ennemi du christianisme; il fit même épouser à un prince russe une Mogole chrétienne.

Capitation générale, dénombrement, agens tatars.

Exemption des ecclésiastiques.

Enfin il fut question d'étendre le tribut jusque sur Novgorod. Alexandre courut à la horde, mais on n'écouta pas ses remontrances, et il dut lui-même préparer les voies aux agens de Berki. A la proposition qu'il en fit, appuyé du possadnik et de

Tribut étendu à Novgorod.

Résistance de la république, déconcertée par

xandre evsky. quelques fonctionnaires, le peuple poussa un cri d'indignation et de rage, massacra le possadnik, le remplaça, et refusa net le tribut, offrant la paix au khan, mais repoussant son joug.

On devait s'attendre à cet éclat de la part d'une pareille cité; il y a plus, le prince Vassili, fils d'Alexandre, se retira à Torjek, déclarant qu'il n'obéissait plus à un père qui apportait des chaînes à un peuple libre.

Alexandre, irrité, relégua son fils à Souzdal, et exerça sur ses conseillers, ou peut-être ceux qu'il lui plut de désigner comme tels, des rigueurs que je vois rapportées pour la première fois, quoique peut-être elles fussent dès long-temps en usage. Plusieurs furent punis de mort, d'autres eurent les yeux crevés ou le nez coupé, toujours sans doute en vertu du droit de punition arbitraire.

La fausse nouvelle de l'approche d'une grande armée tatare, peut-être semée par Alexandre, ayant disposé le peuple à la résignation, le grand-prince manda aux préposés supérieurs qu'ils pouvaient arriver; et leurs exactions dans la province révoltèrent la cité. Les bruits les plus menaçans ne faisaient qu'irriter la colère du peuple : mais lorsqu'Alexandre, quittant le palais avec les officiers mogols, annonça qu'il abandonnait la cité à la vengeance du khan, le désespoir abattit tous les courages, et on se soumit, à condition néanmoins qu'en payant annuellement, soit par l'entremise

du grand-prince, soit directement à la horde, une somme une fois fixée, la république ne reverrait plus les Baskaks.

Je ne sais ce qui serait advenu si Novgorod se fût obstinée dans son refus; mais ce qui me paraît certain, c'est qu'Alexandre Nevsky et la faction aristocratique déterminèrent par leurs manœuvres la soumission du peuple. Alexandre voulait se maintenir avec les Tatars; la capitation, égale pour tous les individus de toutes fortunes et de toutes classes, écrasait le peuple et n'était rien pour les riches. Dès lors le prince et les riches acceptaient volontiers la capitation; mais la réserve du peuple annonce une arrière-pensée. Il se flattait sans doute que l'impôt, avec la condition mise par lui-même, ne ramènerait plus les employés tatars, et pourrait ensuite être réparti d'une manière proportionnelle aux moyens des individus.

Daniel p loy·l patri en Gallic

Tandis qu'Alexandre, dans la Russie septentrionale, s'appliquait sur toute chose à ménager les Tatars et à ployer au joug le courage national réfugié à Novgorod, Daniel de Galitch ne respirait que pour briser ce joug odieux et accablant, et pour chercher aux oppresseurs des ennemis qu'il ne trouva point. Je ne saurais, à la distance de dix siècles, découvrir et estimer assez juste toutes les circonstances qui purent inspirer aux deux princes une politique si différente; ils avaient mérité une égale réputation de bravoure; Alexandre avait eu

de plus constans succès dans ses guerres contre les Lithuaniens et tous les peuples du Nord; sa célébrité fut peut-être plus grande que celle de Daniel, mais il me semble qu'il y a dans la conduite de Daniel un patriotisme plus mâle, un plus noble choix de moyens, une plus grande pensée.

Il avait repris, restauré et agrandi sa principauté, soutenu Béla, d'abord contre l'empereur Frédéric, ensuite contre le roi de Bohême, et pénétré en Allemagne plus avant qu'aucun autre prince. Il avait soumis les Yatviagnes et battu les Lithuaniens, dont les divers princes avaient pour chef le célèbre Mindovg. Après tant de succès, et comptant sur le secours des Polonais et des Hongrois, Daniel crut le moment arrivé où il pouvait proclamer et soutenir son indépendance, et le commencement de la guerre sembla confirmer ses nobles espérances. Les Tatars accouraient, impatiens de le punir; un fils de Daniel les chassa de la Basse-Podolie; ils échouèrent devant Kremenetz, et Daniel, profitant de sa fortune, leur enleva les villes entre le Boug et le Teteref; il marchait même sur Kief, lorsqu'une invasion des Lithuaniens le rappela à la défense de Loutsk. Il triomphait; mais tout à coup un chef plus habile et plus ferme (Bourondaï) survient avec un monde de Tatars, et somme le roi de Galitch de déclarer s'il est ami ou ennemi du khan. Daniel hésitait; enfin l'infériorité de ses forces le décide. Il envoie son frère et

s succès.

ède à la
cessité

les troupes demandées à Bourondaï, qui dévaste la Lithuanie et s'en retourne. Aussitôt Daniel, dissimulant ses projets autant qu'il le peut, se hâte de bâtir des forteresses; mais au bout de deux années le vigilant Bourondaï rentre en Gallicie, exige la démolition des places fortes, et mande à sa tente Daniel, qui lui envoie son frère et un de ses fils avec l'évêque de Kholm; mais qui se retire prudemment en Hongrie. Bourondaï, satisfait, retourna vers le Dniéper après avoir saccagé la Pologne, promettant bien de revenir et d'exterminer la Gallicie et la Volhynie au moindre mouvement de leurs princes. Ainsi échouèrent les généreux projets du digne gendre de Mstislaf-le-Brave.

Massacré des fermiers tatars.

Quand les Tatars eurent reconnu le montant des impôts de chaque province, ils les affermèrent à des marchands, la plupart besserméniens. Ceux-ci les avançaient pour les individus en retard, exigeaient des intérêts énormes, et, à défaut de paiement final, réduisaient les débiteurs en servitude. Vladimir, Souzdal et Rostof, poussées à bout, massacrèrent ou chassèrent ces usuriers, et toutes les villes de la Russie septentrionale imitèrent cet exemple. On devait s'attendre à une terrible vengeance; Alexandre courut à la horde pour tâcher de conjurer l'orage, et en même temps pour dissuader Berki d'exiger des contingens de troupes russes. Il eut le bonheur de réussir en ces deux

points capitaux; mais le khan le retint à Saraï (capitale du Kaptchak sur le Volga) tout l'hiver et tout l'été suivant; il revint en automne très-affaibli, et mourut à Gorodetz, le 14 novembre 1263. A ses derniers momens il avait demandé et reçu la tonsure monacale; les Russes du nord, qu'il défendait avec l'épée contre leurs nombreux ennemis occidentaux et qu'il protégeait par son adresse et son éloquence auprès des Tatars, le pleurèrent comme un père, comme un sauveur. La reconnaissance publique le plaça parmi les saints, à côté de saint Boris et saint Gleb, défenseurs célestes de la patrie; et ses restes, déposés au monastère de Notre-Dame, à Vladimir, en furent tirés par Pierre Ier, qui les transporta dans sa nouvelle capitale.

Mort d'Alexandre Nevsky.

Berki, ami des sciences et des arts, et adouci par leur culture, laissait aux chrétiens de Saraï assez de liberté pour qu'en 1261 le métropolitain russe y établît une nouvelle éparchie, à laquelle fut ensuite réuni l'évêché de Péréaslavle.

Eparchie de Saraï.

Alexandre vivait encore lorsque le puissant Nogaï, l'un des principaux chefs de Berki, se déclara indépendant aux environs de la mer Noire, et donna naissance à la horde du même nom que lui, actuellement sujette des Russes.

Horde des Nogaïs.

Ces divisions n'empêchaient pas les Tatars de pousser leurs conquêtes jusqu'en Permie, d'où une foule d'habitans émigra en Suède.

YAROSLAF III YAROSLAVITCH.

1216 — 1219.

QUAND Alexandre Nevsky mourut, son frère André (l'ancien grand-prince de Vladimir) vivait encore. A force de soumissions et par les soins d'Alexandre Nevsky, cet André s'était réconcilié avec les Tatars, qui lui permettaient bien de vivre en Russie, peut-être même d'y posséder quelque apanage relevant du grand-prince, leur créature et répondant de lui, mais qui ne lui permirent pas sans doute de remonter au trône d'où son imprudence les avait contraints de le chasser. Ce fut donc le prince de Tver, Yaroslaf, fils d'Yaroslaf II Féodor et frère d'André, détrôné, et d'Alexandre Nevsky, qui succéda à ce dernier.

Position des princes russes.

Depuis que les Mogols dominaient en maîtres absolus sur la Russie saccagée et terrifiée, les grands-princes n'étaient plus que les courtisans et

les vassaux du khan. La politique de ce despote conservait le trône et les principautés à la race régnante, parce que le peuple était accoutumé à ces princes, et devait se former plus facilement à la résignation par l'exemple de la famille royale; parce que, valet pour valet, celui qui semblait le plus utile devait être préféré. Mais des envoyés vigilans et sévères surveillaient ces princes, dénonçaient toutes leurs fautes, et souvent les calomniaient auprès du maître, qui les mandait auprès de lui pour entendre leurs justifications, et, suivant le cas, les absoudre, les réprimander ou les punir. Aussi voyait-on sans cesse la plupart des princes courir à la horde. Tantôt ils avaient à répondre à des accusations, tantôt à les prévenir; tantôt ils allaient solliciter quelque soulagement pour les peuples ou quelque grâce pour eux-mêmes. Bientôt ils iront pour briguer la faveur des officiers mogols, pour s'entrenuire, pour se perdre, pour se disputer, à genoux devant le despote, les sanglantes dépouilles de leurs parens calomniés. Qu'une famille plébéïenne descende, s'il est possible, à cet excès de convoitise, de trahison et de bassesse, elle sera notée d'infamie. Bien a pris à ces misérables d'être nés avec le titre de prince, qui, pourtant, considéré de près dans l'état d'impuissance et d'abjection où il se trouve, n'est plus qu'un titre dérisoire, un souvenir moqueur, un outrageant sobriquet. Toutefois, ce mot ma-

gique couvrit leurs crimes et les sauva de la peine et du mépris qu'ils méritaient.

En conservant la famille royale, les Mogols ne prétendaient pas laisser les princes russes monter au trône par le seul droit de leur naissance ou suivant les usages nationaux, s'il y en avait eu de reconnus. Maîtres et propriétaires, par droit de conquête, du territoire et de la population, y compris les princes, les Tatars n'accordaient le trône et les principautés qu'aux sujets qui en obtenaient la cession de leur bon plaisir ; et il est probable que ces suzerains jaloux en donnaient l'investiture avec des formes qui établissaient et révélaient leur suzeraineté aux yeux des princes et des peuples. Droits. Formalités.

George II avait échappé à ces formalités humiliantes, en se faisant tuer à la bataille de la Site contre les conquérans. Mais lorsque son frère Yaroslaf II (Féodor), s'empressant de lui succéder, quitta les ruines à peine relevées de Kief pour les ruines encore fumantes de Vladimir, il ne put monter sur ce trône entouré de cendres et de cadavres qu'avec l'assentiment des Mogols vainqueurs, et dès lors sans doute ces barbares le soumirent au cérémonial que durent subir plus tard ses fils André II et Alexandre Nevsky. Des officiers, ou baskaks du khan, eurent mission expresse *de les placer sur le trône*. Cela résulte naturellement de l'asservissement du pays et du génie des Mogols. Auraient-ils

été moins jaloux d'établir et de divulguer par ce cérémonial le vasselage du trône principal que celui d'une principauté particulière? Or, nous verrons tout à l'heure que deux officiers mogols, ayant mission de leur khan, placèrent sur le trône de Novgorod Yaroslaf III Yaroslavitch, déjà grand-prince à Vladimir et un peu après élu prince de la république. Si, jusqu'à présent, rien que la vraisemblance du fait ne révèle l'intervention souveraine du khan dans l'intronisation des grands-princes, il n'en faut pas conclure que cette intervention n'existait pas, mais que les preuves en ont disparu. La preuve de cette intervention à Novgorod, écrite au verso d'une charte ou traité passé avec la république et son prince Yaroslaf III Yaroslavitch, nous est parvenue avec cette charte, l'une des plus anciennes qui restent de cette cité.

Traité de Novgorod avec Yaroslaf III.

Yaroslaf III ne fut reçu à Novgorod, comme la plupart des princes qui l'y avaient précédé, qu'après s'être soumis à certaines conditions. Ce traité fut *fait au nom de l'archevêque, du possadnik, du tissiatchski et de tous les habitans de Novgorod, depuis les plus vieux jusqu'aux plus jeunes;* ce qui prouve que, du moins lorsqu'on avait besoin de la masse pour être fort, le peuple participait aux affaires publiques.

Ce document très-curieux est rédigé en termes impératifs : « Prince Yaroslaf, *nous voulons* qu'à » l'exemple de vos aïeux et de votre parent (Alexan-

» dre Nevsky), vous confirmiez, en baisant la croix, » la sainte promesse de gouverner Novgorod con- » formément à ses *anciennes lois;* de vous conten- » ter des *présens* de nos provinces sans rien exiger » d'elles; de n'en confier le gouvernement qu'à des » magistrats novgorodiens, qui ne pourront être » nommés sans le consentement du possadnik; en- » fin de ne point changer ceux nommés par votre » frère (Alexandre Nevsky), par son fils Dmitri » (qu'on venait de renvoyer pour prendre Yaros- » laf III) ou par les Novgorodiens. Il sera envoyé à » Torjek et à Volok des juges chargés de nos inté- » rêts réciproques. Mais vous, la princesse, vos » boyards ou gentilshommes, ne pourrez avoir de » villages ni à Bejetzi, ni dans les autres domaines » de Novgorod, comme Volok, Torjek, etc., non plus » qu'à Volodga, Zavolotchié, Kola, ni en Permie, » ni chez les Petchoriens, ni chez les Yougres, soit » par suite d'acquisitions ou de présens. Il vous sera » *permis* de venir en automne à Roussa, et, confor- » mément au traité conclu avec votre père Yaroslaf (ce traité est perdu, celui-ci, que nous transcrivons, est le plus ancien de ce genre qu'on ait conservé), vous ne pourrez envoyer à Ladoga que » votre pêcheur et votre brasseur d'hydromel. Dmitri » et les Novgorodiens ont accordé pour trois ans aux » habitans de Bejetzi et d'Obonège le droit de se » juger eux-mêmes; respectez ces décrets, et ne » leur envoyez point de juges. — Ne transportez pas

» les hommes de nos provinces dans votre pays, ni » de gré ni de force. La princesse votre épouse, vos » boyards ni vos gentilshommes ne doivent prendre » en otage pour dettes ni les marchands ni les la- » boureurs. Nous assignerons des prairies pour vous » ainsi que pour vos boyards; mais ne réclamez pas » celles que nous avait enlevées Alexandre (Nevsky), » et en général ne l'imitez pas dans *ses actes de despo-* » *tisme*. Ainsi que cela était anciennement établi, les » juges et les gentilshommes des princes qui visi- » tent les districts doivent payer, avec l'argent qu'ils » reçoivent à cet effet, les chevaux dont ils se servent » pendant leur voyage; les courriers militaires pour- » ront seuls exiger que les marchands leur fournis- » sent des chevaux dans les villages. Quant aux » douanes, nos marchands doivent payer, dans » votre principauté ainsi que dans tout le pays de » Souzdal, deux écureuils par canot, chariot et » panier de lin ou de houblon. C'est ainsi, prince, » que tout se faisait sous nos pères et nos aïeux. » En conséquence et pour garantie que vous exé- » cuterez ces conditions, baisez donc vous-même » la sainte croix en présence des ambassadeurs de » Novgorod. Sur ce, prince, nous vous saluons. »

Ce document établit ou indique plusieurs choses très-importantes : 1°. ce ton impératif : *nous voulons, il vous sera permis, n'imitez pas Alexandre dans son despotisme* etc., montre que Novgorod se croyait ou se sentait le droit de dicter elle-même et elle seule

les conditions auxquelles devait se soumettre le prince qu'elle prenait ou qu'elle acceptait : cela équivaut au *si non, non* des espagnols. La prudente exigence de Novgorod, dans la présente élection, n'est pas une nouveauté; *à l'exemple de vos aïeux.... c'est ainsi que tout se faisait sous nos pères et nos aïeux :* donc les princes antérieurs, sans doute en remontant jusqu'à Yaroslaf-le-Grand, et ce prince lui-même, ont tous ou presque tous accepté de pareilles conditions. Des traités de ce genre, souscrits ou jurés par cet Yaroslaf, à mesure que quelques nouvelles circonstances faisaient désirer de nouvelles concessions ou garanties, sont sans doute ce que, dans leurs débats avec le tyran Yaroslaf II Féodor, alors leur prince particulier, les Novgorodiens nommaient *les lettres d'immunités du grand Yaroslaf*. En rappelant ces *lettres, ils* sommaient le tyran de prélever la dîme et de ne plus laisser ses agens ou magistrats délégués exercer la justice dans les campagnes. Ainsi Yaroslaf-le-Grand paraîtrait avoir renoncé à l'exercice, ou plutôt à l'exploitation du pouvoir judiciaire dans les campagnes, et avoir reçu comme indemnité de ce sacrifice le droit de prélever la dîme; mais où et sur quoi? probablement dans les campagnes et sur les récoltes. — Malheureusement ces *lettres d'immunités* d'Yaroslaf semblent toutes perdues. C'est là, dans leur ensemble sans doute, que résidait la charte novgorodienne. Ces lettres d'Yaroslaf, les traités de

Constitution de Novgorod.

même nature avec les princes précédens, le code rapporté au premier volume de cette histoire, et quelques lois assez rares ajoutées sous les princes postérieurs à Yaroslaf, composent tout ce que Novgorod appelle les anciennes lois.

2°. Karamsin conclut du présent traité que le revenu particulier des princes de Novgorod consistait en *présens;* que les tributs des provinces appartenaient au trésor public. Il y avait donc un *trésor public.* Cela est vraisemblable à Novgorod, qui ne devait pas plus confondre sa fortune que ses droits et sa volonté avec ceux du prince qu'elle se réservait de chasser, et que souvent elle gardait à peine quelques semaines. Mais y avait-il ailleurs un trésor public appartenant à l'État et distinct de celui du prince? Je n'oserais le dire. Les *présens* des provinces grossissaient le revenu du prince; mais il devait avoir d'autres branches de revenu; outre la part qu'on devait lui laisser dans l'exploitation de la justice hors les campagnes, on sommait Yaroslaf Féodor de prélever je ne sais trop quelle dîme, et cette dîme paraissait assez riche pour l'indemniser du produit des droits de justice dans les campagnes. Cette dîme était-elle actuellement retirée au prince?

3°. Novgorod est toujours en garde contre les usurpations des princes. Un prince étranger amène des créatures étrangères qui envahissent toutes les places, et en s'emparant de toute l'administra-

tion, préparent la ruine de la liberté publique. Novgorod ne veut dans ses provinces que des gouverneurs novgorodiens ; et comme dans le peuple même la tyrannie trouve facilement des complices, les choix des princes, même parmi les citoyens, sont soumis à l'approbation, donc au *veto* du possadnik, véritable tribun élu du peuple pour contrôler et contenir la puissance princière. Instruite par une longue et périlleuse expérience, la république ne craint pas de multiplier les précautions, inoffensives au pouvoir s'il est sage, nécessaires à la patrie s'il a des projets liberticides. Elle maintient donc dans leur charge les gouverneurs déjà nommés par Alexandre, par son fils Dmitri *ou par les Novgorodiens*. Ainsi la cité elle-même et elle seule avait nommé des gouverneurs de provinces, et elle n'entend pas que le prince qu'elle élit actuellement s'avise de les révoquer.

Le possadnik, véritable tribun, a le *veto*.

4°. Cette défense, au prince et à tout ce qui lui appartient, d'avoir, à aucun titre, des villages dans les domaines de la république, est peut-être la plus sage mesure que Novgorod ait jamais prise pour assurer sa liberté. Quand le prince ne possède pas l'État lui-même ; quand il ne peut y posséder aucun territoire, qu'il est éligible et révocable par la cité, il y manque de racine, il ne peut s'y maintenir que par la volonté du peuple, et nulle faction ne saurait soutenir sa tyrannie ; il faut qu'il gouverne suivant le vœu du peuple,

Le prince ne peut avoir de domaines.

et qu'il parte ou qu'il périsse dès qu'il veut essayer la tyrannie. Si le prince, sa famille ou ses courtisans avaient eu l'autorisation d'acquérir ou de recevoir des domaines, ils y seraient devenus juges selon l'usage du temps et du pays. Ces domaines leur eussent soumis la population qui les couvrait; ces domaines se seraient promptement et indéfiniment étendus par des extorsions et des acquisitions; le prince et les siens auraient bientôt envahi le territoire, s'y seraient fait une armée de créatures, et la liberté était perdue. Quel est donc ce peuple ignoré dans nos écoles, qui, dans un siècle et dans un pays également barbares, en savait tant en politique intérieure, et, selon moi, en savait beaucoup plus en fait de liberté que les anciens et les modernes. A la vérité, des troubles assez fréquens et assez graves agitaient la cité; mais n'y a-t-il pas autant, et plus, et de pires révolutions ailleurs, où il y a moins de liberté? L'histoire particulière de Novgorod mériterait d'être écrite à part; ce serait une des plus belles parties de l'histoire du moyen âge.

migration défendue.

5°. La défense intimée au prince de transporter en d'autres pays, ni de gré ni de force, les hommes des provinces novgorodiennes, semble à la fois favorable et contraire à la liberté individuelle. Que le prince ne puisse pas déporter les habitans, cela est d'une justice évidente; mais qu'eux-mêmes, le désirant, ne le puissent pas davantage, cela choque

au premier aspect, et néanmoins cela n'est pas inexpliquable. Il ne s'agit point ici des serfs, qui étaient la propriété d'un maître ; mais des hommes libres, qui seuls pouvaient légalement avoir une volonté. La Russie, toujours en proie à la guerre civile, plusieurs fois décimée par la peste, bien plus souvent dévorée par d'horribles famines, tout à l'heure saccagée d'un bout à l'autre et massacrée par les Tatars, présentait sur tous ses points une population beaucoup trop rare. Depuis très-long-temps les princes se volaient des hommes pour repeupler leurs domaines aux dépens des autres ; aujourd'hui, que les Tatars avaient égorgé ou emmené en esclavage tant de monde, les vols d'hommes devaient être à craindre plus que jamais ; les émigrations, moins odieuses, n'étaient pas moins préjudiciables au pays ; et, dans l'état de péril toujours imminent où se trouvait Novgorod, l'émigration devait paraître une véritable désertion, et, comme telle, être rigoureusement interdite. La république devait être d'autant plus sévère sur cet objet que les princes, n'ayant pour ainsi dire conservé que le sol, pouvaient faire des offres énormes et séduisantes à ses citoyens, et les attirer presque tous hors de son sein, les répartir dans leurs domaines. Je vois en tout cela une excuse fort légitime à une mesure d'ailleurs très-fâcheuse ; mais la patrie doit passer avant tout ; et la patrie pouvait rester sans défenseurs au milieu de ses enne-

mis, si l'on avait toléré l'émigration. Ces motifs, tout puissans à l'époque où nous sommes, n'étaient pas non plus sans valeur auparavant, et pouvaient avoir inspiré la même précaution en des temps bien antérieurs.

6°. Il est fâcheux que le traité ne parle qu'en termes généraux du despotisme d'Alexandre Nevsky ; peut-être l'énoncé des faits aurait établi que ce héros n'était qu'un tyran comme son père. Du reste, nous apprenons qu'il s'était approprié des prairies appartenant à l'État ou à des particuliers, et il ne paraît pas avoir respecté les libertés plus que les propriétés.

vgorod et koff amies. Yaroslaf n'entra à Novgorod qu'après avoir accepté et juré les conditions du traité. Il y était encore lorsqu'à la suite des troubles qui ensanglantaient leur pays, trois cents familles lithuaniennes se réfugièrent à Pskoff, s'y convertirent, et y furent suivies d'un de leurs princes (Dovmont), qui se convertit également, et sut se faire élire prince de Pskoff, et sur-le-champ fit une expédition heureuse en Lithuanie. Quoiqu'elle se fût plusieurs fois détachée de Novgorod, Pskoff était une de ses dépendances ; Yaroslaf voulut donc la punir d'avoir élu un prince étranger. Les Souzdaliens accoururent à sa voix ; mais Novgorod les lui fit renvoyer, disant que l'ami de sainte Sophie ne saurait être l'ennemi de Pskoff. Yaroslaf, mécontent, partit pour Vladimir, et laissa son neveu à Nov-

gorod. Malgré l'incendie du quartier nérévien, une armée novgorodienne, jointe aux Pskoviens, fit, sous le commandement de Dovmont, une incursion en Lithuanie; Dovmont et les milices de Pskoff vinrent encore se joindre aux Novgorodiens et à quelques autres princes qui allèrent combattre les Danois et *les gentilshommes de Dieu* (les chevaliers porte-glaives). Les Novgorodiens s'étaient *procuré d'habiles artisans pour faire des machines* destinées à battre les murs de Vesenberg, but principal de l'expédition. Un grand combat, où les Russes perdirent beaucoup de monde et ne gagnèrent que le champ de bataille, sauva la ville. Ensuite les chevaliers revinrent avec dix-huit mille soldats et beaucoup de béliers contre Pskoff. Dovmont les combattait depuis dix jours entiers lorsque l'approche des Novgorodiens décida leur retraite.

Tentatives despotiques d'Yaroslaf.

Il y avait eu dans ces démêlés beaucoup de sang perdu, point de profit et peu de gloire. L'occasion parut heureuse à Yaroslaf, il accourut à Novgorod, se plaignit des magistrats, auteurs de cette guerre, et demanda qu'ils fussent changés, sinon il partirait; on refusa net les destitutions demandées; mais on le pria de rester et bientôt on apprit son départ. L'archevêque, dépêché après lui, parvint pourtant à le ramener; on l'apaisa en nommant son favori Ratibor général en chef de l'armée qui s'assemblait pour reporter la guerre aux

Allemands. Les apanagistes de Souzdal et les troupes d'Yaroslaf arrivèrent bientôt, avec le Mogol *Amragan, grand baskak de Vladimir.* Ainsi, bien que le khan eût octroyé le trône de Vladimir à Yaroslaf III, il avait auprès de ce trône un *grand-baskak* ou lieutenant, et, dit Karamsin, *cet officier du khan, selon toute apparence, prenait part à nos conseils*, c'est-à-dire les dirigeait et gouvernait, car dans l'état actuel des choses, quel téméraire eût osé, en Russie, désobéir au lieutenant du khan. Ce baskak *approuva* le projet d'aller attaquer les Danois et les Allemands; mais ils achetèrent la paix en abandonnant toutes leurs prétentions sur les bords de la Narva. Aussitôt Yaroslaf licencia l'armée, et, se fiant à la protection des Tatars, il ne garda aucun ménagement avec la république; le traité qu'il avait conclu avec elle lui parut un outrage à sa dignité; son serment, une concession passagère et forcée à une nécessité qui n'était plus; les priviléges de la cité, autant d'usurpations au préjudice de la puissance princière, et qu'il devait réprimer, puisque les circonstances lui en donnaient la force, comme il prétendait en avoir le droit. Son père Yaroslaf II Féodor, son frère Alexandre Nevsky, fameux par ses exploits et déjà mis au rang des saints, avaient régné à Novgorod, et protesté, du moins par leur conduite, contre les insolentes prétentions de la cité; par droit de naissance et de succession, il était donc prince légitime de Nov-

e grand-askak de Vladimir

Novgorod.

roslaf y est despote.

gorod. Son élection n'avait donc pu ajouter à son droit que la possession de fait; mais cette mise en possession étant une juste et nécessaire conséquence de ce droit n'avait pu régulièrement être soumise aux conditions injurieuses à lui imposées par un peuple insolent. Que si cet abus était déjà bien vieux, en bonne politique le temps ne saurait jamais légitimer les abus, et si, lui prince, avait dû céder à la nécessité, c'était à présent le tour du peuple à s'humilier devant lui. En définitive, et sans s'amuser à discuter avec une cité souvent rebelle, il suffisait que les Tatars, à présent souverains de la Russie par droit de conquête, l'eussent nommé chef des princes et de la nation russe, pour que tout en Russie dût ployer sous ses lois. Qu'on se révolte si on l'ose contre les Tatars! Qu'on leur désobéisse et qu'on les brave dans la personne de leur valet couronné! Ainsi raisonna sans doute Yaroslaf; au moins se conduisit-il conformément à ces idées. Il viola les anciennes lois, et ce traité qu'il avait juré de respecter; il affecta le despotisme comme son père et son frère, et se confiant dans la toute-puissante protection des Tatars, il méprisa d'abord les justes réclamations, et puis les murmures du peuple indigné. Content de lui-même et tranquille sur son avenir, il poursuivait avec un superbe dédain le cours de ses violences, lorsque tout à coup la cloche du Vetché retentit à ses oreilles, appelant les citoyens à l'insurrection. Déjà

Le peuple, insurgé, le chasse.

les citoyens empressés accourent de toutes parts au temple de Sainte-Sophie; bientôt un premier décret prononce la déchéance et l'exil du tyran; un second frappe ses favoris; le principal est mis à mort, les maisons des autres sont rasées, et sur-le-champ une députation va, au nom de Novgorod, porter au prince coupable l'arrêt qui l'accuse et le condamne. Cet arrêt lui reproche de *s'être emparé de la maison d'un boyard de la cité;* d'avoir *pris de l'argent à d'autres;* d'avoir *expulsé des étrangers amis de Novgorod;* d'avoir souffert que *ses oiseleurs éloignassent les citoyens des bords du Volkhoff,* et que *ses chasseurs les repoussassent de leurs propres champs.* « Il est temps de mettre un terme à ces violences; » partez, allez où il vous plaira, nous trouverons » bien un autre prince. »

Yaroslaf, surpris et attéré, envoya son fils à l'assemblée, protestant que désormais il s'appliquerait à contenter le peuple : « Il n'est plus temps, répondit le peuple, nous ne voulons plus de vous, partez ou nous vous chassons! » Il fallut se soumettre à la nécessité. Le tyran partit, mais il partit la rage dans le cœur, et voulant se venger à tout prix. Son digne favori Ratibor court à la horde, il va se jeter aux pieds du khan. Les Novgorodiens, lui dit-il, sont vos ennemis, ils ont chassé Yaroslaf, ils ont ruiné vos maisons, ils ont voulu nous massacrer, parce que nous exigions, sans rien de plus, le tribut qu'ils vous doivent! A cette nouvelle

[Margin note, partially cut off:] tyran ca-…omnie le …iple et ap-…le une ar-…ée étran-gère.

le khan envoie une armée contre Novgorod; et la généreuse cité, s'animant par le péril, se prépare à défendre ses droits contre les Tatars, comme elle les avait défendus contre André. En un instant la ville est entourée d'une forte palissade, et les citoyens sous les armes attendent l'arrivée de l'ennemi, résolus à vaincre ou à mourir *pour sainte Sophie et la liberté.*

C'était un prince, un frère du tyran, appelé Vassili, qui avait révélé à la république les périls près de fondre sur elle. Yaroslaf, manda-t-il au peuple, veut vous attaquer avec les Mogols, Dmitri de Péréaslavle et Gleb de Smolensk ; mais la patrie de sainte Sophie est aussi la mienne, et je suis prêt à la servir avec vous. Effectivement ce prince courut à la horde et eut le bonheur de détromper le khan, qui rappela son armée.

Novgorod se passe de prince.

Après le départ d'Yaroslaf, Novgorod avait élu Dmitri Alexandrovitch, qui répondit à ses députés : Je ne veux pas d'un trône d'où vous avez chassé mon oncle? Piquée de ce refus, et ne voulant pas s'exposer à de nouveaux dédains, Novgorod, comprenant fort bien qu'elle n'avait pas besoin de prince, résolut de s'en passer.

Cependant Yaroslaf, quoique privé de l'odieux secours des Tatars, assembla des forces imposantes et se mit en campagne. Étonné de l'attitude guerrière de Goroditsché, tout entière sous les armes, il alla camper à Roussa. Bientôt les Novgorodiens,

soutenus des Pskoviens, des Caréliens, des Vojans et des troupes de Ladoga et de l'Ingrie, vinrent camper devant lui sur l'autre bord de la rivière; mais l'intervention du métropolitain, vieillard généralement respecté, qui garantissait pour l'avenir les promesses du despote, et qui relevait les Novgorodiens des sermens qu'ils auraient pu faire de ne jamais recevoir Yaroslaf, procura un nouveau traité, dont chaque stipulation révèle les parjures et les abus de pouvoir commis par le prince. Voilà ce second traité qui, d'ailleurs, rentre exactement dans le sens du premier.

e métropo-tain procure la paix.

Deuxième raité accepté par Yaroslaf.

« Prince Yaroslaf, oubliez votre ressentiment contre l'archevêque, le possadnik et tous les citoyens de Novgorod; renoncez à toute poursuite, à toute vengeance contre eux; n'écoutez plus la calomnie ni les délations des esclaves contre leurs maîtres; rendez à nos députés et à nos marchands, arrêtés au pays de Souzdal, la liberté et leurs biens confisqués; délivrez tous les prisonniers de guerre et les débiteurs de Novgorod arrêtés à Torjek par le prince Youri, ceux de la princesse votre épouse et de vos boyards; que le marchand rentre à sa centurie, le paysan à son district; ne distribuez à personne les revenus de l'État; remettez en vigueur notre traité avec votre père, et qu'au lieu des changemens par vous opérés dans nos droits, les traités acceptés par Yaroslaf Féodor et Alexandre (Nevsky) aient toute leur force. Ne faites le commerce dans

le quartier des Allemands que par l'entremise de nos marchands; ne fermez point ce quartier et n'y envoyez pas vos préposés. Le village de Sainte-Sophie sera la propriété inaliénable de cette église. Les Novgorodiens ne pourront être jugés dans le pays de Souzdal. Nos négocians y trafiqueront librement selon l'autorisation du khan; vous pourrez percevoir les droits d'entrée déjà établis, mais non pas les introduire dans les provinces de Novgorod. Les juges commenceront leurs tournées depuis la fête de saint Pierre et saint Paul, etc., etc. »

Violation du premier.

De ces clauses, dictées par une juste défiance, on doit, ce me semble, conclure que, dans son premier règne à Novgorod, le despote prêtait l'oreille à la calomnie ; qu'il admettait les dépositions des esclaves contre les maîtres; que, contrairement aux dispositions formelles du premier traité, sa femme, ses boyards et le prince Youri arrêtaient leurs débiteurs novgorodiens; qu'il faisait ses largesses aux dépens de l'État; que, malgré le premier traité par lui juré, il avait opéré des changemens dans les droits de la cité; qu'en trafiquant directement dans le quartier allemand, il frustrait les marchands novgorodiens de leur bénéfice comme intermédiaires légaux, ou du moins habituels, du commerce entre les Allemands et les Russes; qu'il avait fermé ou menacé de fermer le quartier allemand, sans doute pour quelque manœuvre commerciale ou quelque coup d'autorité; qu'il y avait ses préposés, sans doute au

préjudice des marchands de la cité ; qu'il avait convoité ou usurpé le village de Sainte-Sophie, propriété de l'église ; qu'il prétendait juger les Novgorodiens au pays de Souzdal, où sa prépondérance, appuyée par les Tatars dont il était le valet, lui permettait de les juger à sa guise; qu'il avait établi ou voulait établir de nouveaux droits d'entrée dans la république; qu'il voulait soumettre les pays de Novgorod au tarif de douane admis à Souzdal; qu'il réglait mal les tournées des juges. Ces abus me paraissent révélés par le second traité, et avoir motivé l'expulsion d'Yaroslaf. Il fallait que ce prince fût bien aveugle, ou comptât beaucoup sur la terreur qu'inspirait sa qualité de serviteur et de protégé des Tatars, pour avoir ainsi blessé à la fois tous les droits et tous les intérêts d'une cité si susceptible, si puissante et si résolue. Ses projets ou tentatives sur le village de Sainte-Sophie devaient évidemment soulever le clergé; son trafic, révolter le commerce; l'usurpation de la maison d'un boyard novgorodien, ses extorsions ou vols d'argent commis envers d'autres devaient indigner toute la partie aristocratique de la population. Ses pêcheurs et ses oiseleurs, s'attribuant le monopole de la pêche et de la chasse, devaient irriter tout le menu peuple et les propriétaires eux-mêmes; la violation des lois et des droits de la cité devaient en courroucer les fonctionnaires, et notamment le possadnik, qui y perdait son *veto;* l'espèce de sacrilége résultant

d'une usurpation sur des biens ecclésiastiques, la violation des lois et des droits de la cité, surtout la dilapidation des deniers publics, fournissaient aux mécontens des moyens prompts et terribles pour exciter un soulèvement universel. Ils n'eurent garde de les négliger, et ils réussirent comme on l'a vu.

Pourquoi la république reprend Yaroslaf.

Toutefois, la république savait bien que, sauf de très-rares exceptions, son prince devait toujours être son ennemi, puisque tout prince tend à augmenter ses prérogatives, ce qui ne peut se faire qu'en rognant les libertés publiques, et que Novgorod n'entendait pas laisser rogner les siennes. Ennemi pour ennemi, Yaroslaf lui parut tout aussi bon, et serait peut-être meilleur qu'un autre après la leçon qu'il venait de recevoir et les liens dont on garrotait son despotisme, et la vigilance et la vigueur avec laquelle on se promettait de l'observer et de le contenir.

Mais Yaroslaf, comme tous les despotes, ne put long-temps rester à Novgorod; il y laissa un lieutenant, et retourna au pays de Souzdal. Là il respirait plus à son aise; tout lui souriait et lui convenait; il régnait sur un peuple esclave, et il était près du maître superbe dont il achetait l'insultante protection à force de lâchetés et de bassesses.

Berki était mort mahométan; les Tatars avaient adopté la nouvelle religion de leur prince, et Mangou-Timour, successeur de son frère Berki, quoique

célèbre par son esprit, avait fait *couper par morceaux*, Roman, prince de Rezan, accusé devant lui d'avoir blasphémé contre Mahomet. Il paraît que, comme la plupart des martyrs, Roman répondit à ses juges avec trop peu de retenue; or ces juges étaient des Tatars vainqueurs, et dans la première ferveur d'une récente conversion. Sans doute il faut plaindre les martyrs, mais il faut avouer aussi que trop souvent ils ont cherché la mort. Dieu leur demandait-il cela?

Mort d'Yaroslaf III.

C'est peu de temps après le supplice de Roman qu'Yaroslaf III mourut comme Yaroslaf II Féodor son père (en 1246), et comme Alexandre Nevsky son frère (en 1263), *en revenant de la horde*. Voilà bien des princes russes morts en revenant de la horde; trois en dix-sept ans. Si c'est le fait du hasard, le hasard est étonnant; je présume que les Mogols y ont beaucoup mis du leur. Yaroslaf II Féodor n'avait peut-être pas attendu l'autorisation du khan pour s'instaler grand-prince au milieu des ruines fumantes de Vladimir; peut-être en arrivant à la cour de son maître, ce prince, courtisan novice, et par conséquent maladroit, aura paru mal soumis; ce n'était pas assez pour ordonner le supplice d'un prince, dont on ignorait la juste étendue de crédit sur sa nation à demi-conquise; mais c'était assez à des yeux tatars pour s'en défaire par des moyens plus prudens. Alexandre Nevsky, formé par les essais de son père, ployant sous une né-

cessité alors mieux sentie, et d'ailleurs préparé aux bassesses de la servitude par son instinct despotique, car nul n'est meilleur esclave qu'un despote, ni plus despote qu'un esclave, était à la vérité un courtisan accompli. Les Tatars devaient être satisfaits de son assiduité à leur faire la cour, de sa promptitude à leur obéir, de tous ses voyages et de tous ses soins pour obtenir leurs bonnes grâces; mais, d'un autre côté, cet Alexandre battait tous ses voisins étrangers du nord et de l'ouest; il avait un courage héroïque, des talens remarquables, d'assez grands moyens de puissance; il devenait maître presque absolu à Novgorod, si guerrière et si riche, où les Tatars eux-mêmes n'avaient pas encore osé se montrer; enfin sa réputation devenait redoutable. Si à force de souplesses et de cajoleries, il parvenait à endormir la défiance des Tatars; si à force de travaux, de soins et de patience, il parvenait à donner au reste de la nation russe quelque unité de vues, quelque ensemble dans les mouvemens, pour une insurrection générale; si même ses exhortations et celles de ce Daniel de Galitch, qui n'avait jamais cessé d'inviter les puissances occidentales à faire cause commune avec les Russes contre les Mogols, étaient enfin écoutées de ces puissances comme elles devaient l'être, aussitôt que les peuples et les rois s'aviseraient d'ouvrir les yeux, de voir le péril dont l'Europe était menacée, la fortune et l'existence même

des Tatars étaient compromises; leur propre salut demandait donc la mort d'Alexandre Nevsky. Pour Yaroslaf III, il y avait un autre motif; ce vassal avait pu tromper son suzerain dans l'affaire de Novgorod; par un mensonge audacieux il avait tenté d'armer les Tatars, de les faire combattre pour sa propre querelle, pour ses intérêts particuliers; et Mangou dut juger qu'une pareille insolence méritait bien la mort. Tout cela me paraît plus admissible que ce jeu du hasard qui, en moins de dix-sept années, aurait fait mourir trois grands-princes précisément en revenant de la horde; et le génie perfide des Tatars, révélé par une multitude d'exemples où, ayant la force en main, ils n'auraient pas eu besoin de trahisons s'ils n'en avaient pas eu le goût et l'instinct, permet de croire que, jugeant toute espèce d'éclat, sinon dangereux, au moins inutile, ils auront empoisonné les royales victimes de leur politique.

emmes régnant. Je remarque, sous le règne d'Yaroslaf, un fait dont je n'ai pas encore vu d'exemple dans l'histoire de ce pays : Xénie, veuve d'un Vassili Vsévolodovitch, petit-fils de Constantin Ier, et sa fille mineure, appelée Marie, régnèrent à Yaroslavle. Ainsi la fille ou la mère était *prince régnant* dans un apanage. Nous avons vu Olga, veuve d'Igor et mère de Sviatoslaf Ier, administrer l'empire; mais, si ce n'était pas au nom de son fils enfant, c'était en attendant qu'il devînt homme; plus tard elle

continua ses travaux, mais c'était pour son fils, tout occupé de guerres et de conquêtes. Saint Vladimir, sur le conseil de ses boyards, avait rendu à Rognéda (l'une de ses femmes) la principauté de Polotsk, qu'avait possédée le père de cette Rognéda; mais elle avait de lui un fils (Ysiaslaf), qui la suivit à Polotsk et put, malgré son jeune âge, être considéré comme le prince de cette province. Ici, au contraire, Xénie n'a qu'une fille mineure, et Xénie et sa fille règnent à Yaroslavle; et quand cette fille, devenue nubile, a épousé Féodor Rostislavitch, il paraît que la mère conserve encore la dignité princière avec toutes ses fonctions; car lorsque des défiances eurent forcé le mari de se retirer à Yaroslavle, il *en partagea le trône avec sa belle-mère.* Ainsi, dès la fin du treizième siècle, nous voyons une femme régner sur une des principautés russes; peut-être d'autres faits de ce genre avaient précédé et accompagné et ont suivi celui-là. S'il en est ainsi, la nation russe, accoutumée à voir régner des femmes dans les apanages, était toute préparée à voir des femmes arriver à l'empire.

Cherchons quelques lumières dans le code d'Yaroslaf-le-Grand. Il y est dit :

Article 30. « Lorsqu'un homme de basse condi- » tion mourra sans laisser d'enfans, tout son bien » sera versé au trésor. S'il laisse des filles à marier, » on leur en remettra une partie ; mais le prince

» n'a aucun droit sur la succession des boyards ou » officiers de sa garde militaire. Dans le cas où ils » n'auraient point d'enfans mâles, les filles deviendraient seules héritières. » (K. 2 ; 75.)

Il n'est ici question que de l'héritage des hommes de basse condition et des boyards ou officiers de la garde du prince (c'est-à-dire du peuple et de la noblesse de l'époque), et non des princes. Restant seules, les filles plébéiennes sont à peu près dépouillées de l'héritage paternel au profit du prince : dans le même cas, les filles nobles conservent tout le bien de leur père. Ce bien pouvait et devait le plus souvent être un domaine ; or, bien que le code n'en dise rien, et qu'aucune constitution, aucune loi, aucun décret postérieurement indiqués par l'histoire générale du pays, n'en fassent mention, nous avons vu récemment (p. 249) *les évêques, les seigneurs et les riches marchands qui possédaient des terres, y jouir du droit exclusif d'y rendre la justice.* Lors donc que les filles nobles, à défaut de fils, héritaient du domaine paternel, elles devaient, ce semble, hériter de tous les droits attachés à ce domaine ; elles se trouvaient donc *juges* à une époque où les sentences des *justices privées* paraissent, par le silence du code, avoir été sans appel, et cela les constituait en quelque sorte *princes* dans leur domaine ; plus ce domaine était étendu, peuplé et riche, plus le propriétaire, homme ou femme, se rapprochait des princes. Koutchko

(p. 58), que Karamsin qualifie *seigneur*, que Lévesque appelle *un riche* insolent, que d'autres nomment *boyard*, s'égalait en quelque sorte aux princes de Russie, c'est-à-dire aux princes de la race royale. Si l'heureuse situation de son domaine n'avait point tenté George I, s'il n'avait laissé que des filles et qu'il eût été effectivement boyard, ses biens n'auraient pas été confisqués, ses filles auraient hérité et auraient pu s'égaler aussi aux princes russes. Les princes, quand ils ne laissaient que des filles, devaient désirer pour elles des avantages pareils à ceux que la loi accordait aux simples filles de boyards. Ils durent alors tendre de toutes les forces de la tendresse paternelle à faire passer leurs principautés à leurs filles. Mais ils avaient de puissans obstacles à surmonter. Il y avait plus de princes que de principautés; celle qui devenait vacante était convoitée par des princes sans apanages, mais non sans moyens de combattre; par des princes déjà apanagés, et d'autant plus redoutables; et par le chef de la famille, ordinairement le plus puissant, et par le grand-prince lui-même, qui prétendait régler tous les partages de territoire, et aurait volontiers tout envahi s'il l'avait pu et osé. Les filles, n'étant point guerrières, n'avaient point d'influence sur la garde de leur père, et cette garde cherchait à se pourvoir d'un patron maniant l'épée; les cités voulaient un prince qui sût les protéger, ou qui, du moins, les aidât à se

défendre : de sorte qu'en pareille occurrence rien n'appuyait les droits des filles, et tout les repoussait. Je pense donc que peu ou point de filles ne régnèrent dans les principautés durant le cours des guerres civiles; on pourvoyait à leur fortune par des mariages. Mais lorsque, avec l'appui des Tatars, les grands-princes commencèrent à s'ériger en despotes et à commander aux cités et aux princes en leur montrant le glaive et le knout du khan tout prêts à tomber sur les indociles, les princes qui ne laissaient que des filles purent solliciter et obtenir du despote l'autorisation de léguer leur principauté à leurs filles. Cela convenait merveilleusement au despotisme; des femmes-princes auraient moins d'énergie, seraient plus craintives, plus soumises, et s'effaroucheraient de la moindre apparence de trouble dans leurs provinces, en un mot seraient de meilleures vassales. Enfin Xénie et sa fille sont, sinon les premières femmes qui aient régné dans des principautés russes, au moins les premières que nous y voyions régner.

Des annalistes modernes racontent que Marie étant morte le peuple proclama son fils Michel, et repoussa son mari Féodor; que ce Féodor, retiré auprès de Nogaï, obtint la fille de ce Tatar, qui le ramena à Yaroslavle, où Michel avait vécu peu de temps.

Le brave et généreux Daniel était mort en 1266.
Mort
Bon fils, il avait toujours vénéré sa courageuse

mère ; bon frère, il avait établi et maintenu son frère (Vassilko) dans la principauté de Vladimir (en Volhynie) ; bon prince, il avait trop souvent pardonné aux boyards de Galitch les plus noires trahisons, il s'était fait chérir du peuple ; allié fidèle, il n'avait jamais faussé sa foi ; intrépide guerrier, il avait remporté bien des victoires, et ne s'était laissé abattre par aucun revers ; excellent citoyen, il s'était constamment appliqué à maintenir ou à rétablir l'indépendance nationale, et avait sacrifié ses propres intérêts pour réconcilier les princes russes à l'approche des Tatars ; sage politique, il avait habilement restauré ses provinces après l'invasion étrangère, il avait tout essayé pour armer contre les khans les rois de Hongrie et de Pologne, et, dans l'impuissance de former une ligue capable de les vaincre, il avait su, par des présens et à force d'adresse, les éloigner de ses États. Je ne concevrais pas comment on a pu faire d'Alexandre Nevsky, parjure et despote à Novgorod et bas valet à la horde, le héros d'une époque où Daniel remplaça Mstislaf-le-Brave, si je ne voyais, un peu plus tard, sous l'influence de quels sentimens écrivaient les annalistes contemporains. A leurs yeux, le meilleur, le plus grand prince était celui qui, flattant le mieux les Tatars, s'appliquait le plus à prévenir, à force de bassesses, leurs redoutables invasions : comme s'il n'eût pas été plus noble, et en même temps

de Danie

plus sûr, de se réunir et d'en finir avec eux par une bonne guerre. Malgré toutes les génuflexions et les sacrifices des princes, un caprice pouvait les précipiter sur l'empire démoralisé par l'exemple de ces princes, et par conséquent sans confiance, sans courage et sans force, tandis que l'empire réuni était capable encore de les repousser, et peut-être de les écraser. A l'exemple des Russes, les autres peuples vaincus auraient repris courage et se seraient révoltés; les Tatars, réduits à leurs propres forces, se seraient effrayés de leur infériorité numérique, et retirés dans leurs déserts. Nous allons voir les Yasses du Caucase défier à la fois les Tatars et tous leurs tributaires, y compris les Russes; pourquoi les Russes ne donnaient-ils pas l'exemple? Si *le héros de la Néva*, comprenant mieux sa dignité et les intérêts de la patrie, s'était fait chérir à Novgorod comme Mstislaf-le-Brave, en respectant ces institutions de la noble cité qu'il avait juré de respecter et qu'il viola; s'il s'était uni à Daniel pour combattre les Tatars, l'exemple de deux princes si fameux aurait entraîné tous les autres, et la Russie pouvait être délivrée; mais le héros de la Néva, voulant être despote à Novgorod, avait besoin de la protection des Tatars; et, pour être tyran dans sa patrie, il se fit esclave des étrangers. Il acheva de démoraliser sa nation, d'abord en lui donnant l'exemple d'une craintive et obséquieuse servilité envers

les Mogols, ensuite en attaquant la liberté avec toute la force qu'il empruntait de ses maîtres; en un mot, il fit au pays tout le mal qu'il pouvait lui faire : ce qui ne l'empêcha pas d'être un héros et un saint. A la bonne heure; mais Daniel et Mstislaf-le-Brave me paraissent des hommes d'une autre taille et d'une autre nature.

Daniel eut pourtant l'imprudence de partager son héritage entre ses fils; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, chérissant le plus jeune, Schvarn, il lui légua la meilleure part : Galitch, Kholm et Droguitchin. Léon, régnant à Pérémysle, était jaloux de son cadet, mais cette jalousie n'empêchait pas les frères d'agir de concert sous la direction de leur oncle Vassilko, toujours prince de Vladimir (en Volhynie). Schvarn était gendre de Voychelg : ce Voychelg, fils du célèbre Mindovg, roi de Lithuanie, ayant vengé l'assassinat de son père, rentra dans son couvent et donna ses États à son gendre. Léon Daniélovitch en conçut un noir ressentiment contre Voychelg; et, l'ayant attiré hors de son monastère, il l'assassina. Schvarn lui-même mourut à la fleur de ses ans; Troïden, prince lithuanien, reprit l'héritage de Voychelg, et cette belle province échappa aux Russes.

Il lègue ses États.

C'est vers ce temps que les Génois, du consentement des Mogols, bâtirent et fortifièrent Caffa, sur les ruines de l'ancienne Théodosie; et ensuite, malgré les Mogols, ils dominèrent dans la Tauride

Génois en Crimée.

jusqu'à la chute de l'empire d'Orient. Non loin de Caffa était Crim, ville mogole, qui donna son nom à la presqu'île, et dont un cavalier bien monté pouvait à peine faire le tour en douze heures. Crim offrait beaucoup d'édifices somptueux et des écoles publiques. Il y avait de Chiva à Caffa trois mois de marche; mais les nombreux voyageurs trouvaient des vivres en abondance dans les auberges réparties sur la route. Crim, dont les habitans étaient fameux par leur opulence et leur avarice, n'est plus qu'un petit bourg appelé *Vieille-Crime.*

VASSILI Ier YAROSLAVITCH.

1272—1276.

VASSILI, prince de Kostroma et frère cadet d'Yaroslaf, monta après lui au trône de Vladimir. On ne nous dit point s'il avait obtenu du khan ce trône en survivance, ou s'il postula l'autorisation du khan, ou si le khan avait réglé le droit de succession. Ce qui paraît certain, c'est que les Tatars avaient des baskaks dans chaque province. Nous Baskaks. avons vu précédemment arriver à Novgorod le grand-baskak de la grande-principauté de Vladimir; nous verrons tout à l'heure un certain *Akhmat, baskak de la principauté de Koursk :* et, de ces faits, et surtout de ce titre de grand-baskak de la principauté de Vladimir, qui était au moins le nom de la grande-principauté, il faut conclure que les Tatars avaient organisé leur système d'administration et de surveillance dans leur conquête, de manière que chaque province définiti-

vement soumise eût un baskak particulier, correspondant avec le grand-baskak de Vladimir, et sans doute aussi directement avec la horde. Cela est d'autant plus vraisemblable que Bati, devenu vieux, craignant de ne pouvoir plus donner aux affaires de Russie toute l'attention qu'elles lui paraissaient demander, en avait spécialement chargé un de ses fils (Sartak), à qui devaient s'adresser et s'adressaient effectivement les députés russes, les princes particuliers et le grand-prince luimême dans leurs fréquens voyages à la horde. Les Tatars étaient donc bien loin de négliger les affaires de Russie, et l'avénement des grands-princes devait surtout les intéresser; car du génie et des dispositions de ces princes dépendaient la soumission du pays et tous les grands intérêts des conquérans dans cette importante conquête, d'où ils tiraient d'énormes tributs annuels et de grandes levées d'hommes. Le moine Plan Carpin, envoyé du pape Innocent IV à la grande horde, nous apprend, dans le récit de son voyage et de sa mission, que Gaïuk, le grand-khan, et Bati, khan du Kaptchak, envoyèrent en Russie un de leurs seigneurs chargé de prendre partout le troisième fils; que cet envoyé outrepassa leurs ordres, enleva une multitude d'hommes, fit un dénombrement général, exigea un tribut exorbitant en fourrures, et emmena en esclavage tous ceux qui ne purent satisfaire à ses réquisitions.

Le baskak, officier du khan, le représentait en quelque sorte et veillait à tous ses intérêts; il devait, en conséquence, être un personnage très-redouté; ses dénonciations pouvaient perdre la province et le prince; on devait toujours le caresser, le consulter, et ses avis spontanés ou demandés devaient être des ordres. Quelques excès qu'il se permît, nous verrons les princes trembler de le fâcher, et se contenter d'aller à la horde déposer leurs doléances aux pieds du khan.

Dans un pareil état de choses, il n'est pas probable qu'un prince russe ait pu monter au trône sans l'aveu de ce baskak, qui, bien certainement, renvoyait le postulant à leur maître commun. Y eût-il même eu pour la succession au trône des règles précises que les faits ne m'ont pas permis de supposer, ces règles devaient se taire, après la conquête, devant la volonté du conquérant.

Quoi qu'il en puisse être, Vassili succéda, sur le trône de Vladimir, à son frère Yaroslaf III.

Vassili devient prince de Novgorod.

Comme Yaroslaf III était à la fois grand-prince de Vladimir et prince particulier de Novgorod, Vassili voulut aussi être prince de Novgorod. Dmitri, fils d'Alexandre Nevsky et prince de Péréaslavle, lui disputa ce trône, où les citoyens voulaient que le prince ne fût qu'un magistrat amovible, soumis aux lois et à la constitution, et fidèle à ses sermens; mais où tous les princes se proposaient d'arriver au despotisme par la ruse, la violence et

le parjure. Quoique Vassili eût rendu un service signalé à la république en désarmant les Tatars excités contre elle par les calomnies d'Yaroslaf III; quoique Dmitri eût refusé avec insulte le trône de Novgorod, que lui offrait la cité après avoir chassé cet Yaroslaf (son oncle), le possadnik Pavcha, ami de Dmitri, eut assez de crédit pour le faire élire prince de Novgorod. Vassili et ses alliés prirent aussitôt les armes : les Novgorodiens marchèrent à leur rencontre; mais l'armée républicaine refusa de dépasser Torjek. « Nous avons besoin de l'alliance du grand-prince, disait-on au camp et dans la ville; voilà qu'on pille nos marchands au pays de Souzdal; les grains vont nous manquer! etc. » Dmitri comprit sa position, se retira *en ami*, et le peuple, après avoir cassé le possadnik, proclama Vassili, qui demanda la réintégration de Pavcha, toujours cher à ses concitoyens.

Pendant que les Mogols, invités par Léon de Gallicie, faisaient, conjointement avec les princes de cette province, une invasion chez les Lithuaniens, qui avaient étendu leurs courses jusqu'aux extrémités de la province de Tchernigof, et une seconde dans le même pays, sous la conduite de Nogaï pour se venger du peu de succès de la première, le grand-prince alla à la horde, afin, sans doute, d'obtenir l'agrément du khan Mangou-Timour, ou pour lui rendre hommage en qualité de tributaire ou vassal. Comme ses prédécesseurs, Vassili *mou-*

rut en revenant de la horde. Ce fut à Kostroma qu'il rendit le dernier soupir : il était alors dans sa quarantième année, c'est-à-dire dans la force de l'âge. Mais, décidément, ces voyages à la horde portaient malheur aux grands-princes. Peut-être Vassili aurait-il échappé à cette sorte de fatalité s'il avait fait ce voyage avant de monter au trône, et s'il n'avait pas réuni à la grande-principauté de Vladimir l'importante principauté de Novgorod, devant laquelle l'audace des Tatars semblait avoir reculé. Sa mort.

Sous ce règne, les officiers de Mangou firent, dans toutes les provinces, un nouveau dénombrement pour servir de base au tribut; les cités parurent insensibles à cette humiliation. Nouveau dénombrement.

En 1274, le métropolitain Cyrille, venu de Kief à Vladimir, y convoqua un concile de tous les évêques du nord de l'empire. Il y fut décidé que les ordres sacrés ne seraient accordés qu'à des hommes de bonne réputation, dont les amis et les voisins attesteraient les vertueuses inclinations depuis l'enfance; qu'on repousserait du saint ministère tout habitant d'un diocèse étranger, les esclaves non affranchis, les *citoyens ne payant point de tribut*, les seigneurs cruels, les blasphémateurs, les faux témoins, les assassins même involontaires, les usuriers, les hommes ne sachant ni lire ni écrire et les concubinaires. (Comme ces canons sont rendus pour corriger les abus existans, Concile des évêques du nord.

on peut en conclure que les gens qu'ils rejettent étaient précédemment admis aux fonctions ecclésiastiques.) — Les prêtres auront trente ans, les diacres dix-neuf. — Les évêques ne recevront pour l'ordination des prêtres et des diacres que les sept grivnas fixées par le métropolitain ; pour les clercs, les *autres impôts* et *présens* sont abolis. — Le concile se plaint que des prêtres de Novgorod ne s'occupent que de fêtes et de plaisirs depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, ne baptisant point et même ne célébrant point la messe. Cyrille condamne aussi la substitution de l'aspersion à l'immersion pour les baptêmes.

[…]te ou jeu sauvages.

Parmi ces reproches, il en est un que je dois citer textuellement : « Il est aussi parvenu à notre » connaissance qu'un grand nombre de personnes » encore fidèles aux *anciens usages* du paganisme, » se rassemblent pendant les fêtes saintes pour certains jeux diaboliques, auxquels ils invitent des » ivrognes comme eux, qui s'y rendent, attirés » par leurs cris et leurs sifflemens ; qu'ils se battent » jusqu'à la mort à grands coups de massue, et » qu'ensuite ils dépouillent ceux qui ont péri dans » le combat! Soit banni des temples du Seigneur » celui qui ne cesserait pas de récréer le démon » par ces abominables amusemens;..... qu'il ne » reçoive plus ni hostie sacrée, ni cierge, ni gâteau » en l'honneur des trépassés ; qu'à sa mort on ne » célèbre pas la sainte messe sur son tombeau, et » que son cadavre soit jeté loin de l'église. »

Ce gâteau, distribué en l'honneur des morts, paraît un souvenir religieux de la Trizna ou Strava (t. 1, p. 39). Ces cadavres, jetés loin de l'église, étaient-ils, comme jadis nos excommuniés, privés de toute sépulture et abandonnés aux bêtes? Pour le jeu brutal si justement proscrit par Cyrille, il est digne de son origine; les Slaves, avant leur conversion, étaient encore tout-à-fait sauvages ou peu s'en faut. Certaines tribus américaines ont un jeu qui rappelle celui-là, mais qui, pourtant, annonce une peuplade moins arriérée. Chez les Russes, il paraît que tous les assistans se battaient pêle-mêle, frappant à tort et à travers, et qu'on ne cessait qu'après avoir épuisé ses forces; chez les sauvages américains, l'assemblée, simple spectatrice, juge les coups et décerne le blâme et la louange, et deux rivaux seulement luttent ensemble plutôt d'adresse que de force : chacun jette aussi haut et le plus perpendiculairement qu'il peut son casse-tête; celui dont la massue retombe le moins près de lui baisse la tête et attend le coup que se prépare à lui porter son adversaire; on doit éviter le coup, mais il ne faut retirer la tête qu'à l'instant même où le coup arrive. Si on n'est pas assez preste, on tombe assommé; l'assommeur a fait un exploit : si on se retire à temps, on recueille les acclamations de l'assemblée, et l'adversaire tend la tête à son tour. On change ainsi de rôle jusqu'à ce qu'il y ait un crâne brisé, ce qui ar-

rive le plus souvent, ou que les spectateurs, charmés de l'adresse des deux champions, les invitent tous deux au festin qui termine la lutte. C'est un exercice horrible, sans doute, mais du moins c'est un exercice qui se conçoit parmi des hommes qui ont presque tous les jours des coups de casse-tête à donner ou à éviter. L'ignoble mêlée d'ivrognes, conservée par les Russes jusque vers la fin du treizième siècle, n'a ni les mêmes excuses ni le même but, et ne peut avoir pris naissance que dans un temps où ils étaient plus sauvages que les sauvages actuels de l'Amérique. Au reste, tous les peuples encore bruts ont besoin de grosses émotions; et, chez les Germains et les Gaulois, les jeunes gens se plaisaient à sauter par-dessus des lances et des épées nues, dont les pointes transperçaient les maladroits.

DMITRI I[er] ALEXANDROVITCH,

1276—1294.

DMITRI, fils d'Alexandre Nevsky, monta au trône de Vladimir, sans doute avec l'autorisation des Tatars, et bientôt Novgorod le reconnut pour son prince particulier. Dans cette mesure, le but de la république était d'assurer son important commerce avec la grande principauté, et ses communications avec Zavolotchié.

Le grand-prince, prince de Novgorod.

Pendant que Dmitri se faisait reconnaître à Novgorod, quatre princes russes, ceux de Rostof, d'Yaroslavle et de Gorodetz, mandés avec leurs troupes à la horde, allèrent aider Mangou-Timour à soumettre les Yasses du Caucase (ou Alains), qui repoussaient avec fureur le joug accepté par les Russes. L'année suivante, Féodor d'Yaroslavle, l'un de ces quatre princes, et son gendre Michel, aidèrent encore les Mogols à châtier la Bulgarie, révoltée par les soins de Lachan. D'abord simple

porcher, puis suscité de Dieu, disait-il, pour délivrer sa patrie, meurtrier de son roi, époux de la reine, et popularisé par quelques succès militaires, ce Lachan fut battu et pris par Nogaï, qui le fit décapiter dans son camp.

Une insurrection, encouragée par les puissances voisines, ayant appelé Dmitri en Carélie, ce prince, pour contenir le pays, bâtit à Koporié une citadelle en briques, dont il prétendait s'attribuer la propriété, contrairement au très-sage principe de la politique novgorodienne, qui ne permettait jamais à son prince de posséder, dans le territoire ni dans les dépendances de la république, aucune espèce de domaine, et surtout une citadelle. Les citoyens se plaignirent de cette usurpation; le prince s'emporta. Les citoyens ne voulurent point céder; le prince partit furieux.

Il la quitte.

Tant que l'histoire, faute de renseignemens ou pour plus de brièveté, s'est bornée à nous donner des résultats sans en déduire les causes, en voyant tant de princes chassés par les Novgorodiens, on a pu croire que la république, éternel jouet des factions contraires ou des caprices d'un peuple mutin, changeait de princes par boutade ou par amour de la nouveauté; mais à présent que l'histoire, mieux instruite ou moins dédaigneuse, nous indique les motifs de la cité, on doit reconnaître qu'elle a de bonnes raisons pour éloigner les princes qu'elle rejette; et si, ce qui paraît assez juste

quand on n'a aucun indice contraire, on juge des destitutions de princes non expliquées dans les annales par celles que les annales expliquent suffisamment, on présumera que les princes destitués et bannis avaient mérité, avaient rendu nécessaires leur déchéance et leur exil.

Revenu à Vladimir, Dmitri ordonne et presse tous les préparatifs d'une guerre furieuse contre les Novgorodiens; mais, lui dit l'archevêque Clément, député vers lui, tout leur crime est leur attachement à leurs droits, consentis par les princes et les monarques, sanctionnés par les sermens de tous leurs princes particuliers! Dmitri n'écoute rien; il commence les hostilités en saccageant plusieurs villages, et s'avance jusqu'à la Chélona. La république, toujours beaucoup plus sage que ses princes, lui renvoya l'archevêque avec de riches présens, et l'autorisation de lui abandonner la forteresse en litige. A ce prix le despote consentit à la paix. Il crut avoir gagné beaucoup, il était fier d'avoir fait reculer devant lui le génie de la république; il se flattait sans doute d'arracher ainsi d'autres concessions, et, avec le temps, de fonder son despotisme sur les ruines de la liberté. Il se trompait dans ses calculs et dans ses espérances; il avait gagné une citadelle et perdu l'affection du peuple, il avait tout perdu. Une juste défiance, une juste, une légitime et vigilante rancune s'emparèrent de la cité, et les

Lui fait la guerre.

citoyens se promirent tout bas d'attendre et de saisir la première occasion de chasser un prince qu'on aurait pu aimer, mais qu'on ne voulait pas craindre. Cette occasion ne se fit pas long-temps désirer.

Un différend survenu entre les princes de Rostof au sujet de la succession de quelques membres de leur famille, appela à Vladimir Dmitri, qui laissa à Novgorod un de ses lieutenans. D'un autre côté, son frère cadet, André Alexandrovitch, s'étant rendu à la horde avec de riches présens, obtint du khan un diplôme qui lui donnait la grande principauté de Vladimir, une armée tatare pour s'en saisir, et l'ordre à tous les princes russes de l'appuyer avec toutes leurs troupes. Nul n'osa désobéir à cet ordre suprême. Les Tatars, lancés de nouveau sur la Russie, recommencèrent la dévastation des principautés de Mourom, Souzdal, Vladimir, Yourief, Rostof et Tver, qui ne se défendirent point, et surtout de celle de Péréaslavle, qui, étant le domaine particulier de Dmitri, essaya une faible résistance. André, digne fils de cet Alexandre Nevsky, qui avait menacé Novgorod de la livrer aux Tatars, ne pouvait qu'approuver ses alliés, qui le conduisaient au trône à travers les ruines de sa patrie et les cadavres de ses concitoyens.

André ommé par le khan.

Dmitri, fuyant devant l'orage, s'était réfugié à Novgorod; on l'y souffrait encore lorsqu'il

Dmitri chassé de Novgorod.

voulut se retirer dans sa forteresse de Koporié. Les Novgorodiens l'arrêtèrent sur le lac Ilmen : N'allez pas plus loin, lui dirent-ils, nous n'avons rien oublié ; à présent allez où vous voudrez. On le renvoya, mais on retint ses filles et ses boyards en otage, en attendant qu'il eût fait évacuer Koporié, occupé par son gendre le lithûanien Dovmont, prince de Pskoff. Dovmont s'y défendit; mais l'armée novgorodienne le chassa de la forteresse, et la démolit.

André, prince à Novgorod.

Après avoir ramené les Tatars dans sa patrie, André devait être odieux à Novgorod; toutefois Novgorod lui offrit son trône, qu'il accepta; mais Dmitri, revenu à Péréaslavle, y sut encore rassembler une armée et des alliés capables d'intimider son lâche frère, qui retourna précipitamment vers les Tatars. Les Novgorodiens, arrivés en présence de Dmitri, lui dictèrent une paix par laquelle il renonçait à Novgorod et à toute idée de vengeance. André revint avec les Mogols, toujours dévastateurs, et Dmitri à son tour alla implorer la protection de Nogaï, régnant alors depuis la mer Noire jusqu'au Danube. Nogaï était la terreur du nouveau khan Toudan Mangou, et, dans la conscience de sa force, il jugea que la puissance de sa parole suffisait pour rendre le trône au prince suppliant. Dmitri revint de la tente de Nogaï sans armée, mais avec un ordre devant lequel André s'humilia. Dmitri reprit la grande principauté, et

Nogaï nomme Dmitri.

les deux frères feignirent de se réconcilier. Un boyard, nommé Siméon, passait pour le conseiller intime d'André. Dmitri chargea deux de ses boyards de l'aller interroger sur les projets ultérieurs de son maître, et de le tuer. Ils ne purent lui arracher aucun aveu, mais ils le tuèrent; et ici il faut moins voir un assassinat que l'exercice de ce droit, encore plus odieux, de vie et de mort, de punition arbitraire, prétendu par les princes.

André, toujours lâche, avait naguère juré aux Novgorodiens *de vivre et de mourir avec eux;* cependant il céda à Dmitri Novgorod, comme la grande principauté, et marcha avec son heureux rival et ses alliés contre la république. Celle-ci, faisant un sacrifice aux circonstances, se reconnut dépendante du grand-prince et lui céda Volok.

vgorod reprend Dmitri.

Cependant André regrettait toujours le trône. Il appela de la horde un tsarévitch à son aide; mais Dmitri chassa le tsarévitch et battit André. Pour comble d'audace, les Rostoviens chassèrent et pillèrent une nuée de Tatars qui s'impatronisaient dans leur pays. Les Tatars, déjà divisés, pardonnèrent tout cela. Nogaï seul était alors vraiment redoutable; il avait donné le trône à Dmitri; André espéra qu'il le lui donnerait aussi. André et Dmitri étaient fort indifférens au barbare; mais, en donnant aujourd'hui à André la couronne qu'il avait donnée naguère à Dmitri, il était tout naturel qu'il appuyât cette nouvelle décision de la

présence de son armée, et, comme cette invasion promettait un riche butin, Nogaï se décida sans peine. Dmitri s'enfuit à Pskoff, auprès de son gendre Dovmont, pendant que les Mogols ravageaient les pays où ils se répandaient. Tver échappa à la dévastation, en montrant une énergique résolution de se défendre à outrance. Tver était alors une province indépendante, car son prince, Michel Yaroslavitch, près d'en venir aux mains avec le grand-prince Dmitri quelques années auparavant, avait traité avec lui d'égal à égal.

Nogaï nomme André.

Attitude de Tver.

En évitant Tver, dont l'attitude les étonnait, les Mogols marchèrent sur la riche Novgorod. Sans doute ils eussent trouvé là un clergé aussi patriote que celui de Tver, une population non moins résolue, et de plus grands moyens de défense avec un plus ardent amour de la liberté; et si une résistance vigoureuse les effarouchait, ce n'était pas alors à Novgorod qu'ils devaient s'adresser. Toutefois, la république jugea prudent d'essayer des négociations, et parvint à renvoyer avec des présens l'ennemi qu'au reste elle attendait l'épée à la main. Cependant elle reprit l'infâme André; Dmitri retournant, après le départ des Mogols, de Pskoff à son apanage de Péréaslavle Zalessky, où il avait su se faire aimer, manqua d'être enlevé par son rival, et se réfugia auprès de Michel de Tver, qui, par l'entremise de l'évêque de cette principauté, réconcilia les deux

Novgorod traite avec les Mogols,

et reprend André.

frères. Dmitri renonçait à la grande principauté, et se restreignait à son domaine de Péréaslavle; surpris, en s'y rendant, par une maladie mortelle qui ressemble encore à ces morts subites déjà plusieurs fois remarquées, il eut à peine le temps de prendre le froc avant de rendre le dernier soupir.

Excès des baskaks.

Par ce qui arriva sous ce règne dans la principauté de Koursk, on pourra juger du pouvoir des baskaks dans les provinces. Cette principauté était alors partagée entre deux princes de la famille célèbre des Olgovitchs; Oleg régnait à Rilsk et à Vorgol, et Sviatoslaf à Lipetsk. Akhmat, baskak de la principauté, en avait pris à ferme le tribut exigé par les Tatars, et opprimait les princes comme les seigneurs et le peuple. Ayant bâti deux villages près de Rilsk, il les peupla de brigands, qui pillaient sans doute à son profit tous les environs. Oleg, de l'aveu de Sviatoslaf, alla se plaindre à la horde; il revint avec l'autorisation de détruire les villages, et un détachement tatar pour l'exécution, qui eut lieu sans délai. Akmat, baskak du khan, faisait pourtant alors sa cour à Nogaï, déjà en état de révolte contre le khan. Instruit de la destruction de ses villages, et voulant se venger, Akhmat, à force de calomnies, engagea Nogaï à envoyer une armée contre les princes, qui s'enfuirent, Sviatoslaf dans les forêts de Voronège, Oleg auprès du khan Télébouga. Les Mogols dévastèrent le pays selon leur coutume, et livrèrent treize

boyards enchaînés à Akhmat : celui-ci les fit couper en pièces, et voulut que ces lambeaux sanglans fussent promenés par toute la province pour servir d'exemple. Il avait dit à d'autres captifs, en les renvoyant : « Allez, et proclamez qu'ainsi sera » traité quiconque osera offenser un baskak! » L'insolent retourna vers Nogaï, laissant aux soins de ses deux frères ses deux villages, repeuplés et enrichis des dépouilles de la province. Mais Sviatoslaf, sorti des bois après le départ des troupes étrangères, tendit des embûches aux brigands du baskak, et en extermina un bon nombre. C'était, à coup sûr, de très-légitimes représailles de la part d'un prince si indignement traité chez lui. Cependant Oleg, revenu de la horde, en fit publiquement un crime à Sviatoslaf, son cousin; il retourna à la horde pour le dénoncer; et, sur l'ordre du khan, il le fit mourir; et les annalistes applaudissent l'assassin qui flattait les Mogols, et réservent tout le blâme à la victime qui, en se défendant, risquait de les irriter. Le frère de Sviatoslaf tua, à son tour, Oleg et ses deux fils, et sut encore apaiser le khan.

Deux affaires, arrivées à Novgorod, révèlent l'existence de plusieurs asiles. Le possadnik Siméon, calomnié, allait périr dans une émeute, lorsque l'archevêque le conduisit dans l'*église de Sainte-Sophie, asile sacré, même pour les plus grands scélérats*. Durant l'effervescence populaire, la rue Asiles.

prussienne fut incendiée pour en punir les habitans, qui avaient tué le boyard Samuël dans le palais archiépiscopal. Ce palais était donc aussi un asile sacré, et l'archevêque lui-même, qui avait pu conduire sain et sauf le possadnik Siméon, de sa maison, où on l'assiégeait, jusqu'à l'église de Sainte-Sophie, à travers un peuple armé pour tuer ce magistrat, pouvait donc couvrir d'une sorte d'inviolabilité les personnes poursuivies qu'il conduisait à un asile. Il est à croire que Sainte-Sophie et le palais archiépiscopal n'étaient pas les seuls asiles à Novgorod, qu'il y en avait de pareils dans tout l'empire, et que les autres membres du clergé participaient plus ou moins, selon les lieux, le grade, le temps, l'âge et la réputation, à ce privilége que nous avons cru trouver à l'archevêque de Novgorod.

Pendant ce règne, Novgorod lutta contre les Suédois, qui (en 1293) bâtirent Vibourg aux confins de la Carélie, et voulaient leur enlever leur commerce avec les villes anséatiques; Volok, Torjek, Zubtsef, Tver, Moscou même et Dmitrof, inquiétées par les Lithuaniens, se coalisèrent et les battirent. Après la mort de Boleslas, décédé sans enfant, Léon de Gallicie, n'ayant pu se faire élire roi de Pologne, s'y était fait conduire par une armée de Nogaï, que battit (en 1280) Lechko, successeur et neveu de Boleslas; en 1285, Nogaï et Télébouga entraînèrent sous leurs drapeaux les

on de Gallicie.

princes de Gallicie; mais, égarés par leurs guides dans les Krapaks, et assaillis de la peste, ils perdirent cent mille hommes, et manquèrent la conquête de la Hongrie. Revenu, en 1287, contre la Pologne terrifiée, ils se brouillèrent, et rentrèrent chez eux, laissant la peste dans la Volhynie et la Gallicie, pillées et saccagées.

Vladimir *le philosophe.*

Un des princes de Volhynie, Vladimir-Jean Vassilkovitch, doux, clément, sobre, obtint, dans ce temps de calamités, le surnom de *philosophe*, mais il le dut surtout à son érudition. Ce Vladimir, se voyant mourir (d'un cancer au menton), et n'ayant pas d'enfant, fondit en grivnas ses ceintures d'or et d'argent et celles de son père, les colliers de sa mère et de son aïeule, les grands plats d'argent et les coupes d'or, puis il distribua aux pauvres toutes ces grivnas et tous ses troupeaux. Enfin, il désigna pour son successeur Mstislaf Daniélovitch, et légua la ville de Kobris à sa veuve, qu'il recommanda à son successeur, ainsi que la jeune princesse Ysiaslava, leur fille adoptive. Son cousin, Léon de Gallicie, lui avait envoyé Memnon, évêque de Pérémysle, pour changer ses dispositions, ou du moins obtenir Brest, mais le moribond fut intraitable; il détestait Léon et son fils Youri, qu'il traitait d'intrigans.

Léon de Gallicie.

Mort de Cyrille.

C'est en 1280 que mourut Cyrille, le plus recommandable de tous les métropolitains russes.

ANDRÉ III ALEXANDROVITCH,

1294 — 1304.

L'exemple d'Alexandre Nevsky porte ses fruits.

JUSQU'A André, si, comme l'indique suffisamment l'état des choses, les grands-princes, en montant au trône, avaient sollicité l'autorisation du khan, du moins aucun prince, jusqu'à André, n'avait encore postulé, à la horde, ce trône quand il était occupé. Aucun prince n'avait encore eu l'infamie de demander une armée étrangère pour en chasser celui qui le possédait et pour s'y placer soi-même. Il était réservé à l'un des fils d'Alexandre Nevsky, au lâche et ignoble André, de donner à sa nation indignée le premier exemple d'un pareil scandale. Son frère aîné, Dmitri, voulant reprendre à tout prix le trône qu'il lui ravissait par un si détestable moyen, n'hésita pas lui-même à solliciter aussi de Nogaï un diplôme de grand-prince, qu'au besoin viendrait appuyer une autre armée de Tatars. Ainsi commencèrent, par les fils

d'Alexandre Nevsky, l'avilissement moral des grands-princes, et les brigues honteuses et la servile candidature des prétendans, empressés de soumettre leurs querelles aux caprices et à la politique des Mogols. Cet exemple, une fois donné en pareilles circonstances, ne pouvait manquer d'être suivi par la timide prudence ou l'ambition impatiente; et, désormais, la grande-principauté ne sera plus qu'une magistrature précaire, périlleuse, enviée pourtant, que le titulaire ne pourra laisser à ses héritiers, qu'il ne sera jamais sûr de conserver lui-même deux jours de suite, que les ambitieux iront mendier ou acheter à la horde, que le khan octroyera au plus vil intrigant ou vendra au dernier enchérisseur, quelquefois même à plusieurs à la fois. Si, à l'exemple de Daniel de Gallicie, qui ne manqua pas non plus de souplesse envers les Tatars, mais qui n'en eut qu'autant que la raison et la nécessité en commandaient et que permettait une noble et sage politique, Alexandre Nevsky, au lieu de placer toutes les espérances de son despotisme dans une servilité sans mesure, avait, en cédant aux conjonctures tout ce qu'elles exigeaient et rien de plus, montré devant ses jeunes fils autant de patriotisme qu'il montra d'égoïsme, autant de dignité qu'il montra de bassesse; ces deux princes, qui n'avaient point son caractère décidé, n'auraient peut-être point osé entrer les premiers dans les voies honteuses qu'il leur ou-

vrit, où ils osèrent aller plus loin que lui, où tant d'autres vont les suivre et iront plus loin encore. Ainsi on peut accuser Alexandre Nevsky d'avoir, par l'influence de son exemple, encouragé les exigences des Tatars et démoralisé le caractère des grands-princes, et d'avoir préparé de la sorte les maux que cette démoralisation répandit sur l'empire. A la vérité, l'exemple des pères n'est pas toujours la règle des enfans; et quoique Daniel ait constamment repoussé les Tatars autant qu'il le pouvait, l'un de ses fils, l'indigne Léon, leur demanda le trône de Pologne, et conduisit l'armée qu'ils lui prêtèrent à travers la Russie méridionale. Mais Léon, du moins, sollicitait un trône étranger; mais encore cette conduite de Léon, contraire à celle de son père, excita l'indignation des princes russes, ses voisins et ses parens, et surtout de son oncle Vassilko, qui le déshérita. Mais ce Léon, assassin de Voychelg, et peut-être de son propre frère Schvarn, était un homme avide et résolu, qui n'avait pas besoin qu'on l'autorisât à mal faire. André, au contraire, lâche et timide, n'aurait peut-être point osé demander le trône aux Tatars s'il n'avait été accoutumé dès l'enfance à voir son père, d'ailleurs si brave et si célèbre, occupé sans cesse à rechercher et à mériter à tout prix la faveur du khan.

Cet André, comme on l'a vu, était déjà grand-prince par la grâce des armes étrangères, quand

son frère Dmitri expira presque subitement après une réconciliation fort suspecte. Il n'est pas inutile de dire que cet André était lâche alors que tous les princes se piquaient d'être braves, et que lui seul, dans toute cette race guerroyante, ne tira son épée, ne paya de sa personne qu'une seule fois.

Deux princes, Michel de Tver et Féodor d'Yaroslavle, s'étaient constitués et maintenus indépendans durant le règne de Dmitri; deux autres princes, Daniel de Moscou et Jean de Péréaslavle, fils de Dmitri, et par conséquent neveux d'André, voulurent devenir indépendans sous le règne de leur oncle. André, qui régnait par le bon plaisir des Tatars, jugea tout naturel de s'aller plaindre au khan; et, pour mieux réussir, il se fit suivre à la horde par sa jeune épouse. Le succès trompa son attente. Un envoyé de Tokhta, chargé de convoquer les princes et de juger le différend sur les lieux, après avoir écouté gravement les débats des princes, qui se partagèrent, et se seraient battus en sa présence sans l'intervention des évêques de Vladimir et de Saraï, maintint le *statu quo* actuel, et fit prêter à André le serment de ne rien entreprendre contre les princes de Moscou et de Péréaslavle, qui ainsi avaient gagné leur procès.

Quatre princes indépendans.

La politique avait dicté cette sentence : les Mogols devaient désirer le morcellement de la grande principauté. Après le départ de leur envoyé, qui emporta, comme de raison, de très-riches pré-

sens, André, oubliant le serment que lui avait arraché la peur, arma contre les deux princes; mais voyant qu'il avait affaire à forte partie, une autre peur le saisit, et il confirma le traité qu'il n'osa plus violer. Toujours est-il que ce prince, qui, le premier, avait amené en Russie une armée étrangère pour lui donner le trône au préjudice de son frère déjà installé et reconnu, fut aussi le premier qui introduisit en Russie une juridiction suprême étrangère pour juger les affaires d'État et les différends des princes. L'exemple d'Alexandre Nevsky portait ses fruits.

Nouvelle ...ute d'André.

Tandis que ce misérable André, toujours implorant les Tatars, ne songeait qu'à mendier la protection des ennemis de sa patrie, Michel de Tver, que nous verrons tout à l'heure aussi ferme et généreux que Régulus, cherchait et trouvait dans la Russie même des alliés dignes de lui. Il avait conclu, avec Novgorod, un traité où les deux parties contractantes se promettaient de se défendre mutuellement contre les entreprises du grand-prince et celles du khan lui-même. André vit cette noble alliance avec inquiétude; cependant il ne put la rompre. A son tour il essaya de la ressource des congrès, qui avaient si bien réussi à Monomaque. Mais Monomaque était un autre homme. André aima mieux recourir encore une fois aux Tatars pour se faire adjuger Péréaslavle, ancienne dépendance de Vladimir, où le prince

...a toujours ...ours aux Tatars.

Jean s'était constitué indépendant, et que ce prince, mourant alors, avait légué à Daniel de Moscou (frère cadet d'André). Ce Daniel avait plus d'amis que le grand-prince, un congrès lui serait probablement favorable; il était brave, puissant et heureux, le lâche grand-prince n'avait garde de lui faire la guerre. Mais, deux années auparavant, dans une bataille contre le prince de Rezan, qu'il battit et fit prisonnier, Daniel avait tué un grand nombre de Tatars : cela était bon à rappeler au khan; et André courut intriguer à la horde, où il resta une année entière.

Pendant son absence le brave Daniel *mourut inopinément*, dit Karamsin : voilà encore une mort subite venue fort à propos! Elle débarrassait les Tatars d'un prince devenu plus puissant par l'acquisition de Péréaslavle, depuis qu'il les avait battus; elle facilitait beaucoup les réclamations d'André. Je ne sais s'il faut l'attribuer aux Tatars, à André ou aux caprices du sort. Le courage et le génie de ce Daniel avaient donné une grande importance à Moscou et préparé la fortune de cette cité encore nouvelle.

Audace de Péréaslavle et de George.

Ce qu'il y a de remarquable pour l'époque, c'est que les habitans de Péréaslavle, qui détestaient André comme il le méritait, se hâtèrent de nommer pour leur prince Youri (George), fils de Daniel. C'était braver à la fois le grand-prince, qui réclamait cette province à plusieurs titres, et les Tatars, qui déjà

disposaient de la grande principauté. Youri accepta courageusement le trône et ses périls, et, réuni à ses frères, conquit Mojaisk, dépendante de Smolensk.

Enfin le grand-prince revint de la horde avec des ambassadeurs du khan, et convoqua un congrès général de tous les princes (en 1303). Les députés qu'André montrait à ses ennemis comme un épouvantail, signifièrent à l'assemblée, où siégeait le métropolitain, la volonté suprême du khan. Il ordonnait en maître aux princes de se contenter de leur domaine légitime, de cesser leurs querelles et de laisser en paix la grande principauté. André, Michel et les fils de Daniel de Moscou, renouvelèrent leur ancien traité; mais Youri (autre fils du même Daniel) retint Péréaslavle; son père ayant osé battre des troupes tatares, il pouvait bien, lui, résister au décret équivoque du khan, et braver ses ambassadeurs.

Mort d'André.

André mourut, justement et universellement détesté, le 27 juillet 1304, revêtu du froc selon la coutume du temps.

Les démêlés éternels de Novgorod avec l'ordre de Livonie, les Suédois, les Danois et les Lithuaniens, continuèrent sous son règne, avec les intermittences ordinaires, et sans avantage marqué. De terribles ouragans, de grandes sécheresses, des incendies, la famine et la peste désolèrent la Russie, qu'effrayaient des météores, parmi lesquels on cite

la fameuse comète de 1301. En 1298 le feu prit durant la nuit au palais de Michel de Tver. Ce prince, réveillé par l'incendie, emporta sa jeune épouse à travers les flammes ; le destin lui réservait une mort non moins terrible mais plus glorieuse, la plus glorieuse de toutes les morts, car il va librement se dévouer au martyre pour sauver sa patrie.

Les Mogols établis sur le Dniéper.

Il paraît que les Mogols s'étaient définitivement établis dans les provinces du Dniéper, où l'on ne voit plus de princes russes. Le métropolitain Maxime et son clergé quittèrent alors (en 1299) leur résidence de Kief pour se fixer à Vladimir.

Roi de Russie.

Léon de Gallicie mourut en 1301, vieux et *regretté ;* il avait cependant attiré en Russie les Tatars dévastateurs ! Son fils Youri lui succéda, parvint ensuite au trône de Vladimir, et prit comme son aïeul Daniel le titre de *roi de Russie.*

Fraudes pieuses.

Il n'est pas inutile de noter ici deux fraudes pieuses, qui montreraient au besoin que rien ne distrayait le clergé du soin d'augmenter sa fortune et ses priviléges. On montre deux actes de donations faites par Léon de Gallicie, et concédant à deux églises certaines propriétés avec le privilége de n'être soumis qu'à la juridiction de l'évêque. Des anachronismes frappans démontrent que ces actes sont les œuvres de quelques prêtres faussaires.

Malgré la vigilance et l'énergie de la république, André avait arraché des concessions à Novgorod,

une nouvelle convention, citée dans une pièce conservée jusqu'à présent, et par lui adressée aux *possadniks*, trésoriers et commandans du Zavolotchié, l'autorise à envoyer des oiseleurs sur mer, qui doivent être nourris et voiturés par les villages dans certains cas. De plus, et conformément aux traités passés avec Alexandre Nevsky et Dmitri (tous deux accusés de despotisme à Novgorod), les chasseurs novgorodiens ne devaient point dépasser la *Ter*, c'est-à-dire que cet André, son père et son frère s'emparaient dans certains pays, et notamment dans la Laponie russe actuelle, d'une industrie productive qu'ils interdisaient au peuple. Il est encore fort heureux que le peuple ait eu l'esprit de détester ce misérable André, puisqu'on regrettait Léon en Gallicie, et qu'on avait décerné les honneurs de l'apothéose à Alexandre Nevsky, néanmoins traité de despote à Novgorod dans des circonstances solennelles et des actes publics.

MICHEL II YAROSLAVITCH,

1304—1319.

Rivalité de Michel de Tver et de George de Moscou.

Deux concurrens se disputèrent la succession d'André, c'étaient Michel de Tver et Youri (ou George) de Moscou, naguère élu prince de Péréaslavle à la place de son père Daniel. Tous les deux avaient une égale ambition, une égale opiniâtreté, et peut-être une égale bravoure; tous deux étaient chéris dans leurs principautés respectives; le premier, secondant l'élan patriotique de Tver, avait, par sa seule contenance, éloigné de sa capitale les Tatars de Nogaï; le second avait, au mépris des ordres du khan transmis par une députation et par le grand-prince, retenu Péréaslavle; le premier était fort de l'alliance de Novgorod; le second avait pour lui le courage et l'appui de ses frères, et de nouvelles conquêtes avaient accru sa puissance et ses troupes; tous deux avaient tenu tête au grand-prince qu'ils voulaient

L'autorisation du khan.

rant que ce prince devait avant tout obtenir l'*autorisation du khan*. « Il ne saurait être notre prince » sans avoir rempli cette *obligation*. » Ainsi l'autorisation du khan que, précédemment, l'examen des faits m'avait montrée nécessaire, est à présent proclamée obligatoire par la déclaration formelle des Novgorodiens. — D'autres cités prirent part à

George va à la horde. Michel l'y suit et réussit.

la querelle, et George résolut d'aller à la horde plaider sa cause et solliciter le trône. Michel l'y suivit dans le même but, et fut plus heureux, il rapporta une lettre du khan qui lui donnait le trône, où le fit monter le métropolitain. George ayant as-

George, assassin.

sassiné Constantin de Rezan (son prisonnier depuis plusieurs années), parut un rival qu'il fallait accabler. Michel lui fit donc la guerre, mais sans succès, et puis il goûtait à Tver les douceurs du repos, gouvernant par ses lieutenans la grande-principauté et Novgorod, lorsque la république lui dénonça les trahisons et les concussions de deux

Querelle de Novgorod et de Michel.

de ses lieutenans. Quand le peuple se plaint des agens du pouvoir, la première pensée du prince est ordinairement contraire au peuple. Michel vint donc à Novgorod avec des préventions, que ne purent détruire ni les preuves matérielles, ni la réception respectueuse et cordiale qu'on lui fit. Il refusa même, quoique très-brave, de commander l'armée novgorodienne dans une expédition très-légitime contre les Suédois ; on se passa de lui et on triompha sans lui. Au retour de l'armée

on l'accusa lui-même de violer les institutions et le traité garanti par ses sermens, et cela était vrai, puisque l'un des crimes de ces lieutenans dénoncés était d'avoir horriblement vexé des villages, que, contrairement aux institutions et aux traités invoqués, ils possédaient dans la république. Au lieu de se rendre à des plaintes si justes, Michel se fâcha, occupa Torjek, et arrêta les convois de grains dirigés sur Novgorod. L'intercession de l'archevêque, et surtout la nécessité commandant aux deux partis, ramenèrent promptement la paix. Novgorod, désolée par un effroyable incendie, éprouvant déjà la disette, avait un pressant besoin de blé; et le grand-prince, appelé à la horde par un maître qui ne pardonnait point les délais, ne voulait pas laisser derrière lui la guerre civile dans ses États. Toutefois il sut vendre aux Novgorodiens une paix dont il n'avait pas moins besoin qu'eux-mêmes. Il se fit donner quinze cents grivnas d'argent.

Soit qu'il y fût retenu par la volonté du nouveau khan (le jeune et célèbre Usbeck), ou par le désir de capter sa bienveillance, Michel passa deux années à la horde. A son retour, les Novgorodiens qui avaient eu à repousser les Suédois, et à réprimer une révolte des Caréliens, lui reprochèrent d'avoir oublié ses devoirs de prince pour faire sa cour à Usbeck, lui déclarèrent la guerre, et élurent George. On arma des deux côtés sans en venir aux

Michel à la horde.

Novgorod élit George.

mains, et la paix qui suivit laissa George sur le trône de Sainte-Sophie.

Michel accuse George devant Usbeck.

Michel, que je voudrais trouver irréprochable, mais à qui on ne peut pardonner ses parjures et ses usurpations, et sa conduite à Novgorod, eut l'indigne faiblesse d'accuser son adversaire devant Usbeck, et par cette faute mérita d'y être dénoncé lui-même et condamné. Pendant que George va se justifier, Michel, appuyé d'une armée mogole, marche contre la république. A cette nouvelle les citoyens, se représentant ce qu'on leur veut et ce qu'ils sont, courent aux armes, résolus de montrer encore aux oppresseurs qu'ils sont libres, parce qu'ils sont dignes de l'être. Durant six semaines ils attendirent à Torjek l'ennemi, dont les bandes innombrables parurent enfin. Malgré leur infériorité numérique les Novgorodiens acceptèrent la bataille; elle fut terrible et fatale aux républicains, qui se battirent en héros. Leurs débris se rallièrent à Torjek, toujours animés du même courage, prêts à combattre encore, et à mourir plutôt que de se sauver par une bassesse. Michel, vainqueur, l'éprouva le jour même. Il leur offrit la paix à condition qu'ils lui livreraient les princes Athanase et Féodor, reçus dans la cité comme lieutenans de George. A cette odieuse proposition la noble armée répondit par un cri unanime: « Mourons pour Sainte-Sophie et pour Athanase; » l'honneur vaut mieux que la vie! » Le grand-

Michel, avec des troupes tatares, attaque Novgorod.

Novgorod, vaincue, sauve l'honneur et la liberté.

prince voulut qu'au moins on lui livrât Féodor, qu'on lui refusa de même. Enfin il dut se contenter d'une somme d'argent, pour le paiement de laquelle plusieurs boyards et Athanase restèrent ses otages; puis un traité suivit qui stipula l'oubli du passé; une renonciation réciproque à toute indemnité; la délivrance sans rançon des prisonniers; la remise en vigueur de l'ancien traité; le paiement au prince de douze mille grivnas en argent, en déduction de laquelle somme sera comptée la valeur des objets dernièrement enlevés aux boyards à Torjek; l'engagement de la part du prince de détruire le présent acte après l'acquittement de cette somme, et de gouverner Novgorod d'après les anciennes institutions. Ainsi Novgorod vaincue repoussait énergiquement le joug du vainqueur; ainsi les débris de l'armée républicaine n'avaient point passé sous les fourches caudines, et faisaient encore respecter les droits de leur patrie.

Cette paix, supportable pour d'autres cités, parut néanmoins indigne de Novgorod, et, à son tour, la république envoya secrétement à la horde une députation. Je ne saurais approuver cette démarche. Toute intervention étrangère me paraît dans l'État un malheur et une honte. Cependant il ne faut pas condamner Novgorod sans examiner ses motifs et l'état des choses. C'était en l'accusant elle-même avec George, que Michel avait obtenu du khan l'armée mogole qui lui avait donné

Novgorod députe à la horde.

la victoire. Cette accusation devait être calomnieuse, puisque la république n'avait pas les torts de son côté. Il importait donc à la république de répondre à cette accusation, de repousser ces calomnies. Elle allait plaider à la horde, parce que c'était à la horde qu'on l'accusait. Les princes allaient à la horde pour en amener des armées étrangères, Novgorod y envoyait pour les empêcher de venir. Son but légitimait sa démarche, autorisée par le besoin d'une juste et nécessaire défense; tout le tort restait au prince. Les princes ne disputaient entr'eux que pour le trône; avec le peuple, que pour leur despotisme. Quand ils auraient même eu à défendre leur vie, ils devaient sacrifier leurs prétentions au trône, au despotisme, leur vie même, plutôt que d'attirer sur leur patrie le fléau des armées étrangères. Novgorod, en envoyant à la horde, ne se proposait que de remédier aux fautes des princes.

Nouvelle guerre entre Novgorod et Michel.

Michel ayant intercepté les députés, recommença la guerre. Les Novgorodiens rassemblèrent leurs alliés et l'attendirent. Il n'osa pas les attaquer et revint à Tver avec son infanterie exténuée et sa cavalerie démontée par les fatigues et la disette. L'archevêque vint alors lui offrir la paix et de l'argent; mais le prince croyait son honneur intéressé à ne traiter qu'après avoir vaincu.

Cependant George revint triomphant de la horde. Non-seulement il s'y était justifié, mais

Usbeck lui avait donné la main de sa sœur Kontchaka, une armée commandée par Kavgadi, et un diplôme qui le déclarait chef des princes russes. Michel, se résignant, ne demandait à son neveu que la paix dans son apanage héréditaire. George s'empressa de le dévaster : Michel le battit complétement et prit Kontchaka et Kavgadi lui-même. George arma Novgorod pour recommencer la guerre; mais Michel, près d'en venir à une seconde bataille, lui proposa de se rendre tous deux à la horde, et de soumettre leur querelle à l'arbitrage suprême du khan. A peine cette proposition était-elle acceptée que Kontchaka, fille d'Usbeck, femme de George et prisonnière de Michel, mourut subitement. Cette mort était une bonne fortune pour George, qui était capable de tout. Il accusa son adversaire d'avoir, en haine de lui, empoisonné la fille d'Usbeck; Michel avait rendu la liberté et prodigué les présens à Kavgadi, qui ne lui pardonna point de l'avoir vaincu; George, avec ce digne auxiliaire, devança à la horde son imprudent adversaire, et mit le temps à profit pour corrompre les seigneurs mogols et accréditer ses calomnies; enfin Michel se mit en route pour la horde, et là commencèrent à la fois ses malheurs et sa gloire.

Michel bat George et les Tatars.

Le khan pris pour juge.

Usbeck n'était pas homme à pardonner aux Russes la défaite de son armée et la mort de sa sœur; on devait s'attendre qu'il en tirerait une terrible ven-

Dévouement et mort de Michel II.

geance sur les princes et la nation, à moins qu'une justification complète et péremptoire ne vînt désarmer sa colère, ou qu'une victime, allant chercher le martyre, ne détournât sur elle-même la foudre allumée dans les mains du despote. Cette justification paraissait, sinon impossible, du moins fort difficile à faire agréer; et Michel, en partant de sa principauté, sentit qu'il allait chercher la mort, mais une mort effroyable, telle enfin que savaient la donner les Tatars, quand ils voulaient à la fois venger une grande injure et inspirer une terreur utile à leur politique. Il le comprit, mais il ne recula point devant ce pressentiment prophétique; une trop grande pensée soutenait son courage. « Je vais, » se disait-il, porter mon corps aux plus cruels » bourreaux, mais je vais épargner à la Russie une » de ces invasions qui l'ont désolée! » Peut-être alors, dans ces momens d'une exaltation sublime, se reprocha-t-il d'avoir appelé sur sa patrie les fléaux d'une de ces invasions, et jugea-t-il qu'en s'immolant pour en détourner une nouvelle, il ne faisait que payer à la Russie une dette légitime et sacrée.

Quoi qu'il en soit, il partit de Tver comme s'il était sûr d'aller au martyre; il reçut la bénédiction de l'évêque. Il permit à son épouse de l'accompagner jusqu'au bord de la Nerle : là, s'étant confessé, il dit au prêtre : « C'est peut-être pour » la dernière fois que je vous ouvre mon âme..... ;

»trop heureux si ma mort pouvait rendre à mon »pays le calme que je n'ai pu lui procurer.» Alors, cachant toujours à son épouse ses noirs pressentimens, il la conjura de le quitter et de regagner Tver. A Vladimir il apprit d'un ambassadeur tatar le courroux d'Usbeck contre lui. «Hâtez-vous, »disait Akmyl, ou avant un mois ses légions sac- »cageront vos provinces.» A ces mots, ses boyards et ses deux fils le supplient à genoux et en sanglotant de ne pas aller s'exposer à une perte certaine; de retourner, et d'envoyer l'un d'eux à la horde pour fléchir la colère du khan. «Non, ré- »pond Michel avec fermeté; ce n'est pas vous, »c'est moi qu'Usbeck demande. Je ne sacrifierai »point ma patrie à ma sûreté. Ne voyez-vous pas, »si je résiste, tous les malheurs prêts à fondre sur »la Russie? Peut-elle lutter contre les Tatars? O mes »amis, laissez-moi mourir, aujourd'hui que ma »mort peut sauver mon pays.» A l'instant même il fait son testament; il partage ses États entre ses fils, leur donne de vertueuses instructions, leur dit un éternel adieu, et va trouver Usbeck, résidant alors près de l'embouchure du Don. Après six semaines d'attente, les seigneurs mogols, chargés de juger George et Michel, font comparaître ce dernier. Plusieurs baskaks l'accusent de n'avoir point payé l'intégralité du tribut; il les confond par des témoignages et des pièces authentiques. Kavgadi, son plus redoutable ennemi, était le plus

influent de ses juges. Dès la seconde séance, Michel est amené garrotté dans la tente où siégeait le tribunal; alors on lui reproche : 1° d'avoir tiré le glaive contre un ambassadeur (Kavgadi) du khan; 2° d'avoir empoisonné la fille d'Usbeck. « Il n'y a » point d'ambassadeur dans une bataille, répond- » il; et j'ai sauvé et délivré Kavgadi, prisonnier » de guerre. Quant à l'empoisonnement de Kont- » chaka, c'est une horrible calomnie que rien ne » prouve, que tout repousse. » Néanmoins il fut dès lors séparé de ses boyards, chargé de chaînes, gêné par un de ces énormes carcans de bois en usage chez les Mogols, et jeté dans un noir cachot.

Cependant arriva l'époque de la chasse. Usbeck partit avec toute la horde, traînant après lui son noble captif, qu'il paraissait oublier. Michel, toujours enchaîné, trouvait dans les motifs même de son dévouement et dans les préceptes de la religion une force supérieure à ses souffrances; il passait les jours et les nuits à prier et à chanter les psaumes de David; un de ses pages tournait les feuillets du livre, car toutes les nuits ses gardes lui liaient les mains derrière le dos. Un jour Kavgadi lui fit subir l'humiliation de l'exposition publique à la manière des Tatars, au milieu d'un marché; l'accabla d'injures, et le laissa au milieu d'une foule avide et curieuse qui se disait, en le montrant : C'était naguère un grand roi!

Durant toutes ces rudes épreuves, ses fidèles serviteurs ayant préparé de sûrs moyens d'évasion, le conjurèrent maintefois de se sauver. Et la Russie! répondait-il toujours avec une admirable constance, avez-vous quelque moyen de la sauver avec moi? Vaincu enfin par les instances de Kavgadi, et trompé par l'accord des juges vendus à George, le jeune Usbeck confirma la sentence mortelle. Michel n'en fut point ébranlé; il donna sa bénédiction à son fils Constantin, le chargea des plus tendres adieux à sa femme et à ses autres enfans, lui recommanda ses fidèles boyards, et attendit l'heure fatale. Quand elle arriva, il eut un moment de frayeur, et cet amour de la vie près de lui échapper vint rehausser encore le prix de son dévouement, le mérite de sa longue persistance. Il avait repris toute sa fermeté, quand un page, tout effaré, vint lui annoncer la venue de George et de Kavgadi, suivis d'une foule empressée. Je sais ce qu'ils veulent, répond Michel. Aussitôt il embrasse son jeune fils, et l'envoie à Baïalyne (épouse d'Usbeck), qui peut-être voudrait bien s'intéresser à ce jeune orphelin. Peu après, un ordre laconique et sévère isole la victime dans sa tente, et les exécuteurs paraissent. Ils s'emparent de Michel, le renversent, le froissent contre terre, l'écrasent sous leurs pieds, prolongeant à plaisir ces brutales tortures; enfin l'un d'eux lui ouvre le flanc et en arrache le cœur. Alors, selon la coutume mogole, on

se précipite dans la tente pour la piller; et Kavgadi et George viennent reconnaître le cadavre, déjà dépouillé de ses vêtemens. Eh quoi, dit le Tatar, laisserez-vous donc ainsi le corps de votre oncle! Sur ce reproche, adressé à George d'un ton farouche, un de ses serviteurs couvrit d'un manteau les restes défigurés du grand-prince. Ainsi périt Michel de Tver, expiant par un dévouement sublime le double tort d'avoir attenté aux libertés de Novgorod, et d'avoir autrefois amené dans sa patrie une armée étrangère. Sa mort généreuse effaça toutes ses fautes, on ne pensa plus qu'à ses vertus publiques et privées, qui lui valurent les regrets de la nation et le surnom d'*ami de la patrie*. Novgorod seule resta inaccessible à la douleur universelle, elle ne pouvait, elle ne devait pas pleurer l'ennemi de sa liberté.

Le dévouement de Michel prévint une invasion générale; mais des ambassadeurs tatars, revenant de la horde à la suite des princes particuliers, désolèrent Rostof, Kostroma et Briansk, égorgèrent les citoyens, pillèrent jusqu'aux églises, et emmenèrent une foule de Russes en esclavage; le métropolitain ne leur échappa à Briansk, qu'en se réfugiant dans un temple.

Métropolitains.

Ce métropolitain était encore Maxime. A sa mort, en 1305, un abbé, nommé Géronte, sans autre titre que son propre caprice, s'installa lui-même métropolitain. Cette étrange usurpation

montre bien à quel désordre était livrée la Russie. A la sollicitation du prince de Gallicie, le patriarche destitua Géronte, et lui substitua le vertueux Pierre, abbé de Volhynie. Le seul évêque de Tver, fils d'un prince lithuanien, s'éleva contre ce choix. Pierre, qu'il avait calomnié et anathématisé, le confondit dans un concile (à Péréaslavle-Zalessky) où siégeaient l'évêque de Rostof, le légat du patriarche, et beaucoup d'abbés, de prêtres, de princes et de seigneurs. La paix du Seigneur soit avec vous, lui dit-il en finissant, ne mentez plus, et que le Seigneur vous pardonne!

Priviléges du clergé, et servitudes imposées aux Russes par les Tatars.

On prétend qu'en 1314 ce métropolitain, accompagnant à la horde le grand-prince Michel, avait obtenu du khan des lettres d'immunités accordées au clergé russe, et textuellement rapportées dans la chronique déposée aux archives de Rostof.

La politique des Tatars peut avoir fait cette concession au clergé russe; le clergé russe peut aussi avoir supposé un titre utile à ses intérêts. C'était alors la mode des fraudes pieuses. Au reste, que la concession soit réelle ou supposée, le titre, authentique ou forgé par des faussaires, éclaircit plusieurs points importans : s'il est authentique, le clergé n'aura pas manqué d'en exiger l'exécution; s'il est forgé, les faussaires, le donnant pour authentique, auront eu l'adresse de le faire valoir comme tel : nous pouvons donc, dans tous les cas, en tirer des inductions historiques, et l'on ne

peut guère contester que sur la date des faits qu'il établit. Voici un extrait de cette patente :

Par la volonté du Très-Haut..... ordre d'Usbeck à tous nos princes, grands, moyens et petits...., aux savans, aux gens de loi...., aux courriers...., et à tous les gens de haute, moyenne et basse condition.....

« Que personne n'insulte (en Russie) l'Église » métropolitaine, dont Pierre est le chef, non plus » que ses serviteurs et ses gens d'Église. Que per- » sonne ne prenne leurs propriétés, ni en biens ni » *en gens*. Mais qu'on sache que le métropolitain » Pierre *juge* selon le droit de la vérité, et *gouverne* » *les siens* avec justice. Dans tous les cas, comme » brigandages, délits avérés, vols, dans toutes les » affaires enfin, le métropolitain Pierre est seul » juge compétent, ou celui à qui il donne ses pou- » voirs. »

Ce premier paragraphe établit clairement la juridiction exclusive du métropolitain et de ses délégués sur tout ce qui tient directement ou indirectement à l'Église, hommes et choses; et, à l'aide de l'expression amphibologique *gouverne* LES SIENS, ce paragraphe lui permettait encore de prétendre à la juridiction universelle, pour toutes les personnes et tous les cas. Que les chefs de l'Église aient eu le droit de juger seuls tout ce qui concernait l'Église et les ecclésiastiques, c'était déjà une usurpation opérée par les faux réglemens de saint

Vladimir, et passée en coutume, cimentée par l'usage et attestée par des faits irrécusables, nonobstant quelques faits contraires, sans doute abhorrés des contemporains. Ainsi George, n'osant le punir lui-même malgré son droit de punition arbitraire, renvoya au jugement du métropolitain le trop criminel évêque Théodore. Les sollicitations de Pierre auprès du khan, si l'acte est authentique, les soins des faussaires s'il est forgé, semblaient donc envier quelque chose de plus, et ce quelque chose devait être la juridiction exclusive et universelle du clergé russe. Il se pourrait néanmoins que Pierre ou les faussaires n'eussent voulu que donner à la juridiction ecclésiastique telle que l'avaient faite alors et les faux réglemens attribués à Vladimir, et les usurpations postérieures, un titre plus redoutable, puisqu'il émanait ou paraissait émaner des nouveaux conquérans, des maîtres actuels de l'empire. Toutefois, si l'amphibologie que je remarque dans la traduction dont je me sers, se trouve dans le texte russe, je ne doute point que plus d'un dignitaire ecclésiastique n'ait essayé d'en profiter pour établir la juridiction ecclésiastique sur les débris des juridictions urbaines et princières; et j'estime que, profitant de la protection, peut-être imaginaire, des Tatars, et surtout de leur éloignement et des troubles de l'empire, le clergé devint alors plus puissant que jamais. Les malheurs publics jetaient

dans ses bras les masses désespérées; les princes, aussi malheureux que les peuples, devenaient plus dévots sans devenir meilleurs, et songeaient à gouverner par le clergé, comme auparavant on avait négocié par l'entremise de ses membres. Les donations pieuses devaient être aussi beaucoup plus considérables. Les uns devaient lui donner avec empressement des biens qu'ils craignaient de perdre; les autres devaient tâcher de mettre leurs biens en sûreté par des donations simulées, que le clergé, qui ne meurt point, devait bientôt rendre ou dire volontaires et réelles; les personnes devaient se donner elles-mêmes aux monastères et aux églises pour jouir des franchises réelles ou supposées que le clergé savait faire valoir à son profit. Choses pareilles étaient arrivées en France au moyen âge, et de là dataient les plus grandes richesses du clergé.

«Que tous ses gens d'Église (du métropolitain) »lui obéissent avec soumission, suivant *les anciennes lois*, et conformément à nos premières ordon»nances, et à celles des grands-khans nos pré»décesseurs. Que nul ne s'immisce dans ce qui »regarde l'Église métropolitaine, parce que ce »sont choses divines. Celui qui s'y immiscera et »transgressera notre édit et notre parole sera cou»pable envers Dieu, il éprouvera sa colère et *sera »puni de mort par nous*. Que le métropolitain.... »*règle toutes les affaires ecclésiastiques, et les juge*, »ou celui à qui il le permettra....»

Par cette disposition il semblerait que la présente concession ne concerne que les personnes et les choses de l'Église.

Une clause indique la nature et l'importance des biens de l'Église. « Défense à qui que ce soit d'in-» tervenir dans ce qui touche l'Église et le métro-» politain, soit dans *leurs villes, districts, villages,* » dans *leurs chasses* et *pêches, leurs ruches, terres,* » *prairies, forêts,* lieux dépendans de *leurs bail-» liages, vignes, moulins,* endroits où ils hivernent » *leurs haras* ou *leurs troupeaux,* soit enfin, aucune » des propriétés et biens ecclésiastiques. »

Une autre clause punit de mort le vol d'un objet sacré, c'est-à-dire, sans doute, de tout objet consacré au culte, ou appartenant à l'Église ou au clergé.

Toutes les basiliques du métropolitain, c'est-à-dire toutes les églises, et, par une induction facile, tous les couvens, etc., comme tous les archimandrites, les abbés, les curés et tous les ecclésiastiques sont mis sous la sauvegarde des baskaks, et doivent être respectés comme porte l'édit, c'est-à-dire comme le métropolitain et sa cathédrale.

Outre la capitation, étendue jusqu'à Novgorod, sous et par Alexandre Nevsky, les Tatars percevaient en Russie divers *droits*, comme ceux de *douanes*, de *charrue*, de *passage;* des *impôts* sur les *métairies;* on leur fournissait des *relais* pour le service du khan,

c'est-à-dire pour ses agens; ils ordonnaient aussi des *levées d'hommes* sur leurs sujets, c'est-à-dire sur les Russes, alors très-évidemment incorporés à l'empire mogol, et tout cela résulte de l'exemption de toutes ces charges accordées au clergé. Or, voici les motifs de cette exemption, *parce qu'ils* (les ecclésiastiques russes) *prient Dieu pour nous.* Ainsi, le grand-khan disposait de la grande-principauté et des autres principautés; le grand-prince et les princes étaient soumis à ses décrets et à sa juridiction; la nation lui payait des impôts réglés par lui-même, lui fournissait des troupes; le clergé tenait de lui, ou, ce qui serait peut-être plus significatif, prétendait tenir de lui les plus importantes immunités, et *priait pour lui.* La Russie était donc définitivement et bien complétement une province mogole. Comme, de plus, l'administration et les princes de la Russie étaient sous la domination immédiate du khan de Kaptchak, vassal du grand-khan, la Russie n'était, en quelque sorte, qu'un arrière-fief.

Parmi les impôts extraordinaires dont le clergé russe est également exempté, la patente que nous examinons « range soit les *vivres* pour *nous* (le »khan) ou pour *nos chevaux* de relais, soit les vi»vres pour *nos ambassadeurs*, pour *nos enfans* ou »*les princesses.* »

Les Tatars imposaient encore aux Russes des corvées, car la patente en exempte tous les servi-

teurs de l'Église, quels qu'ils soient, gens de métier, peintres, maçons, menuisiers, ou autres maîtres ouvriers quelconques, chasseurs de toute espèce, fauconniers. Les idées de noblesse, telles que l'entendait l'Europe du moyen âge, avaient passé en Russie par la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, le Danemark et la Suède, et l'Église, ayant alors des fauconniers, avait donc aussi sa noblesse.

Outre les ambassadeurs, les grands-baskaks, les simples baskaks, les fermiers des tributs, les collecteurs, etc., les Tatars avaient encore dans la Russie des pardousniks et des économes, puisque la patente leur défend de s'emparer des serviteurs de l'Église, ni de leurs outils ; d'où l'on pourrait encore conclure que ces *prises* de serviteurs et d'outils étaient, sinon autorisées, du moins impunies, quand il s'agissait d'autres ouvriers que ceux de l'Église.

Ensuite viennent les *monastères*, les *chapelles*, qu'il faut respecter comme les cathédrales ; le blasphème contre la religion russe est puni de mort ; puis les frères et fils de prêtres et de diacres, vivant avec eux, leur sont assimilés. Les prêtres, les diacres, les ecclésiastiques protégés par le khan doivent *prier pour lui, malheur à celui qui négligera ce devoir.*

« Le prêtre exerçant isolément paiera le tribut. » Cette clause tend à ramener tout le clergé à la dé-

GEORGE III DANIÉLOVITCH, DMITRI II MIKAÏLOVITCH, ALEXANDRE II MIKAÏLOVITCH.

1319 — 1328.

George, ramenant avec lui le corps de Michel, et le jeune Constantin, et les boyards de Tver, revint régner à Vladimir par la grâce du khan. A la nouvelle de la mort de son père, Dmitri (l'aîné des fils de Michel) monta au trône de Tver. Il y eut ensuite échange de cadavres, George rendit celui de Michel à Dmitri, qui lui rendit celui de Kontchaka. Pour retirer son frère et les boyards tvériens des mains de George déjà en marche contre lui, Dmitri dut renoncer à toute prétention à la grande-principauté, et, de plus, payer deux mille roubles (première mention historique des roubles). Ce traité conclu, George va commander une expédi-

tion novgorodienne contre les Suédois. Cette guerre, sans résultat, est remarquable en ce que les Russes, furieux de n'avoir pu emporter Viborg, pendirent leurs prisonniers.

Prisonniers pendus.

Pendant l'absence de George, Akhmyl, ambassadeur d'Usbeck, avait massacré le peuple d'Yaroslavle, où il ramenait de la horde Jean Daniélovitch. D'un autre côté, après une courte négociation, Dmitri avait engagé le khan à lui donner la grande-principauté, et déjà Séventchbouga, dignitaire mogol, était arrivé à Tver *pour le placer au trône;* en outre Dmitri avait une armée redoutable. Ayant vainement essayé d'armer pour sa cause Novgorod, qui refusa net, et Pskoff, qui avait à combattre les chevaliers, George retourna à la horde, cherchant à regagner la faveur d'Usbeck; son malheur y conduisit l'année suivante l'impétueux Dmitri, fils de Michel, et qui était surnommé Dmitri-aux-Yeux-Terribles. Les deux ennemis, forcés de se présenter à la tente royale, ne pouvaient tarder de s'y rencontrer. Le jeune prince eut à peine reconnu l'assassin de son père que déjà il l'avait tué. Après deux mois d'attente, pendant lesquels Dmitri demeura ferme comme son père, et Usbeck parut avoir oublié cette affaire, une sentence de mort prononcée tout à coup frappa le noble fils du noble Michel. Un autre prince russe, aussi accusé d'un crime capital, attendait et reçut pareillement la mort dans le camp mogol.

Dmitri II nommé par le khan.

Mort de George III.

Mort de Dmitri II.

Moscou.

prince, et cinquante mille hommes pour exterminer les *séditieux*. Le prince et les milices de Souzdal se réunirent aux troupes de Jean; Alexandre s'enfuit lâchement à Pskoff; Tver et ses dépendances furent livrées à la fureur du soldat, et Novgorod, menacée elle-même quoique sur l'invitation de Jean elle eût refusé un asile à Alexandre, aima mieux acheter la paix que de courir les risques d'une guerre d'extermination.

Dynastie russe conservée.

À ce prix Jean Daniélovitch, prince de Moscou, obtint du khan satisfait l'autorisation promise de prendre le titre de grand-prince. Si les bruits accrédités à Tver par les propres paroles d'Alexandre avaient un fondement réel, l'insurrection qu'ils amenèrent avait dû changer les résolutions d'Usbeck, en lui montrant que la résignation du peuple venait de la lâcheté des princes, et que, pour éviter un soulèvement général, il fallait quelque temps encore ménager la race royale. On pouvait en égorger de temps en temps quelque membre, car à ce moment il en faisait périr un (Jean Yaroslavitch, prince de Rezan), mais sans priver le fils du trône héréditaire; on pouvait les remplacer les uns par les autres, mais il était dangereux de songer à leur substituer des princes étrangers, parce qu'alors les princes russes, menacés dans leur existence sociale, ne ménageraient plus rien; parce que le peuple verrait ou croirait voir sa religion compromise, et que le clergé, par-

tageant les craintes populaires, allumerait au besoin, attiserait avec persévérance les feux d'une insurrection générale, que peut-être toutes les forces mogoles ne sauraient maîtriser. Aussi Usbeck a-t-il soin de ne montrer, dans cette guerre, les Tatars que comme auxiliaires d'un prince russe chargé de punir une province rebelle pour éviter une invasion. Jean, fils, non pas du célèbre Daniel de Gallicie, mais d'un autre Daniel, prince de Moscou, accepta le rôle odieux que lui offrit Usbeck, et ce fut par cette infamie que commença la fortune des princes de Moscou, et, par suite, celle de Moscou elle-même, qui, un jour, donnera son nom à la nation, du moins chez les peuples de l'Europe.

Source de la puissance de Moscou.

Russie méridionale.

On a pu voir que depuis long-temps la partie méridionale de la Russie se détachait tous les jours davantage de la partie septentrionale. Celle-ci paraissait réunie sous la domination du grand-prince qui, depuis plusieurs règnes, était presque en même temps prince de la république de Novgorod, à laquelle se rattachait la province de Pskoff. Les Rostislavitchs, fondateurs, ou peut-être seulement restaurateurs de la principauté de Gallicie, au temps de Monomaque, avaient affecté l'indépendance, et résisté au décret du congrès qui les voulait ramener à l'obéissance, et battu le grand-prince Sviatopolk II, qui essaya par les armes de leur faire exécuter ce décret. Dans la génération suivante, Vladimirko ci-

semblait abandonner. En effet, à la mort de Sviatoslaf il envoya ses boyards à Kief *pour faire monter au trône le nouveau prince Rurik.* Quoique celui-ci eût déjà été prince de Kief, les embarras d'une semblable restauration ne lui permettaient guère de disputer sur une formalité, quelle qu'elle fût, avec un prince aussi puissant et aussi perfide que Vsévolod III; il se soumit donc à cette formalité, contre laquelle le titre de grand-prince, qu'on lui laissa prendre, lui parut peut-être une suffisante protestation. Ensuite Kief, changeant plusieurs fois de maître, appartint tantôt aux Monomaques, tantôt aux Olgovitchs; mais du temps de Rostislaf-le-Brave, prince de Galitch, [illegible] et ses princes, et tous ceux du sud, formaient une sorte de confédération dont il était le chef. Les Tatars, qui survinrent vers cette époque, tout en nommant les grands-princes chefs des princes russes, ne les aidèrent en rien à rétablir leur suprématie sur les contrées méridionales, que ces princes eux-mêmes semblèrent oublier, et qui ne paraissent guère avoir songé à eux. Il est même à remarquer que pendant que les Mogols s'appropriaient plus spécialement les pays de Kief, Péréaslavle du sud, etc., parce qu'ils étaient plus voisins, les princes de Gallicie, depuis Daniel, prenaient le titre de rois et même de rois de toute la Russie.

A l'époque où nous sommes, les chroniques du nord ne s'occupent aucunement de la Russie

méridionale, et celle de Volhynie n'arrive pas jusque-là, de sorte qu'il y a dans l'histoire de ces belles et vastes provinces une lacune impossible à remplir. Aussi nous verrons les Lithuaniens maîtres de ces pays, sans pouvoir découvrir ni quand ni comment ils s'en emparèrent.

Pendant très-long-temps, les Lithuaniens, sauvages habitans d'une contrée couverte de forêts, avaient été les tributaires des Russes. D'esclaves ils devinrent brigands, ils étendirent leurs courses chez tous leurs voisins et notamment chez les Russes, ils les poussèrent plusieurs fois au-delà de Kief. Ces expéditions, les négociations qu'elles amenaient, et tous les rapports de voisinage leur apprirent ce que leurs voisins savaient alors en art militaire et en civilisation, et déjà au temps de leur célèbre Mindovg, la Lithuanie était une puissance considérable. Un peu plus tard, vers le commencement du quatorzième siècle, Gédimin en fit une puissance conquérante.

Ce Gédimin était un usurpateur. Grand-écuyer du prince Viten ou Bouivid, il l'assassina et le remplaça sur le trône. Aussitôt il se mit à guerroyer et à négocier pour agrandir ses domaines, et il réussit. La principauté russe de Pinsk fut sa conquête; ses deux fils Olgerd et Lubart épousèrent deux princesses russes, le premier, la fille du prince de Vitebsk, le second, celle du prince de Vladimir en Volhynie, et, à la mort des deux beaux-

aucun droit. Il accordait une protection spéciale, une exemption d'impôts pour dix ans et *les droits civils de Riga*, à des artisans étrangers qui s'établirent dans ses États. Toute la province de Polotsk (la Russie blanche actuelle) lui appartenait, mais il y laissait aux princes russes leurs apanages héréditaires, à la condition de reconnaître ses lois.

JEAN Ier DANIÉLOVITCH,
Surnommé KALITA,

1328—1340.

JEAN Daniélovitch avait mérité des Tatars la dignité de grand-prince, en se constituant leur exécuteur des hautes-œuvres. Satisfait de ses services, et comptant sur son dévouement pour l'avenir, les Tatars n'envoyèrent plus leurs baskaks saccager la Russie, ils avaient leur bourreau sur le trône, et se reposaient sur lui du soin de châtier exemplairement quiconque s'aviserait de leur déplaire.

De son côté Jean compta, sinon sur l'appui des Tatars, au moins sur leur indulgence, et il appliqua tous ses soins à étendre sa domination, à fonder son despotisme. Avec le temps il y parvint assez bien, et de ce règne date la fortune de Moscou, qui devient à présent la capitale, et des princes de Mos-

cou, qui sans être encore déclarés grands-princes héréditaires, le deviennent par le fait.

Moscou, résidence du grand-prince et métropole religieuse.

Déjà Dmitri, fils d'Alexandre Nevsky, et Michel, fils d'Yaroslaf Yaroslavitch, avaient abandonné la nouvelle capitale (Vladimir) pour résider, l'un à Péréaslavle-Zalessky, le second à Tver, capitales de leurs apanages respectifs. Après eux Jean se fixa à Moscou. Soit que, désirant assurer la suprématie de cette ville, il y attirât le métropolitain universellement vénéré, soit que ce vieillard y fût attiré par la beauté du site, ou par l'envie de se rapprocher du pouvoir, ou par quelque pressentiment prophétique, le métropolitain suivit de près le grand-prince de Vladimir à Moscou : « Si vous y » protégez ma vieillesse, dit Pierre, si vous y bâtissez » une église digne de Notre-Dame, vous deviendrez » le plus illustre des princes, votre race sera puis» sante et célèbre; mes os reposeront dans cette ville, » les métropolitains y habiteront, et elle domptera » tous ses ennemis! » Jean jeta les fondemens de l'église de l'Assomption le 4 août 1336, consacrée l'année suivante par l'évêque de Rostof; Pierre y était déjà enterré avant qu'elle ne fut achevée.

Prédiction et reliques.

Intention de rendre la grande-principauté héréditaire.

Comme la dignité de grand-prince était alors *donnée* par les Mogols aux princes de leur choix, chacun prétendait y arriver un jour; en fixant à Moscou la résidence du métropolitain, en sanctifiant cette ville dans l'opinion publique par le dépôt sacré des restes du métropolitain Pierre, Jean avait,

autant que possible, assuré la suprématie éternelle de la capitale de son apanage héréditaire; et partant la dignité de grand-prince à ses propres héritiers. Tout cela n'était pas à la vérité une garantie très-puissante, mais c'était, sinon un infaillible moyen de succès, au moins l'indication d'une espérance ambitieuse, et les autres princes s'en inquiétèrent pour leur avenir. Jean ne continua pas moins de marcher à son but, et de tendre de toutes ses forces au pouvoir monarchique absolu.

Ce n'était pas assez d'avoir bien servi le khan, il fallait aller lui rendre compte des moyens employés et du succès, savoir s'il était content et si l'on avait à ses yeux mérité la récompense promise, recevoir ses nouveaux ordres, et, par de nouvelles infamies, s'affermir encore de nouveau dans ses bonnes grâces. Jean partit donc pour la horde, traînant avec lui Constantin Mikhaïlovitch (frère cadet d'Alexandre de Tver), pour l'offrir à la clémence ou à la rigueur du redoutable Usbeck. Usbeck fut content, il confirma la nomination de Jean à la dignité de grand-prince, et daigna donner la principauté de Tver au jeune Constantin; mais il ordonna à l'un et à l'autre de lui présenter Alexandre, l'auteur ou le complice du massacre des Mogols (à Tver). Alexandre était, comme on l'a dit, réfugié à Pskoff, les députés de Jean allèrent l'y chercher. La victime, se croyant abandonnée des Pskoviens, leur annonça, après quelques reproches, qu'elle était résignée.

Jean à la horde.

Générosité du Pskoff.

« Non, non, s'écria le peuple, restez avec nous, nous » jurons tous de mourir plutôt que de vous livrer ! » A ces mots, le peuple chasse les ambassadeurs et prend les armes. Enrichie comme Novgorod par le commerce de l'Allemagne, préparée aux grandes choses par des institutions et des mœurs républicaines, aguerrie par ses démêlés perpétuels avec tous ses voisins occidentaux, Pskoff avait de fortes murailles et une population assez nombreuse ; elle s'apprêta donc à soutenir par les armes sa généreuse résolution. Jean accourut de la horde, mais la cité méprisa ses sollicitations et ses préparatifs de guerre. Ce Jean, excellent valet, n'était point guerrier. Il se montra devant Pskoff et se retira sans avoir risqué ni combat ni assaut ; mais *il fit excommunier*, par son métropolitain, Alexandre, qui lui refusait sa tête, et la ville, qui refusait de livrer son hôte.

L'anathème, publiquement employé comme arme politique.

C'était, dit Karamsin, un *moyen jusqu'alors inconnu dans la Russie ancienne*. Je ne me souviens pas, en effet, d'avoir encore lu dans Karamsin un seul exemple de villes excommuniées pour une cause politique, mais je lis dans Lévesque, qui cite son autorité (la chronique de Nicon), « que le prince de » Kief (Yaropolk II, dans ses démêlés avec Nov- » gorod), voulant se fortifier par les armes de la » religion, engage le métropolite à jeter l'interdit sur » Novgorod (où se trouvait alors ce métropolite).. » On découvre qu'il (le métropolite) n'a jeté l'in-

Exemple bien antérieur, mais moins effronté.

« terdit que par politique, etc. » (Voy. t. 1, p. 449,) Karamsin n'a pu ignorer un tel fait rapporté par Nicon, mais comment a-t-il rejeté le témoignage de cet annaliste sans au moins le discuter?

Résolue à la guerre, Pskoff s'étonna de l'excommunication lancée contre elle! Pourtant elle ne trahit point sa noble promesse. Mais Alexandre, ou plus faible que les Pskoviens, ou craignant peut-être qu'ils ne cédassent aux armes spirituelles, alors si redoutées, dit à l'assemblée publique qu'il dégageait la cité du serment qu'elle lui avait prêté, recommanda aux citoyens sa jeune épouse, et passa en Lithuanie. Jean parut alors satisfait, *et par son ordre* le complaisant métropolitain *leva l'excommunication*. Sans doute Usbeck avait déclaré qu'il se contenterait de l'exil d'Alexandre dans le cas où on ne pourrait lui en apporter la tête, et Jean ne parut pas plus exigeant que son maître. C'était déjà de la clémence de la part de ce valet-roi.

Effet de l'excommunication.

Cependant, au bout de dix-huit mois, Alexandre revint à Pskoff, qui le reconnut pour son prince, et se détacha encore de Novgorod.

On s'étonne de voir figurer parmi les troupes de Jean, dans une pareille expédition, les Novgorodiens, qui avaient aussi, et maintes fois, refusé des têtes aux despotes, et notamment à Alexandre Nevsky. Quelque mauvais calcul d'une fausse politique les aura engagés à l'obéissance en cette occasion. Bientôt eux-mêmes eurent à se défendre

ean veut vo-
er les Nov-
gorodiens.

contre le despote, qui, n'ayant pu les déterminer à lui abandonner une partie du produit de leur riche commerce au-delà de la Kama, aux confins de la Sibérie, voulut les y contraindre par la guerre. Comme rien ne devait être sacré à un pareil homme, il avait illégalement acquis des domaines dans la république; Novgorod les réclamait, offrant de lui payer cinq cents *roubles d'argent*. Cette réclamation légitime fut un nouveau grief aux yeux de Jean. Il arma chez lui; il appela plusieurs princes, avec leurs troupes, sous ses drapeaux, et marcha contre Novgorod comme il avait marché contre Pskoff, non pour combattre, mais pour voir s'il ferait peur. Novgorod ne s'effrayant point, il quitta son camp, et courut à la horde. Là il ne s'agissait que d'intriguer, de calomnier, de plier les genoux; là il se croyait sûr de réussir.

Ainsi menacé des armes étrangères par le grand-prince, Novgorod chercha des alliés autour d'elle. Elle se réconcilia avec Pskoff et Alexandre-Mikhaïlovitch, elle traita même avec Gédimin, au gendre duquel elle donna Ladoga, Orekhof, Kexholm, toute la Carélie et une partie de Koporié, avec le droit héréditaire d'y rendre la justice, de disposer des troupes, et de jouir de certains revenus déterminés.

A son retour de la horde, Jean fut un peu plus traitable. Usbeck ne paraissait point avoir épousé sa querelle, peut-être à cause du retour d'Alexandre

à Pskoff. Aussi le métropolitain lui fit-il facilement agréer les avances de Novgorod, et dans les fêtes qu'il voulut rendre à cette occasion à une députation novgorodienne, il arrêta avec les ambassadeurs un plan pour l'expulsion d'Alexandre. Toutefois l'exécution de ce plan fut ajournée. Mais comme Jean allait très-fréquemment à la horde, qu'il ne pouvait y réussir qu'en y prodiguant les dépouilles du peuple, il se vit contraint de voler l'argent qu'on ne lui devait point, et qu'on ne voulait pas lui donner. N'osant s'attaquer directement à Novgorod, il envoya ses troupes tout droit en Sibérie pour s'approprier les richesses de la république. Ses troupes, harassées de fatigues et vigoureusement repoussées par les officiers novgorodiens, échouèrent complétement, et tout le fruit que Jean retira de cette tentative fut de se brouiller de nouveau avec la république, qui se rapprocha de Pskoff. L'archevêque Basile, chargé de cette négociation, fut reçu très-froidement par les Pskoviens, qui lui refusèrent même *la dîme des revenus judiciaires*. Basile, désappointé, se rappela par malheur l'effet de l'interdit, naguère fulminé par le métropolitain contre Pskoff; il essaya donc aussi l'excommunication, se promettant beaucoup d'un si bon tour, qui ne produisit pas le plus petit effet. Alors il partit furieux, 1° d'avoir manqué sa négociation ; 2° d'avoir manqué une récolte d'argent ; 3° d'avoir manqué une excommunication. Bonne leçon pour

L'archevêque Basile échoue à Pskoff.

Autre excommunication.

les prêtres et les peuples de cette époque, si les uns et les autres avaient su en profiter.

Alexandre, rétabli à Tver par Usbeck.

Tandis que Jean ne pouvait nuire à Novgorod, et que Novgorod ne pouvait se réconcilier avec Pskoff, Alexandre se désespérait en songeant que s'il mourait loin de Tver, ses enfans resteraient sans fortune. Depuis dix ans il régnait à Pskoff, lorsqu'il envoya vers Usbeck son jeune fils Michel, pour tenter de le fléchir. Michel ramena un ambassadeur mogol, qui décida Alexandre à se présenter lui-même devant Usbeck; il était peu sage de s'y fier, néanmoins Alexandre l'osa et réussit : « Grand-roi, dit-il au khan, j'ai mérité votre colère.... Vous pouvez me pardonner ou me punir; si vous m'épargnez, j'en remercierai Dieu et votre clémence. Voulez-vous ma tête : la voici. » Usbeck lui pardonna et le renvoya régner à Tver.

Son frère Constantin, restaurateur de cette principauté, la lui remit avec empressement, et toute la population le reçut avec des transports d'allégresse.

Progrès du pouvoir monarchique.

Mais déjà le grand-prince, tendant toujours au pouvoir monarchique, avait fait d'immenses progrès, et les princes voisins n'étaient plus guère que ses vassaux. Un certain Alexandre Vassiliévitch, prince de Souzdal, conservait quelque pouvoir sur la ville de Vladimir; il mourut en 1333; son frère Constantin fut dépouillé de ce pouvoir par le grand-prince. Un Vassili, prince d'Yaroslavle, et un

Constantin, prince de Rostof, épousèrent deux filles de Jean. Le beau-père se constitua maître absolu dans les États de ses gendres, et à tel point, qu'il avait en permanence, à Rostof, un de ses boyards, muni de pleins pouvoirs, qui s'y conduisait en despote, intervenant dans les procès, ôtant ou donnant à son gré tous les biens, et bannissant même les boyards qui avaient l'imprudence ou le malheur de lui déplaire. Rostof, si jalouse de son ancienneté et de son droit de capitale de province, vit avec douleur ses princes, dépouillés de toute espèce de pouvoir, devenir les humbles vassaux de la couronne moscovite; mais force lui fut de se résigner; Jean avait trop bien su se ménager la protection des Tatars, et peut-être exagérait-il beaucoup leurs bonnes dispositions à son égard. Ce fut encore la crainte des Tatars, qui fit des princes souverains de Rezan ses dociles satellites. Constantin Mikhaïlovitch, qui régnait à Tver pendant que son frère Alexandre était à Pskoff, n'avait point osé refuser le joug que lui avait présenté le grand-prince, si habile à exploiter au profit de son despotisme la protection réelle ou supposée que lui promettait Usbeck; et déjà le moins guerrier de tous les princes russes avait, par cette politique, commencé la monarchie moscovite, lorsqu'Alexandre arriva de la horde et remonta au trône de Tver avec la permission des Tatars. Cette principauté, où il était adoré, ne suffisait

Mort d'Alexandre de Tver.

au sujet de la Laponie orientale, avec la Suède au sujet de la Carélie, et attendit l'avenir. Puis, à l'époque ordinaire, qui arriva bientôt, elle envoya à Moscou le tribut destiné au khan. Jean le demanda double, Usbeck le voulant ainsi, disait-il. La république s'y refusa en citant toutes les *institutions d'Yaroslaf*, qui l'exemptaient de tout *impôt extraordinaire au profit des princes*. « Votre » prince, répondit-on aux députés du despote, a » juré de ne violer jamais nos *lois constitutionnelles* » (K. 4; 296); qu'il tienne son serment. » Ce doublement de l'impôt n'était pas, à ce qu'il paraît, demandé par Usbeck, mais Jean s'appuyait de ce nom redoutable pour extorquer une forte somme aux Novgorodiens, qui ne voulurent pas se laisser voler ainsi. Grande fut la colère du larron de Moscou. Néanmoins, comme il n'était jamais pressé de guerroyer avec des gens capables de se défendre, et que, de plus, avant de faire un éclat, il était prudent de voir les nouvelles que devaient incessamment rapporter ses deux fils, restés avec d'autres princes à la horde, il prit patience et attendit. Les princes arrivèrent, les nouvelles étaient heureuses. Usbeck avait recommandé qu'on obéît à Jean et qu'on le reconnût pour le chef de tous les Russes. Alors, sûr d'être obéi de tous les princes et pouvant les ameuter et les lancer contre Novgorod, Jean résolut de la soumettre par le glaive et au péril de ses alliés.

Son armée était prête, quand Tovloubi, général tatar, envoyé par Usbeck, vint la prendre pour la conduire, non contre Novgorod, mais contre Smolensk. Deux princes s'étaient disputé avec acharnement la principauté de ce nom. Après s'être bien battus, ils s'arrêtèrent de lassitude, et Jean Alexandrovitch, qui régnait à Smolensk au commencement de la querelle, y resta. Ensuite, ayant fait alliance avec Gédimin, il se déclara indépendant. Usbeck le déclara rebelle. Et c'était pour le châtier que Tovloubi venait diriger contre Smolensk toutes les forces mogoles ou russes dont il pouvait disposer. Jean Alexandrovitch attendit l'ennemi derrière les fortes murailles de sa capitale. Soit défection des Russes, soit corruption du général tatar, l'armée combinée s'approcha des remparts, les regarda, et partit. Smolensk.

Le grand-prince, resté à Moscou, était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il se sentit saisi d'une maladie mortelle; alors il prit l'habit monastique au couvent de la Transfiguration, et y mourut le 31 mars 1340. Mort de Jean.

Ce misérable courtisan d'Usbeck, ce destructeur de Tver; ce calomniateur, véritable assassin d'Alexandre; ce violateur de la constitution novgorodienne, ce voleur des deniers publics; ce sacrilége, qui, le premier, en Russie, osa publiquement faire de la religion une arme politique; ce lâche, à qui l'ambition même ne put donner un

beck, fils du premier, lui succéda en égorgeant tous ses frères; Olgerd, fils de Gédimin, ne tua pas mais dépouilla deux de ses frères, à l'aide du troisième, et régna sur toute la Lithuanie : les Russes n'avaient rien gagné à la mort de Gédimin et d'Usbeck, leurs successeurs n'étaient pas moins à craindre.

rinces et étropoli- n mandés la horde.

Tchanibeck, en montant au trône, manda devant lui les princes et le métropolitain russes, sans doute pour recevoir leur hommage et des présens; puis il les congédia après avoir confirmé Siméon dans la dignité de grand-prince. Mais il retint le métropolitain Théognoste, qui, étant *riche en or et en argent, et jouissant de revenus énormes*, devait, selon le Mogol, payer un tribut annuel ecclésiastique. Là-dessus, grande contestation entre le Tatar, qui veut l'argent du prêtre, et le prêtre qui veut garder son argent. L'un et l'autre étaient

métropo- tain et le khan.

également opiniâtres et rapaces. On reproche à Théognoste d'avoir, dans ses tournées, rançonné les couvens et les évêques, et même d'avoir multiplié ses tournées par spéculation; mais parce qu'on aime à prendre, ce n'est pas une raison pour qu'on aime à donner; et Théognoste entendait conserver tout ce qu'il savait extorquer. Il cita longuement à Tchanibeck, il lui représenta tous les diplômes des khans ses prédécesseurs, qui accordaient bien clairement à l'Église et au clergé, et nommément au métropolitain, l'exemption for-

melle et complète de toute espèce d'impôts. Rien ne devait être plus curieux qu'une pareille discussion entre pareils plaideurs, n'ayant aucune juridiction à invoquer et devant s'accorder d'eux-mêmes. Le Tatar pouvait se fâcher, et malheur au prêtre ; mais le prêtre devinait que le Tatar n'oserait se fâcher trop fort contre un métropolitain, dont le meurtre pouvait soulever la Russie tout entière : en sorte que Tchanibeck attendait que Théognoste eût peur, et Théognoste attendait que Tchanibeck se lassât. Enfin le khan, voyant qu'on ne lui devait rien, se contenta de six cents roubles une fois payés. Le métropolitain les donna et revint en Russie recevoir les félicitations du clergé, dont il avait soutenu les franchises.

Pourquoi Tchanibeck, qui avait si bonne envie d'imposer le clergé russe, ne répondit-il pas à Théognoste : Mes prédécesseurs vous ont accordé des exemptions, moi je vous les retire ; je suis grand-khan aussi bien qu'eux ? probablement parce qu'il connaissait l'énorme influence du clergé en Russie, et que divers événemens, tels que le massacre des Mogols à Tver lui indiquaient que les Russes, si le clergé avait entrepris de les réunir pour sa défense, étaient dès lors peut-être plus forts que les Tatars, déjà divisés et dégénérés.

Je passe sous silence une guerre de Pskoff avec les Allemands de Livonie, une brouillerie de Pskoff avec Novgorod, le passage d'Olgered sur le trône

presque tous les princes, détestait la liberté novgorodienne ; il n'osait trop l'attaquer lui-même, parce qu'elle était de taille à se défendre hardiment; mais il l'aurait vue avec grand plaisir humiliée par des étrangers et contrainte à se jeter dans ses bras, toujours ouverts pour l'étouffer. Il mit donc beaucoup de lenteur dans ses préparatifs, il confia le commandement de son armée à des princes, ses vassaux, qui marchèrent à petites journées, et qui, en apprenant les premiers succès de Magnus, rebroussèrent chemin. C'était une véritable trahison envers Novgorod, dont Siméon était le prince particulier plutôt par sa volonté que par le choix de la république ; c'était une trahison envers la patrie tout entière, puisque cette défection ouvrait la Russie à une armée étrangère. Mais depuis Alexandre Nevsky inclusivement, les grands-princes, et surtout ceux de la branche moscovite, sacrifiaient tout à leur politique.

Novgorod décrète l'indépendance de Pskoff.

Pskoff fut plus prompte et plus loyale. Ses troupes accoururent au camp novgorodien, et la république, en reconnaissance de cette noble conduite, lui accorda l'indépendance par un décret solennel.... ...Pskoff s'appellera désormais la sœur cadette de Novgorod ; la religion et l'amitié garantiront l'éternelle alliance des deux cités ; nous ne vous donnerons plus de possadnik ; vous ne serez plus cités au tribunal de Sainte-Sophie ; ayez vos propres lois, votre propre gouvernement ; seulement notre

archevêque aura chez vous un vicaire, mais il le choisira parmi vous.

Tel est en substance le décret qui définitivement forma de Pskoff un État particulier, et cela sans l'aveu de Siméon, qui était à la fois grand-prince et prince de Novgorod, et sans l'aveu et comme à l'insçu du khan. On voit par là que, malgré le tribut payé aux Tatars, et la protection accordée par ceux-ci aux grands-princes, Novgorod s'estimait toujours indépendante et se conduisait comme telle. Un peu auparavant elle donna de son propre mouvement, et sans rien consulter que sa propre politique, quelque pays du nord au fils de Gédimin. C'était une faute, car elle n'obtint pas des Lithuaniens les services qu'elle espérait en retour de cette cession de territoire ; mais cette faute prouve au moins qu'elle était maîtresse d'elle-même et de ses dépendances.

Rapports des capitales avec les villes de leur province.

Du décret précité sortent encore d'autres conséquences. Jusqu'alors, et malgré diverses intermittences dans sa domination effective sur Pskoff, Novgorod avait donc toujours compté au nombre de ses droits la faculté de donner un possadnik aux Pskoviens, d'exiger qu'ils vinssent plaider devant le tribunal de Sainte-Sophie, au moins pour certains cas; de lui donner des lois, et de la gouverner. Si Pskoff, si souvent indocile et heureuse dans ses insurrections, était soumise à ces servitudes, elles devaient à plus forte raison

raisonnable, car le pape n'y risquait rien, et pouvait y gagner un vaste royaume, dont il saurait bien tirer de bonnes sommes. Le pape donc autorisa les soldats de Magnus à décorer leurs habits de la croix, ce qui est un merveilleux moyen de vaincre les infidèles. Par malheur les troubles intérieurs de la Suède retinrent le bon Magnus, et l'évêque de Rome, sans perdre de vue la Russie, dût encore ajourner ses dévotes espérances.

Gallicie. Mais, par compensation, Casimir, roi de Pologne, malgré la foi jurée, changeait en églises latines les temples grecs de la Gallicie. Les Galliciens se plaignirent. Le prince de Lithuanie, maître de la Volhynie occidentale, affectait d'y protéger la religion russe et les rapports de ce pays avec le métropolitain moscovite; aussi le métropolitain procura une alliance entre Siméon et Olgerd. Ce dernier, quoique païen, épousa une princesse russe. Siméon ayant ou feignant quelque scrupule, Théognoste répondit : « Il n'est pas encore chrétien, mais il le deviendra un jour, et je prends le péché sur ma conscience. » Cet Olgerd était un rusé, qui cherchait alors à tromper à la fois le métropolitain russe et le pape. Clément VI, croyant qu'il allait quitter le paganisme pour le catholicisme, fut sur le point de lui envoyer tous les insignes de la royauté; mais Clément ouvrit les yeux à temps: le métropolitain avait ses raisons pour ne les pas ouvrir. Le roi de Hongrie voulut aussi conquérir

la Gallicie, que les Russes regrettaient, sans pouvoir la reprendre, et que les Lithuaniens et les Polonais se disputèrent. Ces deux peuples gardèrent jusqu'à leur réunion (16e siècle), le premier, la Gallicie; le second, les autres provinces occidentales démembrées de l'empire russe.

Quand Novgorod avait décrété l'indépendance de Pskoff, cette cité avait pour prince André, fils d'Olgerd. André, absent, la gouvernait par son lieutenant, fort aimé du peuple; mais ce lieutenant étant mort, Pskoff fit signifier à André que, puisqu'il avait dédaigné de la gouverner lui-même, elle ne voulait plus de lui ni de ses lieutenans. D'insignifiantes hostilités suivirent cette déclaration, et Pskoff resta indépendante. Pskoff.

Siméon, tentant une expédition contre Smolensk, et sur l'intercession d'Olgerd, avait accordé la paix au prince de cette cité, lorsqu'il revint à Moscou pour y mourir de la peste, dite *mort* noire. Ce fléau, parti de la Chine, avait ravagé la Syrie, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la presqu'île Scandinave (en 1349), d'où il fondit sur Pskoff (en 1352), passa à Novgorod, puis dans toutes les principautés russes. La mortalité était effroyable. Pskoff perdit le tiers de sa population. Dans son épouvante elle appela à son secours Basile, cet archevêque de Novgorod, qu'elle avait assez mal reçu précédemment, et qu'elle avait si terriblement fâché en lui refusant Smolensk. Mort de Siméon. Peste.

faveur, s'étendait sur les principautés environnantes. Les princes de ces provinces tremblaient devant lui, comme lui-même devant Tchanibeck; mais tout cela n'était, ni la Russie telle qu'elle était à cette époque, c'est-à-dire réduite à la partie septentrionale, et encore moins *toutes les Russies*. Il n'avait rien à dire ni à voir dans les provinces méridionales. Plusieurs principautés occidentales étaient sous les lois de la Pologne et de la Lithuanie; protégées par Olgerd, Smolensk et Briansk ne tenaient plus à la grande-principauté que par un fil; à Polotsk régnait un prince lithuanien (fils d'Olgerd), à la vérité marié à la nièce du grand-prince; mais quel lien peut retenir un prince, quand il a, d'ailleurs, un puissant appui! On sait comment Novgorod entendait dépendre des grands-princes et de ses princes particuliers, et Siméon attendait qu'une force étrangère, en la battant, la contraignît de se livrer à sa merci; or, Novgorod était alors triomphante. Elle venait d'affranchir Pskoff, sans daigner seulement en donner avis à Moscou, et Pskoff affectait dans toute sa conduite une entière indépendance. Dans une telle position il n'est pas impossible, mais il n'est guère probable, que Siméon ait pris de lui-même le titre de grand-prince de toutes les Russies. Ce titre aurait pu donner des inquiétudes à de trop puissans voisins. La Pologne se serait vue menacée pour la Gallicie, et les Lithuaniens pour la Volhynie occidentale. Si-

méon voulait-il, pour un titre inutile à la faiblesse qui ne pouvait le faire valoir, et, à la force qui s'en passerait bien, risquer d'armer contre lui la Lithuanie et la Pologne? Ç'aurait été une imprudence que n'expliquerait pas même son surnom de *superbe*. Napoléon était frappé d'un esprit de vertige quand, au sortir de l'île d'Elbe, il révéla toute sa pensée par son téméraire *etc.* Lui non plus n'avait rien oublié ni rien appris, et cet *etc.* tout seul suffisait pour soulever de nouveau toute l'Europe contre sa résurrection politique. Du moins en reparaissant avec cette arrière-pensée si mal voilée, ou plutôt si clairement indiquée, il suivait ses propres traditions. En s'intitulant grand-prince de toutes les Russies, Siméon ne suivait les traditions de personne; il innovait, et cette innovation, présentant des périls réels, devait lui être inspirée par une puissance étrangère à ces périls, et supérieure à la sienne. Le khan reconnaît les grands-princes *chefs de tous les princes russes*..... Aux yeux des khans, toute la Russie, ou toutes les Russies, si on voulait donner plusieurs noms aux diverses parties de l'empire, n'étaient qu'une province mogole. Si des puissances européennes en avaient arraché quelques lambeaux, c'était autant d'usurpations que les khans n'entendaient point reconnaître; il leur importait de protester contre ces vols en attendant qu'ils pussent ou daignassent les punir; et c'est en quoi leur convenait le titre de

grand-prince de toutes les Russies, que Tchanibeck donna sans doute, et peut-être imposa à son vassal Siméon. La terreur du nom tatar et l'éloignement mettaient Tchanibeck à l'abri de toute crainte de la part des Lithuaniens et des Polonais. Siméon avait une excuse dans la volonté du khan, et un asile dans sa protection. Il dut accepter sans inquiétude un titre que soutiendraient au besoin les armes mogoles, et que lui ou ses descendans sauraient faire valoir un jour. Je pense donc que Siméon le reçut de la politique de Tchanibeck, ou tout au moins ne le prit que comme l'équivalent, comme une sorte de variante, plus à son goût, de son titre officiel de chef de tous les princes russes. Autrement il aurait couru le risque d'offenser le khan lui-même.

Détails sur Siméon.

Selon l'usage, Siméon, mourant, s'affubla du froc et du nom monastique de Sosonte. Il répudia sa seconde femme Euphrasie, fille de son lieutenant à Volok, Féodor Sviatoslavitch, de la branche de Smolensk, parce que toutes les nuits, dans sa couche, elle se changeait en spectre; motif de répudiation très-légitime s'il était vrai. Cette Euphrasie épousa un autre prince russe qui ne s'aperçut pas d'une si terrible métamorphose. Siméon laissa quatre enfans en bas âge de sa troisième femme, Marie de Tver, à qui il légua tout son patrimoine, tous ses acquêts, ses trésors, son or, ses perles, cinquante chevaux de selle, avec Mo-

jaïsk et Kolomna. Il disposa en outre que ses boyards en possession de quelqu'un de ses domaines, qui voudraient servir sa veuve, lui paieraient la moitié du revenu de ces domaines.

Ainsi les boyards d'un prince tenaient de lui des espèces de fiefs amovibles qu'on pouvait leur ôter, qu'ils pouvaient quitter; alors ils devenaient libres de passer au service d'un autre prince, comme firent plusieurs boyards de Tver et de Moscou, qui changèrent de maître après le retour d'Alexandre Mikhaïlovitch à Tver.

Il rendit pour toujours la liberté à tous les *hommes achetés* par lui, ou qu'il aurait condamnés à l'esclavage pour quelque crime; aux baillis des villages, à ses intendans et à leurs familles.

Ainsi l'esclavage était toujours une peine judiciaire, et le prince prononçait cette peine; ainsi les baillis mêmes des villages et les intendans du grand-prince étaient esclaves. Mais qu'étaient ces individus achetés par Siméon, et qui ne sont désignés ici que par le nom d'*hommes?* Sans doute Siméon n'entendait pas rendre la liberté à tous les esclaves qu'il avait achetés, ces *hommes* n'étaient donc pas des esclaves au moment de l'achat; mais quels hommes non esclaves vendait-on et achetait-on? et qui les vendait? était-ce des hommes libres, qui, aux termes du code, pouvaient se vendre à temps ou à perpétuité? était-ce un criminel trafic, semblable à la traite des nègres? et les *vols d'hommes* continuaient-ils toujours?

Hommes achetés.

Métropolitains.

Siméon vivait encore, lorsque le métropolitain Théognoste, se sentant mourir, invita le patriarche à lui donner pour successeur l'évêque de Vladimir, Alexis, fils d'un boyard Tchernigovien, et porté par le peuple. Deux députés de Théognoste portèrent la lettre au patriarche; deux ambassadeurs de Siméon allèrent appuyer cette demande auprès de l'empereur Cantacuzène. Cette démarche réussit, et Alexis fut mandé à Constantinople pour y être sacré. Alors le chef du clergé fut un Russe, ce qui n'était pas arrivé depuis long-tems. Un peu auparavant, un patriarche de Ternova avait jugé à propos d'envoyer à Kief un Grec nommé Théodorite pour succéder à Théognoste encore vivant. Le clergé kiévien repoussa cet intrus, et Alexis prit possession du siége métropolitain.

JEAN ou IVAN II IVANOVITCH,

Surnommé LE DÉBONNAIRE,

1353 — 1359.

Soit que déjà l'usage le voulût ainsi, soit obéissance à des ordres spéciaux, soit concours ambitieux, tous les princes russes se rendirent à la horde après la mort de Siméon. Cette fois, du moins, les Novgorodiens voulurent se mêler de cette grande affaire, qui pourtant les intéressait assez peu. Leur ambassadeur Soudakof eut mission d'appuyer la brigue de Constantin de Souzdal, et peut-être à cause de cela même, car Novgorod devait avoir à la horde une très-mauvaise renommée, Tchanibeck nomma Jean Ivanovitch de Moscou. Le khan nomme Jean II.

Malgré son surnom de *superbe*, on a pu voir que le règne de Siméon fut assez insignifiant; celui de son frère Jean le sera davantage encore. Ce Jean

n'avait point de caractère. Le féroce Oleg, resté seul maître de Rezan, lui reprit les bords de la Lopasnia, usurpés par les grands-princes moscovites; Novgorod ne l'admit pour son prince particulier qu'après la mort de Constantin de Souzdal.

Novgorod l'admet pour son prince.

Malgré les mariages qui unissaient les deux familles royales de Lithuanie et de Moscou, malgré une patente du khan qui donnait ou conservait Briansk à un prince russe, Olgerd s'empara définitivement de cette principauté et de celle de Smolensk, et ni Tchanibeck ni Jean ne bougèrent. La possession de Mourom fut disputée par deux de ses princes. Jean ne se mêla pas de cette querelle, que les parties allèrent soumettre au khan. Une sorte de congrès, convoqué à Vladimir par le grand-prince, fut impuissant pour réconcilier ou contenir Vassili Mikhaïlovitch de Tver, protégé de Jean, et son neveu Vsévolod Alexandrovitch de Kholm; et il fallut que les deux princes allassent plaider devant Tchanibeck, qui livra le neveu à l'oncle. C'était, à ce qu'il paraît, l'usage de Tchanibeck, et peut-être des khans, en pareilles circonstances, de livrer celui des contendans condamné à celui qu'il favorisait; car précédemment le même Tchanibeck avait livré un prince de Mourom à l'autre.

Progrès d'Olgerd.

Troubles à Novgorod.

A Novgorod le quartier slavon entreprit de remplacer le possadnik. Aussitôt le quartier de Sainte-Sophie s'arma pour soutenir ce magistrat. La cité allait être un champ de carnage, lorsqu'un vieux

archevêque, qui avait été d'abord, et était redevenu anachorète, réussit, par son aspect vénérable et imprévu, par l'ascendant de ses vertus et ses remontrances paternelles. à réconcilier les citoyens. Ce digne prêtre s'appelait Moïse. Toutefois on sévit et d'une étrange manière contre les auteurs présumés de cette émeute. Par arrêt du conseil national, les *terres* de Silvestre (qu'avait élu le quartier slavon) et celles de plusieurs seigneurs de ce quartier *furent ruinées*, et l'élection d'un nouveau possadnik termina toute cette affaire. Ces *terres ruinées* par arrêt du conseil attestent la barbarie de l'époque; mais, beaucoup plus tard, nous rasions des maisons fort innocentes des crimes de leurs maîtres.

Terres ruinées par arrêt.

Il y avait au moins de l'énergie dans ce procédé farouche et brutal, aussi l'influence de Jean était à peu près nulle à Novgorod, quoiqu'il y eût des lieutenans. Mais à Moscou, qu'il habitait, où il était censé régner, et pour ainsi dire sous ses yeux, *le chef militaire de la ville*, c'est-à-dire *le premier de tous les fonctionnaires moscovites*, fut trouvé un matin assassiné sur la place publique. On imputait ce crime à des boyards, on les désignait, on les nommait tout haut, le peuple demandait à grands cris leur supplice, et Jean ne disait mot. L'exaspération générale s'irritant sans cesse, plusieurs seigneurs moscovites émigrèrent avec leur famille au pays de Rezan, dont le prince Oleg était l'ennemi déclaré du grand-prince. Celui-ci laissa

Assassinat du tissiatschsky de Moscou.

se calmer la fureur populaire, et rappela à son service ces seigneurs, qu'il aurait dû soumettre à l'épreuve d'une procédure avant de les réintégrer.

L'évêque Moïse dénonce le métropolitain Théognoste à l'empereur et au patriarche.

Un an avant la mort de Siméon, Moïse, archevêque de Novgorod, avait dénoncé à l'empereur Cantacuzène et au patriarche Philotée les énormes et perpétuelles extorsions que Théognoste déguisait sous le nom de *présens*. Or, Théognoste ne venant jamais vers le patriarche les mains vides, il n'était pas sage de l'empêcher de les remplir au moyen de ces *présens ;* d'un autre côté, Moïse avait une grande influence sur tout le clergé russe, le mécontenter n'était point prudent ; le cas de l'empereur et du patriarche était fort embarrassant : ils s'en tirèrent en Grecs. Les députés furent on ne peut plus gracieusement accueillis, et rapportèrent à Moïse *des lettres très-flatteuses, scellées d'un beau sceau d'or*, et de plus, en signe d'estime et de vénération, des habits sacerdotaux ornés de croix. Tout saint a son côté faible ; la vanité du bon Moïse fut satisfaite, et il cessa de se plaindre ; et le clergé russe continua d'être rançonné par Théognoste, et le clergé n'en devenait certainement que plus âpre à pomper la substance du peuple par tous les procédés qu'on lui connaît ; car, en définitive, c'est toujours le peuple qui paie tout. Encore si ce métropolitain avait bâti des ponts comme l'archevêque Basile de Novgorod !

Deux métropolitains; et pourquoi.

Le clergé, qui pressurait le peuple, était à son tour pressuré par le métropolitain, qui portait au patriarche une assez raisonnable partie de ses innocentes recettes. Sans avoir besoin d'y réfléchir long-temps, le patriarche jugea qu'un métropolitain était une bonne chose, et que deux vaudraient mieux qu'un seul; car, selon toute apparence, ils lui rapporteraient au moins le double, parce que chacun des deux voudrait se faire mieux venir que l'autre; et là-dessus le patriarche, qui, sur la demande de l'honnête Théognoste, du grand-prince Siméon et du peuple moscovite, avait déjà sacré Alexis, sacra encore un Grec nommé Roman. Comment le clergé et le peuple russes prendraient-ils cette nouveauté? Roman l'ignorait-il ou le prévit-il? Je ne sais trop; mais, en homme avisé, il voulut, avant tout, remplir sa bourse; et tout d'abord il demanda beaucoup d'argent aux évêques, qui n'avaient guère envie de lui en donner, et le refusèrent net. Alexis, qui était noble de race, et fut un saint, ne manquait pas d'opiniâtreté; il n'était pas homme à céder au nouveau venu ni sa place, ni rien. Celui-ci n'entendait pas se retirer, ni renoncer à l'utile industrie de Théognoste; et peut-être le patriarche, sans lui vendre grossièrement la dignité métropolitaine, ne la lui avait donnée que pour recevoir, non en paiement, mais par réciprocité d'obligeance, quelques *présens*, soit en argent, soit en or, soit en fourrures de bonne

défaite, mais d'une valeur proportionnée à l'importance de la place. Les deux métropolitains se brouillèrent, comme de raison, et donnèrent des instructions contradictoires; le clergé ne savait à qui obéir, le peuple ne savait qui entendre; et, dans ce charivari ecclésiastique, les princes ne savaient où donner de la tête.

Pour en finir, Alexis fut obligé d'aller à Constantinople. Il y courut; mais il n'obtint qu'un demi-triomphe. Philotée le maintint métropolitain de Kief et de Vladimir, c'est-à-dire de la Russie telle qu'elle était alors réduite; et Roman fut métropolitain de Lithuanie et de Volhynie, c'est-à-dire de toutes les conquêtes d'Olgerd et de ses pères sur la Russie. Il se pourrait bien que toute cette affaire eût été conduite sous main par Olgerd lui-même. Ayant reconnu l'attachement des Russes de ses nouvelles provinces pour leur religion, il leur avait permis, jusqu'alors, de correspondre avec le métropolitain résidant à Moscou, et de porter à son tribunal toutes les affaires ecclésiastiques. Or, à cette époque où les réglemens ecclésiastiques envahissaient tant d'objets, où la juridiction cléricale s'étendait sur tant d'individus, les affaires ecclésiastiques embrassaient, sinon l'universalité des choses humaines, au moins beaucoup trop pour qu'Olgerd, avisé comme il était, ne s'inquiétât pas du pouvoir que la politique le contraignait de laisser sur ses provinces à un prêtre

qui vivait à Moscou, dans la dépendance immédiate, et déjà suffisamment révélée, du grand-prince. Pour complaire à un grand-prince, un métropolitain avait récemment jeté l'interdit sur Novgorod; pour complaire à un autre grand-prince, un autre métropolitain pourrait menacer de l'anathème les Russes soumis au sceptre d'Olgerd, s'ils ne s'insurgeaient contre lui, et s'ils n'aidaient de tous leurs moyens les entreprises du grand-prince pour reconquérir la Volhynie et les autres acquisitions des Lithuaniens. Ainsi sollicitées par leur religion à secouer le joug, les populations ne manqueraient pas de s'émouvoir; et quelles suites pouvait avoir, pour la Lithuanie, une insurrection de ce genre, si le grand-prince ne la provoquait qu'au moment où il aurait assez de forces pour la soutenir et en profiter! Olgerd alors empiétait continuellement sur la Russie, et se flattait de la conquérir presque entière. Ses fils y parviendraient sans doute, puisque les Russes étaient divisés, et que les Tatars, en proie à de perpétuelles discordes, déclinaient à tel point qu'Olgerd méprisait maintenant les ordres du khan et battait ses troupes. Un glorieux avenir attendait sa race; mais cet avenir et toute sa gloire étaient compromis par un seul point, c'est que les Russes soumis à la Lithuanie reconnaissaient pour chef spirituel immédiat le métropolitain de Moscou. Toutes les inquiétudes d'Olgerd s'évanouiraient au moment où ce

métropolitain deviendrait étranger à ses provinces; et il le deviendrait aussitôt que ces provinces auraient un métropolitain particulier. Dès lors, la première pensée d'Olgerd, son idée fixe, dut être de parvenir à se procurer un métropolitain à lui. Cependant, s'il ne voulait pas risquer d'inquiéter la conscience de ses sujets russes, et peut-être de les disposer à la révolte, il fallait que cette grande innovation s'accomplît sans qu'il parût s'en être mêlé. Avec un patriarche cupide comme Philotée, la négociation était facile à qui pouvait payer largement un pareil service; la chose en elle-même devait tourner à l'avantage du patriarche; car un seul métropolitain dirigeant tout le clergé russe ressemblait trop à un patriarche. L'empereur lui-même devait peu se soucier d'une innovation qui ne le touchait en rien, et aimerait mieux, sans doute, plaire aux Lithuaniens, puissance ascendante, qu'aux grands-princes, qui déclinaient. La politique d'Olgerd, et peut-être de l'empereur, la cupidité du patriarche me semblent avoir préparé et accompli toute cette affaire. Le patriarche parut tout faire de lui-même, parce qu'un chef de religion n'a pas besoin d'expliquer ses raisons, et qu'il en a toujours d'excellentes; et, à l'arrivée de Roman, les Russes, princes, peuples et prêtres, crurent qu'il tombait du ciel. Le clergé le repoussa, parce qu'il ne voulait point à la fois deux métropolitains, à qui il aurait fallu doubles *présens*, à la manière de Théo-

gnoste, et qu'ayant à choisir entre Alexis et Roman, il devait opter en faveur du plus ancien, du plus saint, et surtout du plus désintéressé : c'était Alexis. Le peuple devait encore préférer Alexis, qui était Russe, à Roman, qui était Grec. Tous ces motifs devaient agir pareillement sur les princes; d'ailleurs, on n'avait pas si vivement sollicité, et d'avance, la nomination d'Alexis pour le sacrifier si tôt à un inconnu. Toutefois, il semble que Roman ait été dirigé par une puissance qui craignait, malgré tous ces motifs, qu'on ne le repoussât pas de la Russie; car il débute, comme à dessein, de la manière la plus propre à se faire détester. En arrivant, il se brouille avec Alexis, universellement vénéré, et il s'empresse de demander de l'argent aux évêques. S'il avait eu le projet de se faire tolérer en Russie, si ses instructions ne lui avaient commandé de s'en faire repousser, il se serait présenté tout autrement; Grec et prêtre, il aurait flatté Alexis et caressé les évêques; il n'aurait parlé que d'union et de paix. On l'aurait peut-être souffert; mais pour qu'il fût renvoyé à Olgerd, il fallait qu'il se rendît odieux : il s'y appliqua, et réussit. Dans tout autre circonstance, le patriarche, en maintenant Alexis, aurait rappelé Roman. Déjà, plusieurs fois, on avait vu deux concurrens au siége métropolitain, et jamais on ne s'était avisé de leur partager les consciences russes. Philotée ne proposa pas pour rien ce partage inusité; Alexis et le

Les Russes sujets de la Lithuanie ont leur métropolitain.

clergé, les princes et la population l'acceptèrent comme un moyen de pacification; et le grand-prince ne vit pas que l'on brisait ainsi le dernier lien qui rattachait encore à l'empire les provinces que le glaive en avait séparées. Par cette mesure d'une politique assez déliée pour le siècle, Olgerd conquit une seconde fois les principautés qu'il occupait, et prépara pour lui-même ou ses fils la conquête des autres.

Usurpations de ce métropolitain.

Il est à remarquer que Roman, établi dans les États lithuaniens, étendit, en dépit d'Alexis, sa juridiction au-delà de la frontière. En 1360, il sut persuader à Vassili Mikhaïlovitch de céder sa principauté de Tver à son neveu Vsévolod de Kholm. Ce Vassili l'appela à Tver, où il fut comblé d'éloges et de présens par les boyards du prince; mais l'évêque Théodore ne voulut point communiquer avec lui. Certes, c'était un miracle que d'avoir, par la seule autorité de sa parole, déterminé Vassili à céder sa principauté à un neveu qu'il détestait : Alexis avait aussi fait un miracle, mais d'un tout autre genre.

Celui de Moscou guérit la femme du khan.

Taïdula, femme de Tchanibeck, étant dangereusement malade, le khan écrivit au grand-prince : « Nous avons ouï dire que le Ciel ne refuse rien » à votre premier prêtre; qu'il obtienne donc par » ses prières la guérison de mon épouse. » Saint Alexis alla vers le khan, et Taïdula fut guérie. Ce miracle servit du moins à quelque chose; Alexis

en p. fita pour obtenir un terme aux rapines de l'ambassadeur Kochak, et s'en serait probablement servi encore pour rendre d'autres services à la Russie ; mais, par malheur, Tchanibeck fut assassiné et remplacé, en 1357, par son fils Berdibeck.

Berdibeck, meurtrier de ses douze frères et de son père, n'était pas moins exigeant que féroce. Ses prétentions inouïes et ses menaces épouvantèrent les princes. Nuls n'osaient se présenter devant ce barbare. Alexis retourna donc à la horde; Taïdula vivait encore, elle implora la justice ou la pitié de son fils en faveur des Russes : et Berdibeck crut pardonner.

Jean, qui ne fit rien, comme on voit, et laissa tout faire, mourut sous le froc, le 12 novembre 1359, dans la trente-troisième année de son âge et la sixième de son règne. **Mort de Jean II.**

De cette époque datent les trois principautés de Valachie, Moldavie et Transilvanie. **Trois principautés.**

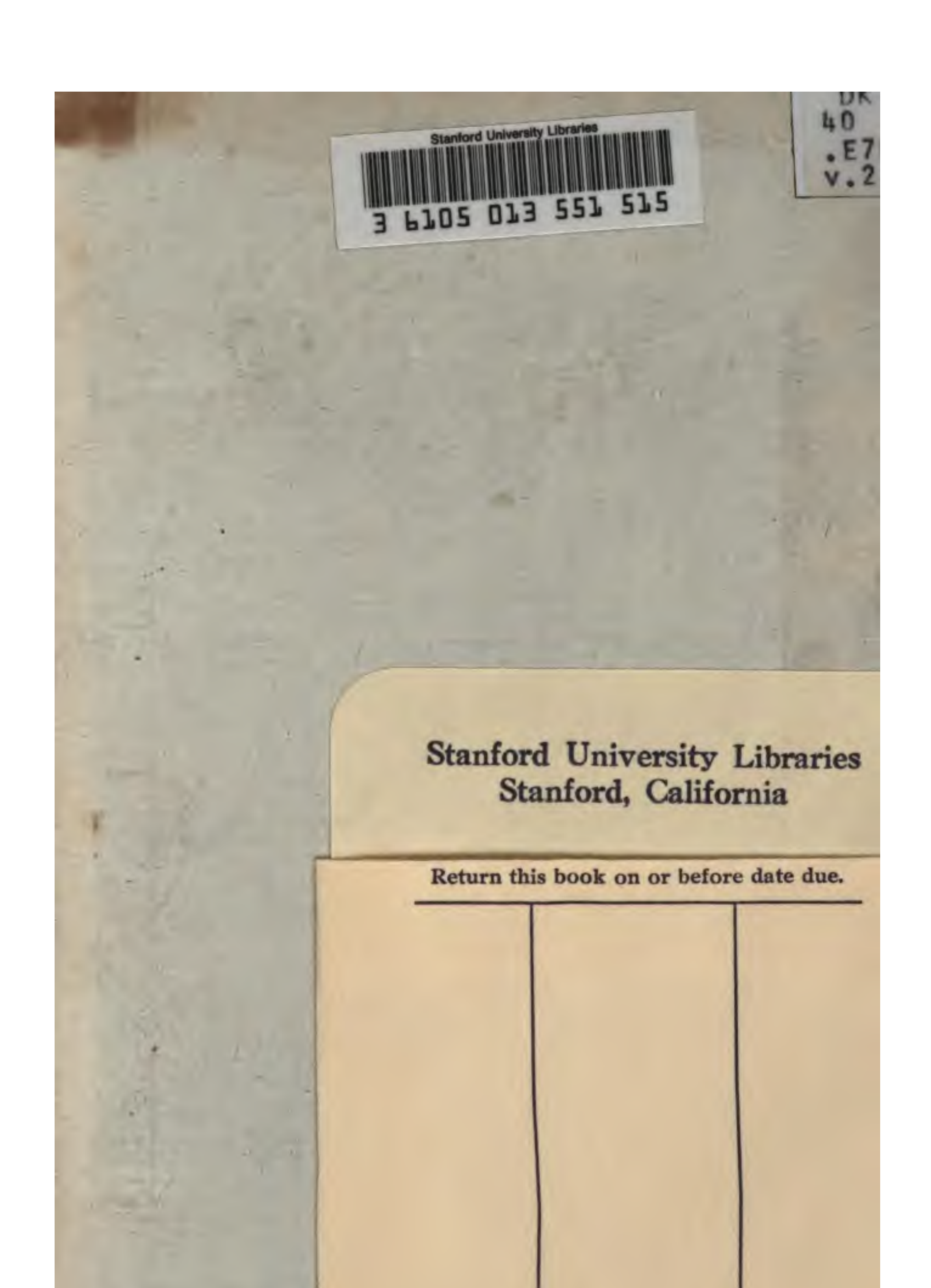
FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

FONDERIE POLYAMATYPE DE MARCELLIN LEGRAND, PLASSAN ET Cie.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET Cie.,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.



Stanford University Libraries
3 6105 013 551 515
DK
40
.E7
v.2

